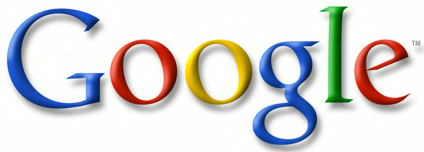
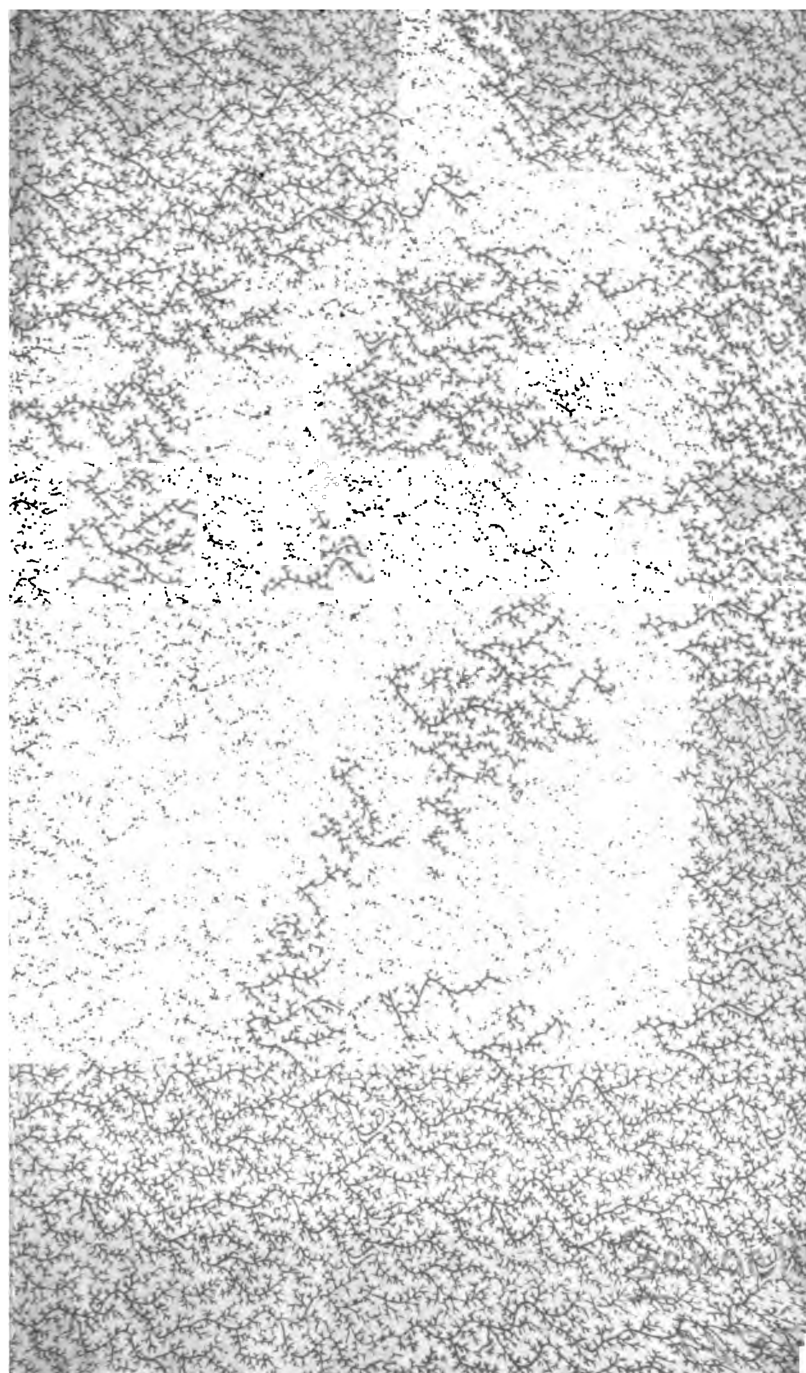










HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE PROFANE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS;

SUIVIE D'UN PRÉCIS DE L'HISTOIRE DE LA TRANSPLANTATION DE LA LITTÉRATURE GRECQUE EN OCCIDENT.

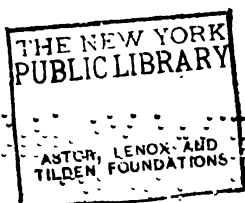
SECONDE ÉDITION,

Entièrement refondue sur un nouveau plan, et enrichie de la partie bibliographique.

PAR M. SCHOELL.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
rue Saint-Marc-Feydeau, n° 20.
1824.



HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

LIVRE CINQUIÈME.

DEPUIS la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 146 ans avant J.-C. — 306 après lui.

LA LITTÉRATURE GRECQUE SOUS L'INFLUENCE DES ROMAINS.

CHAPITRE L.

De l'état de la littérature grecque sous la domination des Romains. — Des bibliothèques publiques. — Des plus anciens manuscrits sur papyrus qui se sont conservés. — Inscriptions publiques de cette période de temps.

LA Grèce n'étoit plus qu'une province de l'empire romain; avec son indépendance elle avoit perdu jusqu'à son nom, auquel les vainqueurs substituèrent celui d'Achaïe. En vain Athènes fit-elle un

dernier effort pour secouer le joug de l'étranger: la patrie des Miltiades, des Thémistocles, des Périclès succomba dans la lutte inégale contre un peuple exercé, depuis des siècles, au métier des armes. Rome étoit la capitale du monde, le centre du pouvoir, le point de réunion des richesses, de l'esprit et des sciences. Mais ses habitans n'estimoient pas la littérature d'un peuple vaincu dont le caractère corrompu contrastoit avec la fierté et l'indépendance des conquérans de la terre. On regardoit l'étude des lettres grecques comme un amusement frivole, indigne d'un homme libre. Ce préjugé étoit tellement enraciné qu'il a survécu à la république.

L'école d'Alexandrie, fondée par la libéralité des trois premiers Ptolémée, avoit commencé à perdre de son lustre sous les trois princes, leurs successeurs immédiats. Pendant le règne de Soter, de Philadelphe et d'Evergète, les hommes de lettres s'étoient accoutumés à regarder la capitale de l'Egypte comme la métropole des sciences. Les vices de Philopator, d'Epiphane et de Philométor, les dégoûtèrent du séjour de cette ville, et une partie d'entre eux allèrent se fixer en Grèce. Ce fut vers cette époque qu'il s'éleva dans la ville de Tarse en Cilicie une école qui rivalisa avec celle d'Alexandrie, comme avoit fait dans la précédente période la résidence des rois de Pergame. Strabon prétend même que Tarse a produit un plus grand nombre d'hommes lettrés que la capitale de l'Egypte.

L'année même où la Grèce tomba sous la domination romaine, le trône d'Egypte fut occupé par un prince qui prétendoit aimer les lettres, mais que les lettres désavouent, parce qu'elles ne purent jamais adoucir la férocité de son caractère. C'est Ptolémée VII qui s'arrogeoit le surnom d'Evergète (le Bienfaiteur). Ses caprices et ses cruautés firent déserter l'asile qu'avoit ouvert aux Muses l'illustre chef de sa dynastie. Les gens de lettres se dispersèrent sur le sol de la Grèce, de la Syrie, ou se retirèrent à Rhodes; quelques-uns d'entre eux retournèrent ensuite à Alexandrie où ce prince fougueux, mais qui par ses connoissances multipliées méritoit le titre de *philologue*, les avoit rappelés[1]; mais l'état où se trouvoit l'Egypte, gouvernée par des princes foibles, par des enfans, des femmes et des affranchis, déchirée par des troubles intestins et menacée par ses voisins, ne fut pas favorable aux travaux littéraires. Ainsi les lettres restèrent sans protection jusqu'à Auguste.

Le siècle de ce prince est une des plus riches époques de l'histoire de l'esprit humain. Les lettres étoient aimées et estimées à sa cour; mais la littérature romaine, qui se forma par imitation de celle des Grecs, fut cultivée de préférence, et les plus beaux génies de ce siècle écrivirent en latin. Cependant la protection des Césars et le calme rendu à l'Egypte firent revivre l'école d'Alexandrie. La bibliothèque du Brouchion avoit péri par l'incen-

[1] Voy. Galen. Comm. II in III Epid., p. 411.

die dont le vainqueur de Pompée avoit été la cause accidentelle, et si peut-être on avoit réussi à en sauver quelques débris, ils dûrent périr dans la seconde destruction de ce quartier d'Alexandrie sous Aurélien en 272. Mais la collection placée au temple de Sérapis, augmentée par Marc-Antoine qui y avoit fait transporter celle des rois de Pergame, exista pendant toute la durée de cette cinquième période. L'empereur Claude y ajouta un nouveau Musée. Mais le séjour d'Alexandrie, devenue ville de province, n'avoit plus le charme qu'y avoit attaché la présence d'une cour magnifique. Les savans continuèrent d'y jouir d'une existence aisée et d'abondans secours pour leurs travaux littéraires; mais ils n'y trouvèrent plus ce qui les avoit flattés surtout, la faveur des princes et les suffrages des courtisans. Rome étoit devenue l'unique source des honneurs et des récompenses; leurs yeux se tournèrent vers cette ville, et la capitale de l'Egypte fut encore une fois abandonnée.

Rome n'étoit pas seulement le centre des honneurs; cette ville étoit aussi devenue un foyer de lumières. Aucune autre ne renfermoit une si grande quantité de dépôts de livres. La première bibliothèque publique fut fondée par Lucullus. Après avoir parlé du luxe que déploya ce Romain, Plutarque ajoute: « Une dépense plus louable et plus digne de lui étoit celle qu'il faisoit pour se procurer des livres. Il en rassembla un très-grand nombre de bien écrits, et il en fit un usage honorable en

ouvrant sa bibliothèque au public. Tous les Grecs qui étoient à Rome avoient un libre accès dans les galeries, dans les portiques et dans les cabinets qui entouroient sa bibliothèque; ils s'y rendoient comme dans un sanctuaire des Muses; ils y passoient les jours entiers à discourir ensemble, et quittoient avec plaisir toutes leurs affaires pour s'y réunir.[1] »

Après la prise d'Athènes, Sylla fit transporter à Rome la bibliothèque d'Apellicon, qui renfermoit, entr'autres, l'unique manuscrit existant des œuvres d'Aristote. César avoit le projet de fonder une bibliothèque publique, et d'y réunir tous les manuscrits qu'il seroit possible de se procurer : le plus grand savant de son siècle, Varron, devoit être chargé de son inspection. Ce que la mort empêcha le dictateur d'exécuter, fut fait par l'héritier de son nom et de sa fortune. Ce fut sous Auguste, que s'introduisit l'usage de placer des livres dans des édifices publics. Les anciens regardoient les temples comme les endroits les plus propres pour renfermer tout ce qui étoit destiné à l'usage du public; ce fut en effet ce genre de bâtiment qu'on choisit pour les dépôts de livres, et cette circonstance, qui devoit en assurer la conservation, devint une des principales causes de leur destruction, parce que le fanatisme religieux d'hommes qui ont déshonoré le nom de chrétien se tourna préférablement contre les temples du paganisme, auxquels on porta le feu au lieu de les purger seulement

[1] PLUT. Lucull., ch. 59, traduction de *Ricard*.

d'un culte superstitieux pour les rendre dignes d'une autre destination. C'étoient surtout les portiques entourant les temples qu'on regardoit comme propres à recevoir les armoires qui renfermoient les manuscrits; c'étoit sous ces colonnades qu'aimoient à se promener les savans et les amis des lettres.

La plus célèbre bibliothèque de Rome étoit celle d'Auguste, placée dans le temple d'Apollon Palatin, ce monument magnifique qu'il érigea en commémoration de la victoire d'Actium [1]. Cette bibliothèque est connue sous le nom de *Palatine*. Elle renfermoit des livres grecs et latins; pour chaque langue il y avoit un inspecteur particulier. Auguste érigea une seconde bibliothèque dans ce portique d'Octavie composé de 270 colonnes de marbre blanc qui entouroient les temples de Junon Reine et de Jupiter, et dont les superbes ruines servent aujourd'hui de marché aux poissonnières de Rome, pour étaler leur marchandise.

Tibère agrandit les bâtimens du Capitole; dans une aile qui fut nommée *Ædes Tiberianæ*, il voulut qu'il y eût aussi une bibliothèque, et il paroît que cette collection ne périt pas dans l'incendie de Rome sous Néron, puisqu'Aulugelle en parle comme existant de son temps [2]. On ne sait si la bibliothèque Palatine fut également sauvée alors.

1 Voy. *Lürsen*, de Templo et Biblioth. Apollinis Palatini, et de Bibliothecis urbis Romæ. Franeq. 1719.

2 Noct. Att., XIII, 19.

La description que Tacite fait de ce désastre, et la manière dont il déplore la perte des monumens du génie grec, font croire que la bibliothèque devint la proie des flammes. Quand, ses Annales à la main, on se place sur les ruines du Mont Palatin, de manière qu'on ait devant les yeux le grand Cirque qui étoit au pied de cette colline, on croit voir la flamme, après avoir circulé dans les édifices qui entouroient cette vaste plaine, gravir la montagne et venir dévorer ces vastes constructions, dont les décombres remplissent l'âme d'étonnement et de tristesse [1]. Là périrent, dit Tacite, ces chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, ces monumens du génie, antiques et authentiques [2].

Vespasien construisit le temple de la Paix, bâtiment immense, destiné à servir de local à tous les monumens des arts et de la science qu'il put rassembler. Il s'y trouvoit aussi une bibliothèque dont Aulugelle parle également.

Pour réparer les pertes causées par le feu, Domitien envoya des copistes à Alexandrie, avec ordre de transcrire les livres qui manquoient à Rome, ou de corriger ceux qui s'y trouvoient défectueux [3].

[1] C'est là qu'au mois de mars 1821, je rappelai à la mémoire d'un homme d'état célèbre et d'un ami dont je déplore aujourd'hui la mort, la description de Tacite, qui étoit son auteur favori.

[2] Tac. Ann., XV, 41. Feu M. *Dureau de la Malle* a traduit « une foule de *manuscrits* authentiques. » C'est faire parler un auteur d'après l'hypothèse du traducteur.

[3] Suet. in Domit., c. 20.

La bibliothèque Ulpienne, ainsi nommée d'après Trajan, son fondateur, étoit fameuse. Elle fut, par la suite, transportée dans les Thermes de Dioclétien; et c'est peut-être dans cette magnifique salle que Buonarotti a transformée en une église des Chartreux, et où reposent aujourd'hui Salvator Rosa et Charles Maratte [1], que, vers la fin du troisième siècle, se promenoient les littérateurs, un Tite-Live complet ou un Ménandre à la main.

Une autre bibliothèque célèbre, quoique son origine soit inconnue, étoit celle du Capitole, peut-être fondée par Sylla; le feu du ciel la réduisit en cendres sous le règne de Commodus [2].

La dernière bibliothèque publique de Rome dont l'histoire fasse mention, est celle que Serenus Sammonicus légua à son ancien élève, l'empereur Gordien-le-jeune: elle étoit composée de 62,000 volumes, quantité prodigieuse pour la fortune d'un particulier. On croit qu'elle fut placée au palais de Pompée, situé à côté de son théâtre.

Indépendamment des collections publiques, il y en avoit beaucoup de particulières; et du temps de Publius Victor, qui a vécu dans le quatrième siècle, on comptoit en général vingt-neuf bibliothèques à Rome qui étoient ouvertes au public.

Les empereurs ne se contentèrent pas d'accumuler ces trésors littéraires; ils eurent soin que,

[1] L'église de Santa-Maria dei Angeli, dans les Thermes de Dioclétien.
[2] Oros., VII, 16.

dans les principales villes de leur domination, il y eût des maîtres qui missent les jeunes gens en état d'en tirer parti. A Rome, le Capitole fut assigné aux professeurs salariés par l'état, pour y donner leurs cours. Il y en avoit dix pour la grammaire, c'est-à-dire pour la philologie romaine, autant pour la grecque, trois rhéteurs latins et cinq grecs; un philosophe et deux jurisconsultes. Des établissemens semblables d'instruction étoient à Milan, à Marseille, et surtout à Carthage.

Dans la partie orientale de l'empire, Alexandrie et Athènes possédoient les principales écoles. Dans la première de ces villes, on enseignoit spécialement les mathématiques, la philosophie, et, depuis les Antonins, la médecine. A Athènes, on cultivoit de préférence la rhétorique; vers la fin de la période où nous entrons, l'école d'Athènes étoit la plus florissante de toutes. On ne fait mention d'aucune bibliothèque considérable que cette ville ait possédée.

Antioche et Béryte avoient aussi des écoles; la dernière devint, depuis le milieu du troisième siècle, le principal rendez-vous de ceux qui étudioient la jurisprudence. A Antioche, il y avoit une bibliothèque publique placée au temple de Trajan. Suidas raconte que l'empereur Jovien, dans un mouvement de fanatisme, y mit le feu [1].

Par la soumission de la Grèce et de l'Egypte,

[1] SUIDAS v. Jovianus. Voy. aussi *A. H. L. Heeren* Gesch. des Stud. der class. Liter. Gœttingen, 1797, in-8°.

et par la faveur que les empereurs accordoient à la littérature grecque, étrangère aux habitans de leur capitale, Rome devint le principal siége de cette littérature qui s'éleva même à un nouveau lustre sous les Antonins; car ces princes l'aimoient, la cultivoient eux-mêmes, et réunissoient à leur cour les meilleurs écrivains de leur temps. Cette époque que, par un éloge exagéré, on a quelquefois qualifiée d'une des plus belles de l'histoire du genre humain, fut de courte durée. Après les Antonins, le despotisme, avec tous les vices qui l'escortent, remonta sur le trône; on vit s'établir alors le plus absurde comme le plus atroce de tous les gouvernemens, le règne de la force armée : celui-ci prépara la barbarie que, dans la sixième période de ce précis, nous verrons envahir tous les pays soumis à l'empire romain.

Nous possédons de cette période quelques *manuscrits sur papyrus*, les plus anciens de tous ceux qui sont connus : on y voit pour la première fois l'emploi de l'écriture courante des Grecs. Ces manuscrits viennent tous de l'Egypte.

Le plus ancien de ces documens a été apporté en Europe par M. *Casati* en 1822, et acquis par la bibliothèque du roi de France. Il a seize pieds et demi de longueur sur huit pouces de hauteur : il est écrit dans toute sa longueur, et le nombre des lignes est de 505. C'est un contrat de vente passé par Orus, fils d'Orus, d'une corporation d'ouvriers

en cuir memnonien, en faveur de quatre individus nommés et désignés par leur signalement. L'objet de la vente est un terrain situé, à ce qu'il paroît, près de Ptolémaïs, dans la Thébaïde. L'instrument est daté de la quatrième année du règne de Cléopatre avec son fils Ptolémée VIII Soter, qui répond à l'année 113 avant J.-C.

Une notice sur cette inscription, par M. *J. Saint-Martin*, se trouve dans le Journal des Savans, 1822, p. 555.

Le second de ces manuscrits renferme un contrat semblable, passé 104 ans[1] avant J.-C., pour un bien-fonds, par deux particuliers de Ptolémaïs. Ce document, quoiqu'en apparence d'un sujet indifférent, sert à préciser quelques faits historiques et géographiques[2]. Il a été récemment trouvé dans un tombeau, et appartient à M. *Jean Anastasy*, consul de la nation suédoise à Alexandrie. Une copie de l'inscription envoyée à Berlin par M. *Menu de Minutoli*, a été déchiffrée par les soins de MM. *Aug. Bœckh*, *Phil. Buttmann* et *Imm. Bekker*.

M. *Bœckh* l'a publiée avec un commentaire, sous le titre suivant : Erklærung einer ægypt. Urkunde in griech. Cursivschrift, v. J. 104 vor der christl. Zeitrechnung. Berlin, 1821, in-4°. M. *Jomard* a fait copier la gravure de l'inscription, avec quelques corrections, et y a ajouté une traduction françoise. Voyez aussi Eclaircissemens historiques sur le papyrus

[1] M. *Bœckh* donne à cette inscription la date de 104 ; mais M. *Saint-Martin* a fait voir, dans le Journal des Savans, 1821, p. 537, que ce savant s'est trompé d'une année dans son calcul.

[2] Ainsi que M. Saint-Martin l'a fait voir dans l'article cité.

grec, connu sous le nom de Contrat de Ptolemaïs, par M. *Champollion-Figeac*, 1821.[1]

Le troisième manuscrit est important, en ce qu'indépendamment d'une inscription grecque, il a 37 lignes d'une inscription égyptienne, écrite, non en caractères hiéroglyphiques, ni dans ces sortes de caractères abrégés qu'on appelle hiératiques, et qui sont identiques avec l'écriture hiéroglyphe : l'écriture est la même que celle qui est appelée *indigène*, ἐγχώρια, dans l'inscription de Rosette, et qui est employée pour le texte de ce monument célèbre. Celle dont nous parlons a été écrite à Diospolis-la-Grande, qui est Thèbes, et a pour objet le paiement d'une somme d'argent pour les frais relatifs à la sépulture d'un certain Charis. Sa date est probablement l'année 82 avant J.-C., peut-être l'année 134. On est incertain sur ce point, à cause d'une lacune qui pourra être remplie par l'inscription égyptienne.

Voy. Journal des Savans, 1822, p. 560.

Le quatrième manuscrit se trouve aussi à la bibliothèque du roi de France. Il renferme un contrat de vente de biens situés dans l'île d'Eléphantine. L'acquéreur est une femme nommée Thinzmempos, fille de Sarapammon. La date répond à l'année 154 après J.-C.

Voy. Journal des Savans, ibid.

[1] Cette dissertation est citée par M. *Letronne*, Recherches, etc., p. 99; mais je n'ai pu la trouver, et il n'en est pas fait mention dans la table des matières du Journal de la Librairie, de 1821, ni dans celle de 1822.

Le cinquième manuscrit sur papyrus, et le dernier dont nous ferons mention, appartient au musée Borgia à Veletri. Ce manuscrit donne en treize colonnes la liste de ceux, parmi les habitans de Ptolémaïs Arsinoïtica qui, à une certaine époque, ont travaillé volontairement aux digues du Nil. Le texte a été écrit en lettres courantes au second ou troisième siècle après J.-C. Tous les autres manuscrits sur papier d'Egypte que nous connoissons, sont du cinquième siècle et des temps subséquens jusqu'après 800.

Le manuscrit de Veletri a été publié par *Nic. Schow,* sous le titre de Charta parpyracea græce scripta Musei Borgiani Veletris. Romæ, 1788, in-4°.

Nous devons à l'expédition des François en Egypte, aux voyages récens de plusieurs Anglois dans ce pays des miracles, et au soin de M. *Letronne*, la connoissance de plusieurs *inscriptions* intéressantes qui existent encore en Egypte ou qui y ont existé naguère. Le savant françois les a recueillies, soit dans les différens voyages qui ont été publiés, soit dans les cartons des voyageurs, et les a expliquées dans un ouvrage savant. Nous en tirons celles qui offrent quelque particularité remarquable; mais en nous bornant de les indiquer, nous renvoyons à l'ouvrage de l'académicien françois [1].

Parmi ces inscriptions, il y en a une qui est du

[1] Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains, etc., par M. *Letronne.* Paris, 1823, in-8°.

genre de celle de Rosette [1], en tant qu'indépendamment du texte grec, le monument où elle est gravée porte aussi des hiéroglyphes, et qu'ainsi elle offre un moyen de plus pour arriver au déchiffrement de cette écriture mystique. Ce monument est le socle en granit d'un obélisque que M. *W. J. Bankes*, voyageur anglois, a découvert en 1816, et que M. *Belzoni* a ensuite transporté en Angleterre avec l'obélisque auquel il appartient. L'inscription exprime une *Requête adressée par les prêtres d'Isis dans l'Abaton,* île située près de Philæ, et dans cette ville même, à Ptolémée VII Evergète II et aux deux reines Cléopatre, dont l'une est nommée sa sœur et l'autre sa femme, pour qu'ils veuillent bien faire ordonner au gouverneur de la Thébaïde de protéger le temple et les prêtres qui le desservent, contre les vexations des officiers civils et militaires. La première Cléopatre que l'inscription nomme la sœur du roi, étoit la veuve de Ptolémée VI Philométor, son frère; Ptolémée VII Evergète II l'avoit d'abord épousée après la mort de son aîné; il la répudia ensuite pour se marier à la fille de cette même Cléopatre et de ce même frère, qui par conséquent étoit sa nièce de père et de mère et de plus sa belle-fille. Il se réconcilia ensuite avec son ancienne épouse, qui étoit devenue sa belle-mère; la réconciliation eut lieu l'an 126 avant J.-C., et c'est probablement de cette époque qu'est l'inscription. Les prêtres y sollicitent en

[1] Voy. vol. III, p. 59.

même temps la permission d'élever une *stélé* où ils se proposent d'inscrire l'acte de bienfaisance qu'ils espèrent. Cette stélé est sans doute l'obélisque placé sur le socle, car on ne conçoit pas que les prêtres eussent fait graver leur requête sur le granit si elle n'avoit été octroyée. Les hiéroglyphes sculptés sur l'obélisque doivent être un acte de reconnoissance des prêtres envers les princes, et non, comme dans le monument de Rosette, une répétition de l'inscription grecque. Nous remarquons encore que les prêtres donnent au ministre du roi, à l'épistolographe par lequel ils prient Ptolémée de faire connoître sa volonté au gouverneur de la Thébaïde, ainsi qu'à ce gouverneur lui-même, le titre de *parent* ou *cousin* (συγγενὴς) du roi; usage qui rappelle une semblable étiquette usitée à la cour de France.

Une copie de cette inscription, faite par M. *Cailliaud*, fut communiquée en 1821, par M. *Letronne*, à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et publiée dans le Journal des Savans, 1821, p. 657, et en françois seulement, dans le Journal des Débats du 21 octobre 1821. M. *Bankes* en envoya ensuite une autre copie à la même compagnie; après quoi M. *Letronne* publia de nouveau l'inscription et la commenta, l. c. p. 297. Voy. aussi Journal des Savans, 1822, p. 212 et 216.

Le même voyageur, M. *Bankes*, trouva encore sur le listel de la corniche qui surmonte la porte d'un *naos* ou d'une *chapelle consacrée à Vénus à Philœ*, une autre inscription où les deux reines Cléopatre sont nommées de la même manière.

Voy. *Letronne*, Recherches, p. 89.

Une seule Cléopatre est nommée sur une troisième inscription relative à Ptolémée VII Evergète II, et extrêmement curieuse. Elle a été trouvée par M. *Edouard Ruppel* de Francfort, dans l'*île des Cataractes*, anciennement nommée Setis ou île de Bacchus, aujourd'hui Essehel, ou, comme la commission d'Egypte a orthographié ce nom sur sa carte des Cataractes [1], Séhelé. L'inscription est gravée sur une dalle de granit noir de 3 pieds 7 pouces de hauteur, et de 1 pied 10 pouces de largeur, laquelle est surmontée d'une espèce de fronton où l'on voit un vase entre deux thyrses. Elle dit qu'une stélé a été érigée pour la conservation de Ptolémée et de la reine Cléopatre sa sœur, Dieux Evergètes, et de leurs enfans. Quelle est la Cléopatre dont il s'agit ici? est-ce la première épouse de Ptolémée VII? La qualité de sœur paroît l'indiquer; mais nous avons vu par quelques exemples que toutes les épouses des rois d'Egypte portoient le titre de leurs sœurs. Ces mots: et de leurs enfans, paroissent indiquer qu'il est question de la seconde Cléopatre dont Ptolémée VII eut six enfans, tandis que la première ne lui donna qu'un seul fils, qui naquit 145 ans avant J.-C., quelques mois avant que sa mère fut répudiée. Il est donc probable que l'inscription est du temps qui s'est passé entre ce

[1] Antiq., vol. I, pl. 30.

divorce et la réconciliation du roi avec la première Cléopatre, ou après la mort de cette princesse, c'est-à-dire dans les dernières années du règne de Ptolémée VII. L'inscription a été posée par les Basilites, qui tiennent leurs réunions à Sétis, l'île de Bacchus : ce nom ne se trouve pas ailleurs, et la corporation des Basilites est inconnue. Vingt-neuf membres de cette société se réunissent pour ériger une stélé à six divinités qui sont nommées à la fois par leurs noms égyptiens, et par ceux que les Grecs leur donnent. Ce sont Chnoubis, appelé Ammon; Satis ou Junon; Anucis ou Vesta; Petensétès ou Saturne; Petensénès ou Hermès, et Pétempamentès ou Bacchus.

Publiée par M. *Rüppel*, dans les Mines de l'Orient, vol. V, p. 427, et d'après une copie fournie par M. *Gau*, par M. *Letronne*, l. c. p. 341.

Une inscription gravée sur le listel de la corniche d'un *propylon à Apollinopolis Parva*, dit que cet édifice a été élevé par Ptolémée, auquel on donne le titre de Philométor Soter, et par la reine Cléopatre. Elle a ceci de particulier que la reine y est nommée avant Ptolémée. Cela prouve clairement qu'il y est question de Ptolémée VIII. Après la mort de Ptolémée VII Evergète, Cléopatre, sa veuve, qui étoit en même temps sa sœur, plaça avec elle sur le trône Ptolémée VIII Soter II, son fils aîné, tandis que le cadet, Alexandre, qu'elle auroit préféré, fut envoyé, comme général,

dans l'île de Chypre, pour être à portée de venir au secours de sa mère avec une armée, lorsque le moment de détrôner Soter seroit arrivé. Il est question dans l'inscription des enfans du roi, mais non de leur mère. Cette princesse s'appeloit également Cléopatre, et étoit, comme Soter, fille de Ptolémée VII; mais la mère le força de la répudier, et c'est probablement pour cela que cette épouse n'est pas nommée dans l'inscription. L'époque de celle-ci tombe entre les années 117 et 107 avant J.-C., pendant lesquelles Cléopatre et Ptolémée VIII régnèrent ensemble.

Publiée anciennement par *Paul Lucas* et *Pococke*, ensuite par MM. *Hamilton*, dans les Ægyptiaca, p. 178, *Walpole*, Travels, etc., II, p. 594, et *Letronne*, l. c. p. 95.

Telles sont les plus remarquables parmi les inscriptions relatives aux Ptolémée; mais l'Egypte nous en fournit encore, du temps des empereurs romains, plusieurs qui méritent d'être consignées ici; néanmoins, pour ne pas déranger l'ordre chronologique, nous parlerons d'abord de quelques inscriptions étrangères à l'Egypte et antérieures à celles que ce pays va nous fournir encore.

La première, que nous appelons l'*Inscription d'Olbia*, se trouve au château de Stolnoé, appartenant à M. le cômte de Kuchelew-Besborodko : elle consacre les honneurs rendus à un citoyen de cette ville, Théoclès, fils de Satyrus, par ses compatriotes et par les habitans d'Héraclée, de Panium,

Tomes, Milet, Chersonnèse, Nicomédie, Byzance, Prusias, Istrus, Cyzique, Bosporus (c'est-à-dire Panticapæum), Nicée, Amasie, Odessus, Collatia, Apamée, Tyra et Sinope. Ces villes sont nommées dans une espèce de sommaire composé de quatre lignes en gros caractères, gravées sur la frise de la pierre. L'inscription elle-même qui indique les honneurs, est gravée en plus petits caractères sur le champ même de la pierre. Le titre de *héros*, qui est donné à Théoclès, ne veut dire autre chose que défunt. Les distinctions dont la mémoire de ce citoyen est honorée, sont une couronne d'or et l'exposition de son portrait, gravé ou peint sur un bouclier (εἰκόνα ἔνοπλον), dans le gymnase qui avoit été construit par ses soins.

Publiée par M. *de Kœhler*, dans *Carl Morgenstern* Dœrptische Beytræge für Freunde der Philosophie, Litteratur und Kunst; Jahrg. 1814. M. *Raoul-Rochette* l'a insérée ensuite dans les Antiq. grecques du Bosphore Cimmérien, p. 148; mais M. *de Kœhler* a fait voir, dans ses Remarques sur ce livre, que le correspondant du savant françois lui avoit transmis une copie incorrecte. Il déclare aussi qu'il n'adopte pas l'interprétation donnée par M. Raoul-Rochette à l'inscription, et annonce qu'il fera connoître la sienne dans un recueil qui ne tardera pas à être publié.

La seconde inscription est du temps d'Auguste, et connue sous le nom de *Psephisma de Cumes* ou *Cymé*. C'est un décret du sénat et du peuple de cette ville d'Eolie, en l'honneur de Lucius Vaccius Labéo. Ce citoyen romain ayant, par modes-

tie, refusé les honneurs divins et le titre de *fondateur*, Κτίστης, que le peuple de Cumes lui avoit décernés, il fut ordonné de lui ériger des statues, de lui assigner une des premières places aux jeux publics, et de lui attribuer d'autres distinctions. Ce phséphisma, en soixante lignes, étoit fameux comme le monument de ce genre le plus étendu que le temps nous ait conservé, avant qu'on ait connu celui d'Olbia [1]. Il est remarquable sous un autre rapport : c'est qu'il prouve que, du temps d'Auguste encore, on parloit éolien à Cumes ; car l'inscription est conçue dans ce dialecte. La date donne le nom du mois de Phratrius, d'ailleurs inconnu.

Publiée par le *comte de Caylus*, Recueil d'Antiquités, vol. II, pl. LVIII, p. 179.

Il existe, du commencement du règne de Tibère, une inscription qui est remarquable parce qu'elle contient la liste des magistrats d'Athènes, savoir, de l'archonte, du basiléus ou roi, du polémarque, des thesmothètes, des hérauts de l'aréopage et de l'archonte, du joueur de flûte, et d'un fonctionnaire indiqué par le mot de λειτουργὸς ou λιτουργὸς, comme porte le marbre, lesquels furent en fonctions l'année où Drusus fut consul, c'est-à-dire l'an 15 de J.-C. La table de marbre, longue de deux pieds six pouces, large d'un pied six pouces, sur laquelle cette inscription a été gravée, fut trouvée à Athènes au dix-

[1] Voy. vol. III, p. 51.

septième siècle; elle est connue sous le nom de *Marbre de Colbert*, parce qu'elle a appartenu à ce ministre.

Spon a publié cette inscription dans le vol. III, part. 2e, p. 106 de son Voyage, mais corrompue et défigurée. *Montfaucon* l'a insérée plus correcte dans sa Palæogr. gr., p. 146.

Le célèbre Tournefort a trouvé à *Ancyre* une inscription posée sous le règne du même prince, où est conservée la mémoire des divertissemens donnés au peuple des Galates dans l'espace d'une année : l'année et l'événement qui a donné lieu à ces réjouissances étoient sans doute exprimés dans une dixaine de lignes du commencement de l'inscription, qui sont devenues illisibles. On y trouve des noms gaulois, tels qu'*Albiorix* et *Ateporix*. Il y est question de Pylémène, fils du roi Amyntas, successeur de Déjotarus. Pylémène ne régnoit pas dans la Galatie qu'Auguste avoit réduite en province romaine, mais il paroît y avoir possédé de grandes richesses, parce que, d'après l'inscription, il régala deux fois l'année les habitans d'Ancyre d'un banquet, et qu'il leur donna pendant toute l'année des spectacles et des processions (πόμπη), un combat de taureaux, des combats de bêtes féroces et des gladiateurs.

Cette inscription se trouve dans *Montfaucon*, l. c. p. 154.

Passons maintenant aux inscriptions égyptiennes relatives aux empereurs. Une des plus remarqua-

bles, parce qu'elle a été l'objet d'une discussion entre les antiquaires de nos jours, est celle du *propylon d'Isis à Tentyris*, le Dendérah moderne. Elle a été connue en Europe par M. *Denon*; mais comme la copie que ce voyageur en avoit faite sur les lieux, présentoit plusieurs lacunes qui donnèrent lieu à de fausses restitutions, il en résulta que les savans qui tentèrent de l'expliquer s'égarèrent. Aujourd'hui qu'on a cette inscription complète, M. *Hamilton*, trompé par le titre de *Divus Eleutherius*, qui y est donné au prince auquel l'inscription est consacrée, a cru qu'il s'agissoit d'Adrien, et que l'inscription avoit été gravée sous Antonin-le-Pieux; mais M. *Letronne* a fait voir qu'Adrien n'est pas le seul auquel on ait donné le titre de Jupiter Eleutherius ou d'autres qualités semblables; et par une ponctuation plus juste, il a fait disparaître d'autres erreurs que les interprètes avoient commises. Il n'y a plus de doute sur son vrai sens : elle dit que les habitans de la métropole et du nome (de Tentyris), ont érigé le propylon à Isis pour la conservation de l'empereur César, fils du Divin (César), Jupiter libérateur, Auguste; Publius Octavius étant préfet, etc. Le nom de ce magistrat n'est pas connu; les trois premiers préfets d'Egypte étoient Cornélius Gallus, Pétronius et Ælius Gallus. Ce dernier administroit l'Egypte l'an 20 avant J.-C., lorsque Strabon parcourut ce pays : après lui, il n'est plus question d'un préfet d'Egypte avant Æmilius Rectus qui

remplit cette charge sous Tibère. Dans cette lacune de trente-deux ans environ, il faut placer Publius Octavius; car M. *Letronne* a aussi prouvé que la fin de l'inscription qui avoit été mal expliquée auparavant, donne la date positive du 23 septembre de la 31e. année du règne d'Auguste; elle est par conséquent de l'an 1 de notre ère.

On trouve l'inscription de Tentyris dans le Voyage de *Denon*, p. 212 (éd. in-fol.); dans l'Ægyptiaca de M. *Hamilton*, p. 207; dans la Description de Dendérah, par MM. *Jollois* et *Devilliers*, qui fait partie du grand ouvrage sur l'Egypte, et dans les Recherches de M. *Letronne*, p. 155. Il faut aussi consulter les ouvrages suivans : Remarques sur le Zodiaque de Dendérah, par *Sam. Henley*, dans le Mag. Encyclop., VI, p. 544 et suiv.; et Lettre de M. *Champollion-Figeac* à M. Fourier, sur l'Inscription grecque de Dendérah, Grenoble, 1806.

La ville de Tentyris offre une inscription semblable à la précédente, en l'honneur de Tibère. Elle est gravée sur le listel de la corniche du *pronaos du grand temple, lequel est dédié à Vénus*, ce qui veut dire sans doute, à la divinité égyptienne dont les Grecs avoient coutume de traduire le nom par Aphrodite. Cette inscription donne à Tibère le titre de Nouvel Auguste. Le commencement et la plus grande partie de la troisième ligne sont illisibles, et M. *Niebuhr* a vu dans cette lacune un nouvel exemple de noms effacés par la haine : et comme, parmi les préfets qui ont gouverné l'Egypte sous Tibère, Publius Avillius Flaccus, le fameux ennemi des Juifs, est celui dont les

déprédations ont dû exciter la haine des Egyptiens, M. Niebuhr pense que c'est le nom de ce préfet qu'on a fait disparoître. Mais M. *Letronne* a fait voir que le nom de ce préfet occupoit une partie de la seconde ligne, et s'y trouve même encore, quoique quelques lettres soient devenues illisibles : le *titre* seulement du préfet et le nom de l'épistratége y manquent, et cette lacune est probablement l'ouvrage du temps. M. Niebuhr a été induit en erreur par une copie inexacte que lui avoit communiquée M. Gau, et dans laquelle, outre les lettres qui forment vraiment lacune, il manque dix-sept lettres de la seconde ligne que M. Hamilton a vues d'en bas, c'est-à-dire à plus de cent pieds de distance : car telle est la hauteur des colonnes qui portent l'entablement. M. Gau a dit à M. Niebuhr que le reste de la seconde ligne a été effacé *au ciseau*, mais l'existence des dix-sept lettres prouve son erreur [1]. Flaccus ayant gouverné l'Egypte pendant six années, dont cinq sous Tibère et une sous Caligula, il s'ensuit que l'inscription a été posée entre les années 32 et 37 de notre ère.

L'inscription en question a été publiée par les auteurs de la Description de Dendérah, p. 57; par M. *Hamilton*, dans ses

[1] Dans la copie qui a servi à M. Niebuhr, les dernières lettres lisibles de la seconde ligne étoient celles-ci : ΕΠΙΑΥ. M. Hamilton a cru voir : ΕΠΙΑΥ...... ΜΟΠΛ. ΟΥΦΛΛΙΚΟΥ, ce que M. Letronne corrige et restaure ainsi : ΕΠΙ ΑΥ(ΙΛΛΙΟΥ) ΠΟΠΛΙΟΥ ΦΛΑΚΚΟΥ, c'est-à-dire sous *Avillius Publius Flaccus*. Le premier mot de la ligne suivante doit avoir été ΗΓΕΜΟΝΟΣ, *Préfet*.

Ægyptiaca, p. 206; par M. *Niebuhr*, dans ses Inscriptiones Nubienses, p. 13, et par M. *Letronne*, p. 172.

Les dernières inscriptions dont nous venons de parler, ne se composent que de peu de lignes; mais il en reste une en l'honneur de Néron qui étoit de trente-six lignes, dont vingt-une peuvent être lues d'une manière complète ou restituées avec certitude. L'original de cette inscription, qui a été découverte lors des fouilles que le capitaine Caviglia a fait faire aux environs du *grand Sphinx*, est déposé au Musée Britannique. Voici les choses remarquables qu'elle offre. Les habitans *du bourg de Busiris*, dans le nome Létopolites, voisins des Pyramides, voulant témoigner à Néron Claude César Auguste Germanicus, autocrator, l'Agathodémon de la terre, leur reconnoissance des biens qu'il a répandus sur l'Egypte, surtout en la faisant gouverner par *Tibère Claude Balbillus*, ont érigé une *stélé* de pierre de manière que, d'après les choses insculptées, ἐκ τῶν ἐγκεχαραγμένων, (sans doute en hiéroglyphes sculptés sur la stélé; car, après ce mot, il y a une petite lacune), chacun puisse connoître la bienveillance de Néron et sa divine sollicitude, exprimées sur la stélé en caractères sacrés. Cette inscription prouve donc que 250 ans après l'inscription de Rosette, les hiéroglyphes étoient encore employés sur les monumens publics.

Tacite [1] et Sénèque [2] parlent de Balbillus : le

[1] Annal., XIII, 22.

[2] Quæst. nat., IV, 2, 12.

dernier dit : Balbillus, virorum optimus, in omni litterarum genere rarissimus. L'inscription est des premières années du règne de Tibère, parce qu'elle a été posée lorsque ce préfet eut visité pour la première fois les pyramides. Or ce préfet fut nommé en 55, et l'on peut supposer que sa curiosité l'aura porté à voir ces monumens extraordinaires bientôt après son arrivée en Egypte.

Publiée d'abord dans le Quarterly Review, 1821, p. 179; ensuite, d'après une copie plus exacte du lieutenant-colonel *Leak*, par M. *Letronne*, l. c. p. 388.

Nous réunissons deux inscriptions, dont l'une est antérieure de peu d'années, et l'autre postérieure au règne de Néron. Elles ont été trouvées *sur le premier pylône du temple d'El-Khargah*, dans la Grande Oasis, par M. *Fréd. Cailliaud*, et, un peu plus tard, par M. *Hyde*. Ces deux inscriptions sont des décrets des préfets d'Egypte, rendus en faveur des habitans. L'une a soixante-six lignes et environ huit mille cinq cents lettres; l'autre n'a que trente-sept lignes. Celle-ci se compose de deux parties : dans la première, *Posidonius*, stratége de l'Oasis de Thébaïde, communique la lettre qui lui a été adressée le 7 de méchir de la neuvième année de l'empereur Claude, répondant au 1er février 49 de notre ère, par *Cnæus Virgilius Capito*, préfet d'Egypte, avec un décret rendu par ce préfet. La seconde partie est ce décret même, par lequel Capito interdit les vexations que les officiers impériaux

se permettoient dans leurs courses à travers les nomes, à titre d'*angaries*, en forçant les habitans à fournir à leur entretien et aux frais de leur route. Le préfet déclare que ces voyageurs n'ont rien à demander, à moins d'être munis d'une autorisation de sa part, et dans ce cas ils n'ont droit qu'au logement. Il promet de punir les contrevenans en leur faisant payer le décuple de ce qu'ils auront reçu injustement, et d'en donner le quadruple au dénonciateur.

La grande inscription est plus curieuse encore. Elle donne, avec un petit préambule de Julius Démétrius, stratége de l'Oasis, un décret rendu le 1er. phaophi de la seconde année de *Galba*, répondant au 28 septembre 68, par *Tibère Julius Alexandre*, préfet de l'Egypte. C'est un règlement général que le préfet paroît avoir publié peu de temps après son arrivée dans la province, et aussitôt que le temps lui eût permis de prendre connoissance de l'état du pays et des griefs des habitans. Il y abolit l'usage qui avoit prévalu de forcer des particuliers à se charger de la ferme des impôts; la contrainte par corps pour dettes autres qu'envers le fisc; l'abus de faire passer sous le titre de dettes envers le fisc et ainsi de dettes privilégiées, des engagemens résultant de transactions entre particuliers. Le préfet assure de plus aux femmes le privilége de leur dot, sans que les créanciers du mari, ni même le fisc, puissent y former de prétentions. Il confirme les décisions pronon-

cées par deux de ses prédécesseurs, Balbillus et Vestinus, en faveur de certains débiteurs du fisc, et l'exemption des Alexandrins natifs, des charges imposées aux habitans du pays. Il promet de renouveler les stratéges tous les trois ans, et détermine la manière de leur faire rendre compte de leur gestion. Il réprime la fureur des dénonciateurs, par lesquels, dit-il, la ville a été rendue presqu'inhabitable, et toutes les familles ont été plongées dans le trouble et le désordre. Il abolit ensuite différentes impositions arbitrairement établies, et entre autres la *perception synoptique*, qui se règle, dit-il, non pas sur la vraie inondation du Nil, mais par comparaison avec une ancienne inondation choisie entre quelques autres : il veut que la perception de l'impôt soit établie sur l'inondation réelle. Il rassure le peuple sur la crainte qu'on avoit répandue en attribuant au gouvernement le projet d'introduire un nouvel arpentage des terres, et déclare solennellement que les impôts seront assis d'après l'ancienne évaluation. En un mot, cette inscription est si riche en renseignemens sur l'administration des provinces romaines sous les premiers empereurs, qu'elle pourroit servir de texte à un long commentaire.

Quoique M. *Cailliaud* ait été le premier qui a porté ces deux inscriptions en Europe, néanmoins le temps qu'exigeoient la rédaction et l'impression de son Voyage, fut cause que M. *Salt* le prévint, en faisant imprimer ces documens d'après la copie de M. Hyde, dans le Classical Journal, vol. XXIII. Dans le

Voyage de M. Cailliaud, elles sont représentées sous le N° XIII; mais ce savant ne s'est pas aperçu du rapport qu'il y a entre les deux parties de la première inscription; de manière qu'il a placé en-dessous celle qui devoit être en-dessus. M. *Salt* les a même séparées par un intervalle de cinq pages. Cette erreur a été rectifiée par M. *Letronne*, qui a donné une édition plus correcte des deux inscriptions dans le Journal des Savans, 1822, p. 669.

Sortant pour un moment d'Egypte, nous faisons mention, à cause de la précision de sa date, de l'*Inscription de Laodicée*, érigée en l'honneur de l'empereur Titus, dans la seconde moitié de l'année 79; l'inscription lui donne le titre d'autocrator, et porte pour date l'année de son septième consulat, c'est 79; mais il ne fut empereur que le 23 juin de cette année, par la mort de Vespasien.

Publiée par *Chandler*, Inscr. Asiat., part. I, n° LXXVIII; *Letronne*, l. c. p. 418.

L'Egypte fournit deux inscriptions en l'honneur de Trajan, et, comme celle de la Grande-Oasis, elles expriment non-seulement l'année où elles ont été posées, mais aussi le jour [1]. La première, composée de sept lignes, est fort mutilée; elle a été gravée sur l'architrave *d'un propylon à Pomopolis*, l'ancienne Chemnis, aujourd'hui Achmin, la douzième année du règne de Trajan, le 15 ou le 19 du mois de pachon (le 10 ou le 14 mai 109). La se-

[1] De manière cependant qu'on est incertain s'il faut lire IE ou IΘ, 15 ou 19.

conde, trouvée à Douch-el-Kalah, près de Berissé, d'abord par M. *Cailliaud*, et ensuite par M. *Hyde*, est gravée sous le globe ailé d'un portail appartenant au temple d'Isis et de Sérapis *à Cysis, dans la Grande-Oasis*. Elle a été placée sous la préfecture de M. Rutilius Lupus, la dix-neuvième année de Trajan, le 30 du mois pachon (24 mai 116).

La première de ces deux inscriptions a été publiée d'abord par *Pococke*, et ensuite, plus exactement, par M. *Hamilton*, Ægypt., p. 263, et commentée par M. *Letronne*, l. c. p. 192.

La seconde a été publiée dans le Classical Journal, 1821, par M. *Hyde*, et ensuite d'après une copie antérieure de M. *Cailliaud*, par M. *Letronne*, l. c. p 219.

Nous interrompons encore une fois la notice des inscriptions fournies par l'Egypte, pour parler ici de trois autres qui sont étrangères à ce pays. Deux de ces inscriptions se rapportent aux mystères du paganisme, l'une formellement, l'autre indirectement; la troisième est originaire du Bospore Cimmérien.

La première, qui a été posée en *l'honneur d'Adrien*, se trouve au Musée royal de Paris, où elle porte le n°. 565. Elle est composée de six distiques dans lesquels une prêtresse ou hiérophantide, fille d'un Démétrius et mère d'un Marcien, mais qui tait son nom parce que le devoir de sa charge lui interdit de le faire connoître, se glorifie d'avoir initié aux mystères l'empereur Adrien, protecteur d'Athènes : elle met cet honneur au-dessus de

celui d'avoir initié Castor et Pollux, Esculape et Hercule.

Publiée par *Villoison*, Mémoires de l'Acad. des Inscript., vol. XLVII, p. 330; par *Schow*, dans Charta papyr. mus. Borg. (Romæ, 1788), p. 78; par *Visconti*, dans le Museo Pio-Clement., vol. IV, p. 43; et par *L.-J.-J. Dubois*, dans son Catal. d'Antiquités, formant la collection de feu le comte de Choiseul-Gouffier (Paris, 1818, in-8°), p. 81. Voy. aussi Descr. du Musée royal, par *Visconti* et *Clarac*, p. 225.

L'inscription du Bospore Cimmérien a été trouvée, d'après les renseignemens qui ont été fournis à M. *Raoul-Rochette*, à qui nous en devons la connoissance, dans un des nombreux *tumulus* qui environnent Kertseh, l'ancienne Panticapée : de là elle a été transportée au musée de Nikolaef. Cette inscription, très-mutilée, avoit pour objet une offrande ou une consécration. Elle porte cette date : En l'année 424, et au mois dystrus. M. Raoul-Rochette pense que cette année se rapporte à l'ère du Bospore : ce seroit par conséquent l'an 128 de J.-C., 13e. du règne d'Adrien. Comme jusqu'ici on n'a trouvé cette ère que sur des médailles, l'inscription dont il s'agit seroit la seule qui en constatât l'existence. M. *de Kœhler*, dans ses Remarques sur l'ouvrage du savant françois, le contredit sur plusieurs points : d'après lui, l'inscription a été trouvée à Olbia, et la date qu'elle porte a été ajoutée après coup par un faussaire. Il est probable que M. Raoul-Rochette ne laissera pas ces assertions sans réponse, ou reconnoîtra son erreur.

Cette inscription a été publiée par M. *Raoul-Rochette*, dans Antiq. grecques du Bosphore Cimmérien, Paris, 1822, in-8°, p. 11, et plus correctement par M. *de Kœhler*, dans ses Remarques sur ce livre, p. 13.

D'après la forme des lettres, on croit pouvoir placer dans le 2e. siècle de notre ère la troisième inscription, qui est également remarquable et par son sujet et par l'endroit où elle a été trouvée. On ne sait où avoit été originairement placée la pierre sur laquelle elle est gravée, et qui appartenoit, dans le dix-septième siècle, au célèbre *Peiresc*, à Aix en Provence. Ce savant, après avoir fait copier l'inscription, avoit négligé la pierre qui fut employée à la construction de la cave de sa maison. C'est là qu'elle fut trouvée vers 1787 et acquise par le président Fauris de St.-Vincent. L'inscription est composée de dix-huit hexamètres, dont le premier est devenu presqu'entièrement illisible. La voici telle qu'elle a été traduite par feu Chardon la Rochette, qui en a restauré la première ligne.

« Ne précipite point tes pas devant une tombe, ô voyageur! c'est un adolescent qui t'appelle. Cher à la divinité [1], je ne suis plus soumis à l'empire de la mort. Libre encore du joug de l'hymen, semblable par mon âge tendre aux jeunes dieux d'Amycles, sauveurs des nautonniers, et nautonnier moi-même, je me plaisois à errer sur les flots; mais

[1] Θεῷ φίλος. L'abbé de Perier et Villoison avoient cru que c'étoit le nom du défunt, qui s'appeloit Théophile; mais la pierre porte ΘΕΩΦΙΛΟΣ, et non ΘΕΟΦΙΛΟΣ, et la prosodie exige la première leçon.

dans ce tombeau que je dois à la piété de mes parens, je suis délivré des maladies, du travail, des soucis et des angoisses : car, parmi les vivans, toutes ces misères sont l'apanage de notre enveloppe grossière. Les morts, au contraire, sont divisés en deux classes, dont l'une retourne errer sur la terre, tandis que l'autre va former des danses avec les corps célestes. C'est de cette dernière milice que je fais partie, m'étant rangé sous les bannières de la Divinité. »

Les derniers vers de cette inscription prouvent, selon Chardon la Rochette, que son auteur étoit Pythagoricien ou Néoplatonicien. M. *Münter* pense plutôt qu'ils indiquent qu'il étoit initié dans les mystères de Samothrace; la mention qui y est faite des Dioscures et d'Amycles donne quelque probabilité à cette supposition.

Cette inscription a été publiée d'abord, d'après une copie très-fautive, par *Jacques Spon*, dans ses Miscellanea eruditæ antiquitatis, Lugd. 1685, in-fol., p. 374 (réimprimée dans *Poleni* Supplementa Thes. Antiq., Venet. 1737, in-fol., vol. IV, où l'inscription se trouve p. 1395); ensuite par M. *Fauris de Saint-Vincent*, Aix, 17[illegible], sur deux pages in-4°, d'après une copie qu'il avoit tro[illegible] dans les papiers de son père, le président; et par le même, d'après un calque fait sur la pierre, avec les Remarques que *Chardon la Rochette* avoit fait insérer dans le Magasin encyclopédique, 5e année, vol. V, et avec la traduction du même, dans le monument que M. de Saint-Vincent érigea à son père, sous le titre de Notice sur Jules-François-Paul Fauris de Saint-Vincent, Aix, 1799, in-4°. Elle fut imprimée pour la quatrième fois, avec

un commentaire, par M. *Fréd. Münter*, évêque (protestant) de Seelande, sous ce titre : Erklærung einer griechischen Inschrift, welche auf die Samothracischen Mysterien Beziehung hat. Kopenhagen, 1810, in-8°; et pour la cinquième fois, par *Chardon la Rochette* qui, ne connoissant pas l'édition de M. Münter, ne put en tirer parti, dans ses Mélanges de critique et de philologie, Paris, 1812, in-8°, vol. I, p. 121.

Nous allons maintenant retourner aux inscriptions grecques découvertes en Egypte.

Sous le règne d'Antonin-le-Pieux, nous trouvons une inscription en sept lignes, gravée sur le portail de la façade *du temple de Kasrzayar*, dans la Grande-Oasis, découverte par M. *Hyde*. Elle porte la date de la 2ᵉ. année de ce prince, le 18 de mésori, 12 août 140. Le temple fut consacré à Amenébis et Tchonemyron, divinités égyptiennes entièrement inconnues, sous la préfecture d'Avidius Héliodore, célèbre rhéteur et père de cet Avidius Cassius qui joua un si grand rôle sous Marc-Aurèle.

Publiée par M. *Hyde*, dans le Classical Journal, juin 1821, p. 270, et expliquée par M. *Letronne*, l. c.

Il existe, du règne de Marc-Aurèle, quelques autres inscriptions remarquables, soit par leur élégance, soit parce qu'elles ont été posées par un homme célèbre, l'orateur *Hérode Atticus*. Il avoit épousé une Romaine d'une famille illustre : cette dame étoit enceinte de son cinquième enfant lorsqu'elle mourut. Hérode, accusé par la malveillance d'être l'auteur de cette mort, fut acquitté par

un jugement solennel. La douleur qu'il ressentoit de la perte d'une compagne adorée, fut extrême; il la manifesta de toutes les manières. Il consacra aux divinités les terres que Regilla, (c'étoit le nom de cette dame), avoit possédées près du village de Triopium, sur la voie Appienne, à trois milles de Rome : on y voyoit un temple de Cérès et de Faustine la jeune, qui y étoit adorée sous le nom de nouvelle Cérès, un champ sépulcral entouré d'un enclos et dédié à Minerve et à Nemesis; enfin un bosquet consacré à Cérès, à Proserpine et à Regilla elle-même. Nous connoissons une partie de ces faits par deux inscriptions gravées sur deux colonnes de *cipollino verde* que les anciens nommoient marbre de Caryste, parce qu'il venoit de cette ville d'Eubée. Ces colonnes, trouvées au commencement du seizième siècle, furent transportées dans les jardins de Farnèse, et sont connues sous le nom de *colonnes Farnèsiennes*. La première, placée probablement à l'entrée du Triopium d'Hérode, consacre cette campagne à Cérès et à Proserpine. La seconde apprend en quatre lignes que la campagne appartient à Annia Regilla, épouse d'Hérode. La première, où l'on a suivi l'ancienne orthographe athénienne, a donné matière à plusieurs discussions savantes.

D'autres détails sur le Triopium et sur les constructions qu'Hérode y fit exécuter, nous ont été transmis par deux inscriptions fort élégantes, gravées sur des pierres carrées de *cipollino bianco*,

le pentelicum des anciens, dont les carrières appartenoient à Hérode. Elles furent trouvées, l'une en 1607 près de Rome, sur la voie Appienne, en présence de *Christophe du Puits*, qui en prit une copie et la fit connoître à Paris; l'autre, une dixaine d'années plus tard, à la même place où *Jacques Sirmond* la copia. L'une et l'autre se voyoient anciennement dans la Villa Borghèse, placées sous un petit temple fort élégant; elles se trouvent aujourd'hui, sous le titre d'Inscriptions tropéennes, au Musée royal de Paris, n°. 211 [1]. La première, en trente-neuf hexamètres, consacre le champ sépulcral à Minerve et à Nemesis; la seconde, en cinquante-neuf vers, célèbre les vertus de Regilla. Cette seconde inscription porte le nom de Marcellus au génitif, ce qui indique l'auteur: c'étoit probablement MARCELLUS *de Side*, célèbre poëte et médecin.

Les inscriptions des colonnes Farnésiennes se trouvent dans la Palæographia græca du P. *Montfaucon*, lib. II, p. 135; dans *Lanzi*, Saggio sulla lingua etrusca, part. I, ch. 6, et finalement dans les ouvrages de *Visconti* et de *Fiorillo*, dont nous allons parler. La seconde inscription a aussi été placée par *Fabretti* dans ses Inscriptiones, c. V, p. 115.

La première des deux inscriptions métriques fut publiée par *Fréd. Morel*, à Paris, 1607, in-4°, avec une traduction latine. *Casaubonus* la plaça dans la seconde édition de sa Satirica poesis, Paris, 1608. *Claude Saumaise* publia les deux inscriptions avec l'*Autel* de Dosiades, et avec d'autres poésies de ce genre, Paris, 1619, in-4°. *Jacques Manilli* les insére

[1] Voy. Description des Antiq. du Musée, par *Visconti* et *Clarac*, p. 99.

d'une manière très-fautive dans sa Descrizione della Villa Borghese, Roma, 1650, in-8°. Elles furent réimprimées ensuite par *Jacques Spon*, dans ses Miscellanea eruditæ antiquitatis, Lyon 1680, in-4°; par *Thomas Crenius*, dans le Museum philologicum primum, Lugd. Bat., 1699, in-8°, et dans le Secundum qui parut en 1700; par *Montelatici*, dans sa Descrizione della Villa Borghese, Roma, 1700, in-8°; par *Maittaire*, dans ses Miscellanea græc. aliquot scriptorum carmina, Lond. 1723, in-4°; par *Polenus*, dans le second volume des Supplémens aux Thesaurus de *Græve* et *Gronovius*; par *Brunck* et *Jacobs*, dans l'Anthologie.

L'édition la plus complète, et la seule critique de ces deux inscriptions, a été soignée par feu *Ennio Quirino Visconti*, qui, à une connoissance profonde de la littérature ancienne, réunissoit l'avantage d'être né dans cette terre classique où se trouvent les restes de tous les arts qui ont fleuri en Grèce, et d'y avoir passé une grande partie de sa vie. Son édition, imprimée aux frais du prince Marc-Antoine Borghese, parut à Rome, sous le titre suivant: Iscrizzioni greche Triopee, con versioni ed osservazioni di E. Q. Visconti, 1794, in-4°. C'est d'après ce travail que *Fiorillo* a placé les inscriptions dans son édition des œuvres d'Hérode.

Alexandre Sévère faisant ses préparatifs de guerre contre les Perses, les *habitans d'Antinoé*, ville d'Egypte toute grecque, puisqu'elle avoit été fondée par Adrien, firent graver une inscription votive sur la base de deux colonnes d'ordre corinthien, qui faisoient partie de la décoration d'une place publique. Cette inscription, qui exprime des vœux pour le bien-être de Sévère Alexandre et pour Julie Mammée Auguste, mère de l'empereur et des invincibles armées (car tel est le titre

qui est donné à cette princesse), est de l'année 232 après J.-C.

Elle a été publiée par MM. *Hamilton*, dans l'Ægyptiaca, p. 282; *Jomard*, Descript. d'Antinoé, p. 22, et *Letronne*, l.c. p. 280.

L'Egypte nous fournit encore une inscription qui, à la vérité, n'est que de quatre lignes tronquées, mais qui est d'un grand intérêt pour les antiquaires, parce qu'elle paroît enfin nous avoir fait connoître la destination d'un des plus célèbres monumens, nous voulons parler de la colonne d'Alexandrie, dite communément *colonne de Ptolémée*. Son fût est d'un seul morceau de granit rouge, et a quatre-vingt-dix pieds de long sur neuf de diamètre. Il est placé sur une base surchargée de moulures dans le goût du troisième siècle; elle porte une inscription grecque que tous les voyageurs, et même les savans de l'expédition françoise ont jugée indéchiffrable. Cependant le colonel *Leake* et son compagnon de voyage, M. *Hamilton*, sont parvenus à en lire une partie suffisante pour ne pas laisser de doute que le monument n'ait été érigé en *l'honneur de l'empereur Dioclétien*; ce qui toutefois n'indique nullement que la colonne même ait été faite à cette époque : elle est plutôt des plus beaux temps des Ptolémées. Le monument doit avoir été érigé en 296. Dioclétien ayant pris, après un siége de huit mois, la ville d'Alexandrie qui tenoit pour Achillius, donna ordre d'en massacrer les habitans :

mais il se ravisa et épargna la vie de ces malheureux. C'est en mémoire de cet acte de clémence que l'inscription le nomme le dieu tutélaire d'Alexandrie, Πολιοῦχος Ἀλεξανδρείας.

Le colonel *Leake* a publié cette inscription dans le Classical Journal, vol. XIII, p. 152.

Nous aurons occasion de parler de l'historien *Publius Herennius Dexippe*, qui a fleuri dans la seconde moitié du troisième siècle. D'après la permission de l'aréopage, du sénat, des sept cent cinquante et du peuple d'Athènes, les enfans de cet écrivain qui avoit rempli les fonctions d'archonte et s'étoit distingué comme militaire, lui érigèrent une statue. L'inscription de ce monument s'est conservée; elle existe au Musée royal de Paris, sous le n°. 537.

Une partie de cette inscription, sur laquelle on peut consulter la Description des Antiques du Musée, par *Visconti* et *Clarac*, a été publiée par *Spon*, Voyage, vol. III, p. 129. Voy. aussi Catal. d'Antiquités qui ont appartenu à feu le comte de Choiseul-Gouffier, par M. *Dubois*, p. 95.

Nous terminons cette liste par une inscription qui proprement ne peut pas être appelée ainsi, parce qu'elle n'existe plus comme telle : c'est la *seconde inscription du monument d'Adule*, celle qui étoit sculptée sur le trône de marbre blanc, vue par le moine Cosmas près de cette ville éthiopique [1]. Il y est question d'un roi qui, la vingt-sep-

[1] Voy. vol. III, p. 54.

tième année de son règne, après avoir soumis toutes les nations qui environnoient son territoire (πάντα τὰ ὁμοροῦντα τῇ ἐμῇ), c'est-à-dire du côté de l'est jusqu'au pays où croît l'encens, du côté de l'ouest jusqu'à l'Ethiopie et jusqu'à Sasus, *descendit* à Adule pour sacrifier à Jupiter, à Mars et à Neptune, et consacra la chaise de marbre à son père Mars. C'est cette inscription qui, attribuée anciennement à Ptolémée III Evergète I, avec celle d'une table qu'on a trouvée à côté de la chaise ou du trône; (inscription qui en effet appartient à ce prince), a fait naître des doutes sur la vérité du récit de Cosmas et sur l'authenticité des deux inscriptions. Il est évident cependant que, dans celle du trône, il est question, non d'un roi d'Egypte, mais d'un roi d'Ethiopie; le premier n'auroit pas pu se servir du mot de *descendre* en parlant d'une tournée faite à Adulis. Le docteur *Salt*, compagnon de voyage de lord Valentia, et auteur de l'hypothèse que nous exposons ici, a très-bien fait voir que tous les noms de villes et de pays rapportés dans l'inscription, sont abyssins, et se retrouvent même, avec de légères altérations, sur nos cartes d'Abyssinie. Ce qui ne laisse pas de doute sur l'origine de l'inscription, est sa conformité avec celle d'Axum, découverte par le docteur Salt, et dont nous parlerons au commencement du sixième livre.

Il s'agit maintenant de fixer l'époque de l'inscription du trône d'Adulis. Cela est difficile ou impossible, parce que le commencement où le roi

qui parle dans la première personne, s'étoit probablement nommé, manquoit du temps de Cosmas, ou étoit illisible. Mais en comparant le contenu de l'inscription à celle d'Axum, on peut conjecturer qu'elle lui étoit antérieure, parce que, dans cette dernière, le roi *Aïzanas* se qualifiant de roi des Homérites, des Sabrites, de Raeïdan, etc., semble avoir reçu de ses pères la domination sur ces peuples arabes. Nous la plaçons en conséquence à la fin du troisième siècle, puisque celle d'Axum est de la première moitié du quatrième[1].

[1] Voy. Lettre de M. *Silvestre de Sacy* sur l'inscription d'Axum, dans les Nouvelles Annales des Voyages de M. *Malte-Brun*, vol. XII, p. 330.

CHAPITRE LI.

De la Poésie épigrammatique de cette époque.

Durant la période où nous entrons, la poésie éprouva une décadence complète. Rien ne démontre mieux le mauvais goût du siècle que le choix des sujets scientifiques adoptés par les poëtes, pour couvrir, sous une apparence d'érudition, le défaut d'imagination qui les caractérise. Voulant cacher la stérilité de leurs idées, ils s'approprièrent fréquemment des vers et des sentences tirés des poëtes anciens.

L'épigramme est le genre dans lequel les poëtes de cette période s'exercèrent avec le plus de succès, et il nous reste un grand nombre de leurs productions.

Les plus anciens épigrammatistes de cette période sont Polystrate, Archias et Asinius Quadratus.

Polystrate ne nous est connu que par deux épigrammes, dans l'une desquelles il déplore la destruction de Corinthe. Sa complainte nous indique l'époque où il a vécu.

Archias est moins célèbre par ses ouvrages que

par le discours que Cicéron a prononcé en sa faveur. Ce poëte étoit né à Antioche. Dès l'âge de seize ans il vint à Rome, où il passa la plus grande partie de sa vie; il y enseigna la littérature grecque, et eut pour disciple Cicéron qui a fait passer son nom à la postérité; il y vécut dans l'intimité des familles Metellus et Lucullus, et fut adopté par un des membres de cette dernière. Il prit alors les prénoms d'AULUS LICINIUS. Il accompagna le célèbre Lucius Lucullus dans son expédition contre Mithridate, et dans ses voyages en Asie, en Grèce et en Sicile. Ce fut pendant un de ces voyages en Sicile que Lucullus lui fit donner le droit de cité à Héraclée en Lucanie, que par suite il obtint aussi à Rome. Cette prérogative lui ayant été contestée par le censeur Gratius [1], Cicéron prononça en sa faveur le célèbre discours qui a toujours été un des morceaux favoris de tous les hommes de goût, et le restera probablement en dépit du scepticisme littéraire (maladie d'un siècle qui n'est crédule que pour les doctrines politiques), qui en a attaqué l'authenticité [2].

Les ouvrages d'Archias ont péri; jeune encore il avoit chanté la *Guerre des Cimbres*, et cet ouvrage mérita le suffrage du héros de cette guerre,

[1] Comme on ne connoît pas de famille romaine qui ait porté ce nom, quelques critiques pensent qu'il faut lire Gracchus, et qu'il s'agit de Numerius Quinctius Gracchus.

[2] Voy. M. Tullii Ciceronis *quæ vulgo fertur* oratio pro Aulo Licinio Archia poeta. Recensuit, suas observationes adjecit *M. C. B.* Lips. 1818. in-8°.

d'ailleurs peu sensible aux charmes de la poésie. Plus tard la *Guerre de Mithridate* l'inspira : dans un troisième poëme, il donna une interprétation prophétique à un accident arrivé à Roscius enfant[1]. L'Anthologie renferme une trentaine d'*épigrammes* sous le nom d'Archias : quelques-unes d'entre elles sont attribuées, par les commentateurs, à un ARCHIAS *de Macédoine* ou à un autre de *Byzance*; plusieurs à ARCHIAS *le grammairien* ou *le jeune*, de manière qu'il est probable qu'aucune n'est de notre poëte, et sa réputation n'y perdroit rien.

Les Epigrammes qui portent le nom d'Archias ont été publiées par *Jean Bloch* ou *Blocius*, à Magdebourg, 1617, in-8°. On les trouve, outre les éditions de l'Anthologie, dans *Car. Dav. Ilgen* Opuscula var. philol., Erford. 1797, in-8°, vol. II et dans l'excellente édition du Discours de Cicéron, pro Archia que M. *Hülsemann* a donnée à Lemgo, 1800, in-8°.

Il ne reste qu'une seule épigramme d'ASINIUS QUADRATUS; elle est faite en mémoire des victimes des proscriptions de Sylla; ce qui place ce poëte à l'année 87 avant J.-C.

Si DÉMÉTRIUS *de Bithynie*, dont nous avons quelques épigrammes, est ce fils du Stoïcien Diphile et ce disciple de Panætius dont parle Diogène Laërce[2]: il faudroit le placer avant Asinius Quadratus; car ce Démétrius a vécu du temps de Mithridate-le-Grand, 120 ans avant J.-C.

[1] Cic. de Divinat., c. 36.
[2] V, 84.

Antipater de *Sidon*, philosophe stoïcien, est cité par Cicéron [1] comme un improvisateur. Crassus, dans la bouche duquel l'orateur romain met cette citation, a pu connoître le poëte lorsqu'il fut questeur en Macédoine, l'année même où naquit Cicéron [2]. Pline rapporte [3] que tous les ans la fièvre le prenoit le jour anniversaire de sa naissance, et que, sans avoir éprouvé quelque autre maladie, il parvint à un âge fort avancé. Il nous reste une quarantaine de ses épigrammes dont la plupart sont sépulcrales (ἐπιτύμβια). *Boivin* dit [4] que les épigrammes de ce poëte sont en dialecte dorique; cela n'est pas entièrement exact; il y en a qui sont en ionique.

Méléagre *de Gadara* en Célésyrie, a été contemporain d'Antipater, ou a vécu très-peu de temps après lui. Il composa divers ouvrages satiriques que nous trouvons cités sous les titres suivans: *Banquet*, Συμπόσιον, *Lentilles au jaune d'œuf*, Λεκίθου καὶ φακῆς σύγκρισις, et *les Grâces*, Χάριτες. Il nous reste environ cent-trente épigrammes de cet auteur. On y remarque une diction pure, des mots composés avec hardiesse, de la sensibilité, mais aussi quelque chose de cette subtilité sophistique qui caractérise le siècle où il a vécu.

Les épigrammes de Méléagre ont été publiées séparément

[1] De Orat., III, 50.

[2] 106 ans avant J.-C.

[3] Hist. Nat., VII, 51.

[4] Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. III.

en 1789, par M. *T.-C.-F. Manso*, à Jéna, in-8°, et par M. *A.-Ch. Meineke*; à Leipzig, en 1811, in-8°, par M. *Græfe*. *J.-B. Zanobetti* donna à Rome, 1759, in-4°, une belle édition du morceau sur le printemps. M. *Meineke* l'a aussi fait imprimer séparément à Gœttingue, 1788, in-8°.

Environ quatre-vingts ans avant J.-C., florissoient DIODORE ZONAS *de Sardes* et DIODORE *de Tarse*. Strabon parle de ces deux poëtes [1]. Le premier combattit en Asie et fut accusé d'avoir conspiré contre Mithridate. Nous avons neuf épigrammes de l'un et une seule de l'autre.

ERYCIUS *de Cyzique* a vécu du temps de la prise d'Athènes [2]. Il existe sous son nom plusieurs épigrammes; mais on ne peut distinguer les siennes de celles d'un Thessalien du même nom dont nous parlerons.

Les Anthologies nous ont conservé seize épigrammes d'un certain PARMÉNIO *de Macédoine*, poëte d'ailleurs inconnu, qui probablement a vécu une trentaine d'années avant Auguste [3]. Ces recueils nous ont conservé deux morceaux de THÉOPHANE *de Mitylène*, l'historiographe de Pompée-le-Grand [4].

On place à la même époque, ou peu de temps après [5], Tullius Laureas, Philodème de Gadara,

[1] XIII, p. 931, éd. Almel. (éd. de *Tzsch.* vol. V, p. 476), et XIV, p. 992 (ib. p. 708).
[2] 85 ans avant J.-C.
[3] 60 ans avant J.-C.
[4] Voy. p. 73 de ce volume.
[5] 50 ans avant J.-C.

Polemon, Antiphane le Macédonien, et Jule Polyen.

Marcus Tullius Laureas étoit un affranchi de Cicéron; nous n'avons que trois de ses épigrammes.

Nous aurons une autre occasion[1] de parler de l'Épicurien Philodème *de Gadara*; ses épigrammes sont au nombre de trente environ.

Il y en a trois de Polémon Roi, *le Pontique*; telles sont les épithètes qu'il porte dans l'Anthologie : c'est probablement ce fils du rhéteur Polemon qu'au récit de Strabon[2] Marc-Antoine et ensuite Auguste, nommèrent roi de Laodicée ou d'une partie du Pont, et qui ensuite obtint aussi par Agrippa le royaume du Bospore Cimmérien.

Nous possédons neuf épigrammes d'Antiphane *le Macédonien*. Jule Polyen *de Sardes* étoit un Sophiste du temps de Jules César : il est vraisemblable qu'il a pris son prénom en l'honneur de la famille qui le protégeoit. Il en existe quatre épigrammes.

L'Anthologie nous en a conservé deux de Cornélius Gallus, l'ami de Virgile[3], si toutefois il n'y a pas d'erreur dans les suscriptions.

Sous Auguste ont fleuri Alphée *de Mitylène*, dont nous avons douze épigrammes, et Thallus *de Milet*, dont il n'en existe que quatre. C'étoit pro-

[1] Au chap. LXIV.
[2] XII, p. 867, Almelov. (vol. V, p. 236 éd. *Tzschuk.*)
[3] 40 ans avant J.-C.

bablement cet affranchi, secrétaire d'Auguste, dont le nom se lit dans une inscription antique [1].

Une seule épigramme sur le pantomime Pilade porte le nom de BOETHUS *de Tarse* [2]. On suppose que c'est ce mauvais poëte et mauvais citoyen dont parle Strabon [3]. Flatté d'un poëme qu'il avoit fait sur la bataille de Philippes, Marc-Antoine le nomma directeur du gymnase de sa ville natale; mais il commit des malversations dans l'exercice de ses fonctions.

Nous plaçons à la fin du dernier siècle avant J.-C., et au commencement du premier de notre ère, CRINAGORAS *de Mitylène*, qui vécut à Rome sous Auguste et Tibère, et dont nous avons une cinquantaine de morceaux; ainsi que DIODORE *le jeune de Sardes*, que Strabon nomme son ami dans le passage où il est question de Diodore Zonas.

De la même époque sont ANTIPATER *de la Thessalie* ou *de Thessalonique*, dont il reste trente-six épigrammes, et APOLLONIDES *de Smyrne*, dont nous en avons trente. Ce dernier est peut-être le même qui, au récit de Diogène de Laerte [4], dédia à Tibère un Commentaire sur les Silles : il est vrai que cet historien lui donne Nicée pour patrie.

GERMANICUS CÆSAR se délassoit de ses travaux

[1] Voy. *Boivin*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. III, p. 273.

[2] 40 ans avant J.-C.

[3] XIV, p. 991, *Alm.* (Vol. V. p. 704 éd. *Tzschuk.*)

[4] IX, 109.

et de ses chagrins dans le sein des Muses, et faisoit des comédies grecques [1]; le temps nous a conservé deux épigrammes de ce prince.

Dans les derniers temps de Tibère [2], vécurent les poëtes suivans : LOLLIUS BASSUS, dont il existe douze épigrammes, et BIANOR *de Bithynie*, dit *le Grammairien*, dont nous en avons une vingtaine. Sous le nom de Gætulius (Γαιτούλλιος), l'Anthologie donne dix épigrammes : on pense qu'elles sont de ce CN. LENTULUS GÆTULICUS dont Tacite rapporte [3] un trait de courage bien extraordinaire, et qui, d'après Dion Cassius [4], fut mis à mort par Caligula. Lentulus a fait des épigrammes, mais Martial fait entendre [5] que ce poëte a peu ménagé la pudeur. On ne peut pas faire ce reproche aux dix épigrammes conservées par l'Anthologie [6].

Sous Tibère, vivoit aussi PHILIPPE *de Thessalonique* ou *le Macédonien*, dont il nous reste environ cinquante épigrammes de divers genres. On y remarque peu d'originalité : la plupart sont des imitations de morceaux de la belle antiquité.

Les trois poëtes dont les noms suivent ont fleuri sous Tibère.

[1] SUET. in Calig., 3.
[2] Vers l'an 25 après J.-C.
[3] Annal., VI, 30.
[4] Lib. IX, p. 926.
[5] Præf. ad lib. I. Lascivam verborum veritatem, id est epigrammaton linguam excusarem, si meum esset exemplum : sic scribit Catullus, sic Marsus, sic Pedo, sic Gætulicus.
[6] Voy. Hist. abrégée de la Littérat. rom., vol. II, p. 352.

ANTIPHILE *de Byzance*. Une quarantaine d'épigrammes qui nous restent de cet écrivain, sont parmi les plus élégantes de l'Anthologie. AUTOMÉDON *de Cyzique* : il en reste douze épigrammes. ANTISTIUS, qui est peut-être cet Antistius Sosianus qui, exilé par Néron pour les vers qu'il avoit composés contre lui, rentra en grâce auprès de ce prince par une infâme délation [1]. Il reste trois épigrammes de ce malheureux.

LUCILLIUS, contemporain de Néron, avoit publié deux livres d'épigrammes : il nous en reste plus de cent, la plupart satiriques. Lucillius s'y moque souvent des grammairiens dont Rome fourmilloit alors : peut-être appartenoit-il lui-même à cette classe d'hommes de lettres.

Un grammairien de Rome, qui a vécu vers la fin du premier siècle après J.-C., LÉONIDAS *d'Alexandrie*, a composé ce qu'on appelle des épigrammes *isopsephes*, ἰσόψηφα, qui sont arrangées de manière que la valeur numérique de toutes les lettres dont se compose un distique soit égale à la valeur de celles d'un autre; jeu absurde dont Léonidas fut peut-être l'inventeur.

Deux empereurs romains du commencement du second siècle se sont amusés à faire des vers. Il nous reste de TRAJAN un seul distique *scoptique*, et cinq épigrammes d'ADRIEN. L'une est du genre qu'on appelle dédicatoire, ἀναθηματικόν. Trajan, allant faire la guerre aux Parthes, consacra à Ju-

[1] Voy. TACITI Ann., XVI, 14.

piter Casius, qui avoit un temple à Séleucie, une partie du butin gagné dans la première guerre des Daces : Adrien, qui l'accompagnoit dans cette expédition, fit l'inscription dont il s'agit, pour être gravée sur l'offrande. Une autre épigramme prouve le cas qu'Adrien faisoit d'Archiloque : elle dit que les Muses l'ont jeté dans le genre ïambique pour ménager la gloire d'Homère.

EUHODUS *de Rhodes*, AMMIANUS, un certain PHILON, et ERYCIUS *de Thessalie* vécurent sous Adrien. Il nous reste deux épigrammes du premier, une vingtaine du second, et une seule du troisième qui avoit publié quatre livres d'épigrammes : celles d'Erycius de Thessalie se trouvent confondues avec les morceaux de celui de Cyzique.

MESOMÈDE *de Crète*, affranchi d'Adrien et un de ses favoris, a écrit un Eloge d'Antinoüs. Le successeur d'Adrien, le sévère Antonin, se fit un devoir de mettre de l'ordre dans les finances délabrées de l'empire : il supprima entre autres les salaires des courtisans inutiles dont le palais d'Adrien fourmilloit. A cette occasion, le traitement de Mesomède souffrit une réduction [1]. Nous avons deux épigrammes de ce poëte dans les Anthologies; mais il nous en est resté quelque chose de meilleur : c'est son *Hymne à Nemesis*, beau morceau de poésie.

L'hymne à Nemesis a été publiée pour la *première fois* avec des notes musicales antiques, par *Jean Fell*, à la suite de son

[1] Voy. JUL. CAP. vita Ant. Pii, c. 7.

Aratus, Oxford, 1672, in-8°, ensuite par *Burette*, dans le vol. V des Mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres; par *Brunck*, dans ses Analecta, et par *F. Snedorf*, dans son opuscule De hymnis veterum Græcorum, Hafniæ, 1786, in-8°.

Il nous reste une seule épigramme d'EUPITHIUS *d'Athènes*, grammairien de la fin du second siècle. Un rhéteur de la première moitié du troisième, PHRONTO *d'Emisa*, oncle de Longin, avoit beaucoup écrit, à ce que nous voyons dans Suidas. Il est probablement l'auteur de deux épigrammes de l'Anthologie.

Son contemporain, NESTOR *de Laranda* en Lycaonie, a fait, sous le titre intraduisible d'Ἰλιὰς λειπογράμματος, un poëme épique en vingt-quatre chants, arrangé de manière que, dans chaque chant, une lettre de l'alphabet étoit entièrement proscrite (c'est là ce qu'indique le titre); ainsi, dans le premier chant, il n'y avoit pas d'α; dans le second pas de β, et ainsi de suite. Nestor avoit aussi composé une *Alexandreïde*, des *Métamorphoses*, un poëme *sur les jardins*, intitulé Ἀλεξίκηπος, et une *Panacée*. Ces deux derniers ouvrages sont cités dans les Géoponiques de Cassianus Bassus. Trois épigrammes, consignées dans l'Anthologie sous le nom de Nestor, sont peut-être des restes de ses Métamorphoses.

Enfin STRATON *de Sardes*, qui n'est pas le moins spirituel des épigrammatistes, appartient à la même époque; mais nous reviendrons sur ce poëte.

DIOGÈNE *de Laërte*, auteur d'une Histoire de la

philosophie, dont nous aurons occasion de parler [1], faisoit aussi des épigrammes; il a eu soin d'en placer une trentaine dans son ouvrage; elles sont au-dessous du médiocre et vraiment insipides.

Tels sont les poëtes qui se sont exercés dans le genre épigrammatique pendant le temps qui s'est écoulé entre la destruction de Corinthe et le triomphe du christianisme. Dans cette période furent rédigées quelques-unes de ces collections que nous avons souvent citées sous le nom d'*Anthologies*. C'est ici le lieu d'entrer à leur sujet dans quelque détail.

Aussitôt qu'on se fut aperçu de quelle importance étoient pour l'histoire les inscriptions publiques gravées sur les monumens dont la Grèce étoit si riche, quelques personnes eurent l'idée d'en faire des recueils. Polemon *le Periégète*, cité par Athénée [2], fit une collection de ce genre sous le titre suivant : *Des Inscriptions répandues dans les villes*, Περὶ τῶν κατὰ πόλεις ἐπιγραμμάτων. Le même auteur rédigea aussi le *Catalogue des dons offerts aux Dieux* et placés à l'Acropolis d'Athènes; ceux des *trésors de Delphes* et d'autres sanctuaires. Il est très-probable que Polemon ne se sera pas borné à une simple nomenclature, mais qu'il aura tâché de la rendre intéressante en rapportant les inscriptions dont ces offrandes étoient couvertes.

[1] Au chap. LXVIII.

[2] Deipn. X, p. 442. (Ed. *Schweigh.* IV, p. 121.) Polemon a vécu sous Ptolémée V, et est, par conséquent, antérieur à la période dont nous nous occupons. Voy. vol. III, p. 223.

Athénée cite des recueils du même genre rédigés par ALCÉTAS [1] et MENETOR [2]. St. Clément d'Alexandrie parle de celui d'APELLAS *du Pont*. D'autres compilateurs, moins amateurs de l'art que curieux de tout ce qui tenoit à l'antiquité, se bornèrent à copier les inscriptions, sans décrire les monumens sur lesquels elles étoient gravées. Ainsi firent ARISTODÈME à l'égard des inscriptions de Thèbes, et PHILOCHORUS pour celles d'Athènes. NÉOPTOLÈME *de Pares* composa un traité particulier sur les inscriptions [3] et EUHÉMÈRE rédigea, à l'aide des inscriptions, sa fameuse Histoire sacrée [4]. Tous ces ouvrages, bien antérieurs à l'époque où nous entrons, sont perdus sans qu'il en reste une seule trace.

Ce fut dans le siècle qui précéda immédiatement notre ère qu'on imagina des recueils d'un autre genre et d'une étendue bien plus considérable. Non contens d'y faire entrer les inscriptions les plus curieuses qui étoient gravées sur les monumens, et ne se bornant pas à travailler pour un but purement historique, les rédacteurs de ces collections choisirent ce qui leur paroissoit le meilleur dans les morceaux publiés par les poëtes. Ces nouveaux recueils, auxquels présidoit un goût plus

[1] Περὶ τῶν ἐν Δελφοῖς ἀναθημάτων. ATHEN. XIII, p. 591. (Ed. *Schweigh.* V, p. 138.)
[2] Περὶ ἀναθημάτων. ATHEN. XIII, p. 594. (Ed. *Schweigh.* V, p. 150.)
[3] ATHEN. X, p. 454. (Ed. *Schweigh.* IV, p. 167.)
[4] Voy. vol. III, p. 249.

ou moins épuré, furent nommés *Anthologies*, Bouquets ou Couronnes de fleurs.

La première Anthologie fut rédigée par MÉLÉAGRE *de Gadara*[1]; il l'intitula *Couronne*, Στέφανος. Elle contenoit un choix des meilleurs morceaux de quarante-six poëtes, et les morceaux s'y suivoient dans un ordre alphabétique, d'après la première lettre de chacun : ce recueil est perdu.

La seconde Anthologie est du siècle de la naissance de Jésus-Christ. PHILIPPE *de Thessalonique*[2] la publia. Ce littérateur choisit non-seulement dans les ouvrages des poëtes antérieurs à Méléagre, mais aussi dans ceux qui avoient fleuri après lui; savoir, Antipater de Thessalonique, Crinagoras, Antiphilus, Tullius, Philodème, Parménion, Antiphane, Automedon, Diodore Zonas, Bianor, Antigone de Caryste[3], Diodore le jeune, Evenus et quelques anonymes. Il paroît que, dans cette nouvelle Anthologie, les épigrammes étoient arrangées d'après le même ordre auquel Méléagre s'étoit assujetti : ce recueil est également perdu.

Peu de temps après Philippe, le grammairien DIOGENIANUS *d'Héraclée*, qui vivoit sous Adrien, arrangea un choix d'épigrammes. Ce fait, rapporté par Suidas, est tout ce que nous en savons.

Cent ans après, DIOGÈNE *de Laërte* recueillit les épigrammes qui avoient été faites en l'honneur

[1] Voy. p. 45 }
[2] Voy. p. 49 } de ce volume.
[3] Voy. p. 39 }

d'hommes illustres. A cause de la variété des mètres dont les auteurs de ces pièces s'étoient servis, il intitula son recueil Πάμμετρον. Il est probable que les épigrammes qu'il a insérées dans ses Vies des philosophes, faisoient partie du Pammetron, qui ne s'est pas plus conservé que les collections de ses devanciers.

Dans le troisième siècle, STRATON *de Sardes* [1] rédigea un recueil dont il nous reste deux cent vingt épigrammes, qui roulent toutes sur une passion honteuse qu'on a souvent reprochée aux Grecs. Il l'intitula Παιδικὴ Μοῦσα. Dans ce recueil, on trouvoit des morceaux de treize poëtes de l'Anthologie de Méléagre, de deux de celle de Philippe, et de dix autres qui ont vécu après Philippe. Il nous a été conservé, au moins en grande partie, grâce aux soins de Céphalas qui l'inséra dans son Anthologie dont il forma la douzième section. Nous parlerons de cette Anthologie au livre suivant [2].

Une partie du recueil de Straton a été imprimée séparément par *Christ.-Ad. Khotz*, Altenbourg, 1768, in-8°. Toutes les 220 épigrammes se trouvent répandues dans les Analecta de *Brunck*.

[1] Voy. ci-dessus p. 52.
[2] Au chap. LXXII.

CHAPITRE LII.

De la Poésie didactique.

PLUS d'épopée ni de chant lyrique, plus de théâtre, (car la tragédie sacrée écrite dans cette période par un Juif nommé EZÉCHIEL[1], ne peut pas être comptée), plus d'élégie enfin dans ces siècles de décadence. La chronologie, la géographie, les diverses espèces de chasses, l'influence des astres et d'autres sujets scientifiques exercèrent seuls la verve des poëtes. Indépendamment des épigrammes, nous n'avons de cette longue période que quelques poëmes didactiques dans la classe desquels nous comprenons aussi l'apologue.

Nous rangeons dans cette catégorie la *Chronique*, Χρονικὰ, d'APOLLODORE *d'Athènes*, célèbre grammairien sur lequel nous reviendrons[2]. Divisée en quatre livres, et dédiée à Attale II Philadelphe, roi de Pergame[3], elle renfermoit, comme nous l'apprend Scymnus[4], tous les événemens remarqua-

[1] Il a vécu environ un siècle avant J.-C. Sa pièce étoit intitulée : *la Sortie d'Egypte*, Ἐξαγωγή. On en trouve des fragmens dans les Poetæ gr. christiani du Jésuite *Claude Chapelet*, Paris, 1609, in-8°.

[2] Au chap. LIX.

[3] Mort 138 ans avant J.-C.

[4] Perieg. v. 16-35, 45-49.

bles, les fameux siéges, les migrations de peuples, les grandes expéditions militaires par terre et par mer, l'établissement de colonies, la fondation des jeux nationaux, les traités d'alliance ou de paix, les hauts faits des rois, la vie des hommes illustres depuis la prise de Troie, qui, d'après son calcul, répond à la 1184ᵉ. année avant notre ère, jusqu'à la 159ᵉ. olympiade avant J.-C. Le tout étoit exprimé en peu de mots et en vers *comiques*, c'est-à-dire en ïambes sénaires. C'étoit en un mot des tablettes chronologiques en vers. Nous devons à cet ouvrage curieux la connoissance de quelques époques précises, comme, outre celle de la destruction d'Ilium, les époques de l'invasion des Héraclides dans le Péloponnèse, du départ de la colonie ïonienne, de la première olympiade. L'importance de ces notions doit nous faire vivement regretter celles qui nous ont échappé par la perte de l'ouvrage d'Apollodore. Telles sont nommément les dates où ont vécu plusieurs hommes célèbres; dates dont la connoissance nous manque. C'est la partie de la chronique d'Apollodore où elles étoient consignées, qui a servi de base à la chronique que Cornélius Népos avoit dressée, et qui est également perdue. Il est probable que Pline y a pris les époques des artistes célèbres.

Apollodore avoit aussi composé en vers ïambiques une *Description de la terre*, Γῆς περίοδος, qui a donné à Scymnus de Chios et à Denys de Charax l'idée d'écrire leurs periégèses.

SCYMNUS *de Chios*[1] écrivit la sienne en vers ïambiques, et la dédia à Nicomède III, roi de Bithynie : celle de DENYS *de Charax*[2], surnommé le *Periégète*, se compose de onze cent vingt-sept hexamètres. Ces deux poëmes, qui portent le titre de Περιήγησις ou Περιήγησις οἰκουμένης, *Voyage dans la terre habitée*, existent. Ils ont peu de mérite comme ouvrages d'imagination, et sont d'un foible intérêt pour le géographe. Le Commentaire d'EUSTATHE donne quelque importance à la Periégèse de Denys. On a aussi d'anciennes scholies ou gloses interlinéaires qui expliquent ce poëme, que *Rufus Festus Avienus* et *Priscien* ont traduit en latin[3].

C'est *Dav. Hœschel* qui le *premier* a publié la Periégèse de *Scymnus*, avec Scylax et d'autres géographes, Augsb. 1600, in-8° ; mais il s'est trompé en donnant à Scymnus le nom de Marcien d'Héraclée. *Morel* en fit paroître une édition grecque-latine, Paris, 1606, in-8°. *Hudson* la plaça sous le vrai nom de l'auteur, dans ses Petits Géographes.

[1] 80 ans avant J.-C.

[2] 30 ans avant J.-C. La ville de Charax étoit située en Susiane, et portoit aussi le nom d'Alexandrie : de là cet écrivain est quelquefois nommé Denys d'Alexandrie. Voy. PLIN. Hist. Nat., VI, 27. Il règne, au reste, quelque différence d'opinions parmi les savans sur l'époque où le Periégète a vécu. Denys de Charax a été contemporain d'Auguste : lorsque ce prince projetoit une expédition contre les Parthes et les Arabes, il envoya Denys en Asie pour prendre des informations sur ces peuples ; mais l'auteur de la Periégèse ne paroît pas avoir fait de grands voyages.

[3] M. *Guill.-Dav. Fuhrmann*, dans son Handbuch der class. Lit. der Griechen, vol. II, part. II, p. 529, dit qu'il existe à la bibliothèque du roi de France un commentaire inédit de Démétrius de Lampsaque sur le poëme de Denys. Le fait est-il exact ?

La *première édition* du texte grec de *Denys* parut à Ferrare en 1512, in-8°; elle renferme aussi la traduction latine de Priscien. La seconde est due à *Alde l'ancien* : elle parut à Venise, 1513, in-8°, à la suite de Pindare. Denys fut réimprimé en grec et en latin, à Bâle, par *Curio*, 1522, in-8°; en 1523, in-8°, avec les notes de *Jacques Ceporinus*, et souvent depuis. *Robert Etienne* le donna en grec seulement, Paris, 1547, in-8° : le commentaire d'Eustathe est joint à cette édition, pour la première fois [1]. *Henri Etienne* réimprima la Periégèse dans sa Collection héroïque, mais sous une forme plus correcte : son texte fut copié dans *Lectii* Corp. poet. gr. *André Papius* ayant fait paroître à Anvers, 1575, in-8°, une bonne édition de Diogène, pour laquelle le commentaire d'Eustathe avoit subi des corrections à l'aide des manuscrits, *Henri Etienne* s'occupa une seconde fois de cet auteur, et le fit imprimer avec le commentaire d'Eustathe, et avec une nouvelle version, Paris, 1577, in-8°.

Nous passons sous silence plusieurs réimpressions, pour en venir à l'édition de *Guill. Hill*, accompagnée d'un commentaire critique et géographique, et de cartes : elle parut à Londres, 1658, in-8°, et a été plusieurs fois répétée. *Tanneguy Le Fèvre* donna une édition de Denys, Saumur, 1676, in-8°. *Hudson* le plaça dans ses Petits Géographes, dont il forme le quatrième volume, de manière cependant qu'il parut aussi avec un titre particulier. Les exemplaires portent les dates de 1710 et 1712; mais l'édition fut réimprimée en 1717, avec des augmentations et une savante dissertation de *Dodwel*.

L'édition d'*Ed. Thwaites*, Oxford, 1697, in-8°, renferme des gloses interlinéaires et une paraphrase tirée d'un manuscrit de la bibliothèque Bodléienne.

Il faut se mettre en garde contre une prétendue édition de Denys, publiée par *Ed. Wells*, à Oxford, 1704, in-8°, et

[1] Une mauvaise traduction de ce commentaire, sans le texte, se trouve dans l'édition de Denys publiée par *Bernard Bertrand*, Bâle, 1556, in-8°.

réimprimée souvent en Angleterre, sous le titre de Τῆς πάλαι καὶ τῆς νῦν οἰκουμένης περιήγησις, sive Dionysii geographia emendata et locupletata, additione scil. geographiæ hodiernæ græco carmine pariter donatæ. L'éditeur a arrangé à sa guise le texte de Denys, en y faisant arbitrairement des coupures, des retranchemens et des additions, pour en faire un manuel de géographie ancienne et moderne. Aussi trouve-t-on dans la quatrième édition, de 1726, qui est celle que nous avons sous les yeux, 1362 vers, au lieu de 1187 dont se compose l'original; et il paroît que dans des éditions postérieures, le nombre des vers a été porté jusqu'à 1459.

Les dernières éditions de la Periégèse de Denys sont celle de *Sigeb. Havercamp,* Leide, 1736, in-8°, et celle de M. *F.-Christ. Matthiæ,* à la suite de son Aratus, Francfort, 1817, in-8°, avec des variantes.

On est embarrassé de fixer l'époque du poëte BABRIUS ou BABRIAS, nommé par corruption GABRIAS. D'après *Thomas Tyrwhitt*, il a vécu sous Auguste ou peu de temps avant ce prince, tandis que M. *Coray* le fait remonter au temps de Bion et Moschus. Toutes les circonstances de sa vie sont inconnues; on sait seulement qu'à l'exemple de Socrate, qui, dans sa prison, s'amusoit à versifier des fables d'Esope [1], il a écrit en vers choliambes, (c'est-à-dire composés de cinq ïambes et d'un spondée ou trochée), une collection de fables ésopiques en dix livres.

Les fables de Babrius étoient écrites avec une élégance comparable à celle de Phèdre, si Babrius

[1] Voy. PLAT. Phæd., p. 60.

ne doit pas être placé au-dessus de ce poëte latin [1]. Aussi sa collection fit-elle tomber dans l'oubli toutes celles qui avoient été faites avant lui. Elle paroît avoir existé encore au douzième siècle, du temps de Tzetzès; mais les copistes des temps suivans, peu sensibles aux charmes des vers gracieux de Babrius, ne crurent pouvoir mieux faire que de les délayer en prose. Des lambeaux de vers qu'ils ne réussirent pas à rendre méconnoissables sont tout ce qui rappelle encore l'original qu'ils ont gâté.

La collection de Babrius, ainsi déshonorée, se perpétua par plusieurs copies, et fit successivement disparoître l'original dont on ne conserva qu'un seul apologue, celui de l'Hirondelle et du Rossignol. Ce morceau s'étoit glissé dans un recueil de fables qu'on attribue à un prêtre de Constantinople du neuvième siècle, nommé IGNATIUS MAGISTER, qui, possesseur d'un exemplaire de l'original renfermant les fables en vers choliambes, ainsi que Babrius les avoit écrites, s'avisa de métamorphoser ces vers en *ïambes tétrastiques ;* dans cette vue, il abrégea et tortura chaque apologue jusqu'à ce qu'il eût réussi à le réduire en quatre vers. Cinquante-trois fables furent ainsi étranglées; mais, comme si Ignatius avoit voulu, par la comparaison, augmenter nos regrets, il conserva intacte une

[1] « Les fragmens de Babrius, dit un des premiers écrivains allemands, réunissent à la plus parfaite harmonie, une si charmante naïveté, que l'élégant Phèdre, qui manque souvent de simplicité, peut à peine lui être comparé. » *Herder* Zerstreute Blætter, Bd. III.

seule fable, celle que nous venons de nommer. A l'époque où l'on commença à imprimer les auteurs grecs, le véritable recueil de Babrius n'existoit plus; mais on croyoit le posséder dans celui d'Ignatius, et on le publia sous le nom de Babrius, ou plutôt de Gabrias, en confondant le B des manuscrits avec un Γ. On ne s'aperçut de l'erreur que vers la fin du seizième siècle. Deux Anglois, le célèbre *Rich. Bentley*[1] et plus tard *Thomas Tyrwhitt*[2], ont vengé la mémoire de Babrius et porté le flambeau de la critique dans cette partie de l'histoire littéraire. Le dernier réunit tous les fragmens de Babrius rapportés par Suidas, et ceux qu'il avoit trouvés en d'autres ouvrages. Par ce moyen, il parvint à recomposer quatre fables de Babrius, de manière que leur nombre monta dès-lors à cinq.

Il se passa plus de trente ans avant qu'on découvrît quelque autre fragment de Babrius. En 1809, M. *de Furia* publia, comme nous l'avons dit ailleurs[3], plusieurs fables ésopiques inédites. Dans le nombre, il y en avoit trente-six qu'il croyoit écrites en prose comme les autres, et qu'il fit imprimer comme telles; mais elles étoient versifiées de manière que, par le moyen de quelques corrections, on put leur rendre leur forme primitive. C'est un

[1] Dans sa dissertation sur Esope.

[2] Dans sa Dissertatio de Babrio, qui parut à Londres, 1776, in-8o, et que *Harless* fit réimprimer en 1785, à Erlangue, en y joignant un supplément que l'auteur avoit placé dans son édition des Lithiques d'Orphée.

[3] Voy. vol. I, p. 258.

service que M. *Coray* et *Schneider* leur rendirent. Ces trente-six fables sont de Babrius.

En suivant l'exemple de Tyrwhitt, M. *Franç.-Xav. Berger*, cherchant dans les différentes collections de fables ésopiques les traces des choliambes de Babrius, se flatte d'avoir porté à quatre-vingt-treize le nombre des fables restituées de Babrius [1].

L'édition la plus complète des *véritables* fables de Babrius seroit celle de M. *Berger*, Munich, 1818, in-8°, s'il étoit bien prouvé qu'il ne s'est pas fait illusion. Il les a arrangées en trois livres, et en a ajouté un quatrième, composé de fables empruntées de l'Anthologie et ailleurs.

Les *fables d'Ignatius* furent imprimées pour la *première fois* à la suite de l'Esope d'Alde, Venise, 1505, in-fol. [2], sous le nom de Gabrias. Cette édition renferme quarante-deux apologues qui appartiennent à Ignatius, et un seul de Babrias, celui de l'Hirondelle et le Rossignol.

Les fables d'Ignatius parurent sous le vrai nom de leur auteur dans l'édition de Phèdre donnée par *Rittershusius*, Leide, 1598, in-8°.

Elles se trouvent, en partie sous le nom de Babrias, et en partie sous celui de Gabrias, dans la collection de *Nevelet*.

J. Fidler en donna une édition sous le titre de Gabriæ s. potius Ignatii diaconi tetrasticha in fabulas Æsopicas. Cum vers. iamb. Jos. Scaligeri, Fabii Paulini et J. Fidleri. Acced.

[1] M. *Boissonade* a inséré dans le Journal des Débats de 1812 une suite d'articles curieux sur Babrius; nous regrettons de n'avoir pas eu ces feuilles à notre disposition.

[2] M. *Renouard* (Ann. de l'Impr. des Aldes, vol. I, p. 83) explique comment et pourquoi les fables de Babrias se trouvent doubles dans ce volume.

ejusd. Gabriæ fabulæ XI a Neveleto olim editæ, c. vers. iamb. F. Fidleri. Cygneæ (Zwickau), 1668, in-12.[1]

Chr. Gilbert fit imprimer ces apologues sous le même titre, à Dresde, 1689, in-4°.

Toutes les fables reconnues de Babrius sont réunies dans l'édition d'Esope de *J.-G. Schneider*, de 1812, publiée à Breslau, in-8°.

Stobæus cite[2] seize hexamètres du poëte HÉLIODORE, renfermant la description du district de la Campanie, situé entre le lac Lucrinus et Puteoli, là même où se trouvoit la campagne de Cicéron : il s'arrête principalement aux eaux minérales qui se trouvent au pied du Mont-Gaurus, aujourd'hui Monte-Barbaro, et qui sont réputées salutaires dans les ophthalmies. Qui est cet Héliodore? quand a-t-il vécu? et à quel poëme appartient le fragment qui nous a été conservé?

Les eaux dont il est question furent découvertes très-peu de temps après la mort de Cicéron, lorsque sa *Villa* appartenoit à Antistius Vetus; c'est Pline qui nous apprend ce fait et nous fait connoître l'épigramme que Laurea Tullius, l'affranchi de l'orateur, composa à cette occasion.

Quod tua, romanæ vindex clarissime linguæ,
Silva loco melius surgere jussa viret:
Atque Academiæ celebratam nomine villam
Nunc reparat cultu sub potiore Vetus:

1 Cette édition, inconnue à *Fabricius*, *Harless*, etc., est indiquée dans *Eberts* Allg. bibligr. Lexicon, vol. I, p. 125, comme existant à Dresde.

2 Serm. XCVIII.

Hic etiam apparent lymphæ non ante repertæ,
Languida quæ infuso lumina rore levant.
Nimirum locus ipse sui Ciceronis honori
Hoc dedit, has fontes quum patefecit ope.
Ut, quoniam totum legitur sine fine per orbem,
Sint plures, oculis quæ medeantur, aquæ [1].

Le poëte Héliodore, qui décrit ces eaux, a donc été postérieur à Cicéron; mais l'élégance de sa description ne permet pas de le placer après le premier ou le second siècle de notre ère. Dans cet intervalle de temps, nous trouvons deux Héliodore; l'un, l'ami d'Horace, qui fut son compagnon dans le voyage de Brundusium, et qui par conséquent habitoit en Italie. La manière dont le poëte peint les environs de Puzzuolo, prouve qu'il a vu ce pays. Horace l'appelle :

Rhetor comes Heliodorus,
Græcorum longe doctissimus.

Rien n'empêche de croire qu'il ait aussi possédé des talens poétiques. L'autre Héliodore est un médecin d'Athènes dont parle Galien [2], et qui a écrit un poëme didactique sous le titre d'Ἀπολυτικὰ, *Justification*, dont cet écrivain rapporte sept hexamètres. Le morceau conservé par Stobée pourroit appartenir à quelque ouvrage de ce poëte [3].

1 Plin. Hist. Nat., XXXI, 1.
2 *Galien* de Antid., II, p. 77, Ald.
3 Voy. *Aug. Meineke*, Commentationum miscellan. fasc. I. Halæ, 1822, in-4°, p. 36, et nommément les Addenda.

Un autre médecin, MARCELLUS SIDÉTÈS, c'est-à-dire de Sidé en Pamphylie, du temps des Antonins, composa un poëme en quarante-deux livres *sur la Médecine*, Βιβλία ἰατρικὰ, dont il reste un fragment en trente-un vers, qui traite *des remèdes que fournissent les poissons*. Visconti regardoit ce Marcellus comme l'auteur de deux inscriptions métriques dont nous avons parlé [1].

Le fragment de Marcellus a été publié par *Fréd. Morel*, Paris, 1591, in-8°, et par le même à la suite de Michael Plochirus, Paris, 1598, in-8°. *Fabricius* l'avoit placé dans le vol. I de sa Biblioth. gr.; mais comme *J.-G. Schneider* en donna depuis un texte plus correct dans son édition du traité de Plutarque De liberis educandis, Strasb. 1775, in-8°, *Harless* le retrancha de la nouvelle édition de la Bibl. grecque. On trouve aussi ce fragment dans l'Oppien de *Belin de Ballu*.

Nous avons deux poëmes didactiques qui sont attribués à OPPIEN, l'un intitulé *la Pêche*, Ἁλιευτικὰ, en cinq livres; l'autre *la Chasse*, Κυνηγετικὰ, en quatre. Il est probable qu'il y a eu deux poëtes de ce nom, l'un *de Corycus* ou *d'Anazarbe*, en Cilicie, et l'autre *d'Apamée* en Syrie, et que le premier a fleuri vers la fin du second siècle après J.-C., et l'autre au commencement du troisième. Le Cilicien sera l'auteur de la Pêche, le Syrien aura fait la Chasse. Nous savons peu de choses sur le premier Oppien; son père, Agésilaüs, ayant été exilé à Méléda, il l'y accompagna; de là il se rendit

[1] Voy. p. 35 de ce vol. Voy. aussi *Birg. Torlacii* pr. de Marcello Sideta. Havn. 1819, in-4°. Je n'ai pu me procurer cette dissertation.

à Rome, où il sollicita et obtint la liberté de son père qu'il ramena à Anazarbe. Athénée parle d'Oppien comme d'un écrivain qui a vécu peu de temps avant lui : il l'appelle un Cilicien. Un passage du poëme de la Pêche indique la même origine [1]. Quant à l'auteur du poëme de la Chasse, il dit lui-même en deux endroits que sa ville natale étoit située en Syrie et sur l'Oronte [2].

Le poëme de la Pêche est intéressant pour l'amateur d'histoire naturelle, qui y trouve beaucoup de détails instructifs, racontés dans un style pur, élégant et soutenu ; mais le génie poétique et le goût y manquent, et la lecture de ces cinq chants est fastidieuse. La Chasse est inférieure à ce poëme, tant sous le rapport de l'intérêt que sous celui du style qui est dur et raboteux. Cette différence indique deux auteurs. Le second poëme paroît avoir été écrit après le premier, et par un jeune homme, ainsi que l'a fait voir *J. G. Schneider*, qui, le premier, a supposé qu'il a existé deux Oppien, père et fils, ou oncle et neveu. Cette hypothèse a été combattue par M. *Belin de Ballu*, un des éditeurs d'Oppien, et appuyée de nouveaux motifs dans la seconde édition de Schneider.

Il a existé anciennement un troisième poëme portant le nom d'Oppien ; il étoit intitulé : Ἰξευτικὰ, *Chasse aux oiseaux*. Schneider croit qu'il étoit de Denys *de Thrace* ou *de Charax*. Quoi qu'il en soit,

[1] Liv. III, v. 205.
[2] Liv. II, v. 1225 sqq. et v. 156.

ce poëme est perdu, mais nous en avons une paraphrase en prose par un sophiste nommé EUTECNIUS d'une époque inconnue.

La *Pêche* d'Oppien fut imprimée pour la *première fois* à Florence, 1515, in-8°, chez *Giunta*, par les soins de *Musurus* : cette édition passe pour très-correcte. En 1517, les *Aldes*, c'est-à-dire *André d'Asola* et ses fils, la réimprimèrent avec la Chasse. Dans la préface, François d'Asola déclame contre l'édition de Florence : il a tort, car la sienne est mauvaise, et il a été malheureux dans le choix des manuscrits, ou trop scrupuleux pour renoncer à de mauvaises leçons qu'ils renferment.

En 1552, parurent à Bâle, in-8°, *J. Brodæi* Annotationes in Oppianum, etc. Il s'y trouve d'excellentes remarques.

Jean Bodin présida à la seconde édition de la Chasse, dont le texte (sans celui de la Pêche) parut à Paris en 1549, in-4°, et la traduction en 1555, in-4°. Bodin s'est conformé à l'édition Aldine, et ce n'est que dans le commentaire qu'il a proposé des corrections.

La même année 1555, *Adrien Tournebeuf* donna à Paris, en 2 vol. in-4°, le texte des deux poëmes, corrigé, en partie à l'aide de manuscrits, en partie par conjectures, avec la traduction.

Le texte gagna encore davantage par l'édition de *Conr Rittershusius*, Leide, 1597, in-8°. Il s'y trouve une nouvelle traduction et un commentaire savant, mais prolixe. Le texte de Rittershusius fut copié dans la collection de *Lectius*.

Enfin, en 1776, *J.-G. Schneider* donna à Strasbourg, in-8°, une édition grecque-latine et critique des deux poëmes, à laquelle *Brunck* eut part, principalement pour la correction du texte de la Chasse. Ces deux savans travaillèrent sur deux manuscrits de Paris, et sur les observations inédites de *Fr. Guiet* : quand ils ne trouvoient rien dans les manuscrits

qui pût les guider, ils corrigèrent le texte d'après leurs conjectures, toujours ingénieuses, mais souvent hardies.

C'est dans cette édition que Schneider exposa pour la première fois son hypothèse sur l'existence de deux poëtes du nom d'Oppien. Elle fut vivement combattue par M. *Jacq.-N. Belin de Ballu*, qui donna à Strasbourg, en 1786, in-4° et in-8°, le premier volume d'une édition qui devoit comprendre les deux poëmes : ce volume, qui n'a pas été suivi d'un second, renferme la Chasse seulement. L'éditeur, qui prétend que son auteur doit occuper le premier rang, après Homère, parmi les poëtes épiques, a corrigé le texte d'après quatre manuscrits qui se trouvent à Paris, à Venise et au Vatican. Le commentaire donne des explications tirées soit d'anciens poëtes qu'Oppien avoit sous les yeux, soit de l'histoire naturelle et de la géographie.

Après trente-six années d'intervalle, *Schneider* donna à Leipzig, 1813, in-8°, une nouvelle édition des deux poëmes. Revenu de cette hardiesse que la jeunesse et l'exemple de Brunck lui avoient inspirée, il corrigea le texte d'après les manuscrits seulement. Il a eu à sa disposition la même collation des manuscrits de Venise et de Rome, faite par *van Santen*, qui avoit déjà servi à M. Belin de Ballu ; et il tira parti de plusieurs excellentes variantes qui s'y trouvent, et que le savant françois avoit dédaignées. M. *Matthæi* avoit conféré pour lui un manuscrit de la Pêche qui étoit à Moscou. On peut regarder maintenant le texte d'Oppien comme définitivement constitué, sauf de nouvelles découvertes.

Dans la préface, Schneider soutient, contre M. Belin de Ballu, son hypothèse sur les deux Oppien. Le volume renferme aussi la version métrique de la Chasse, faite par *David Pfeifer*, chancelier de l'électeur de Saxe, dans le seizième siècle, et poëte élégant. Cette traduction étoit inédite. C'est M. *G.-H. Schæfer* qui en a dirigé la publication ; ce même savant doit fournir un second volume qui contiendra une

traduction prosaïque des deux poëmes, arrangée d'après la nouvelle récension du texte. Il y joindra divers morceaux inédits qui doivent servir à l'intelligence d'Oppien, et des tables complètes.

Le commentaire d'*Eutecnius* sur les Ixieutiques a été publié en grec et en latin, par *Erasme Winding*, Copenhague, 1702, in-8°.

CHAPITRE LIII.

Des Historiens de cette époque, antérieurs à Plutarque.

Les siècles qui nous occupent ont produit un grand nombre d'historiens, tous du second rang : nous y trouvons une nouvelle classe de littérateurs sous le nom de *Sophistes;* des grammairiens et des antiquaires; diverses sectes de philosophie; des mathématiciens et des géographes distingués, et quelques médecins : telles sont les classes que nous allons établir. Elles feront la matière des chap. LIII à LXXI de ce livre.

Nous commençons la liste des historiens de cette période par quelques écrivains dont les ouvrages, au moins en tant qu'ils appartiennent à l'histoire, sont perdus. Ce sont Castor, Théophane, Timagène, Posidonius et Juba.

Un des premiers qui, après Apollodore d'Athènes, se soit sérieusement occupé de la chronologie, fut Castor *de Rhodes*, contemporain de Jules César. On en cite deux ouvrages perdus, Χρονικὰ ἀγνοήματα, c'est-à-dire *Erreurs commises dans la notation des temps*, et Περὶ Θαλασσοκρατησάντων, *de ceux qui ont obtenu l'empire des mers.*

Suidas rapporte que cet écrivain a été surnommé Φιλορώμαιος, *l'Ami des Romains*. Ce lexicographe dit encore qu'ayant dénoncé à Jules César, son beau-père, Déjotarus, qu'il appelle sénateur romain, celui-ci le fit mourir lui et son épouse. Dans sa description de la Galatie, Strabon parle de la ville de Gorbeius, qu'il appelle la résidence (βασίλειον) de Castor, fils de Saocondarius, que Déjotarus, son beau-père, fit mourir [1]. Ces deux écrivains paroissent s'être trompés; l'historien Castor fut à la vérité le gendre du roi Déjotarus, mais c'est son fils, appelé également Castor, qui accusa son aïeul Déjotarus, et contre lequel est dirigé le célèbre plaidoyer de Cicéron. L'orateur reproche à son adversaire d'avoir oublié les bienfaits de Déjotarus qui avoit tiré sa famille de la poussière en accordant à son pere la main de sa fille. *Gérard-Jean Vossius* [2] a essayé de mettre en accord ces faits contradictoires, en supposant que Déjotarus fit mourir sa fille et son gendre, parce qu'ils avoient trempé dans le crime du jeune Castor; mais cette hypothèse est purement gratuite, et plutôt que de l'admettre sans aucune preuve, nous aimons mieux dire que Strabon et l'inexact Suidas ont confondu l'historien Castor avec son fils.

THÉOPHANE *de Mitylène* fut l'ami et le compagnon du grand Pompée dont il écrivit les Mémoires. Strabon l'appelle le plus illustre de tous les Grecs

[1] STRAB., l. XII, p. 568. (Ed. *Tzsch.*, vol. V, p. 182.)
[2] De Hist. gr., p. 159.

de son temps. L'an 695 de Rome, 59 ans avant J.-C., le sénat l'envoya comme ambassadeur auprès de Ptolémée XII Aulétès. Dans les démêlés entre César et Pompée, Théophane fut toujours le conseil du dernier; ce fut lui qui, après la bataille de Pharsale, donna à son ami l'avis funeste de se retirer en Egypte, plutôt que d'aller chercher une retraite chez les Parthes : erreur d'un homme de bien qui croyoit à la reconnoissance des grands; faute impardonnable à un homme qui prétendoit gouverner les affaires de ce monde. Après la mort de Pompée, Théophane retourna à Rome; mais depuis ce moment il n'en est plus question dans les écrits du temps, et l'on ignore l'année et le lieu de sa mort.

Les Lesbiens accordèrent à Théophane les honneurs de l'apothéose pour le bien qu'il leur avoit fait : par égard pour son intercession, Pompée leur avoit rendu la liberté et les priviléges dont le sénat romain les avoit dépouillés en punition de la fureur avec laquelle ils s'étoient jetés dans le parti de Mithridate [1]. Cette flatterie, ou cet acte de reconnoissance des Lesbiens, tourna par la suite à la ruine de la famille de Théophane : le farouche Tibère qui étoit jaloux de toute espèce de réputation, força ses descendans à se donner la mort.

Strabon, Plutarque et Stobée nous ont conservé

[1] Voy. Recherches sur la vie et sur les ouvrages de Théophane, par l'abbé *Sévin*, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XIV, p. 143.

[2] Voy. Taciti Ann., VI, 18.

le souvenir des Mémoires de Théophane : Ernesti s'est trompé en disant que cet ouvrage étoit écrit en vers[1].

TIMAGÈNE *d'Alexandrie*, fils du banquier de Ptolémée Aulétès, ayant été réduit en esclavage à la prise de sa ville natale par Gabinius[2], fut conduit à Rome et vendu à Faustus, fils de Sylla, qui lui accorda la liberté. Il exerça alors l'état de cuisinier et pendant quelque temps celui de porteur de chaises (lecticarius). Par la suite, il professa la rhétorique avec un succès brillant. Il étoit recherché dans le monde pour l'agrément de sa société et pour son esprit; mais la fureur de dire des bons mots le perdit. Auguste l'avoit choisi pour son historiographe ; mais se trouvant offensé d'une des saillies de cet écrivain, il lui défendit sa maison. Dans un mouvement de dépit, Timagène brûla l'ouvrage commandé par le maître[3]. Il se retira ensuite à Tusculum chez Asinius Pollio qui étoit son protecteur : dans cette retraite, il écrivit l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs. Cet ouvrage portoit le titre *des Rois*, περὶ Βασιλέων. C'est une des principales sources où Quinte-Curce a puisé les matériaux de son roman historique. Timagène alla enfin se fixer à l'extré-

[1] Clav. Cic. in v. Theophanes. Cette erreur a échappé à l'attention du dernier éditeur, M. *Schütz*.

[2] 55 ans avant J.-C.

[3] Sénèque le Rhéteur (Controv. XXXIV) l'appelle « Homo acidæ linguæ et qui nimis liber erat. Puto, ajoute-t-il, quia diu non fuerat ex captivo coquus, ex coquo lecticarius, ex lecticario usque ad amicitiam Cæsaris felix. »

mité de l'Empire à Drapanum dans l'Osrhoène, où il mourut. C'est à cause de son séjour dans cette partie de l'Assyrie ou plutôt de la Mésopotamie, que quelques auteurs lui donnent l'épithète de *Syrien*; on sait que les anciens ont souvent confondu la Syrie et l'Assyrie. Indépendamment de son Histoire des rois, il publia un ouvrage sur les Gaules que citent Ammien Marcellin et Plutarque [1].

Le Stoïcien Posidonius *d'Apamée* ou *de Rhodes*, dont nous aurons occasion de parler plus bas [2], avoit rédigé un grand ouvrage historique dont Athénée cite le 49e livre, et qui en avoit probablement 52; car Suidas qui par erreur l'attribue à Posidonius d'Alexandrie, dit qu'il renfermoit ce nombre de sections [3]. Il portoit le titre *d'Histoire de ce qui s'est passé après Polybe*, Ἱστορία τῶν μετὰ Πολύβιον, et paroît s'être étendu jusqu'à l'année 63 avant J.-C.: époque où finit la guerre de Mithridate. Cet ou-

[1] Voy. Recherches sur l'historien Timagène, par *Bonamy*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XIII, p. 35. *Gér.-Is. Vossius* (De Hist. gr.) distingue Timagène d'Alexandrie de Timagène le Syrien, et regarde celui-ci comme l'auteur de l'ouvrage sur les Gaules; mais il paroît s'être trompé à ce sujet. Un troisième Timagène, historien ou géographe, étoit de Milet.

[2] Au chap. LXV.

[3] M. *Janus Bake* (Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, etc., Lugd.-Bat. 1810, in-8°) pense que Suidas ne s'est trompé que sur le titre que Posidonius d'Alexandrie peut avoir donné à son ouvrage. Il se fonde sur ce que Plutarque et Athénée se réfèrent à Posidonius pour des faits antérieurs à l'année 146 avant J.-C., où finit Polybe et commença Posidonius d'Apamée. Mais ces faits ne peuvent-ils pas avoir été rapportés par Posidonius le jeune par forme de digression, quoiqu'ils fussent arrivés avant l'époque dont il écrivoit l'histoire?

vrage, avant la rédaction duquel Posidonius, à l'instar de Polybe, avoit visité les pays où s'étoient passés les événemens qu'il alloit décrire, est perdu, et cette perte nous est fort sensible, parce que nous n'avons aucun historien pour cette époque : elle est diminuée jusqu'à un certain point par la considération que Plutarque puisa en grande partie dans cette source les Vies de Marius, Sylla et Sertorius.

JUBA, fils de ce Juba, roi de Numidie, que vainquit Jules César, fut amené captif à Rome et y reçut une éducation littéraire. Sous Auguste, il épousa Cléopatre Séléné, fille de Marc-Antoine et de Cléopatre, et obtint alors la souveraineté d'une partie des états de son père. Il passoit pour un des hommes les plus instruits de son temps et a beaucoup écrit. Sa *Géographie de l'Afrique et de l'Arabie* est citée par Pline. Son *Histoire romaine* fut une des principales sources de Plutarque qui en loue l'exactitude. Il paroît que c'étoit un ouvrage de longue haleine ; car il commençoit à l'origine de Rome, et alloit au moins jusqu'à la mort de Sylla[1].

Nous pourrions encore placer STRABON parmi les auteurs dont les compositions historiques sont perdues : nous parlerons de ses Mémoires à l'occasion de son grand ouvrage géographique. Il est temps que nous passions aux historiens de cette époque dont les ouvrages nous restent.

DIODORE *de Sicile*, né à Argyrion en Sicile, au-

[1] Voy. la Notice de l'abbé *Sévin* sur Juba, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. IV, p. 457.

jourd'hui San Filippo d'Argire, contemporain de Jules César et d'Auguste, fit, dans sa jeunesse, des voyages en Asie, en Afrique et en Europe, et se fixa ensuite à Rome où il publia, sous le titre de *Bibliothèque historique*, Βιβλιοθήκη ἱστορική, en quarante livres, une histoire générale : travail auquel il avoit consacré trente années de sa vie. Il y comprit environ onze cents ans, ou tout ce qui s'est passé dans le monde jusqu'à la première année de la 180[e] Olympiade, la 60[e] avant J.-C. Il ne nous reste qu'une petite partie de cette vaste compilation; savoir les cinq premiers livres, ensuite les livres 11 à 20, et des fragmens des livres 6 à 10, ainsi que des vingt derniers. Nous les devons à Eusèbe, à Jean Malala, au Syncelle et à d'autres écrivains du Bas-Empire qui ont cité ces livres perdus, mais surtout aux auteurs des *Extraits des Ambassades* et des *Extraits des Vertus et des Vices* : ouvrages dont nous parlerons en leur temps[1], et au patriarche Photius qui a inséré dans son Myriobiblon des extraits des livres 31 à 33, 36 à 38 et 40.

En tête de l'ouvrage, Diodore a placé une préface qui comprend les cinq premiers chapitres du premier livre. L'auteur, après avoir rappelé l'idée salutaire d'une providence divine qui a réuni les hommes en société, parle de l'utilité de l'histoire, et en particulier de l'histoire universelle, examine les causes qui ont empêché les écrivains de traiter ce sujet, fait connoître les secours qui l'ont mis en

[1] Au chap. LXXXVII.

état de se livrer à une pareille entreprise, et établit la division de son travail. « Cette préface est un grand et beau tableau de la manière d'écrire l'histoire : tout y est judicieux et plein de sagesse, dit l'auteur de l'Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand; mais ce chef-d'œuvre, ajoute-t-il en s'appropriant la critique du comte de Caylus [1], ce magnifique frontispice est fort supérieur en beauté à l'édifice qu'il annonce On peut dire que l'esprit de Diodore étoit alors comme exalté par la lecture des historiens grecs qui l'ont précédé. C'est à l'impression qu'il en avoit reçue et à l'heureuse chaleur dont il étoit pénétré pour le moment, qu'il doit sans doute les grandes et nobles idées dont il a fait usage. Dans son histoire même il prouve qu'il a toujours été plus facile de tracer des sujets que de les exécuter. C'est en vain que l'esprit s'élève, le caractère particulier ne perd rien de ses droits. Combien de fois, dans sa narration, s'écarte-t-il des grandes idées qu'il a exposées dans sa préface! ».

Le reste du premier livre, et en général les cinq premiers livres avec le sixième qui est perdu, forment une espèce d'introduction et comprennent l'époque fabuleuse, τὰ μυθολογούμενα, jusqu'à la guerre de Troie qu'avec Apollodore notre historien fixe à 408 ans avant les Olympiades, c'est-à-dire à l'année 1138 avant J.-C. et jusqu'aux temps qui ont suivi immédiatement ce grand événement. Diodore traite

[1] Dans les Mém. de l'Acad. des Inscr., tom. XXVII, Hist., p. 57.

son sujet, non dans un ordre purement chronologique, mais d'après la méthode que nous appelons ethnographique, c'est-à-dire en passant d'un peuple à l'autre. Il prend d'abord les quatre principales nations, les Egyptiens, les Assyriens, les Ethiopiens et les Grecs, auxquels il rattache l'histoire des peuples qui ont joué un rôle moins important, aux Assyriens les Chaldéens, les Mèdes, les Indiens, les Scythes, les Amazones, les Hyperboréens, les Arabes; aux Ethiopiens les habitans des côtes du golfe arabique, les Libyens, etc.; aux Grecs les habitans des îles de la mer Méditerranée, les Bretons, Celtes, Celtibériens, Ibériens, Liguriens, Etrusques. L'ouvrage même, ou plutôt la partie vraiment historique de l'ouvrage, commence au septième livre. Dans cette partie Diodore renonçant à la méthode ethnographique, devient simple annaliste, et rapporte les événemens année par année. Il distingue cependant à chaque année les grands événemens, ἐπαγγελία τῶν γεγονότων, de ceux d'une moindre importance, qu'il appelle, συνεχεῖς πράξεις; les premiers sont rapportés en détail, quoique coupés par années, les autres simplement indiqués. Les livres 11 à 20 renferment le temps qui s'est écoulé depuis la guerre des Perses sous Xerxès jusqu'à l'an 302 avant J.-C., ainsi cent soixante-dix-huit ans. La partie qui nous manque, contenoit l'histoire des états formés après la bataille d'Issus, ainsi une époque pour laquelle nous ne sommes pas riches en matériaux: elle renfermoit aussi

l'histoire de Rome : le quarantième livre se terminoit à l'expédition de Jules-César en Bretagne.

Après cet aperçu général, il ne sera pas inutile d'indiquer avec plus de précision le contenu de la Bibliothèque de Diodore [1]. Cet écrivain a distribué son travail en deux parties, l'une mythologique et l'autre historique, ou en trois périodes, savoir : 1°. Période mythique jusqu'à la prise de Troie ; 2°. Première période historique jusqu'à Alexandre-le-Grand ; 3°. Seconde période historique jusqu'à Jules-César.

La période mythique se partage en deux sections. Dans la première qui est le sujet des trois premiers livres, il est question de l'histoire fabuleuse des peuples barbares, c'est-à-dire des Egyptiens, des peuples asiatiques et de ceux de l'Afrique ; dans les trois livres suivans, de celle des Grecs.

Le *premier livre* est exclusivement consacré aux Egyptiens. On y trouve d'abord (chap. 9-29) des détails sur les divinités d'Egypte, et principalement sur Osiris et Isis, auxquels est jointe une notice sur les colonies sorties de ce pays ; ensuite une description géographique de l'Egypte et principalement du Nil (ch. 30-41) ; après cela l'histoire des rois d'Egypte depuis Menès jusqu'à Amasis (ch. 42-68 ;) enfin un traité sur les mœurs des Egyptiens, où il est question 1°. de tout ce qui concerne les rois

[1] Nous nous servons pour cela de la dissertation de *Jér.-Nic. Eyring*, intitulée : Bibliothecæ historicæ Diodori Siculi descriptio accuratior quà ejus operis œconomia declaratur.

(ch. 69-72); 2°. des castes (ch. 73-74); 3°. des tribunaux (ch. 75-76); 4°. des lois les plus remarquables (ch. 77-80); 5°. de la littérature (ch. 81-82); 6°. du culte des animaux (ch. 83-90); 7°. des funérailles (ch. 91-93); 8°. des législateurs (ch. 94-95) enfin 9°. des Grecs qui ont voyagé en Egypte (ch. 96-98).

L'histoire fabuleuse des peuples de l'Asie est traitée dans le *second livre*. Les 97 premiers chapitres sont consacrés aux Assyriens depuis Ninus jusqu'à Sardanapale. Il est ensuite question des Mèdes et des Chaldéens, philosophes Babyloniens, (ch. 28-34); de l'Inde (ch. 35 - 42;) des Scythes (ch. 42-46); des Hyperboréens (ch. 47); de l'Arabie et de ses productions (ch. 48-54). La description fabuleuse de l'île Fortunée, le Ceylan d'aujourd'hui, termine le livre (ch. 55-60).

Les 47 premiers chapitres du *troisième livre* s'occupent des divers peuples de race éthiopique, et d'abord des Ethiopiens eux-mêmes, ensuite des Troglodytes, des Chélénophages, Rhizophages et autres races nommées d'après le principal aliment dont ils se nourrissent. Dans les trois chapitres suivans (ch. 48-51) il est question de quatre peuples Libyens qui habitoient près de Cyrène et des Syrtes, et dans l'intérieur du pays; ensuite des Amazones d'Afrique (ch. 52 - 55); enfin des Atlantides, qui étoient fixés sur les côtes de l'Océan, et des fables qu'ils débitoient sur Uranus et ses fils Atlas et Saturne (ch. 56-61). Par forme de supplément Dio-

dore ajoute la fable de Bacchus, telle que la rapportoient les Africains (ch. 62 - 73).

Avec le *quatrième livre* commence la seconde section de la période mythique, savoir l'histoire fabuleuse des Grecs. Celle de Bacchus, telle qu'elle est rapportée par ce peuple, se trouve dans les chap. 1 - 5; celle de Priape, son fils, dans le ch. 6, et celle des Muses dans le ch. 7. L'histoire d'Hercule et de ses douze travaux est traitée avec détail (ch. 8-39) et suivie de celle de l'expédition des Argonautes (ch. 40-56). Diodore raconte ensuite l'expulsion des Héraclides du Péloponnèse et leur première tentative pour y rentrer (ch. 57 et 58). Vient l'histoire de Thésée (ch. 59 - 63); puis celle d'Œdipe, suivie de la guerre de Thèbes et de celle des Epigones (ch. 64-67): à ce récit se rattachent les migrations des Doriens, Eoliens et Béotiens, (ch. 67) et l'histoire des descendans de Salmonée jusqu'à Nestor (ch. 68). L'auteur passe à la guerre des Lapithes et des Centaures (ch. 69 et 70), raconte l'histoire d'Esculape (ch. 71), parle des descendans de Penée et d'Asope (ch. 72), de Pélops, Tantale et Œnomaüs (ch. 73-75), de Dédale (ch. 76-80), d'Aristée (ch. 81 et 82), d'Eryx (ch. 83), de Daphnis (ch. 84), et d'Orion (ch. 85).

Le *cinquième livre* est consacré à l'histoire ancienne des îles; il renferme aussi des notices supplémentaires pour les livres précédens, et par conséquent ne s'occupe pas exclusivement des Grecs. Les îles se suivent dans cet ordre : 1°. La Sicile (ch.

1-6), 2°. les Eolides (ch. 7-10). 3°. L'île des Ossemens, île déserte ainsi nommée parce que 6000 soldats mercenaires des Carthaginois y moururent de faim (ch. 11). 3°. Les îles situées au sud de la Sicile, Malte, Gaulus et Corcyre (ch. 12). 4°. Les îles de la mer des Tyrrhéniens, Æthalia ou Elbe, Cyrnos ou Corse, la Sardaigne, Pityuse ou Iviça et les Baléares (ch. 13-18). 5°. Les îles situées dans l'Océan, hors des colonnes d'Hercule : après une île très-grande et très-fertile, située vis-à-vis de l'Afrique, mais éloignée de plusieurs journées de navigation et dont Diodore ignore le nom, il parle des établissemens des Carthaginois sur les côtes de l'Afrique et de l'Europe occidentale, et nommément de la presqu'île de Gades (ch. 19-20). Il décrit ensuite la Bretagne, riche en étaim (ch. 21-22) et l'île de Basilée, où l'on recueille l'ambre jaune (ch. 23). Il passe de là sur le continent septentrional, et donne beaucoup de détails sur les Celtes (ch. 24-31); ce qui lui fournit l'occasion de faire mention des Cimmériens ou Cimbres, et des Gallogrecs (ch. 32). Il décrit les Celtibériens (ch. 33), Vaccéens et Lusitaniens (ch. 34-37), les îles Cassitérides (ch. 38), les Liguriens (ch. 39) et les Tyrrhéniens (ch. 40). 6°. Il est question ensuite des îles situées dans l'océan d'Arabie, et de l'Arabie elle-même (ch. 41-46). 7°. Les îles de la mer Egée terminent le livre. Diodore s'arrête principalement aux îles et terres suivantes : la Samothrace (ch. 47-49), Naxos (ch. 50-52), Syme (ch. 53), Caly-

dna et Nisyrus (ch. 54), Rhodes (ch. 55-59), la Chersonèse Carienne (ch. 60-63), Crète (ch. 64-80), Lesbos (ch. 81 et 82), Ténédos (ch. 83) et les Cyclades (ch. 84).

Nous avons dit que le *sixième livre*, où l'histoire de la période mythique étoit terminée, manque.

La première période historique qui va jusqu'à Alexandre-le-Grand, et à laquelle les livres 7 - 17 sont consacrés, se subdivise en quatre sections.

1°. Depuis la guerre de Troie jusqu'à celle de Xerxès, livres 7 - 10 qui nous manquent.

2°. Depuis la guerre de Xerxès jusqu'à Philippe de Macédoine, ou depuis la 75e Olympiade jusqu'à la quatrième année de la 104e. Ces cent vingt années forment le sujet des livres 11 - 15. Voici la matière de chaque livre en particulier.

Onzième livre. Depuis le commencement de la guerre de Xerxès, Ol. 75, 1. jusqu'à la guerre de Chypre, Ol. 82, 2. Indépendamment des affaires de la Grèce, Diodore y rapporte aussi les événemens de la Sicile, de l'Egypte et de Rome.

Douzième livre. Depuis la guerre de Chypre, Ol. 82, 3. jusqu'à celle de Syracuse, Ol. 91, 1. La destruction de Sybaris, la législation de Charondas et de Zeleucus, les troubles des Décemvirs à Rome, et les lois des douze tables entrent dans ce cadre.

Treizième livre. Depuis la guerre de Syracuse, Ol. 91, 2. jusqu'à celle des Carthaginois contre Dénys, Ol. 93, 4.

Quatorzième livre. Depuis l'établissement des

trente tyrans à Athènes, Ol. 94, 1. jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois, Ol. 98, 2.

Quinzième livre. Depuis la guerre d'Artaxerxès contre Evagoras, Ol. 98, 3. jusqu'à Philippe de Macédoine, Ol. 104, 4.

3°. Règne de Philippe de Macédoine, depuis Ol. 105, 1. jusqu'à Ol. 111, 1. Le *seizième livre* y est consacré.

4°. Règne d'Alexandre-le-Grand, Ol. 111, 2. jusqu'à Ol. 114, 1. ou *dix-septième livre*. Dans le premier chapitre de ce livre, l'auteur exprime sa satisfaction de ce que le règne de ce grand prince fournisse à l'historien un point auquel il puisse rattacher les événemens qui se sont passés ailleurs : on a donc lieu d'être étonné que, dans le cours de sa narration, non seulement il n'ait pas suivi cette méthode, mais qu'il ait même négligé de rapporter ces événemens, ou les συνεχεῖς πράξεις; de manière que tout le 17ᵉ livre ne s'occupe que d'Alexandre et des affaires de la Grèce en tant que leur histoire appartient à celle de ce prince. Dans les manuscrits, ce livre est divisé en deux parties, dont la première se termine au ch. 63, après la bataille d'Arbèle. Comme Diodore ne parle pas de cette division, il est probable qu'elle est l'ouvrage des grammairiens ou des copistes; mais les éditeurs s'y sont conformés.

Les vingt-trois derniers livres constituoient la seconde période historique qui va depuis la mort d'Alexandre-le-Grand jusqu'à Jules-César et à la

guerre des Gaules; mais il ne nous en est parvenu que trois, savoir :

Dix-huitième livre, ou histoire des successeurs d'Alexandre-le-Grand jusqu'au règne d'Agathoclès en Sicile, Ol. 114, 2. jusqu'à Ol. 115, 3. Dans ce livre aussi les notices des événemens contemporains manquent entièrement.

Dix-neuvième livre, depuis le règne d'Agathoclès, Ol. 115, 4. jusqu'à la bataille d'Himère, Ol. 117, 2. L'histoire de la Sicile, celle des successeurs d'Alexandre-le-Grand, les événemens de la Grèce et de l'Italie remplissent ce livre.

Vingtième livre, depuis la guerre d'Agathoclès en Afrique, Ol. 117, 3. jusqu'à la guerre des rois contre Antigonus, Ol. 119, 3.

Diodore de Sicile n'appartient pas à cette classe d'historiens qui, comme Hérodote, Thucydide, Xénophon, Ctésias et d'autres, racontent des événemens arrivés sous leurs yeux ou de leur temps, ou sur lesquels ils ont pu recueillir des renseignemens auprès des témoins oculaires; il est moins encore un historien *pragmatique* comme Polybe; il est tout uniment compilateur, au moins pour la plus grande partie de sa Bibliothèque; car il parle quelquefois de localités qu'il a visitées et de faits qu'il a vérifiés lui-même. Dans ce dernier cas, il fait preuve de jugement et mérite d'être cru sur parole.

Le principal but vers lequel Diodore vise, est l'utilité; il y sacrifie volontiers un frivole amuse-

ment et les charmes de la diction. Un tel dessein seroit sans doute louable, si cet écrivain faisoit toujours usage d'une saine critique pour ne prendre dans les sources où il puise, que les choses vraies et constatées. Mais la critique est en général la partie foible des anciens. C'est par suite de ce défaut que Diodore a négligé d'insérer dans sa composition une chose qui en auroit décuplé pour nous la valeur; nous entendons le catalogue raisonné des auteurs qu'il a suivis et qu'il ne cite qu'en passant. Il saute aux yeux que Diodore travaillant d'après des écrivains qui ont vécu avant lui, ne mérite notre confiance qu'autant que ses sources sont pures. Il seroit donc nécessaire de les connoître, afin que comparant ses extraits aux jugemens que lui-même ou d'autres écrivains de l'antiquité ont portés sur ces historiens, nous pussions fixer le degré de croyance que chaque extrait mérite.

Diodore n'ayant pas trouvé nécessaire de guider ainsi notre jugement, les savans modernes ont essayé de combler cette lacune, autant que possible, et, en combinant toutes sortes d'indications répandues dans sa compilation, remonter aux sources. On sent combien, malgré toute la sagacité que les savans peuvent y avoir mise, un pareil travail doit être imparfait. Nous allons donner un précis rapide des résultats que ces recherches ont amenés[1].

Ce que, dans le *premier* livre de sa Bibliothèque,

[1] Nous suivons *C.-H. Heyne*, De fontibus et auctoribus historiarum Diodori et de ejus auctoritate ex auctorum quos sequitur fide æstimanda.

Diodore nous apprend de l'Egypte, n'est pas, comme les récits d'Hérodote, le fruit de ses voyages dans ce pays et de ses entretiens avec les prêtres et les dépositaires des livres sacrés, quoique pourtant Diodore ait fait quelque séjour dans la Basse-Egypte. Il n'a pu consulter des documens égyptiens, parce qu'il ne savoit pas la langue du pays. Ses notices sont tirées de livres grecs; car il les rapporte avec tous les préjugés propres à ses compatriotes, et travesties comme elles devoient l'être en passant par leurs bouches. Dans la partie historique de l'Egypte, Diodore a suivi un auteur qui s'écarte beaucoup de la narration d'Hérodote, et qui, non content de rapporter les choses telles qu'il croit qu'elles se sont passées, aimoit à en faire l'objet de ses raisonnemens. Diodore mérite peu de foi dans tout ce qu'il dit des mœurs et des institutions égyptiennes, parce que dans cette partie il a suivi des auteurs plutôt romanciers qu'historiens. Il en résulte qu'excepté les choses qu'il a vues lui-même en Egypte, il faut le citer avec précaution, et que pour tout ce qui concerne ce pays, Hérodote est une autorité bien préférable. Ce jugement sévère prononcé par le célèbre Heyne, paroît cependant susceptible de quelque modification. Il faut observer que dans ce que Diodore rapporte sur l'histoire et les antiquités de Thèbes, il a suivi *Hécatée de Milet* qui avoit recueilli sur cette ville plus de détails qu'Hérodote n'a jugé à propos de nous en laisser. Les savans françois qui ont habité

l'Egypte pendant l'expédition de Buonaparte, déclarent qu'ils ont trouvé les notices que Diodore donne de ce pays, plus exactes qu'on ne pense communément; ils citent nommément celle qu'il donne sur le tombeau d'Osymandyas [1].

Passons au *second* livre de Diodore consacré aux antiquités asiatiques. Pour les affaires d'Assyrie, il suit *Ctésias* préférablement à Hérodote; cependant il abandonne quelquefois ce guide, sans nous dire le motif de ces variations. Sa digression sur les Chaldéens (ch. 29-31) paroît tirée d'un écrivain qui a voulu cacher par des phrases oratoires l'imperfection de ses connoissances sur cette caste. Ce qu'il dit des Scythes et des Amazones (chap. 45 à 46) est tiré d'auteurs qui méritent peu de confiance. Son récit des Hyperboréens paroît emprunté d'*Hécatée d'Abdère*; la fable et l'histoire y sont mêlées. Les chapitres 48-54 qui traitent de l'Arabie sont peut-être de *Jérome de Cardie* et *d'Agatharchide*. Dans sa narration de l'île de Taprobane, le Ceylan d'aujourd'hui, il suit un certain *Jambulus*, espèce de Robinson Crusoé dont le roman paroît toutefois avoir eu un fond de vérité. En résumé, l'autorité de Diodore est de très-peu de poids pour tout ce qu'on lit dans ce livre.

Les dix premiers chapitres du *troisième* livre, qui traitent de l'Ethiopie, sont pleins d'erreurs et de fables. La partie géographique, qui suit jusqu'au 51e. chapitre, est très bonne, et puisée dan

[1] Description de l'Egypte; Thèbes, p. 59.

Agatharchide de Cnide et *Artémidore d'Ephèse*. Diodore y fait pourtant des corrections d'après sa propre expérience. Au chap. 52, il commence à parler des Amazones de la Libye. Ces fables sont tirées du logographe *Denys de Milet*, qui probablement est l'auteur de la fable du peuple de l'Atlantide et de plusieurs autres choses imaginaires qui suivent.

Denys de Milet est aussi l'autorité de Diodore dans l'histoire fabuleuse de la Grèce qui commence au *quatrième* livre : mais cette partie est bien traitée.

Dans le *cinquième* livre, *Timée* et *Philiste* ont été les guides de Diodore pour la Sicile et les îles voisines; il a cependant ajouté beaucoup du sien, et est une bonne source pour cette partie. La fable d'une île située dans l'Océan (chap. 19 et 20), est de *Posidonius d'Apamée*. Il parle de la Bretagne d'après *Timée*, qui, à son tour, avoit puisé dans *Pythéas de Marseille*. Les chap. 24-32 sur les Gaules, sont curieux et tirés de *Posidonius*, ainsi que les chapitres suivans qui traitent des Celtibériens, Vaccéens et Lusitaniens. Dans ces chapitres, Diodore rapporte beaucoup de choses de la même manière que Strabon dans son troisième livre, ce qui prouve que ces deux écrivains ont puisé dans la même source. Néanmoins Diodore a ajouté dans toute cette partie plusieurs renseignemens qu'il devoit aux progrès qu'on avoit faits de son temps dans la connoissance de ces pays. Les chap 41-46, des îles situées sur les côtes d'Arabie, sont pris

dans *Euhémère*. De là il passe aux îles de la mer Égée pour lesquelles il suit *Denys de Milet* et *Andriscus*. Pour Rhodes, *Zénon*, contemporain de Polybe et écrivain peu judicieux, est son autorité. Pour l'île de Crète, il indique lui-même ses sources; ce sont les ouvrages d'*Epiménide*, de *Dosiade*, *Sosicrate*, *Laosthénidas*. Ce dernier n'est connu que par Diodore; Dosiade et Sosicrate sont aussi cités par d'autres écrivains, et l'exactitude de Sosicrate est vantée. Fidèle au système d'Euhémère, Diodore fait naître dans l'île de Crète les principales divinités de la mythologie.

Dans le *sixième* livre, Diodore avoit donné une analyse de l'ouvrage irréligieux d'*Euhémère* sur les dieux grecs : ce livre est perdu.

Dans le *onzième* livre et les suivans, il prit pour guides, pour les affaires de la Grèce, les historiens que nous allons nommer : *Ephore de Cumes*, dont il nous a conservé beaucoup de fragmens; *Diyllus d'Athènes*, *Psaon de Platée* et son fils *Demophile*, *Callisthène*, *Hérodote*, *Thucydide*, *Xénophon*, *Théopompe de Chios*, *Denys de Samos* et les divers historiens d'Alexandre-le-Grand dont nous avons donné la liste[1]. Pour l'histoire de la Sicile, il se servit, outre *Timée*, d'*Antiochus de Syracuse*, de *Philiste*, d'*Athanas de Syracuse*, de *Philinus d'Agrigente*. Dans l'histoire romaine, il fit usage des travaux de *Fabius Pictor*, le plus ancien histo-

[1] Voyez vol. III, p. 200 et suiv.

rien latin, de *Polybe* et de son continuateur *Posidonius d'Apamée.*

Un grand avantage que Diodore a sur beaucoup d'historiens de l'antiquité, c'est qu'il indique exactement l'ordre des temps. Toutefois la chronologie de Diodore offre quelques difficultés et est souvent dans le cas de subir une réduction. Diodore, qui écrivoit à Rome, et à une époque où la domination de cette ville s'étendoit sur une grande partie du monde policé, dispose ses histoires selon les fastes consulaires et d'après le calendrier romain. Il ajoute le plus souvent le nom des archontes d'Athènes des mêmes époques. Or, du temps où il écrivoit, les consuls se renouveloient en janvier, tandis que, depuis l'adoption du cycle de Méton, l'an 402 avant l'ère chrétienne, les archontes d'Athènes entroient en fonctions vers le milieu de l'année. Mais Diodore se borne à indiquer les archontes qui sont entrés en fonctions dans le courant de l'année consulaire qui est la base de sa chronologie; ainsi les événemens qui se sont passés dans les six premiers mois d'une année, doivent être rapportés à l'archonte qu'il a indiqué l'année précédente. Ce n'est pas tout; la durée du consulat étoit ordinairement celle de l'année romaine, qui fut de très-bonne heure portée à 365 jours, et la durée de l'archontat resta soumise très-long-temps à l'irrégularité du calendrier et des périodes athéniennes dont les années comptent tantôt 354 jours, tantôt 384. C'est ainsi que, pour ne citer qu'un seul exemple, Dio-

dore place la mort d'Alexandre-le-Grand à la quatrième année de la 113e. olympiade, époque à laquelle répondent aussi les noms des consuls qu'il indique, tandis que, par le nom de l'archonte, il la retarde jusqu'à l'année suivante, la première de l'olympiade 114[1]. En effet il nomme l'archonte d'Athènes élu au mois de juillet, en même temps qu'il nomme les consuls élus avant le mois de janvier précédent, et il le nomme pour un événement qui, étant arrivé le 30 mai, a précédé de six semaines ou deux mois l'élection de cet archonte.

Il suffit de faire attention à cette irrégularité pour redresser la chronologie d'un historien dont la compilation nous est d'une grande utilité, quoique, sous le rapport de l'ordonnance, elle ne mérite pas de grands éloges.

Parmi les fragmens de Diodore, il y a un *Discours de Cléonnis* disputant le prix de la valeur à Aristomène, dans la première guerre de Messène, 730 ans avant J.-C. Ce morceau, qu'un manuscrit de la bibliothèque de Médicis attribue expressément à Diodore de Sicile, a été publié comme étant d'un anonyme, sous le titre de Ἀνωνύμου περὶ δύο ἀνδρῶν ἀριστευσάντων ἐν πολέμῳ, καὶ ἀγωνιζομένων περὶ πρωτείων, *De deux hommes qui se sont distingués dans la guerre, en combattant pour le premier prix.*

Plaçons encore sous les yeux de nos lecteurs le jugement que le baron de *Sainte-Croix* a porté sur

[1] Voy. Diodor. Sic., XVII, c. 113, et Annales des Lagides, par M. *Champollion-Figeac*, vol. I, p. 264.

Diodore : « Son style, dit-il[1], est facile, clair, simple et sans affectation. Il ne devient figuré et métaphorique qu'aux endroits où il s'agit des Dieux, parce que cet historien copie alors les poëtes et les mythologues. Il ne recherche ni l'atticisme, ni les termes trop anciens; il adopte le genre tempéré qui convient assez à l'histoire. Mais lâche et quelquefois diffus, il manque de liaison et d'ordre; sa narration est trop souvent embarrassée; il ignore l'art de débrouiller les faits, d'y répandre la lumière, et de faire toujours sortir un événement d'un autre. Emploie-t-il le récit des anciens historiens, il le dépouille de tous ses agrémens : jamais le sien n'est animé, et encore moins dramatique. Narrateur froid et monotone, il dédaigne les ressources de l'éloquence et blâme l'abus qu'on faisoit de son temps des harangues.... Son jugement est assez sain; il loue et blâme avec impartialité. Ses réflexions sont communes sans être triviales; il s'y montre homme de bon sens et de probité. »

En 1639, il a paru à Catane, en langue italienne, des Mémoires historiques sur cette ville par *Pierre Carrera*. Dans le premier volume de cet ouvrage, on trouve cinquante-cinq *Lettres* attribuées à Diodore de Sicile. Elles sont censées écrites par les diverses villes de la Sicile, surtout par les habitans de Catane, à d'autres villes ou à des particuliers, dans le nombre desquels est aussi Platon. L'éditeur

[1] Examen des Hist. d'Alexandre-le-Grand, 2e édit., p. 67.

prétend qu'elles existent ou ont existé en grec entre les mains du cardinal Bessarion, qui les avoit traduites en latin, et que la version italienne avoit été faite vers 1600 par un nommé *Ottavio Archangelo*, noble de Catane. Carrera balance s'il doit les attribuer à Diodore de Sicile ou à Théocrite de Chios, parce que Suidas cite les lettres admirables de cet écrivain : mais les lettres publiées par Carrera n'ont absolument rien d'admirable ; elles sont absurdes et portent tous les caractères de la fraude. Au surplus, personne n'a jamais vu ni le manuscrit grec sur lequel Bessarion doit avoir fait sa traduction latine, ni même cette traduction [1].

Une *traduction latine* des cinq premiers livres de Diodore de Sicile, faite par *le Pogge*, fut imprimée pour la *première fois*, treize ans après la mort de ce littérateur, à Bologne, chez *Ugo Rugerius* et *Dom. Bertochus*, 1472, in-fol. (avec la Germanie de Tacite), et à Venise, chez *Andr.-Jac. Katharensis*, 1476, in-fol. Cette seconde édition est peu estimée. Elle fut réimprimée en 1481, 1493, et avec des corrections de *Barth. Merula*, en 14.;6.

Une traduction des livres 16 et 17, par *Ange Cospus*, parut à Vienne, 1516, in-fol., et à Bâle, 1531, in-fol.

Vincent Obsopœus publia à Bâle, en 1539, in-4°, pour la *première fois*, le texte grec des livres 16 à 20, les seuls qu'il crut exister.

Vingt ans après seulement, en 1559, parut à Paris, in-fol.,

[1] Dans le vol. X du Thesaurus Antiquit. Siciliæ, se trouve une traduction latine de ces lettres, faite sur l'italien par *Abraham Preiger*. *Fabricius* l'a placée dans le vol. XIV de sa Bibl. græca, et *Wesseling* dans son édition de Diodore, d'où elle a passé aussi dans le 10e volume de l'édition de Deux-Ponts.

la *première édition complète* du texte qui nous reste, soignée par *Henri Etienne*, et renfermant les livres 1 à 5 et 11 à 20, ainsi que les extraits des livres 31 à 33, 36 à 38 et 40. Cette édition est belle et estimée.

J.-Jacques Grynæus soigna une édition complète de Diodore, en latin seulement, Bâle, 1578, in-fol. Pour les cinq premiers livres, il donna la traduction de *Pogge*; celle des livres 11 à 14 est d'un anonyme, peut-être d'*Æneas Sylvius*; celle du 15ᵉ, de *M. Hopper*; celle des livres 16 et 17, d'*Ange Cospus*; enfin *Séb. Chatillon* (Castellio) a traduit les livres 18 à 20. *Darès*, *Dictys* et *Tryphiodore* se trouvent dans le même volume.

Nic. Rhodomann donna la *première édition grecque-latine*, Hanau, 1604, in-fol., chez *Wechel*.

L'édition la plus complète de Diodore de Sicile est due à *Pierre Wesseling*. Elle renferme la traduction de Rhodomann, et les notes de Henri Etienne, de Rhodomann, de Fulvio Orsini, de Henri de Valois (de ces deux sur les fragmens) et de Jacques Paulmier. Elle parut en 1746, en 2 vol. in-fol. Quoiqu'elle renferme d'excellentes choses, on s'est pourtant beaucoup plaint du peu de soin avec lequel le texte a été imprimé : il y manque quelquefois des mots entiers.

La société de Deux-Ponts, décidée à donner une édition manuelle de Diodore, engagea le célèbre *Ch.-G. Heyne* et M. *Jér.-N. Eyring* à la diriger. Cette édition parut successivement depuis 1793, en 11 vol. in-8°. Elle donne le texte de Wesseling, purgé de quelques fautes d'impression, et corrigé d'après trois manuscrits de Vienne et de Munich. Outre tous les commentaires des anciens éditeurs, et la traduction, elle renferme plusieurs mémoires rédigés par les nouveaux éditeurs, et d'excellentes tables.

Deux autres éditions entreprises en Allemagne, n'ont pas été achevées. M. *J.-F.-Louis Wachler* commença à publier le texte seulement : il fit paroître, en 1798 et 1799, à Lemgow,

in-8°, deux parties composant le premier volume, et renfermant un texte peu correct et mal imprimé des onze premiers livres.

En 1800, M. *H.-C.-A. Eichstædt* fit paroître à Halle, in-8°, les deux premiers volumes d'une édition commencée par M. *F.-A. Wolf:* ils renferment une nouvelle révision du texte des quatorze premiers livres. Il est bien à regretter que l'éditeur n'ait donné ni la suite du texte, ni la traduction corrigée de Rhodomann, ni les commentaires qu'il avoit promis. S'il tenoit parole, nous aurions une bonne édition de Diodore, qui nous manque encore.

Diodore de Sicile, en 6 vol. in-16, fait partie de la collection de M. *Tauchnitz.*

La petite déclamation sur le combat entre Cléonnis et Aristomène, qui appartient à Diodore, a été publiée, comme un ouvrage anonyme, dans l'édition de Polemon de Laodicée, donnée par Henri Etienne. On sut ensuite, par *Is. Vossius*, qu'il est de Diodore : ce savant l'avoit trouvé dans un manuscrit de cet historien, qui est à Florence [1]. *L. Boivin* le fit réimprimer avec un commentaire, dans le vol. III des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. On le trouve parmi les fragmens de Diodore, dans les éditions de Wesseling et de Deux-Ponts, et comme un ouvrage anonyme dans celle de Polemon, soignée, en 1819, par M. *J.-Conr. Orelli*, qui s'est aperçu de son erreur assez à temps pour pouvoir la redresser, dans une note ajoutée à la préface.

Denys d'*Halicarnasse*, fils d'un certain Alexandre, se rendit à Rome après la fin des guerres civiles [2], et y séjourna pendant vingt-deux ans. Il employa ce temps à étudier la langue latine et à rassembler des matériaux pour un grand ouvrage historique sur les premiers temps de la république

[1] Voy. *Ger.-Joan. Vossii* de Hist. gr., lib. IV, p. 529.

[2] L'an 723 de Rome.

romaine, qu'il publia en vingt livres sous le titre de ῥωμαϊκὴ ἀρχαιολογία, ou d'*Histoire ancienne romaine*[1] jusqu'à la troisième année de la CXXVIII^e^. olympiade, époque où Polybe commença son histoire générale. Nous n'en avons que les onze premiers livres qui vont jusqu'à l'an 312 de Rome, avec quelques fragmens des neuf suivans. L'objet de Denys étoit d'inspirer à ses compatriotes des dispositions favorables pour les Romains, en leur faisant voir qu'ils n'étoient pas, comme la jalousie des Grecs l'avoit répandu, les descendans de quelques brigands et gens sans aveu, mais que leur origine étoit noble et remontoit aux Grecs mêmes. Cet ouvrage est de la plus grande importance pour la connoissance des antiquités romaines. L'auteur entre dans des détails sur la constitution et les affaires intérieures de la république, sur lesquelles nous n'aurions, sans lui, que des notions très-imparfaites, parce que les auteurs romains n'en parlent pas, ces objets étant familiers à leurs lecteurs. Comme étranger, Denys avoit aussi quelquefois une manière de voir différente de celle des nationaux; ce qui ne laisse pas de donner de l'intérêt à son ouvrage.

Denys d'Halicarnasse est un historien exact et pragmatique; il montre de la critique et du discernement dans la recherche de la vérité; cependant il raconte les fables dont on a orné le berceau de

[1] Quelques auteurs croient que ce titre ne fut donné qu'aux trois premiers livres, qui furent publiés avant les autres. En effet, Photius cite l'ouvrage de Denys d'Halicarnasse sous le titre général d'Histoire.

Rome, comme si c'étoient des faits historiques; et la partie de son ouvrage où il a pu faire preuve de son esprit de critique nous manque. Son style, formé d'après celui de Polybe, son modèle, n'est pas toujours d'une pureté classique; les harangues insérées dans son texte sont trop fréquentes et trop prolixes.

Nous savons par Photius[1] que Denys d'Halicarnasse fit lui-même un Abrégé en cinq livres de son Archéologie; et le patriarche loue la concision de cet extrait, quoiqu'il convienne qu'elle va quelquefois jusqu'à la sécheresse. M. *Ange Mai* croit avoir retrouvé cet Abrégé dans un manuscrit, à la vérité très-mutilé, de la bibliothèque Ambroisienne de Milan; mais, d'après l'échantillon qu'il en a publié, cet extrait paroît fait avec si peu de discernement, qu'on doute qu'il provienne de Denys d'Halicarnasse.

Il est arrivé de Denys d'Halicarnasse comme de plusieurs autres écrivains grecs, qu'après l'introduction de l'imprimerie en Italie, leurs ouvrages ont été publiés d'abord dans des traductions latines. *Lampus Biragus*, de Florence, fit paroître à Trevise, 1480, in-fol., chez *Bernardinus Celerius de Luere*, une version de l'Archéologie de Denys : elle est complète, quoique le titre n'indique que onze livres. Peu élégante, mais très-littérale, elle peut quelquefois servir à corriger le texte. *Henri Glareanus* la retoucha et la fit réimprimer par *Frobenius*, à Bâle, 1532, in-fol.

La *première édition* du texte grec de l'Archéologie fut

[1] Cod. LXXXIV.

donnée par *Robert Etienne*, Paris, 1546, in-fol. Elle est fort belle.

Nous ne trouvons pas que l'Archéologie ait été imprimée depuis séparément; et ce que M. *D.-Ch. Grimm* a donné à Leipzig, 1786, in-8°, sous le titre de Dionysii Halicarnassensis Archæologiæ romanæ Synopsis, est une espèce de chrestomathie, plutôt qu'une édition du texte.

Nous avons parlé de la découverte de M. *Mai*. Il publia une partie de l'ouvrage trouvé à Milan, sous le titre de Dionysii Halic. Antiquitatum rom. pars hactenus desiderata, 1816, in-4°; et ce livre fut réimprimé à Francfort, 1817, in-8°. Ces éditions ne renferment pas l'abrégé en entier : elles donnent seulement la partie qui est extraite des livres 11 à 20, et cette partie, M. Mai l'a un peu arbitrairement divisée en neuf livres, en y insérant partout les fragmens connus du grand ouvrage : et voilà comme il croit avoir restitué *partem hactenus desideratam*. Le manuscrit qui lui a servi devra être soumis à un nouvel examen par un critique habile, avant qu'on puisse apprécier la trouvaille de M. Mai.

Nous parlerons des éditions des œuvres complètes de Denys d'Halicarnasse, lorsque nous aurons fait connoître ses traités de rhétorique.

Nicolas *de Damas*, fils d'Antipater, qui étoit un des citoyens les plus considérés de la capitale de la Syrie, et de Stratonice, fut l'ami d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs, et l'accompagna dans un voyage que ce prince fit auprès de l'empereur Auguste. Nicolas gagna les bonnes grâces du monarque auquel il étoit déjà favorablement connu avant ce voyage. Auguste avoit, par plaisanterie, donné son nom à des dattes de la Palestine que

Nicolas avoit l'habitude de lui envoyer, et que ce prince aimoit beaucoup. La liaison de ce personnage avec le maître de l'empire fut, par la suite, très-utile au roi de Judée. Ayant été desservi à Rome, il y envoya son ami, et rentra par l'adresse de ce négociateur, dans les bonnes grâces d'Auguste.

Comme écrivain, Nicolas de Damas s'est distingué en plusieurs genres de littérature. Il a fait des tragédies, et entre autres une *Suzanne* (Σωσαννὶς), dont il ne nous reste rien, et des comédies de l'une desquelles Stobée nous a conservé un prétendu fragment de quarante-quatre vers, faisant la satire des parasites, fragment qui probablement appartient à un poëte de la nouvelle comédie. Nicolas de Damas a aussi composé un ouvrage sur les *Coutumes singulières* des divers peuples, Συναγωγὴ παραδόξων ἠθῶν, *du Beau dans les mœurs*, περὶ τῶν ἐν τοῖς πρακτικοῖς Καλῶν, enfin divers ouvrages historiques, et entre autres une *Histoire universelle*, Ἱστορία καθολικὴ, en cent quarante-quatre livres, compilation pour laquelle il emprunta des passages de divers historiens qu'il réunit par le moyen de quelques tirades oratoires. Comme il a puisé dans des sources qui sont taries, les fragmens de son histoire qui nous restent, nous apprennent divers faits d'ailleurs inconnus. Il avoit aussi rédigé une *Vie d'Auguste*, dont nous avons un fragment dans lequel ce prince est un peu trop flatté. Quant à sa propre *Biographie*, qui s'est également con-

servée, on a lieu de douter qu'elle soit son ouvrage [1].

Les fragmens de Nicolas de Damas, qui se trouvent dans Stobée et dans Constantin Porphyrogénète, ont été recueillis dans *N. Cragii* Respubl. Lacedæmoniorum, Genève, 1593, in-8°, et dans *Henr. Valesii* Excerpta Peiresc., Paris. 1634, in-4°. M. *J.-Conr. Orelli* augmenta ce recueil, et le publia séparément à Leipzig, 1804, in-8°, avec les commentaires et les observations qui existoient alors sur cet auteur.

Par cette publication, M. *Orelli* paroît avoir fixé de nouveau l'attention des critiques sur Nicolas de Damas; car M. *Coray* en fit l'objet d'un travail particulier, et inséra dans son Prodrome de la Bibliothèque hellénique, Paris, 1805, in-8°, un texte plus pur, accompagné d'excellentes remarques; et MM. *Fréd. Creuzer* et *J. Schweighæuser* s'occupèrent également de cet historien, le premier dans ses fragmens d'historiens grecs, l'autre dans son édition d'Athénée.

Enfin M. *Orelli* lui-même et deux de ses compatriotes, MM. *Bremi* et *Ochsner*, firent de nouvelles recherches sur Nicolas de Damas. M. *Orelli* réunit tous les matériaux postérieurs à son édition de 1804, dans un Supplément qu'il publia à Leipzig, 1811, in-8°.

L'empereur AUGUSTE lui-même appartient à la classe des historiens, ou plutôt, si l'on peut s'en rapporter à un manuscrit de la bibliothèque du roi de France, aux écrivains qui se sont occupés de ce qu'on nomme aujourd'hui *statistique*. Il avoit écrit en latin l'histoire de sa vie jusqu'à la guerre des Cantabres qu'il entreprit la sixième année de sa domination. Suétone, Pline, Dio Cassius le ci-

[1] Voy. Recherches de *Sevin* sur Nicolas de Damas, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. VI, p. 486.

tent. Le dernier rapporte que l'année 731 de Rome ayant été attaqué d'une maladie dont il pensa mourir, il remit au consul Pison un livre où il avoit noté les forces de l'empire et les revenus publics, τὰς προσόδους τὰς κοινάς[1]. On voit par Suétone qu'il avoit l'habitude de rendre au sénat un compte périodique des revenus. L'historien appelle ce compte *Rationarium imperii*. Il raconte qu'après la mort du prince, il fut donné lecture à l'assemblée du sénat d'un *Breviarium totius imperii*. Tacite, en rapportant le même fait, ajoute qu'il étoit entièrement écrit de la main du prince défunt, et renfermoit un état des ressources de l'empire, des citoyens et des alliés sous les armes, des flottes, des provinces, des tributs et des autres parties du revenu public, des dépenses nécessaires et des gratifications. Ce tableau étoit probablement rédigé en latin, et il seroit possible qu'un ouvrage grec qui se trouve à la bibliothèque du roi de France, et qui est intitulé Παλαιὰ λογαρικὴ Αὐγούστου Καίσαρος, titre qui revient à celui de *Rationarium* dont s'est servi Suétone, fût tiré de cet original; car tel qu'il est, il n'a pu être rédigé par Auguste lui-même. Il se trouve en tête d'un état du même genre, composé par ordre d'Alexis Comnène, et a été probablement rédigé à la même époque[2].

[1] Lib. LIII, p. 517.

[2] Il faut consulter, sur Auguste, homme de lettres, l'ouvrage de *J.-A. Fabricius*, intitulé : Imp. Cæs. Augusti temporum notatio, genus et scriptorum fragmenta, etc. Hamburgi, 1727, in-4°.

Ce registre, attribué à Auguste, a été publié par les Bénédictins de Saint-Maure, dans leurs Analecta græca, Paris, 1688, in-4°, avec la version de *Bernard de Montfaucon*, et, avec une nouvelle traduction, par *J.-Fréd. Gronove*, à la suite de son traité De sestertiis, Lugd.-Bat., 1691, in-4°.

Un écrivain qu'on regarde communément comme contemporain d'Auguste, mais qui, selon l'opinion de quelques savans, doit être placé à une époque postérieure, est MEMNON *d'Héraclée* au Pont. Il a laissé une Histoire de sa ville natale en vingt-quatre livres. Photius nous a conservé un abrégé, ou plutôt un extrait, souvent littéral, des livres 9 à 16; car, de son temps déjà, les huit premiers et les huit derniers étoient perdus, et c'est précisément pour cela qu'on ne peut fixer l'époque où cette histoire se terminoit, et qui donneroit quelque certitude sur celle où l'auteur a vécu. Les extraits de Photius sont d'autant plus intéressans que Memnon y parle, par forme de digression, d'autres peuples et états avec lesquels ses compatriotes ont eu des relations, tels que les rois de Bithynie. Ces extraits vont depuis la première année de la CIV^{e}. olympiade, qui répond à l'an 364 avant J.-C., c'est-à-dire depuis l'assassinat de Cléarque par Chion [1], jusqu'à la mort d'un certain Brithagoras, que les Héracléotes avoient envoyé auprès de Jules César l'an 46 avant J.-C., à peu près.

Les fragmens de Memnon conservés par Photius ont été publiés séparément avec les fragmens d'autres écrivains an-

[1] Voy. vol. II, p. 282.

ciens, par *Henri Etienne*, Paris, 1557 et 1594, in-8°. Ils parurent aussi à Genève, en 1593, in-8°, avec une traduction, et à Oxford, 1597, in-8°. M. *J.-Conr. Orelli*, à Zurich, dont nous avons déjà plusieurs fois cité les travaux utiles, donna, à Leipzig, 1816, in-8°, une nouvelle édition complète et critique des fragmens de Memnon et de ceux des autres écrivains d'Héraclée.

PAMPHILE, dame égyptienne, ou, selon Suidas, *d'Epidaurus*, fille d'un grammairien, a écrit plusieurs ouvrages historiques dont l'un étoit intitulé: *Abrégé d'histoire*, Ἐπιτομαὶ ἱςοριῶν. Un autre ouvrage que Photius nous a fait connoître, portoit le titre de *Mélanges historiques*, Σύμμικτα ἱςορικὰ ὑπομνήματα. C'étoit une espèce de *Souvenir* où cette femme inscrivoit journellement tout ce qu'elle lisoit ou entendoit de plus remarquable dans les conversations entre son père et les amis de celui-ci. On y trouvoit une foule de notices, ou, comme on diroit aujourd'hui, d'anecdotes littéraires sur les hommes célèbres de la Grèce. Photius n'en a connu que huit livres; Suidas parle de trente; Aulugelle et Diogène Laerce citent effectivement le 29e. et le 30e. livre. Tout cela est perdu. Pamphile a vécu sous le règne de Tibère.

Nous devons dire ici un mot du prétendu ouvrage de DICTYS *de Crète*, qui a été fabriqué à cette époque. Dictys étoit le compagnon d'Idoménée au siége de Troie. On a supposé qu'il avoit tenu un journal, ἐφημερὶς, des événemens de ce siége, et que ce manuscrit, écrit en caractère phénicien sur

des feuilles de palmier, avoit été enterré avec lui à Cnosse. Son tombeau ayant été ouvert sous Néron par un tremblement de terre, on y trouva, dit-on, dans une caisse de plomb, ce précieux monument, qu'un nommé Praxis ou Euiraxidas, qui en est probablement l'auteur, présenta à l'empereur. Un certain Q. Septimius, qui a vécu dans le troisième ou quatrième siècle après J.-C., en fit une traduction latine qui nous reste [1].

Un Juif de Tibérias en Galilée, Justus, qui a vécu sous Claude et ses successeurs jusqu'au règne de Trajan, a écrit une *Chronique des rois des Juifs qui ont été couronnés*, Ἰουδαίων βασιλέων τῶν ἐν τοῖς στέμμασιν, depuis Moïse jusqu'à Agrippa II, dernier roi de Judée, mort la troisième année du règne de Trajan. Cet ouvrage est perdu; Photius, par lequel nous le connoissons, lui reproche une trop grande concision, en faveur de laquelle Juste avoit passé sous silence des choses essentielles. Il le blâme surtout de n'avoir pas dit un seul mot de Jésus-Christ et des prodiges qui accompagnèrent la mort du Fils de Dieu.

Il est souvent question de ce Justus dans l'ouvrage de Josephe qui le peint comme un homme intrigant et turbulent. Il a joué un rôle dans la guerre des Juifs sous Néron, où il fut à la tête d'un parti opposé à l'historien de cette guerre, auquel il dressa plus d'une embûche. Il a aussi

[1] Voyez, pour de plus amples détails, mon Hist. de la Littér. rom., vol. III, p. 153.

écrit des Mémoires sur cette guerre dont Josephe parle comme d'un livre rempli de mensonges.

FLAVIEN JOSEPHE, fils de Mathias, naquit 37 ans après J.-C. à Jérusalem, d'une famille sacerdotale juive : sa mère étoit de celle des Maccabées, la plus illustre de cette nation. Il reçut une éducation savante telle qu'elle convenoit à un homme destiné par sa naissance à remplir les plus hautes fonctions. Il entra dans la secte des Pharisiens qui jouissoit de la plus grande considération. A l'âge de vingt-six ans, il alla passer quelque temps à Rome. De retour dans sa patrie, il trouva les Juifs sur le point de se révolter contre la domination romaine. Après avoir vainement tenté de les faire renoncer à leur projet, les voyant décidés à prendre un parti désespéré, il se joignit franchement à eux, et obtint divers commandemens, tel que celui de la Galilée.

Il se distingua par sa bravoure dans la guerre qui s'ensuivit. Ayant été fait prisonnier à la prise de la place d'Iotapat, il prédit à Vespasien, qui commandoit les Romains [1], sa grandeur future. Sa prophétie s'étant accomplie deux ans après, il obtint sa liberté, et prit le surnom de Flavien, pour indiquer qu'il se regardoit comme l'affranchi du

[1] *J.-G. Vossius* (Hist. gr., lib. II, c. 8) pense que Josephe, qui, comme tout le peuple juif, attendoit à cette époque le Messie, accommoda à Vespasien les prophéties qui annonçoient le Sauveur. Il observe que Josephe pouvoit être d'autant plus de bonne foi, qu'à cette époque Jérusalem n'étoit pas encore assiégée.

prince. Il accompagna Titus au siége de Jérusalem, et le suivit ensuite à Rome, où il passa le reste de ses jours au milieu de la famille impériale.

Il a laissé divers ouvrages historiques. Le plus intéressant est son *Histoire de la guerre de Judée et de la destruction de Jérusalem*, Ἰουδαϊκὴ ἱστορία περὶ ἁλώσεως, livre originairement rédigé en hébreu [1] et traduit en grec par l'auteur même, qui voulut le présenter à Vespasien. Comme l'ouvrage d'un témoin oculaire et d'un des acteurs, il mérite la confiance des lecteurs : il eut un grand succès à Rome. Cette production est en effet un chef-d'œuvre, dans lequel l'intérêt croît de scène en scène jusqu'au dénouement qu'on attend avec effroi comme celui d'une tragédie.

L'histoire de la guerre des Juifs a été traduite en latin dans le cinquième siècle par *Rufin d'Aquilée*, ou plutôt par *Cassiodore* [2].

Antiquités judaïques, Ἰουδαϊκὴ Ἀρχαιολογία, en vingt livres. C'est une histoire complète de ce peuple depuis la création du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron. Josephe n'écrivit pas ce livre pour l'usage de ses compatriotes, ni même pour les Juifs hellénistes; son but étoit de faire connoître sa nation aux Grecs et aux Romains, et de détruire le mépris qu'ils avoient pour elle. Les livres de l'Ancien-Testament, et, à leur défaut, les traditions et d'autres monumens historiques qui

[1] Ou plutôt en syro-chaldéen.

[2] Voy. *Muratori*, Antiq. Ital., III, p. 920.

s'étoient perpétués parmi les Juifs, étoient sa principale source; mais, en faisant usage de ces documens, il se permit une grande liberté, pour faire disparoître ce qui pouvoit déplaire dans l'histoire des Juifs à un peuple qui regardoit comme des superstitions tout ce que la religion des Juifs avoit de plus vénérable. Non-seulement Josephe traita les livres historiques de l'Ancien-Testament comme des sources profanes, en les expliquant, suppléant, commentant, détruisant ainsi le naturel, la noble simplicité et le pathétique qui rendent la lecture de la Genèse si attrayante; mais il se permit souvent d'ajouter au récit d'un événement des circonstances qui le dénaturent entièrement. Partout il représente son peuple sous un point de vue qui pouvoit plaire aux maîtres de la terre pour lesquels il écrivoit. Ce que nous venons de dire de cet ouvrage, suffit pour le faire apprécier, sous le rapport de la foi que mérite son auteur : mais, quelle que soit la mesure de la confiance qu'on lui porte, il sera toujours très-intéressant sous deux rapports; comme peignant mieux que tout autre les moeurs des Juifs, au moins à l'époque de Josephe, et comme remplissant dans l'histoire une lacune de quatre siècles qui se trouve entre les derniers livres de l'Ancien-Testament et ceux du Nouveau.

Les Antiquités juives existent également en latin dans une traduction attribuée à *Rufin*.

Dans le 3e chapitre du dix-huitième livre de cet ouvrage, on trouve le passage suivant : « Dans ce

temps vécut Jésus, homme sage, s'il est permis de l'appeler un homme. Car il fit des choses miraculeuses, et instruisit ceux qui accueillent avec joie la vérité; aussi attira-t-il à lui beaucoup de Juifs et beaucoup de Grecs. C'étoit le Christ. Pilate l'ayant fait crucifier sur la dénonciation des principaux d'entre nous, ceux qui l'avoient aimé auparavant lui restèrent fidèles. Car le troisième jour il leur apparut, vivant de nouveau, ainsi que l'avoient annoncé les prophètes de Dieu qui en avoient prédit encore mille autres choses miraculeuses. La nation des chrétiens, nommés d'après lui, dure jusqu'à ce jour. »

Ce passage placé au milieu de l'ouvrage d'un zélé Juif, a tout l'air d'une glose marginale entrée dans le texte : il est trop long et trop court pour en avoir fait originairement partie. Il en dit trop pour être sorti de la plume d'un infidèle ; il est trop court pour un chrétien. St. Justin, Tertullien et St. Jean-Chrysostome ne s'en sont pas prévalu dans leurs disputes contre les Juifs : ni Origène, ni Photius n'en parlent. Eusébius qui a vécu avant quelques-uns de ces écrivains, est le premier qui l'ait allégué. Ces circonstances ont suffi pour rendre le passage suspect aux yeux de quelques critiques, parmi lesquels le célèbre *Richard Simon*[1] et l'historien *Gibbon* doivent être nommés. *Henri de Va-*

[1] Sous le nom de *Sainjore*, dans la Bibliothèque ou Recueil de diverses pièces critiques, Amst. 1708, in-8°. Tome II, ch. 2.

lois[1], l'évêque *Huet*[2], *Is. Vossius*[3] et d'autres, ont défendu son authenticité. *Lambécius*[4], en se rangeant de leur avis, a prétendu que les paroles de Josephe doivent être entendues comme exprimant du mépris pour Jésus-Christ, quoique, pour ménager tous les partis, il ait caché son sentiment sous des phrases équivoques. Quelque paradoxale que paroisse cette opinion, elle a gagné de la probabilité par une légère correction dans le texte et dans la ponctuation, qui a été proposée par un savant allemand, *Franç.-Ant. Knittel*[5]. Un célèbre théologien protestant, *Godefroi Less*, après avoir examiné au creuset d'une critique impartiale, les différentes manières d'envisager ce passage, a prononcé qu'il est entièrement supposé[6], et observe que le silence de l'historien, dont le père, un des prêtres de Jérusalem, doit avoir connu Jésus-Christ, et qui lui-même a vécu au milieu des apôtres; que le silence, dis-je, de Josephe sur un événement qui avoit fait une si grande sensation, rend un témoignage bien plus éloquent en faveur de Jésus-Christ et des miracles qu'il a opérés, que n'auroit pu faire le récit le plus circonstancié. Josephe devoit né-

[1] Ad Euseb., p. 16 et 20.
[2] Demonstr. Evang., p. 27.
[3] De LXX Interpr., p. 161.
[4] Biblioth. Vindob., tom. VIII, p. 5.
[5] Neue Kritiken über das weltberühmte Zeugniss des alten Juden Flavius Josephus von Jesu Christo. Braunschw., 1799, in-4°.
[6] Disputatio super Josephi de Christo testimonio. Gœtt. 1781-1782, in-4°.

cessairement confondre l'imposture, s'il s'en étoit senti capable[1].

Vie de Flavius-Josephe, Φλαβίου Ἰωσήπου βίος. Cette intéressante biographie fait le complément de l'histoire de la guerre de Judée.

De l'antiquité du peuple juif contre Apion, Περὶ ἀρχαιότητος Ἰουδαίων κατὰ Ἀπίωνος, en deux livres. C'est une apologie de son second ouvrage, intéressante pour la géographie sacrée.

Des Maccabées, ou de l'empire de la raison, Εἰς Μακκαβαίους λόγος ἢ περὶ αὐτοκράτορος λογισμοῦ. L'authenticité de cet ouvrage est contestée; dans quelques éditions de la Bible, on le trouve sous le titre de quatrième livre des Maccabées[2].

Enfin, on trouve dans quelques éditions, un fragment *sur la Cause de l'univers*, Περὶ τοῦ παντὸς, conservé par Jean Philoponus, écrivain chrétien du septième siècle, fragment que quelques critiques ont attribué à Josephe.

La *traduction latine* de la Guerre des Juifs, et celle des Antiquités judaïques, attribuées à Rufin, furent imprimées en Italie, on ne sait en quelle ville, en 1470, par *Jean Schüssler* d'Augsbourg, en deux parties in-folio. *Arnold Pannarz* réimprima à Rome, 1475, in-fol., la Guerre des Juifs; et *Pierre Maufer*, à Vérone, en 1480, in-fol., les deux ouvrages. Ils furent aussi imprimés à Lubeck, par *Luc. de Brandiss*, in-fol.,

[1] Une autre imposture plus forte que celle dont nous venons de parler, est celle d'un Juif du douzième siècle, qui a écrit en hébreu une *Histoire juive* qu'il attribue à *Josephe Gorionide*, qui est identique avec Flavius Josephe.

[2] Voy. vol. III, p. 432.

sans indication de lieu ni d'année : on croit que cette édition est de 1490.

Toutes les éditions que nous venons de désigner appartiennent aux livres extrêmement recherchés pour leur rareté.

Les ouvrages de Josephe, et surtout sa Guerre des Juifs, étoient faits pour inspirer un intérêt général, aussitôt que les exemplaires multipliés par l'impression les firent connoître. Toutes les nations chrétiennes s'empressèrent de la faire traduire dans leurs idiomes. Une version espagnole, par *Alonso de Palencia*, parut à Séville en 1492, in-fol.; une françoise, la même année, à Paris, chez *Ant. Vérard*, in-fol.; une italienne en 1493, in-4°, à Florence; une allemande, par *Gasp. Hédion*, à Strasbourg, 1531, in-fol.

L'édition première du texte grec des œuvres de Josephe est de 1544. *Jean Froben* et *Nic. Bischoff* l'imprimèrent à Bâle, en 5 vol., quoique dans un état de dépravation qui est surtout sensible dans les Antiquités judaïques. *Arn. Peraxylus Arlenius* (Diégo Hurtado Mendoza) et *Sigism. Gelenius* soignèrent cette publication.

La *première édition grecque-latine* parut à Genève en 1611, in-fol. Le titre annonce des corrections fournies par la collation d'un manuscrit de Heidelberg; elles devoient former le second volume, mais celui-ci n'a pas paru. Cette édition, publiée par *P. de la Rovière*, fut réimprimée, d'une manière incorrecte, par *J. Crispin*, à Genève, 1634, in-fol., et, par les soins de *Th. Ittig*, à Cologne, ou plutôt à Leipzig, 1691, in-fol.

Ed. Bernard entreprit un nouveau travail sur Josephe. Son commentaire est très-savant, mais encore plus prolixe. Le premier volume de cette édition, contenant les quatre premiers livres des Antiquités judaïques, avec une partie du cinquième, parut à Oxford, 1700, in-fol.; mais une discussion qui s'éleva entre l'éditeur et les curateurs de l'Université, qui faisoient les fonds de l'entreprise, fut cause qu'elle n'eut pas de suite.

A la place de cette édition imparfaite, *Jean Hudson*, et, après sa mort, *Ant. Hall*, donnèrent à Oxford, 1720, en 2 vol. in-fol., une édition belle et correcte.

Elle fut la base de celle de *Sigism. Havercamp*, Amsterd. 1726, 2 vol. in-fol., qui renferme tous les travaux critiques et littéraires, ayant Josephe pour objet, qui avoient paru jusqu'alors; ce qui la fait rechercher, quoiqu'elle soit incorrecte.

Franç. Oberthür fit réimprimer l'édition de Havercamp dans un format plus commode. Trois volumes de cette édition ont paru, Leipzig, 1782 et suiv., in-8°. Ils renferment la totalité du texte et de la traduction, mais sans notes. L'éditeur avoit promis un commentaire dans lequel devoient être consignées les recherches qu'il avoit faites ou fait faire dans les principales bibliothèques de l'Europe, avec un lexique où le langage de Josephe seroit comparé à celui de Philon, des Alexandrins, et des écrivains du Nouveau-Testament. On sait qu'il y a travaillé toute sa vie; mais nous ignorons ce que ses papiers sont devenus après sa mort.

Un certain nombre d'exemplaires de cette édition ayant été vendus pour l'Angleterre, le libraire *Valpy*, à Londres, leur donna un nouveau frontispice, avec la date de 1814.

Une bonne édition grecque-latine de la *Vie de Josephe* a été publiée par *H.-Ph.-Conr. Henke*, Brunsvick, 1786, in-8°.

Un siècle après Jésus-Christ, HERENNIUS PHILON *de Byblus* composa plusieurs ouvrages historiques dont Suidas fait mention; tels qu'une Vie d'Adrien, un Traité des villes et des hommes illustres qu'elles ont produits. Il traduisit aussi en grec l'ouvrage de SANCHONIATHON, ancien historien phénicien, que la fable fait contemporain de Sémiramis, mais qui, d'après d'autres récits, remonte au moins à l'é-

poque de la guerre de Troie. On trouvoit, dans cet ouvrage du plus ancien de tous les écrivains profanes, les traditions des peuples de l'Orient sur l'origine du monde. Philon avoit divisé sa traduction en neuf livres, dont le philosophe Porphyre se servit dans sa diatribe contre les Chrétiens. C'est du quatrième livre de cet ouvrage qu'Eusèbe a tiré, pour un but tout-à-fait opposé, les passages qui nous sont restés[1]. Ainsi, ce n'est que de la quatrième main, que nous tenons ces documens de l'ancienne mythologie et histoire des Phéniciens; et Philon, qui a vécu treize siècles après Sanchoniathon, a nécessairement dû se tromper souvent en voulant rendre en grec les idées de son original; on peut supposer que quelquefois aussi, il aura été tenté de leur substituer les siennes. Toutefois les fragmens de Sanchoniathon renferment tant de choses qui trahissent une origine orientale, qu'il est difficile de croire que Philon les ait forgés; mais on conçoit, d'après ce que nous venons de dire, la divergence des jugemens qui ont été portés sur ces fragmens. Ainsi, tandis que *Grotius* et d'autres applaudissent à l'accord qu'ils remarquent entre ces morceaux et les livres de l'Ancien-Testament, *Cumberland*[2] et *Meiners*[3] n'y voient d'autre but que d'appuyer le système religieux des Phéni-

[1] Præpar. Evang., l. I, p. 31.

[2] Sanchoniatho's phenician History, etc., translated by *Rich. Cumberland.* London, 1720, in-8°.

[3] *Christoph. Meiners*, Hist. doctrinæ de vero Deo, vol. I, p. 63.

ciens et des Egyptiens, ni d'autres principes que ceux du Portique, affublés de noms phéniciens. Sanchoniathon cite un ancien historien qui, d'après les différentes leçons, introduites peut-être dans le texte par l'esprit systématique, s'appeloit ou *Ochos*, ou *Mochos*, ou *Moschos de Sidon* : nous voyons par Strabon que cet historien ou plutôt ce philosophe étoit connu des anciens, et que Posidonius le regardoit comme l'inventeur du système des atomes.

A cette occasion, nous dirons qu'il existe un ouvrage intitulé Περὶ διαφορᾶς σχημάτων, *de la différence des figures de rhétorique*, et dont l'auteur est nommé Eranius Philo. Valckenær, qui l'a publié avec Ammonius, croit qu'il est des derniers temps de l'empire de Byzance, et que l'auteur, ayant entendu parler de notre Philon, auquel l'antiquité attribue aussi des ouvrages de rhétorique, crut devoir mettre celui-ci sur le compte de cet écrivain célèbre, mais qu'il a trahi son ignorance en estropiant le nom d'Herennius Philon. La conjecture de Valckenær n'est pas admise par tous les critiques.

CHAPITRE LIV.

De Plutarque.

PLUTARQUE, le plus populaire et le plus répandu de tous les prosateurs de l'antiquité, naquit à Chéronée en Béotie, 50 ans après J.-C. Il reçut une éducation littéraire très-soignée et étudia la philosophie à Athènes, principalement sous Ammonius, philosophe d'Alexandrie. Après plusieurs voyages, il se rendit à Rome, où il enseigna la philosophie à Adrien. Ce prince l'employa dans des affaires d'état, et le nomma consul et gouverneur d'Illyrie. Par la suite, il retourna dans sa patrie, où il fut créé archonte et prêtre d'Apollon, et mourut dans un âge fort avancé, généralement regretté pour l'excellence de son caractère et l'aménité de ses moeurs.

L'ouvrage historique auquel il doit sa grande célébrité, est celui qui porte le titre de *Vies parallèles*, Βίοι παράλληλοι. Il y donne l'histoire de quarante-quatre personnages distingués par leurs vertus, leurs talens et leurs aventures, les uns Grecs, les autres Romains, de manière qu'un Romain est toujours comparé à un Grec. Cinq autres biogra-

phies sont isolées et sans pendans; douze ou quatorze se sont perdues.

Les quarante-quatre individus que Plutarque met en parallèle sont : 1°. Thésée et Romulus; 2°. Lycurgue et Numa; 3°. Solon et Valérius Publicola; 4° Thémistocle et Camille; 5°. Périclès et Q. Fabius Maximus[1]; 6°. Alcibiade et Coriolan; 7°. Timoléon et Paul-Emile; 8°. Pélopidas et Marcellus; 9°. Aristide et Caton; 10° Philopœmen et Flaminius; 11°. Pyrrhus et Marius[2]; 12° Lysandre et Sylla; 13°. Cimon et Lucullus; 14°. Nicias et Crassus; 15°. Eumène et Sertorius; 16°. Agésilas et Pompée[3]; 17°. Alexandre-le-Grand et Jules César; 18°. Phocion et Caton d'Utique; 19°. Agis et Cléomène et les Gracques; 20°. Démosthène et Cicéron[4]; 21°. Démétrius Poliorcète et Marc-Antoine; 22°. Dion et Marcus Brutus.

Les cinq Vies isolées, sont celles d'Artaxerce Mnémon, d'Aratus, de Galba, d'Othon[5], et d'Homère. Cette dernière n'est probablement pas de Plutarque.

Les Vies perdues, sont celles d'Epaminondas, Scipion, Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, Vitellius, Hésiode, Pindare, Cratès le Cynique, Daïphantus, Aristomène, Aratus le poëte.

[1] Vol. I
[2] Vol. II
[3] Vol. III
[4] Vol. IV
[5] Vol. V
} de l'édition de *Reiske*.

Beaucoup de personnes regardent les Vies de Plutarque comme des modèles de biographie. Le principal art de cet auteur consiste dans la peinture des caractères; mais on lui a reproché, et il nous paroît que c'est avec raison, que ses caractères sont tous d'une pièce, qu'il peint ses héros ou entièrement subjugués par une passion, ou parfaitement vertueux, et qu'il n'a pas su distinguer ces nuances infinies qui se trouvent entre le vice et la vertu. Ce qui rend la lecture de ces biographies attrayante, c'est qu'on voit continuellement ses héros en action; on les suit dans les affaires publiques, dans les transactions de la vie sociale et dans l'intérieur de leurs maisons et au milieu de leurs familles. « Ce ne sont pas, dit cet écrivain lui-même[1], des histoires, ce sont des Vies que j'écris. On fait souvent connoître la vertu ou le vice, moins par des actions éclatantes, que par une anecdote (πρᾶγμα βραχύ, un petit fait), un mot, un jeu : ils dévoilent mieux le caractère d'un homme que des batailles sanglantes, des siéges et de grands exploits. Comme les peintres recherchent la ressemblance dans le visage et les yeux où nos inclinations se manifestent, et négligent les autres points, de même qu'il nous soit permis d'examiner les signes de l'âme et par là de donner une juste idée de la vie de chacun, laissant aux autres les hauts faits et les batailles. » Ce raisonnement de Plu-

[1] Vie d'Alexandre, au commencement. Ed. de *Reiske*, vol. IV, p. 1. Nous avons suivi la traduction de Sainte-Croix qui cite ce passage.

tarque est sans doute fort juste; mais il suppose que l'écrivain ne court pas après les anecdotes, et qu'il use d'une critique sévère dans le choix de celles qu'il reçoit. Tel n'est pas le cas de Plutarque. Un autre défaut qu'on lui reproche, c'est d'avoir absolument négligé l'ordre chronologique, de manière que sa narration ne présente souvent qu'une masse incohérente de faits, et que la lecture de ses Vies ne laisse quelquefois dans l'âme qu'une image confuse.

Les Vies de Plutarque contiennent un trésor de philosophie pratique, de morale et de maximes, fruit d'une longue expérience; on peut même dire que souvent elles ne sont que le commentaire historique de certaines maximes. Malgré le défaut de critique dont nous avons accusé Plutarque, ses Vies sont très-instructives pour celui qui veut connoître l'histoire grecque et celle de Rome, parce que Plutarque a puisé dans beaucoup de sources qui sont perdues pour nous. Il aimoit avec passion la liberté, ou plutôt la démocratie qu'il confondoit avec la liberté, et on lui a reproché de s'être, en quelques occasions, laissé égarer par son enthousiasme, au point de prendre pour de l'héroïsme l'oubli des sentimens de la nature [1]. Plutarque n'est

[1] « Quoiqu'il paroisse rapporter avec impartialité les diverses sensations que produisirent le supplice des enfans de Brutus et l'assassinat du frère de Timoléon, il est cependant évident, par la manière dont Plutarque s'exprime, qu'il approuve ces deux crimes, et qu'à ses yeux leurs auteurs sont très-louables et exempts de tout reproche. » *Sainte-Croix*, Examen des historiens d'Alexandre-le-Grand, 2[e] édition, p. 74.

pas même un historien impartial; le désir de faire voir qu'il a été un temps où les Grecs étoient supérieurs à ces Romains auxquels le sort les avoit soumis, domine dans ses récits et le prévient en faveur de ses héros Grecs. Son ignorance de la langue latine qu'il avoue lui-même dans les Vies de Démosthène et de Caton, l'a fait tomber dans des erreurs sur des choses tenant à l'histoire romaine. Son style n'a ni la pureté attique, ni la noble simplicité qui distinguent les auteurs du bon temps. Il est surchargé d'érudition et d'allusions qui plus d'une fois sont obscures pour nous.

Nous l'avons dit, Plutarque méconnoît souvent les règles de la critique. Il est donc indispensable, pour quiconque veut apprécier la confiance qu'il peut mériter, de remonter aux sources dans lesquelles il a puisé. Elles furent extrêmement abondantes, et l'on peut regarder Plutarque comme un des écrivains de l'antiquité qui a lu le plus grand nombre de livres. S'il étoit bien constaté qu'il a écrit ses Vies lorsque, parvenu à un âge avancé, il s'étoit retiré dans la petite ville de Chéronée, qui, sans doute, ne lui offroit pas beaucoup de ressources littéraires, il devoit avoir possédé une bibliothèque immense, ou avoir rassemblé un très-grand nombre d'extraits. Et en effet, cet ouvrage renferme les citations de deux cent cinquante auteurs dont environ quatre-vingts sont des historiens la plupart dévorés par le temps. Il sera instructif d'examiner quels sont dans cette foule d'au-

teurs ceux qui lui ont principalement servi de guide [1].

Pour mettre de l'ordre dans cette recherche, nous ne nous restreindrons pas à celui dans lequel les biographies sont placées dans le recueil de cet historien : nous en établirons deux classes, savoir Vies de Grecs et Vies de Romains. Nous subdiviserons les premières en trois sections comprenant 1°. les vies des hommes illustres qui ont fleuri avant les guerres de Perse : ce sont Thésée, Lycurgue et Solon; 2°. les vies des hommes célèbres de l'époque brillante de la Grèce, savoir Thémistocle, Aristide, Cimon, Périclès, Alcibiade et Nicias d'Athènes; Lysandre et Agésilas de Sparte; Pélopidas de Thèbes; Dion et Timoléon de Syracuse; 3°. les vies des hommes illustres qui ont fleuri vers le déclin de la Grèce et sous l'empire des Macédoniens, savoir Alexandre, Pyrrhus, Démétrius, Eumène, Phocion, Démosthène, Agis et Cléomène, Aratus et Philopœmen.

Thésée. Ce prince est le plus ancien des hommes illustres dont Plutarque a écrit la Vie; mais cette vie n'est pas la première qu'il ait composée; car il y cite celles de Lycurgue, de Démosthène et de Cimon. L'époque de Thésée tombe dans les temps fabuleux de la Grèce : les sources où Plutarque a puisé en écrivant sa vie, devoient donc être d'une

[1] Nous suivrons dans cet examen l'ouvrage de M. *A. H. L. Heeren*, intitulé : De fontibus et auctoritate vitarum parallelarum Plutarchi commentationes IV. Gottingæ, 1820, in-8°.

toute autre nature que celles qui lui ont servi pour ses autres biographies. Les poëtes et les auteurs qui les ont suivis, ont, sans doute, fourni le fond de son récit. Thésée étoit un des principaux héros de la mythologie grecque : un certain *Nicostrate* ou *Pythostrate*, sur lequel nous manquons de tout autre renseignement, sinon qu'il a vécu après Pélopidas et Epaminondas, avoit composé une Théséide : le nom du fondateur d'Athènes devoit se rencontrer surtout dans les Atthides. Plutarque paroît avoir emprunté de celle de *Philochore* ce qu'il dit de la révolte des Athéniens contre Thésée; il cite *Damon*, *Ister*, *Bion de Soli*, *Clidémus* ou *Clitodème* : de ce dernier, il a emprunté entre autres, l'histoire de Dédale. Il nomme une fois *Pæon d'Amathonte*, écrivain d'une époque incertaine, qui paroît avoir écrit l'histoire ou Vie de Chypre, et deux fois, mais en passant seulement, *Phérécyde* (*de Léros*); mais souvent *Hellanicus de Lesbos*. Il a sans doute emprunté dans l'Héracléide d'*Hérodore du Pont*, ce qu'il raconte de l'amitié qu'Hercule contracta avec Thésée, après le combat des Lapithes; et des Argonautiques du même poëte, l'expédition de Thésée au Pont-Euxin. Il cite encore un certain *Ménécrate*, historien de la ville de Nicée, sa patrie, et les auteurs d'histoires de Mégare et de l'île de Naxos. Pour la partie politique de cette biographie, Plutarque a, sans doute, consulté l'ouvrage perdu d'*Aristote*, des Villes ou républiques; car il se réfère à cet auteur quand il parle

de la république des Bottiéens et de la démocratie instituée par Thésée. En résumé, on ne peut regarder la Vie de Thésée que comme un roman ou une fable dont le fond est historique.

Lycurgue. Plutarque remarque lui-même que les écrivains qui ont traité de Lycurgue, se contredisent fort souvent : il en a consulté un très-grand nombre. Lui-même étoit un admirateur trop aveugle de Sparte, pour qu'on puisse s'en rapporter à son jugement. Il paroît avoir eu sous les yeux l'opuscule de *Xénophon* sur cette république; néanmoins comme il ne le cite pas, il seroit possible que ce qui nous paroît pris de là, fût emprunté des écrits où Xénophon lui-même avoit puisé. Il se réfère souvent à *Platon*, dans les dialogues duquel il est fréquemment fait mention des institutions du législateur de Sparte. On est surpris qu'il ne cite pas *Éphore*, auquel il se réfère plus d'une fois dans d'autres biographies, et qui étoit un des écrivains qui ont le mieux parlé de la législation de Lycurgue ; ce silence vient probablement de ce que cet auteur a été sa principale source ; car Plutarque a l'habitude de ne citer que lorsqu'il s'écarte de l'avis des autorités qu'il suit régulièrement. Ce qu'il rapporte de la condition des femmes à Sparte, est emprunté d'*Aristote*; il le cite encore pour d'autres notices, qui paroissent tirées de l'ouvrage de ce philosophe sur les Villes, car elles ne se trouvent pas dans sa Politique. *Théophraste* aussi lui a fourni quelques renseignemens; c'étoit

probablement dans ses ouvrages perdus des Lois et des législateurs. Ailleurs, il cite *Hermippe*; c'est sans doute le disciple de Callimaque qui avoit écrit Περὶ νομοθετῶν, des Législateurs. Dans cet ouvrage, il doit avoir donné des détails sur Lycurgue, puisque Plutarque dit qu'on y lisoit jusqu'aux noms des vingt adversaires de ce sage.

Enfin, il faut encore mettre dans la classe des écrivains dont Plutarque s'est servi, *Dioscoride*, disciple d'Isocrate, *Sphærus* le Stoïcien, un certain *Critias*, différent du poëte-orateur, et qui avoit écrit un ouvrage sur la politique; *Sosibius* de Sparte; *Aristocratès*, fils d'Hipparque, et auteur d'une histoire de Sparte; *Timée; Eratosthène;* un certain *Philostéphanus* de Cyrène qui fut disciple de Callimaque; *Apollothémis*, écrivains parfaitement inconnu; et *Aristoxène* de Tarente.

Solon. Les sources où Plutarque a puisé la vie du législateur d'Athènes sont d'un autre genre que celles dont il s'est servi pour la biographie de Thésée et de Lycurgue. Solon a fleuri à une époque où, l'usage de l'écriture étant devenu plus général, la tradition fut remplacée par des documens vraiment historiques. Plutarque a eu devant les yeux les tables pyramidales de bois (κύρβεις) sur lesquelles les lois de Solon étoient gravées, et il les cite littéralement. Il a aussi eu recours aux poésies de Solon; ainsi tout ce qu'il dit de la législation de ce philosophe peut être regardé comme original et authentique.

Pour les détails de sa vie, il a consulté les au-

teurs suivans : *Didyme* d'Alexandrie, le grammairien ; *Héraclide* du Pont, *Théophraste* et *Hermippe* ; *Phanias* de Lesbos ou d'Eresus ; *Androtion* ; le Socrate de *Démétrius* de Phalère ; les Rhodiaques d'un certain *Polyzelus* de Rhodes ; les Pythioniques d'*Aristote*. Le récit de l'entrevue de Solon et de Crésus est emprunté d'*Hérodote*, quoique cet historien ne soit pas nommé. Dans l'exposition de la querelle entre Athènes et Mégare, Plutarque cite les historiens de la dernière ville, parmi lesquels il en nomme un qui est entièrement inconnu : c'est *Héréas* de Mégare.

Thémistocle, *Aristide*, *Cimon*, *Périclès*, *Alcibiade* et *Nicias*. Plutarque a eu les mêmes matériaux pour les Vies de ces six Athéniens, de manière cependant que, pour celle de Nicias, il a aussi eu recours aux écrivains Siciliens, dont il sera question à l'occasion de Dion et de Timoléon.

Il faut observer avant tout que, lorsque Plutarque s'érigea en biographe d'hommes dont les exploits remplissent les pages des premiers historiens de la Grèce, il sentit parfaitement la différence de la marche que son plan exigeoit. Il s'explique à ce sujet clairement dans la Vie de Nicias. « Il m'est impossible, dit-il, en écrivant la Vie de Nicias, de passer sous silence les faits que Thucydide et Philistus ont rapportés ; et surtout ceux qui font connoître son caractère et ses inclinations qu'un grand nombre d'événemens malheureux nous empêchent souvent de reconnoître ; mais je les parcourrai légèrement, et je n'en

dirai que ce qui sera nécessaire pour me faire éviter le reproche de négligence et de paresse. Pour les autres actions qui sont moins généralement connues, et qu'on trouve en partie ou dans les historiens ou sur les anciens monumens, ou dans les décrets publics, je tâcherai de les rassembler, non pour écrire une histoire inutile et sans fruit, mais pour mettre dans le plus grand jour le naturel et les moeurs de Nicias [1]. » On voit par ce passage que Plutarque a consulté les monumens publics; c'est-à-dire les inscriptions, ἀναθήματα; espèce de documens que les anciens historiens, à l'exception du pragmatique Polybe, ont trop négligés. Il a vécu à une époque où il existoit encore une foule de monumens que le temps a détruits depuis. On voit par quelques citations qu'il avoit aussi sous les mains le recueil de décrets, Ψηφίσματα, du Macédonien *Cratérus* [2].

Après les monumens, Plutarque a mis à profit les grands historiens, *Hérodote, Thucydide, Xénophon, Éphore* et *Théopompe*. Il admiroit surtout Thucydide, et, en parlant du tableau que cet écrivain a tracé des malheurs dont ses compatriotes furent accablés en Sicile, il dit qu'il s'est élevé au-dessus du degré de perfection qui est donné à l'homme.

Parmi les philosophes, Plutarque nomme *Aris-*

[1] Voy. Plut. Op., vol. III, p. 336, éd. de Reiske. Nous avons cité le passage d'après la traduction de l'abbé *Ricard*.

[2] Voy. vol. III, p. 208.

tote et *Théophraste*; il cite le Traité de la noblesse attribué au premier, en émettant néanmoins des doutes sur son authenticité, et les Ethiques de l'autre.

A l'occasion du sépulcre de Thémistocle, il allègue *Diodore le Periégète*, écrivain d'une époque incertaine, qui avoit laissé un ouvrage περὶ Μνημάτων, *des Monumens :* Athénée et Diogène de Laerte le connoissoient également. Il appelle aussi en témoignage *Héraclide* du Pont, *Eratosthène*, *Stésimbrote*, ainsi que *Clidème* et *Phanodème*, les auteurs d'Atthides, auxquels se trouve réuni le nom d'*Acestodorus*, ou peut-être Acésodorus qui avoit écrit *des Villes*.

Plutarque compulsa aussi les Helléniques de *Néanthe* de Cyzique, les Diatribes érotiques d'*Ariston* d'Iulis, le Peripatéticien; les Helléniques de *Dion*, l'Histoire de *Clitarque*, et celle de *Phylarque*. Le fait relatif à Thémistocle pour lequel Plutarque cite Phylarque en le réfutant, ne peut s'être trouvé dans son Histoire que par forme de digression; car elle commençoit après la mort d'Alexandre. Plutarque a pris dans *Duris* de Samos ce qu'il rapporte, dans la Vie de Périclès, de la guerre de Samos.

Plusieurs faits relatifs à Alcibiade sont empruntés de la harangue d'*Andocide* contre cet Athénien, qui nous reste, et de celle d'*Antiphon*, qui s'est perdue aussi bien que le discours d'*Isocrate* en faveur d'Alcibiade. A l'occasion d'Aristide, Plu-

tarque cite trois ouvrages qui, d'après leurs titres, doivent avoir traité plutôt de Socrate : ils étoient d'*Idoménée* de Lampsaque, de *Démétrius* de Phalère et de *Panætius* de Rhodes. Il s'est aussi servi d'*Aristoxène* et de *Jérome* de Rhodes.

Dans la Vie de Cimon, Plutarque appelle souvent en témoignage le poëte *Ion* de Chios; mais il paroît que ce ne sont pas ses tragédies qu'il a en vue. Nous avons dit qu'Ion avoit écrit des Mémoires sur les hommes célèbres qui avoient visité l'île de Chios. Plutarque a aussi fait usage, mais avec modération, des traits satiriques qui étoient répandus dans les pièces d'*Aristophane* et des autres poëtes comiques. C'est lui qui nous a conservé cette épigramme mordante que *Timocréon* de Rhodes fit contre Thémistocle. Il cite plusieurs fois les poëmes de *Simonide* où les exploits de ce grand capitaine étoient célébrés; ceux de *Melanthius* et d'*Archélaüs*, contemporains de Cimon, enfin ceux de *Critias*.

Lysandre et Agésilas. Les Vies de ces deux Spartiates sont presque entièrement tirées de *Xénophon*, ce grand admirateur de Lacédémone et d'Agésilas en particulier : mais Plutarque a aussi consulté les actes publics de la république. Les autres écrivains auxquels il a eu recours sont *Ephore*, *Théopompe*, *Duris* de Samos, *Callisthène*, *Jérome* de Rhodes, *Aristote*, *Théophraste*, *Dicéarque*, *Dioscoride* et deux écrivains inconnus, *Androclide* et *Damachus*, auteurs, le premier des Dits des hommes illustres, l'autre d'un ouvrage sur la Religion, περὶ Εὐσεβείας.

Pélopidas. La perte de la Vie d'Epaminondas, écrite par Plutarque, est cause qu'on ignore les sources où il a puisé celle de Pélopidas, qui n'est qu'une espèce de supplément de la première. Plutarque étoit grand admirateur de ces deux Thébains, et il a eu sous les yeux des écrivains qui avoient rapporté leurs exploits avec beaucoup de détail; mais, indépendamment d'*Ephore* et de *Callisthène* qui sont nommés en passant, il n'en cite aucun, peut-être parce qu'il les avoit fait connoître en général dans la Vie d'Epaminondas. On sent bien que celle de Pélopidas est un monument d'autant plus précieux pour nous que les auteurs d'où elle est tirée se sont perdus.

Dion et Timoléon de Syracuse. La Sicile étoit riche en historiens; mais comme ils ont écrit les événemens auxquels ils avoient eu part, ils purent rarement échapper au reproche de partialité. Nous en avons vu des exemples dans *Timée* et *Philiste*. Plutarque a consulté ces deux auteurs, mais avec la méfiance que leur réputation lui inspiroit. Dans la Vie de Dion, il a principalement suivi les lettres vraies ou supposées de Platon, et particulièrement la septième. Il s'est aussi servi de *Timonide*, l'ami de ce prince, ainsi que d'*Athanas*, son biographe. Il cite aussi *Ephore* et *Théopompe*.

Alexandre-le-Grand. Nous avons déjà cité la préface que Plutarque a mise à la tête de sa Vie d'Alexandre : il y a tracé le caractère de ses ouvrages en général. Cette biographie nous dédom-

mage jusqu'à un certain point de la perte d'une foule d'historiographes de ce prince que Plutarque a lus, et dont, sur un seul fait, il en a cité quatorze [1]. Plutarque s'est attaché surtout à nous faire connoître la jeunesse d'Alexandre et son éducation, et, à cette occasion, il rapporte plusieurs choses qui peignent l'intérieur du palais de Philippe de Macédoine. L'habitude de Plutarque de ne nommer ses sources que lorsqu'elles se contredisent entre elles, est cause qu'on ne peut décider s'il a lu les Mémoires d'Aristote sur l'éducation d'Alexandre, dont l'existence est même problématique. Il se rapporte fort souvent aux lettres et aux rescrits d'Alexandre, dont il paroît avoir existé une collection. Nous avons eu plus d'une occasion de remarquer que les grammairiens et les rhéteurs qui ont vécu à l'époque de la décadence de la littérature grecque, se sont fréquemment amusés à forger des lettres au nom d'hommes célèbres de l'antiquité; on peut donc se méfier de l'authenticité de celles d'Alexandre. Toutefois Plutarque les cite sans élever de doute sur leur origine, et, dans ce qu'il en rapporte, il n'y a rien qui trahisse la manière d'un rhéteur, rien qui ne soit pas conforme au génie et au caractère d'Alexandre. Ce prince doit avoir entretenu une correspondance suivie soit avec sa mère Olympias, soit avec Antipater, auquel il avoit abandonné l'administration de la Grèce. Plutarque cite aussi des lettres adressées à

1 P. 63. (E. *Reiske*, vol. IV, p. 105.)

Phocion, à Léonidas et Aristote, aux Athéniens, à ses amis Héphestion, Parménion, Cratère et Peuceste, à ses médecins Alexippe et Pausanias. Il se rapporte deux fois aux Ephémérides d'Alexandre, et nommément pour ses derniers instans.

Aux historiens de ce prince, sur lesquels nous avons donné ailleurs des renseignemens, on peut ajouter les suivans nommés par Plutarque, mais d'ailleurs inconnus : *Polycrité* et *Antigène*, *Philon* de Thèbes, *Philippe* de Chalcis, *Hécatée* d'Erétrie et *Anticlide* qui a écrit περὶ Νόστων, ou des Erreurs des rois revenant de Troie, et Δηλιακά, ou une Histoire de Délos. Cet auteur est aussi cité par Strabon.

Enfin Plutarque cite *Sotion*, *Dinon* et *Eratosthène*. Ce Sotion est probablement celui qui a vécu sous Tibère.

Eumène. A l'exception de *Duris*, que Plutarque nomme en passant, il ne désigne aucun des auteurs où il a puisé la Vie de ce Cardien, distingué par sa fidélité pour la maison d'Alexandre. Mais en la comparant à Diodore de Sicile, on voit une si grande conformité entre leurs deux récits, qu'on ne sauroit douter qu'ils n'aient puisé l'un et l'autre dans l'ouvrage de *Jérome* de Cardie, l'ami d'Eumène : mais Plutarque a l'avantage de nous donner plus de détails qu'on n'en trouve dans Diodore, et, sous ce rapport, sa biographie d'Eumène est précieuse. Il se réfère aussi une fois aux lettres d'Eumène.

Pyrrhus. *Hiéronyme* de Cardie, qui a fait usage

du journal qu'à l'exemple d'Alexandre, Pyrrhus avoit fait rédiger, a été la principale source de Plutarque pour cette biographie. Il cite aussi *Phylarque*.

Démétrius Poliorcète. Plutarque se réfère à plusieurs historiens qu'il a consultés, dit-il, pour la Vie de Démétrius; mais il n'en nomme aucun. La comparaison de cette biographie avec Diodore prouve qu'Hiéronyme a été son principal guide; mais tandis que Diodore y a puisé surtout des descriptions de batailles, Plutarque s'est emparé des traits qui peignoient le caractère de l'homme. Il cite une fois *Lyncée* de Samos, frère de Duris.

Aratus. Les Mémoires d'Aratus, dont Polybe parle avec tant d'éloges, et l'Histoire de ce dernier, ont été les principales autorités de Plutarque pour la Vie d'Aratus. Il y cite aussi *Phylarque*, *Dinias* d'Argos, écrivain d'une époque inconnue, dont il existoit une Histoire de sa ville natale, et *Polemon* le Periégète, qui lui a fourni l'anecdote du tableau de Nealcès qu'Aratus trouva à Sicyon.

Agis et Cléomène. Les Vies d'Agis et de Cléomène, ainsi que celle des Gracques, qui en fait le pendant, appartiennent aux plus importantes que Plutarque nous ait laissées, parce qu'à cause de la perte de la plupart des historiens du temps, il est presque notre seule autorité pour la connoissance de cette époque. Il a puisé dans *Aratus*, dans *Baton* de Sinope et dans *Phylarque*. Ce dernier, qui se plaisoit en descriptions pathétiques, a été probable-

ment sa source pour le récit de la fin tragique d'Agis. Il est sa principale autorité pour la Vie de Cléomène; cependant il en a usé avec la méfiance que lui inspiroit la prédilection bien prononcée de Phylarque pour ce prince, et il a préféré Aratus et Polybe, toutes les fois qu'ils sont en contradiction avec Phylarque. Il est très-probable qu'il a aussi tiré parti de l'ouvrage de *Sphærus* de Borysthène sur la république de Sparte; car, quoiqu'il ne cite pas le livre, il nomme plusieurs fois l'auteur qui a eu de l'influence sur la vie de Cléomène, et on peut, en conséquence, supposer qu'il a aussi connu ses productions.

Philopœmen. En comparant la Vie de Philopœmen à ce que Pausanias nous dit de ce capitaine dans son huitième livre, on s'aperçoit sans peine que les deux écrivains ont puisé à la même source, mais que Plutarque en a tiré une foule de choses que Pausanias a dû négliger. Cette source commune ne peut être que la Biographie de Philopœmen par *Polybe*; et on peut regarder Plutarque comme l'abbréviateur de ce grand historien. Il a aussi consulté *Aristocrate*, écrivain d'une époque inconnue, et auteur d'un traité sur la Laconie, dont Athénée cite le quatrième livre.

Démosthène. Dans le préambule de sa Vie de Démosthène, Plutarque s'explique ainsi sur ses sources : « Un écrivain qui veut composer une histoire dont les événemens ne sont pas sous sa main, et n'ont pas eu lieu dans sa patrie, mais sont arri-

vés dans des pays étrangers, et se trouvent, en grand nombre, dispersés dans plusieurs ouvrages différens; un tel écrivain a besoin, avant tout, d'habiter une ville très-peuplée, qui ait de la célébrité et où les lettres soient cultivées. Ce n'est que là qu'il peut avoir une collection nombreuse de livres, et se procurer, dans les conversations des personnes instruites, la connoissance des faits qui ont échappé aux historiens, et qui, conservés fidèlement dans la mémoire des hommes, n'en ont acquis que plus de certitude; c'est le seul moyen de faire un ouvrage complet, et qui ne manque aucune de ses parties essentielles. Pour moi, qui, né dans une petite ville, aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite, j'ai été tellement distrait pendant mon séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, par les affaires politiques dont j'étois chargé, et par les conférences philosophiques que je tenois chez moi; que je n'ai pu m'appliquer qu'assez tard, et dans un âge avancé, à l'étude de la langue latine. » On voit que si, dans ce passage, Plutarque regrette la disette de documens historiques que lui offroit la ville de Chéronée, sa plainte se rapporte principalement aux ouvrages latins où il auroit pu puiser des renseignemens sur Cicéron; car il n'en manquoit pas pour Démosthène, et il parle quelquefois de la foule des écrivains qui ont traité de cet orateur célèbre. Lui-même doit en avoir lu beaucoup; mais il est difficile de dire quels sont ceux qu'il a

suivis préférablement, puisqu'il ne les désigne pas particulièrement. Les discours de Démosthène lui-même fournissent peu de traits pour sa biographie.

Plutarque a pris dans les Philippiques de *Théopompe* ce qu'il dit de la naissance et de la jeunesse de Démosthène; mais il n'a pas suivi aveuglément ce guide : car il le contredit quelquefois, lorsqu'il fait preuve de cette malveillance que les anciens lui reprochoient. Il a aussi beaucoup emprunté d'*Hermippus*, d'après lequel il raconte la fin tragique de l'orateur, en ajoutant que les mémoires d'un certain *Pappus* ont servi de matériaux à Hermippus pour composer son histoire. Ce Pappus est d'ailleurs inconnu. Les moyens employés par Démosthène pour corriger son bégayement, sont rapportés d'après *Démétrius* de Phalère, qui dit les tenir de la bouche même de l'orateur, qu'il avoit encore connu. D'après cela, tout ce qui, dans cette biographie, est tiré de Démétrius, doit paroître d'une grande autorité. On ignore, au reste, dans quel ouvrage celui-ci a parlé de Démosthène; c'étoit peut-être dans celui qui portoit le titre : *Des citoyens d'Athènes*. On est dans la même incertitude à l'égard d'*Eratosthène*, qui a aussi fourni quelques matériaux à Plutarque. *Idoménée, Duris, Aristobule* et *Marsyas* de Pella sont les autres historiens que Plutarque nomme comme garans des faits qu'il rapporte.

Phocion. Excepté *Duris* et *Idoménée* que Plutarque cite en passant, il ne nomme aucun des

historiens où il a puisé les traits de la vie de Phocion, et l'on n'en connoît pas dans l'antiquité qui se soit occupé de cet Athénien en particulier. Cette circonstance donne d'autant plus d'intérêt au morceau de Plutarque.

Artaxerxès Mnémon. *Ctésias* et *Dinon* sont les autorités de Plutarque dans la Vie du frère de Cyrus, de manière cependant que Dinon fait le fond de son récit, et qu'il le complète par Ctésias, qu'il traite d'ailleurs de mensonger. On s'attend qu'il s'est aussi servi de *Xénophon*; voici comment il s'explique sur la manière dont il a rapporté la bataille de Cunaxa. « Elle a été décrite, dit-il, si vivement par Xénophon, qu'il la montre à ses lecteurs, non comme un événement passé, mais comme une action présente; qu'il les passionne comme s'ils étoient au milieu du péril, tant il la peint avec énergie. Ce seroit donc manquer de sens que de la raconter après lui : je me contenterai de rapporter quelques particularités qu'il a négligées, et qui méritent d'être transmises à la postérité. » Plutarque cite aussi *Héraclide* de Cumes, qui étoit auteur d'une Histoire de Paros, comme nous le voyons par Athénée.

Nous allons passer aux Vies des Romains écrites par Plutarque. La recherche des auteurs qui lui ont fourni des matériaux pour cette partie de son travail, présente encore plus de difficultés que celle des écrivains qu'il avoit consultés pour les Vies des Grecs, parce qu'il a plus rarement nommé ses

sources. La première question qu'on puisse élever ici est de savoir s'il a fait usage d'ouvrages grecs seulement, ou s'il a aussi eu recours aux productions des écrivains romains. La réponse n'est pas douteuse. Plutarque cite Tite-Live et Jules César; mais comme il ne possédoit qu'imparfaitement leur langue, et qu'il avoue lui-même, dans le passage dont nous avons rapporté une partie plus haut, qu'il devinoit plutôt qu'il n'entendoit ce que les livres latins renfermoient, on peut supposer qu'il n'y a eu recours que lorsque toutes les autres ressources lui manquoient.

Le nom de la ville de Rome étoit à peine connu aux Grecs avant *Théopompe*. Nous voyons, par un passage de Plutarque [1], qu'*Aristote* en avoit parlé, et ce fut sans doute dans son ouvrage des Républiques. Denys d'Halicarnasse dit [2] que le premier qui ait traité de l'origine de Rome fut *Jérome* de Cardie, mais qu'il n'en parla que succinctement. Après lui, *Timée* en fit mention dans le livre de son histoire qui étoit consacré à l'expédition de Pyrrhus. Le premier Grec qui ait traité dans un ouvrage particulier l'histoire de Rome, fut, d'après Plutarque, *Dioclès* de Péparèthe, écrivain inconnu, mais qui doit avoir fleuri avant la seconde guerre Punique, puisque Fabius Pictor se servit de son ouvrage.

Les écrivains grecs qui ont consacré leur plume

[1] In Camillo, Op. vol. I, p. 543, éd. de *Reiske*.
[2] Ant. rom., vol. I, p. 16, éd. de *Reiske*.

à l'histoire ancienne de Rome, peuvent être divis en trois classes. Ceux de la première ont compo des *Italiques*, Ἰταλικὰ; ils ont recueilli les traditio sur l'origine des diverses villes de la presqu'île, « plutôt orné de fables le berceau des peuples. Le nombre fut considérable : dans la Vie de Romult Plutarque en nomme un, c'est *Promathion*, d'a leurs inconnu; il en cite plusieurs dans ses Par lèles, comme *Aristide*, *Aristoclès*, *Alexandre Po histor*, *Aristobule*, *Agésilas*, *Aristide* de Mil *Alexarchus*, *Chrysippus*, *Clitonymus*, *Dosith* *Dorothée*, *Merylle*, *Pythoclès* de Samos, *Théoph* et *Théotime*. Les noms de la plupart de ces éc vains auroient péri, s'ils ne se trouvoient consign dans les livres de Plutarque. La seconde cla d'écrivains grecs se compose de ceux qui ont éc περὶ Αἰτιῶν, *des Causes*, ouvrages dans lesquels ont fait des recherches sur l'origine des insti tions romaines différentes de celles des Grecs, ai que l'a fait Plutarque dans ses Questions romain Dans le nombre il y avoit des poëtes, tels que *But* dont les vers élégiaques sont cités pour expliq l'origine des Lupercales[1]. Dans la troisième cla on peut ranger les auteurs grecs qui, pour pr sans doute, de l'hospitalité qu'ils avoient trou dans les maisons romaines, ont rassemblé les t ditions fabuleuses qu'on conservoit dans les famil sur les hauts faits de leurs ancêtres. Ces collecti

[1] In Romulo, vol. I, p 559.

et les noms de leurs auteurs ont péri; mais l'histoire romaine porte des traces de leur existence.

Ce ne furent pas seulement des Grecs qui écrivirent en grec sur l'histoire romaine : on sait que le premier historien national de Rome, *Fabius Pictor*, se servit de la même langue. Par la suite, Sylla, Lucullus et d'autres composèrent leurs mémoires en grec.

Nous finirons ces observations générales en remarquant qu'il est évident que Plutarque n'a pas puisé ses notions sur les grands hommes de Rome dans les documens officiels et authentiques, tels que les Fastes des pontifes et les Annales des magistrats : si ses biographies renferment quelques traits qui en sont tirés, il les a trouvés dans les écrivains qu'il a pu consulter. Nous allons passer maintenant aux Vies des Romains en particulier.

Romulus. Plutarque a pris une partie de ses matériaux dans les auteurs d'Italiques dont nous avons parlé : il n'en nomme cependant qu'un seul, *Promathion.* Depuis le troisième chapitre jusqu'au neuvième, *Dioclès* de Péparèthe est son unique, et jusqu'au douzième, son principal guide. Ce qui, dans ce dernier chapitre, est dit sur l'année où Rome fut bâtie, et sur le jour de naissance de Romulus, est emprunté de *Varron*, le plus savant des Romains, qui, dans ces sortes de recherches, étoit assisté d'un mathématicien grec nommé *Tacutius.* A l'occasion de l'enlèvement des Sabines, Plutarque cite *Zénodote* de Trœzène, auteur d'une

Histoire des Ombres, et *Valerius* d'Antium, écrivain latin. Une des principales sources de Plutarque, pour la seconde partie de la Vie de Romulus, fut l'Histoire du roi *Juba*, qu'il nomme un auteur exact. On remarque cependant plusieurs passages empruntés des auteurs d'Αἴτια, par exemple, ce qui est dit sur le baiser que les dames romaines donnoient à leurs parens, sur Talassius, sur les Lupercales, etc. Dans le nombre de ces Ætiologues il cite deux poëtes, *Butus* et *Simylus*, le dernier comme un écrivain crédule et absurde. Enfin Plutarque a aussi consulté *Denys* d'Halicarnasse; mais il paroît n'en avoir pas fait grand cas, car il ne le cite qu'une seule fois, et c'est pour le critiquer. On voit cependant que le plus souvent il a suivi les mêmes autorités que cet historien judicieux.

Numa Pompilius. On ne voit pas qui peut avoir été le principal guide de Plutarque dans la Vie de Numa : quoiqu'il rapporte diverses choses de la même manière que *Denys* d'Halicarnasse, il s'en écarte dans d'autres. L'ouvrage de Dioclès ne s'étendoit pas au-delà de l'époque de Romulus. Dès le commencement de cette biographie, Plutarque cite la *Table* ou la *Critique du temps*, Ἔλεγχος χρόνων, d'un certain *Clodius* : c'est probablement Licinius Clodius, historien distingué, dont parlent Tite-Live et Cicéron. Il suit, après cela, un écrivain qui doit avoir traité avec beaucoup de détail l'histoire du second roi de Rome, ou qui doit l'avoir

traitée à la manière des rhéteurs, puisqu'il nous donne jusqu'au discours que Numa a adressé à ceux qui lui offrirent le trône. C'étoit un auteur grec qui avoit écrit pour ses compatriotes, puisqu'il rapporte beaucoup de choses relatives à la religion, qui pouvoient intéresser des lecteurs étrangers, mais qu'un Romain n'auroit sans doute pas consignées dans son ouvrage. Cet auteur étoit peut-être le roi *Juba*, qui est deux fois cité. Parmi les écrivains latins, Plutarque se réfère à *Valerius* d'Antium et à Pison : il veut sans doute parler de *L. Calpurnius Piso Frugi*.

Valerius Poplicola. Dans ce morceau, Plutarque n'a cité aucune de ses sources. Il est probable que les faits qu'il rapporte sont empruntés en partie des traditions des familles, et nommément de celles des Valerius et des Messala, qui rapportoient leur origine à Poplicola, et fleurissoient encore du temps de Plutarque ; en partie dans les ouvrages des poëtes, auxquels on doit sans doute ce qu'il raconte de la guerre de Porsena, et de Clélie; en partie dans les auteurs d'Αἴτια. C'est probablement à des Ætiologues qu'on doit ce que nous lisons dans Plutarque, de l'origine de l'affranchissement ou de la *manumission*, dite *vindicta*, de celle des éloges funèbres et des *subhastations*. Il n'est pas dit pour cela que Plutarque soit remonté lui-même à ces sources premières : il n'a peut-être fait qu'abréger Juba, ou quelque autre écrivain qui avoit travaillé sur ces documens.

Coriolan. Dans toute la Vie de ce Romain, Plutarque ne cite aucun historien, si ce n'est qu'en comparant Coriolan à Thémistocle, il se réfère une seule fois à *Denys* d'Halicarnasse. Ce qu'il rapporte est d'accord avec ce dernier et avec Tite-Live.

Furius Camillus. La même incertitude règne à l'égard de cette biographie. Plutarque cite *Tite-Live*, mais cet historien n'a pas été son guide. Il cite aussi *Héraclide* du Pont et *Aristote*, qui avoient parlé de la délivrance de Rome par Camille. Avec la Vie de Camillus finit la partie des biographies de Plutarque, qui se rapporte aux temps fabuleux de Rome.

Fabius Maximus. La Vie de ce capitaine renferme beaucoup de choses que Plutarque peut avoir connues par les traditions conservées dans une des familles les plus illustres de Rome. Il dit avoir lu l'oraison funèbre que Fabius Maximus prononça en l'honneur de son fils. Elle contenoit sans doute beaucoup de circonstances historiques. Dans le récit de la guerre d'Annibal, il a suivi *Polybe*. Il a aussi tiré parti de l'Histoire de *Fabius Pictor* et de celle de *Posidonius*.

Marcellus. Dans le corps de cette Vie, et surtout vers la fin, et dans la comparaison entre Marcellus et Pélopidas, Plutarque nous fait connoître ses sources. Ce sont, parmi les Grecs, *Polybe*, *Juba* qui a été son principal guide, et *Posidonius*; et parmi les Romains, *Tite-Live*, *Cornelius Nepos* auteur d'une Vie de Marcellus qui s'est perdue

Valère-Maxime, qui rapporte en effet plusieurs anecdotes de Marcellus, et *César Auguste*. Il paroît que Plutarque a eu sous les yeux l'éloge funèbre du jeune Marcellus, prononcé par Auguste, et qui sans doute renfermoit plusieurs choses de la souche de sa maison. Il faut remarquer au reste que la vie de Marcellus par Plutarque est le seul ouvrage renfermant des détails exacts sur la guerre des Gaulois où Marcellus s'est distingué.

T. Quintius Flamininus. Dans cette Vie, Plutarque a suivi les mêmes auteurs que dans la précédente, et principalement *Polybe*, *Juba* et *Tite-Live*. Il cite aussi *Valerius d'Antium* et un certain *Itanus*, mot estropié par les copistes, et pour lequel Plutarque avoit sans doute écrit *Tuditanus*.

Caton l'Ancien. La Vie de Caton a été puisée dans ses ouvrages, que Plutarque paroît avoir lus en entier, savoir ce qui a rapport à la vie publique de Caton dans ses *Origines* que Plutarque cite sous le titre d'histoires, et la vie privée dans la lettre que Caton avoit adressée à son fils du premier lit qui mourut avant le père.

Paul-Emile. La guerre de Macédoine, qui est rapportée dans cette Vie, nous est principalement connue par Plutarque, qui a pu compulser les ouvrages de plusieurs témoins, et, ce qui est fort intéressant, de témoins des deux parties belligérantes, indépendamment de *Polybe* qu'il n'a pas négligé, ainsi qu'on le voit par les fragmens de cet historien. Le principal des témoins dont nous parlons

étoit *Scipion Nasica*. Ce Romain avoit fait lui-même la guerre de Macédoine, où il gagna l'estime de Paul-Emile. Il s'en fit l'historien dans une lettre adressée à un roi, qui fut probablement Eumène, roi de Pergame. Ce récit étoit par conséquent rédigé en grec. Le second témoin étoit un certain *Posidonius* qui avoit fait la guerre de Macédoine dans l'armée de Persée. On ne sait pas où Plutarque a puisé ce qu'il rapporte des événemens qui, après la bataille de Pydna, arrivèrent dans l'île de Samothrace. Il est évident toutefois qu'il parle d'après un témoin oculaire, et il est probable que ces événemens étoient racontés dans la lettre de Scipion, qui peut les avoir sus par Octave.

Les deux Gracques. La Vie des Gracques est un des principaux documens historiques que nous devions à Plutarque. Il l'a écrite avec beaucoup de détail, et en consultant les meilleurs historiens : nous lui en avons d'autant plus de reconnoissance, qu'à l'exception du récit assez maigre d'Appien, cette Vie est tout ce qui nous reste pour bien juger les entreprises et le caractère de ces deux fameux démagogues que les uns ont célébrés comme des victimes de la liberté, tandis que Cicéron et d'autres juges compétens n'ont vu en eux que des factieux et des hommes séduits par une criminelle ambition. Plutarque a possédé le recueil des Discours des Gracques, et y a pris littéralement quelques passages. Il a encore connu les Lettres de *Cornélie* à son fils Caïus, et les Mémoires de ce

dernier sur son frère Tibère. Il a compulsé la Vie des Gracques par *Cornélius Népos*, qui n'existe plus, et surtout l'Histoire ou les Annales de *Caïus Fannius*, l'ami des Gracques, qu'il ne faut pas confondre avec l'orateur Fannius, leur adversaire. Fannius étoit un historien exact et véridique : son ouvrage renfermoit beaucoup de détails sur la vie de ses amis, et, entr'autres, toute la harangue que Q. Métellus avoit prononcée contre eux. Sans doute Plutarque aura aussi consulté l'Histoire de *L. Sisenna*, qu'il cite dans son Lucullus. Parmi les écrivains grecs, il nomme le seul *Polybe;* mais comme on voit dans sa Vie de Marius qu'il a lu l'Histoire de son temps de *Rutilius Rufus*, on ne peut douter qu'il n'en ait aussi tiré parti.

Les Vies dont il nous reste à parler (à l'exception de celles de Galba et d'Othon), remplissent un intervalle de quatre-vingt-douze ans, depuis la mort de Caïus Gracchus, l'an 123 avant J.-C., jusqu'à la bataille d'Actium. Pour les premières quarante-quatre années de cette période, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Sylla, nous n'avons aucun historien romain contemporain : il s'ensuit que les Vies de Marius, Sylla et Sertorius par Plutarque, en sont d'autant plus précieuses. Il seroit donc important de connoître les autorités qu'il peut avoir suivies.

Les principales étoient l'Histoire de son temps de *Posidonius de Rhodes*, ou, comme cet écrivain l'avoit intitulé, la Suite de Polybe, et les Mémoires

de *Strabon*, qui portoient aussi le titre de Suite de Polybe. A côté de ces ouvrages grecs, Plutarque a compulsé l'Histoire de *Salluste* pour la guerre de Sertorius, pour celles des esclaves et des pirates, et pour la dernière de Mithridate; il a aussi tiré parti des Annales de *Fenestella*, contemporain d'Auguste et de Tibère, des Vies de *Cornélius Népos*, de la compilation de *Valère-Maxime*, et surtout des Mémoires d'Auguste, en treize livres, qui alloient jusqu'à la guerre des Cantabres.

Passons maintenant aux biographies qui appartiennent à l'époque indiquée.

Marius. *Posidonius* est la principale autorité de Plutarque pour la Vie de Marius. Ce philosophe avoit connu lui-même le vainqueur d'Aix et de Verceil; envoyé à Rome par la république de Rhodes, il avoit été admis devant Marius malade, et avoit traité avec lui de l'objet de sa mission. C'est à Posidonius que nous devons ce que Plutarque nous raconte des mœurs des Teutons et des Cimbres, ainsi que la description exacte de la guerre Cimbrique, que nous ne connoissons que par lui. Dans la description de la bataille sur le Pô (à Verceil), il a aussi consulté les Mémoires de *Sylla* qui avoit assisté à cette bataille. Il paroît qu'il n'a pas lu les mémoires que *Catulus*, collègue de Marius, a écrits en latin sur son consulat. Dans la suite de la Vie de Marius, sans abandonner Posidonius, il s'en tient particulièrement à *Sylla* et à *Rutilius*, historien vrai, mais ennemi de Marius:

aussi s'aperçoit-on que, dans cette partie, son héros est traité avec sévérité. Dans le récit des dernières aventures de Marius, il suit de nouveau Posidonius; mais il cite aussi les annales de *L. Calpurnius Piso*.

L. Cornélius Sylla. Après avoir abdiqué la dictature, *Sylla* se retira dans sa campagne près de Naples, et se mit à écrire les Mémoires de sa vie. Il les avoit poussés jusqu'au 22ᵉ. livre, lorsque la mort le surprit. Son affranchi, *Cornélius Epicadus*, acheva ce livre. Les Mémoires de Sylla, écrits en grec, sont perdus; mais la Vie de cet homme extraordinaire par Plutarque en est un abrégé, auquel cet écrivain s'est contenté d'ajouter une introduction et une fin. On trouve dans cet abrégé tout le caractère de Sylla, la jactance et la superstition qui le distinguoient. Plutarque y a ajouté encore quelques traits empruntés de *Juba*, *Strabon* et *Fenestella*.

Q. Sertorius. La Vie de Sertorius est encore une de celles qui remplacent pour nous les sources, parce que tous les autres écrivains qui en ont parlé se sont perdus. Il paroît qu'avant *Salluste*, ce chef n'avoit pas trouvé d'historien. C'est cet écrivain qui fut le principal guide de Plutarque, soit qu'il l'ait lu dans l'original, soit qu'il ait pu connoître la traduction que *Zénobius* en avoit faite sous Adrien, et on reconnoît une parfaite identité entre la biographie de Plutarque et les fragmens qui nous restent des trois premiers livres de l'His-

toire de Salluste. Quelques faits paroissent pris des Mémoires de Sylla qu'on reconnoît au récit des merveilles que Sertorius vit en Afrique.

Lucullus. Lucullus avoit écrit en grec l'histoire de la guerre des Marses, à laquelle, fort jeune, il prit part. Plutarque a connu cet ouvrage; mais il n'a pu lui fournir beaucoup de données pour la vie de son héros. La célébrité de celui-ci commença, lorsqu'il accompagna Sylla comme questeur dans la première guerre de Mithridate. L'histoire de ses exploits dans cette guerre est détaillée dans Plutarque, mais elle est prise des Mémoires de Sylla. L'époque vraiment glorieuse de Lucullus est celle de la dernière guerre de Mithridate, dont Plutarque nous donne une histoire fort exacte. Ses guides furent *Salluste*, *Tite-Live* et *Cornélius Népos*; mais on voit par plusieurs passages qu'il n'a pas seulement suivi des auteurs latins; *Strabon*, *Posidonius*, *Memnon* d'Héraclée et *Nicolas* de Damas sont sans doute les historiens grecs où il a pu trouver des matériaux.

Marcus Crassus. Les six premiers chapitres de cette vie, qui s'occupent de la jeunesse de Crassus, sont tirés des Annales de *Fenestella.* La guerre de Spartacus l'est probablement de *Salluste.* La troisième et plus grande partie est consacrée à la guerre des Parthes, expédition follement entreprise et qui amena une catastrophe semblable à un événement funeste dont nous avons été témoins. Cette guerre est traitée avec un grand détail, et il est très-pro-

bable que *Nicolas* de Damas a été la principale autorité de Plutarque. *Arthavasde*, roi d'Arménie, qui étoit présent à la cour d'Arsaces lorsqu'on apporta à ce prince la tête de Crassus, a écrit en grec des tragédies, des harangues et des histoires, dont une partie existoit encore du temps de Plutarque. On peut présumer qu'il y a puisé la fin de sa Vie de Crassus.

Cnéius Pompée. Indépendamment de *Posidonius*, de *Sylla*, de *Salluste* et de *Jules César*, Plutarque s'est servi, pour la Vie du grand Pompée, de deux historiens grecs distingués, savoir de *Théophane* et de *Timagène*. Nous avons dit que le premier fut l'ami intime de ce Romain, son compagnon, son conseil, le témoin de sa mort et son historien. *Asinius Pollio*, auprès de qui Timagène se réfugia, après avoir perdu les bonnes grâces d'Auguste, a écrit en latin une Histoire de la guerre civile entre César et Pompée, que Plutarque cite.

Caton d'Utique. Quelques traits de la jeunesse de Caton sont empruntés de *Cornélius Népos* et de *Valère-Maxime*, à moins que celui-ci et Plutarque n'aient puisé dans la même source. Le reste de cette biographie est pris dans les ouvrages de deux écrivains romains distingués. L'un fut *Munatius Rufus*, l'ami et le compagnon d'armes de Sylla, qui ne le quitta pas depuis ses premières armes jusqu'à son expédition de Chypre. L'autre est *Thrasea Pætus*, le philosophe stoïcien que Néron fit mou-

rir. Celui-ci avoit tracé, sous le nom de Caton, le portrait d'un véritable sage. C'est de là qu'est tiré le récit de la mort de Caton, et il est probable que le Stoïcien *Apollonide* et le Péripatéticien *Démétrius*, qui avoient assisté aux derniers momens de Caton, avoient consigné par écrit les entretiens du philosophe mourant. Plutarque ne s'est pas contenté de s'abandonner à deux amis et admirateurs de Caton; il cite aussi l'Anti-Caton de *César*, et l'écrit que *Scipio Métellus*, beau-père de Pompée, avoit publié contre Caton.

Marc Brutus. C'est à Plutarque que le meurtrier de César doit, en grande partie, une réputation de vertu et de sagesse qu'il est loin de mériter. Brutus étoit un homme présomptueux, vain, avide, ingrat et tourmenté d'une secrète ambition; et Plutarque a fait preuve de peu de jugement en le représentant comme un modèle. Il suffit pour le juger, de lire sa correspondance avec Cicéron, qui nous a été conservée. Plutarque s'est laissé égarer par les mémoires d'un partisan fanatique de Brutus, savoir *Bibulus*, fils que Porcia, femme de Brutus, avoit eu d'un premier mari. Il a suivi, dans le récit de la conjuration contre la vie de César, un Grec nommé *Empylus*, auteur d'un mémoire sur la mort de César. C'étoit encore un ami intime de Brutus. Pour l'histoire de la guerre civile avec les triumvirs, il a eu pour guides deux intimes amis de Brutus, qui ont écrit l'un et l'autre l'histoire

de cette guerre, savoir *P. Volumnius* et *Messala Corvinus*. Les partisans de Brutus ne sont pourtant pas les seuls historiens que Plutarque ait consultés : il cite aussi les Mémoires d'*Auguste*, *Valère-Maxime* et *Nicolas* de Damas.

Marc-Antoine. La Vie de Marc-Antoine est une des plus intéressantes que nous devions à Plutarque : elle renferme une foule de choses que nous ignorerions absolument sans lui. Tel est l'état de l'Egypte sous la dernière Cléopatre ; telle est l'expédition de son amant contre les Parthes ; telle est enfin la mort tragique de cette reine. Il est donc nécessaire, pour se rendre raison du degré de confiance qu'il peut mériter, de remonter aux sources où il a puisé. Sous ce rapport, il faut diviser la Vie d'Antoine en deux parties, dont la première finit avec le quinzième chapitre. Dans cette partie, Plutarque s'est servi des discours que *Marc-Antoine* lui-même avoit publiés en réfutation des Philippiques de Cicéron, ainsi que des Mémoires de *Jules César* sur la guerre civile. La seconde partie renferme les dernières quatorze années de la Vie de Marc-Antoine. Il saute aux yeux que le principal guide de Plutarque, dans cette partie, a été un ennemi de Marc-Antoine ; et l'on s'aperçoit facilement que cet ennemi n'est autre qu'*Auguste* lui-même ; car on y trouve une foule de choses que lui seul pouvoit savoir. Avec le chapitre 37 commence cependant une section pour laquelle Plutarque ne pouvoit rien trouver dans les mémoires

d'Auguste : c'est l'histoire de l'expédition contre les Parthes qui est évidemment empruntée du récit d'un témoin oculaire. Ce témoin est *Q. Dellius*, qui commandoit une partie de l'armée, et a écrit l'histoire de cette guerre, ouvrage connu à Plutarque, puisqu'en parlant de ce Dellius, il lui donne l'épithète d'historien. Le même écrivain est cité par Strabon dans la description de l'Arménie, où quelques éditions ont la mauvaise leçon d'Adelphius. Il a probablement écrit en latin. Avec le 53ᵉ. chapitre, nous lisons de nouveau un extrait des Mémoires d'Auguste; cependant, le récit des dernières heures de Cléopatre, ou les chapitres 86 et 87 sont tirés de la relation d'*Olympus*, médecin de cette princesse.

M. Tullius Cicero. Le principal guide de Plutarque, dans la Vie de Cicéron, a été *Tiro*, l'affranchi de celui-ci, qui a soigné la collection de ses lettres, ainsi qu'un recueil de ses bons mots, et écrit sa vie. Les neuf premiers chapitres en sont tirés. On ne peut douter que les chapitres 10-20, où Plutarque rapporte la conjuration de Catilina, ne soient un abrégé des mémoires de Cicéron sur son consulat; on y reconnoît plus d'une fois jusqu'à ses expressions. On sait que cet ouvrage étoit écrit en grec. Les chapitres suivans, jusqu'au quarante-troisième, sont de nouveau pris de Tiro. Depuis le chapitre 43, Plutarque donne un extrait des Mémoires d'Auguste, dans lesquels il a pris nommément ce qu'il dit de la répugnance que le

triumvir éprouva de consentir à la mort de Cicéron. Le récit de cette mort est de nouveau pris dans Tiro.

Jules César. La Vie de Jules César ne renferme rien qui ne soit connu d'ailleurs : il existoit une foule de Vies de ce dictateur écrites par *Hirtius*, *Corn. Balbus*, *C. Oppius*, *Asinius Pollio*, que Plutarque a sans doute consultées, comme il a fait de *Tite-Live* et *Strabon*. *Empylus*, l'ami de Brutus, lui a fourni les détails sur la conspiration de celui-ci et sur la mort de César.

Galba et *Othon*. Ces deux biographies ne font pas partie des Vies parallèles. Elles appartiennent probablement à un autre recueil qui étoit consacré à la vie des empereurs. Plutarque dit qu'il a consulté beaucoup d'auteurs ; mais il ne cite que *Cluvius Rufus*, écrivain que Tacite nomme avantageusement. Rien n'indique qu'il ait connu Suétone et Tacite.

En résumé, on peut dire qu'à l'exception peut-être de ces deux derniers écrivains, Plutarque a consulté dans ces Vies tous les historiens existans ; qu'il ne les a pas suivis aveuglément, mais qu'il a pesé leurs rapports dans la balance de la justice, et choisi dans les récits contradictoires ceux qui lui paroissoient les plus vraisemblables. Il a souvent fait preuve de jugement ; mais sa manière de voir est celle d'un homme de cabinet, étranger à l'administration de l'état, et qui se laisse facilement prévenir par de grands noms et par certaines idées

abstraites qui séduisent l'homme inexpérimenté, mais qui rentrent dans le néant aussitôt qu'on veut leur donner de la réalité

Les autres ouvrages [1] historiques de Plutarque sont les suivans :

1°. *Questions romaines*, Ῥωμαϊκὰ, ἢ Αἰτίαι ῥωμαϊκαί. Ce sont des recherches sur quelques usages des Romains, par exemple, pourquoi, lors de la célébration du mariage, on dit à la jeune épouse de toucher l'eau et le feu ? Pourquoi, dans la même cérémonie, on allume cinq cierges, ni plus ni moins ? Pourquoi les voyageurs qui, ayant passé pour morts, reviennent chez eux, ne peuvent entrer dans leur maison par la porte, mais sont obligés d'y descendre par le toit ? Pourquoi les femmes baisent leurs parens sur la bouche ? Pourquoi les donations entre maris et femmes sont prohibées ? Pourquoi on se couvre la tête en adorant les dieux ? Pourquoi l'année commence avec le mois de janvier ? Pourquoi les trois parties du mois ne renferment pas le même nombre de jours ? Pourquoi on ne quitte pas la ville le lendemain des calendes, des nones et des ides ? Pourquoi la vieille monnoie portant d'un côté la tête de Janus, a sur le revers un vaisseau ou une partie de vaisseau ? et d'autres questions archéologiques de ce genre, qui, si elles paroissent micrologiques, ne laissent pas que d'intéresser les antiquaires. Cet ouvrage est aussi cité sous le titre de Problêmes.

[1] Vol. VII de l'édition de *Reiske*.

2°. *Helléniques* ou *Questions grecques*, Ἑλληνικὰ, ἢ Αἰτίαι ἑλληνικαί. Des discussions semblables sur des points d'antiquité grecque; par exemple, ce que c'est que l'Onobatis des Cuméens, l'Hypeccaustrie des Soliens, les Amnémones et l'Aphester des Cnidiens, les Chréstes des Arcadiens et Lacédémoniens, etc.? Pourquoi, aux Thesmophories, les femmes Erétriennes sèchent leurs viandes au soleil, au lieu de les rôtir au feu? Pourquoi un des fleuves de la Béotie porte le nom de Scamandre? Quelle est l'origine de divers proverbes? Il faut observer que la plupart de ces questions ne sont résolues que par d'autres questions.

3°. *Parallèles tirés de l'histoire grecque et de l'histoire romaine*, Περὶ παραλλήλων Ἑλληνικῶν καὶ Ῥωμαϊκῶν. Pour faire voir que certains événemens de l'histoire grecque qui paroissent fabuleux, méritent toute confiance, l'auteur leur oppose des événemens analogues de l'histoire romaine. Cet ouvrage est indigne de Plutarque, et probablement supposé. Il n'a d'autre mérite que de nous avoir conservé un bon nombre de fragmens d'historiens grecs qui nous sont inconnus, ou dont au moins les ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Tels sont *Agatharchide* de Samos, auteur de Persiques [1]; les histoires d'*Aristide* de Milet, qui ne nous est connu que comme l'inventeur des Contes milésiens; *Chrysermus* de Corinthe, auteur de Péloponnésiaques, d'Indiques en quatre-vingts livres

[1] Voy. toutefois vol. III, p. 391, note.

au moins, et d'un traité sur les Fleuves; *Trisimaque*, auteur d'Origines de villes (Κτίσεις) *Alexarchus*, qui avoit écrit des Italiques cité aussi par Servius; *Théotimus*, auteur d'une histoire portant le même titre; *Critolaüs*[1]; *Clitonymus*, auteur d'Italiques et de Sybaritiques; il avoit aussi écrit des Tragiques, qui étoient probablement un recueil des sujets traités par les anciens poëtes tragiques; *Ctésiphon*, dont Plutarque cite les Béotiques; *Nicias* de Malea, auteur d'un ouvrage historique dont le titre même nous est inconnu; *Théophile*, qui avoit écrit des Italiques et des Péloponnésiaques: Josephe[2] le nomme parmi les historiens qui avoient parlé des Juifs; *Pythoclès* de Samos: Plutarque et St. Clément d'Alexandrie citent ses Italiques; le dernier se réfère aussi à ses Géorgiques et à son traité de la Concorde (περὶ Ὁμονοίας); *Méryllus*, auquel on devoit des Béotiques et des Italiques; *Clitophon* de Rhodes, auteur d'Indiques, en dix livres au moins, de Celtiques ou Galatiques (Γαλατικὰ), d'Italiques et d'Origines; *Demaratus*, qui avoit écrit sur les fleuves, sur l'Arcadie et sur la Phrygie; *Dercyllus*, dont sont cités les Italiques, les Etoliques, les Argoliques, les Origines, un traité des Satyriques, d'autres des Montagnes, des Pierres; *Socrate*, qui avoit écrit l'histoire des Thraces; *Dositheus*, auteur de Siciliques, de Lydiaques,

[1] Voy. vol. III., p. 235.

[2] Contra Apion. lib. I.

de Pélopides. Plutarque cite encore les Italiques et les Métamorphoses de *Dorothée;* les Métamorphoses de *Théodore;* les Libyques d'*Hégésianax* d'Alexandrie, qui a aussi écrit des Troïques auxquels Athénée se réfère; les Italiques d'*Aristoclès :* probablement ce Rhodien dont parle Strabon [1], et que cite Varron [2]; les Nésiotiques (l'histoire des îles) et les Macédoniques d'*Aretades* de Cnide; les Tyrrhéniques de *Sostrate;* les Italiques de *Chrysippe*, ceux d'*Agésilas;* le recueil mythologique d'*Aristodème*, probablement du grammairien d'Alexandrie [3] l'H istoire de *Zopyrus* de Byzance; les Péloponnésiaques de *Pyrandre;* enfin, un ouvrage d'*Agathon* de Samos, qui, commie on le sait par le traité de Plutarque, des Fleuves, avoit écrit des Scythiques et Περὶ Ποταμῶν, des Fleuves.

4°. *De la Fortune des Romains*, Περὶ τῆς Ῥωμαίων τύχης.

5° et 6°. *Deux Discours sur la fortune et la valeur d'Alexandre*, Περὶ τῆς Ἀλεξάνδρου τύχης ἢ ἀρετῆς. Voici le jugement que le baron de Sainte-Croix a porté de ces trois discours. « Plutarque prit les sophistes pour modèles dans les ouvrages de sa jeunesse, qui sont remplis d'emphase et d'hyperboles. Il nous en reste trois assez remarquables. Dans l'un il veut prouver qu'Alexandre devoit ses succès à lui-même, et non à la fortune, dont il a

[1] L. XIV, p. 655. (Ed. *Tzschuck.* V, p. 611.)
[2] De lingua lat., lib. IX, p. 179 ed. *Bipont.*
[3] Voy. vol. III, p. 190; IV, p. 54.

été appelé, avec raison, le jouet prématuré (τύχης ἄωρον γενόμενος παίγνιον). Ce prince lui adresse la parole, et raconte lui-même tous les périls auxquels elle l'a exposé. Plutarque montre ensuite toutes les difficultés que le conquérant eut à vaincre, et ajoute que ses grandes qualités suppléèrent à la modicité ou au défaut de ses ressources..... Dans un second discours, il assure que ses vertus ne sont point l'ouvrage d'une fortune aveugle et capricieuse, et que les ressources de son génie ne peuvent être regardées comme des faveurs de cette même fortune.... Ces deux discours sont précédés d'un autre qui nous en découvre le véritable objet : je veux parler de celui sur la fortune des Romains. Plutarque s'efforce d'y établir que leurs exploits ont été moins l'effet de la valeur et de la sagesse que de l'influence de la fortune; et parmi les bienfaits de cette déesse, il compte la mort inopinée d'Alexandre, menaçant l'Italie de ses armes victorieuses. A ces traits on reconnoît la jalousie et la vanité des Grecs. Depuis qu'ils étoient sous le joug de Rome, ils n'avoient cessé de rabaisser la gloire de cette république, et attribuoient ses rapides succès à une cause aveugle et inconnue. Un des motifs qui engagèrent Polybe à écrire l'histoire, fut de détromper ses compatriotes, en leur prouvant que cette prospérité étoit due, non aux caprices de la fortune, mais à la bonne conduite des Romains. Une nation revient difficilement de ses préjugés : l'orgueil qui les a fait naître en prend la

défense, et avec d'autant plus de zèle qu'il en sent toute l'injustice. Les trophées de Pompée et de César achevèrent d'irriter l'amour-propre des Grecs; ils imaginèrent alors que l'éclat des actions d'Alexandre devoit obscurcir tous les exploits des plus illustres capitaines romains, et opposèrent un seul homme à un peuple entier, comparant un règne glorieux de quelques années à des triomphes obtenus pendant près de huit cents ans. Enfin ils assurèrent que Rome n'auroit pas même soutenu la majesté d'Alexandre [1]. Il est donc évident que Plutarque, pour les confirmer dans ces idées, composa les trois discours dont je viens de parler, et qu'il ne faut point séparer [2]. »

7°. *Si les Athéniens se sont plus illustrés par la guerre ou par les sciences*, Πότερον Ἀθηναῖοι κατὰ πόλεμον ἢ κατὰ σοφίαν ἐνδοξότεροι. Le commencement et la fin manquent; le reste offre un texte très-corrompu.

8°. *Sur Isis et Osiris*, Περὶ Ἴσιδος καὶ Ὀσίριδος. Ce traité contient un très-grand nombre de notions fort curieuses sur la mythologie des Egyptiens; mais c'est un des ouvrages où l'on sent le mieux combien Plutarque manquoit de critique. Son but étoit de donner à la tradition mythologique des Egyptiens un sens philosophique, pour la justifier au tribunal de la raison : ainsi son ouvrage ne peut

[1] Tite-Live, LX, c. 18.
[2] Examen, etc., p. 83.

être employé qu'avec précaution pour l'étude de cette mythologie [1].

9°. *Abrégé de la comparaison de Menandre et d'Aristophane*, Ἐπιτομὴ τῆς συγκρίσεως Μενάνδρου καὶ Ἀριστοφάνους, probablement extrait d'un ouvrage perdu de Plutarque [2].

10°. *Sur la malignité d'Hérodote*, Περὶ τῆς Ἡροδότου κακοηθείας. C'est par un patriotisme mal entendu que le Thébain Plutarque a attaqué la véracité du père de l'histoire. Celui-ci a trouvé un défenseur victorieux dans l'abbé *Geinoz* [3].

11°. *Vie des dix Orateurs*, Βίος τῶν δέκα ῥητόρων. Cet ouvrage est évidemment supposé. Photius l'a inséré dans sa Bibliothèque, avec beaucoup d'omissions et d'additions, mais sans dire qu'il soit de Plutarque. Il en est arrivé que des critiques l'ont attribué au patriarche lui-même; ils ont pensé qu'il étoit primitivement sorti de sa plume, tel que nous le lisons dans le Myriobiblon, mais qu'ensuite quelque littérateur malhabile l'avoit défiguré en y ajoutant des erreurs, et attribué à Plutarque. Néanmoins un examen plus approfondi a démontré que

[1] Les huit ouvrages que nous venons de nommer se trouvent dans le vol. VII des Œuvres de Plutarque, édition de *Reiske*, parmi les œuvres morales où on les range ordinairement.

[2] Ce traité et les deux suivans se trouvent dans le vol. IX de l'édition de Reiske.

[3] Voy. Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XXX, XXXVI, XXXVIII, in-8°, et dans le vol. VI de la traduction d'Hérodote par *Larcher*. On ne s'attend sûrement pas à ce que nous parlions ici de la prétendue Apologie d'Hérodote par *Henri Etienne*.

c'est plutôt Photius qui a fait un extrait, en retranchant de son original, quel qu'en soit l'auteur, les détails qui lui paroissoient moins intéressans pour le siècle où il vivoit. Cette Vie des dix Orateurs porte un certain caractère d'ancienneté, et l'on n'y trouve pas de citation d'un écrivain antérieur à Denys d'Halicarnasse.

Un fils de Plutarque, nommé LAMPRIAS, a rédigé un *Catalogue* des ouvrages composés par son père, Πλουτάρχου βιβλίων πίναξ, qui est conservé en partie, et se trouve entre autres dans la Bibliothèque grecque de Fabricius.

Les Vies parallèles de Plutarque sont encore un de ces ouvrages grecs qui, après l'invention de l'imprimerie, ont été publiés dans des traductions latines, avant que quelqu'un osât entreprendre la publication des originaux. Ces Vies avoient été traduites partiellement en latin, les unes par *Franc. Philelphe*, les autres par *Jean Tortelli* d'Arezzo, bibliothécaire de Nicolas V; par *Antonio Pasini*, plus connu sous le nom de *Tudertinus*, qu'il porta d'après Todi, sa ville natale; par *Varino* de Vérone; par *Léonard Bruni* d'Arezzo, et par *Léonard Giustiniani*. Toutes ces versions furent réunies en un seul corps par *Jean-Ant. Campano*, qui les fit imprimer par *Ulric Hahn*, à Rome, probablement en 1470, en 2 vol. in-fol. Cette édition fut réimprimée immédiatement après, à Cologne ou Strasbourg, sans date et sans indication de lieu; à Rome, en 1473, par *Conr. Sweynheim* et *Arn. Pannartz*; à Venise, en 1478, par *Jenson*, et ensuite fort souvent. Ces éditions latines servirent d'original à plusieurs traductions italiennes et espagnoles.

La *première édition* du texte grec fut imprimée par *Philippe Giunta*, à Florence, 1517, in-fol., et soignée probable-

ment par *Marcellus Virgilius*, auquel au moins appartenoit le manuscrit. Elle n'est pas correcte, mais on y trouve de bonnes leçons.

La seconde et la troisième éditions furent données par les *Aldes*, c'est-à-dire par *André d'Asola* et ses fils, Venise, 1519, in-fol., sous la direction de *Marc Musurus*. Les Aldes imprimèrent deux fois les Vies dans la même année : la première fois ils copièrent Giunta; mais leur seconde édition contient des leçons bien différentes, et un texte plus pur : c'est cette dernière qui a été la base de toutes les éditions subséquentes [1], et la source de notre texte vulgaire.

Voici les principales de ces éditions :

Bâle, chez *Bebel*, 1530, in-fol., par *Simon Grynæus*; et chez *Froben*, 1560, in-fol.

Genève, 1572, en 13 vol. in-8°, par *Henri Etienne*, avec la traduction. Nous reviendrons sur cette édition, lorsque nous parlerons des éditions des Œuvres complètes de Plutarque.

Londres, 1729, 5 vol. in-4°, par *Aug. Bryan*, en grec et en latin. Cette belle édition fut achevée, après la mort de Bryan, par *Moïse Du Soul*. Les notes de Bryan et de Du Soul sont estimées. Le premier volume seul porte la date de 1729; les autres ont celle de 1723 ou 1724.

Paris, 1809-1815, 6 vol. in-8°, par *Coray*. Cette édition, toute grecque, donne une nouvelle récension du texte; les corrections sont fondées en partie sur les variantes qu'offrent les textes de Henri Etienne, de Bryan et de Reiske, ainsi que la traduction françoise d'*Amyot*, faite sur de bons manuscrits, et en partie sur des conjectures. Le texte de M. Coray est accompagné de remarques critiques et grammaticales.

M. *G.-H. Schæfer* a soigné l'édition portative des Vies de Plutarque qui fait partie, en 9 vol. in-18, de la collection de

[1] Voy. Annales de l'imprimerie des Aldes, par *Renouard*, vol. I, p. 149.

M. *Tauchnitz*, ainsi que celle de la collection de M. *Weigel*, en 9 vol. in-12.

Nous indiquerons les éditions des Œuvres complètes de Plutarque, lorsque nous aurons traité de ses ouvrages philosophiques, au chap. LXI, et parlerons alors particulièrement de celles de *J.-J. Reiske* et de *J.-G. Hutten*.

CHAPITRE LV.

Des autres Historiens du second et du troisième siècle, et de la Chronologie.

Flavius Arrien, un des auteurs de l'antiquité les plus importans pour nous, naquit, dans le second siècle de l'ère chrétienne, à Nicomédie en Bithynie. « Il fut disciple d'Epictète, et porta les armes au service des empereurs romains. Sa réputation le fit mettre, par Athènes et par plusieurs autres villes, au nombre de leurs citoyens; Rome même lui décerna cet honneur; c'est pourquoi il prit le prénom de Flavius. Il eut le gouvernement de la Cappadoce : son courage et son habileté le préservèrent du fer des Alains qui avoient fait une incursion dans l'Asie-Mineure pendant le règne d'Adrien. Il paroît que ce prince le récompensa par la dignité consulaire. La considération dont il jouit alors releva l'éclat de ses talens, et on ne peut lui en refuser beaucoup, quoiqu'ils soient inférieurs à ceux de Xénophon, son modèle, avec lequel il a bien des traits de ressemblance [1]. »

Arrien fut historien, philosophe, géographe et

[1] Ce qui, dans cet article, est placé entre guillemets est tiré de l'Examen des Historiens d'Alexandre-le-Grand, par *Sainte-Croix*.

tacticien. Cette réunion de talens et de connoissances nous fournira plusieurs fois l'occasion de revenir à lui : ici nous n'en parlerons que comme d'un des premiers historiens grecs. Son principal ouvrage est intitulé Ἱστορίαι ἀναβάσεως Ἀλεξάνδρου, *de l'expédition d'Alexandre*, en sept livres. Le titre indique déjà que l'ouvrage est une imitation de la Retraite des dix mille, par Xénophon. Ce n'est pourtant pas, comme celle-ci, le récit d'une seule campagne ; c'est l'histoire des guerres d'Alexandre depuis la mort de son père. Les sources où Arrien a puisé furent principalement les ouvrages de Néarque, Onésicrite, Mégasthène, Ptolémée fils de Lagus, et Aristobule, tous auteurs contemporains de ce prince, mais dont les livres ne sont pas parvenus jusqu'à nous[1]. Il est ainsi devenu la principale source de l'histoire de ce temps ; et son amour pour la vérité, qui perce dans toute sa narration, nous rend son ouvrage très-précieux. « Il est, à tous égards, le premier parmi les historiens d'Alexandre qui nous restent, et presque toujours il doit l'emporter sur eux, lorsqu'il s'agit d'opérations militaires ; elles ne sont complètes que dans son ouvrage, et lui seul a su les raconter. »

« Le siècle d'Arrien fut celui des imitateurs, et un petit nombre d'écrivains seulement, tels que Plutarque, Lucien et Galien, eurent un style caractéristique, et qu'on peut dire à eux. La diction d'Arrien est, en quelque sorte, calquée sur celle

[1] Voy. ci-dessus, chap. XXXVI.

de Xénophon ; du moins en approche-t-il le plus près qu'il est possible en traitant des sujets différens. Moins élégant que son modèle, il n'en a pas les grâces. Quoiqu'en général il soit fort clair, on s'aperçoit pourtant de cette gêne et de ce défaut de naturel, presque inévitables dans les imitations. Arrien est encore recommandable par l'ordre et l'arrangement des mots; mais sa narration n'est ni animée, ni dramatique comme celle de Xénophon. La précision d'Arrien ne le rend jamais obscur; sa simplicité est plus l'effet de l'art que de la nature, en quoi il diffère encore de Xénophon. S'il emploie des termes nouveaux, ils sont toujours intelligibles, et ne nuisent point à la clarté, son mérite principal. Il manque d'élévation, et souvent tombe trop bas lorsque la phrase est toute entière de lui et qu'il cesse un instant d'imiter. Cependant la lecture de ses ouvrages ne cause ni ennui, ni fatigue. »

Un second ouvrage d'Arrien, ἡ Ἰνδική, *les Indiques*, forme le complément du premier, et peut en être regardé, en quelque sorte, comme le huitième livre. Dans cet ouvrage, Arrien rassembla des détails précieux sur les mœurs et les usages des Indiens, et y inséra l'extrait de l'importante relation du voyage de Néarque [1]. Au lieu de l'atticisme qu'on remarque dans le premier ouvrage, il emploie dans celui-ci, par envie d'imiter les anciens, ou parce que le genre de cette composition sem-

[1] Voy. vol. III, p. 208 et 380.

bloit l'exiger, le dialecte ionique qui, de son temps, n'étoit plus en usage.

Quelques ouvrages historiques d'Arrien sont perdus, aux extraits près que Photius en a faits. Ce sont ses *Parthiques*, Παρθικὰ, ou histoire de la guerre des Romains contre les Parthes, sous Trajan, en dix-sept livres; ses *Alaniques*, Ἀλανικὰ, ou guerre des Alains, dont un fragment a été conservé sous le titre de *la Tactique* d'Arrien[1]; son *Histoire de ce qui s'est passé après la mort d'Alexandre-le-Grand*, Τὰ μετὰ Ἀλέξανδρον, en dix livres; son *Histoire de Dion de Syracuse*, ses *Bithyniaques*, Βιθυνιακὰ, ou histoire de la Bithynie, en huit livres, depuis l'époque fabuleuse jusqu'à la réunion de ce pays à l'empire romain : cet ouvrage étoit écrit en dialecte ionien, probablement parce que son contenu étoit en partie mythologique[2]. Enfin, Arrien avoit écrit la *Vie de Tillibore*, fameux brigand.

Nous parlerons ailleurs de son *Periple*, et de ses ouvrages philosophiques.

La principale source où nous aurions pu puiser des détails sur la vie d'Arrien, sa biographie par *Dion Cassius*, est tarie par la perte de cet ouvrage.

Tous les manuscrits des ouvrages historiques d'Arrien qu'on connoisse, sont défectueux dans le

[1] Nous en parlerons plus bas, au chap. LXIX.

[2] Cette circonstance est connue par EUSTATHE, ad Iliad. VIII, p. 691, ed. Rom. Je dois cette citation à M. *Passow*. Voy. *Ersch* und *Gruber* Allg. Encyclopædie der Wissenschaften u. Künste, vol. V, p. 405.

7e livre de l'Expédition d'Alexandre; preuve qu'ils proviennent tous d'un même original. Néanmoins, parmi ces manuscrits, il y en a un qui se distingue de tous les autres, par sa pureté; il se trouve à Florence.

Entre les années 1410 et 1437, *Pierre-Paul Vergerius* traduisit en latin, par ordre et pour l'usage de l'empereur Sigismond, l'Expédition d'Alexandre par Arrien : cette traduction existe manuscrite au Vatican; mais elle n'a jamais été imprimée.

Une copie de cette traduction fut envoyée en Espagne. Alphonse V, roi d'Arragon, mécontent du travail de Vergerius, chargea un Génois, nommé *Barth. Facius*, d'en faire une autre. Après la mort de Facius, *Jacques Curulus*, un de ses amis, acheva ce travail, auquel *Théodore de Thessalonique* et *Nic. Sagondinus* avoient aussi eu quelque part. *Sigismond Golphus Pergolanus* publia cette traduction à Pesaro, chez Jér. de Soncino, 1508, in-fol. Elle fut réimprimée plus correctement à Bâle, 1539, in-8°, et ailleurs. Elle n'est pas estimée.

Victor Trincavelli soigna la *première édition* du texte, que *Barth. Zanetti* imprima à Venise, 1535, in-8°, d'une manière très-peu correcte.

Nicolas Gerbel la fit réimprimer plus correctement par *Jean Oporin*, à Bâle, 1539, in-8°, avec la traduction de Facius. Il sépara les sixième et septième livres qui, dans l'édition de Venise, n'en forment qu'un seul.

Bonaventura Vulcanius corrigea le texte de Gerbel d'après un manuscrit, et rédigea une nouvelle traduction. *Henri Etienne* l'imprima à Paris, 1575, in-8°.

La quatrième édition fut donnée par *Nic. Blancard*, Amst. 1688, in-8°. Le texte est corrigé d'après quelques manuscrits

qui n'étoient pas d'un grand mérite; la traduction de Vulcanius est aussi corrigée. Le commentaire est prolixe.

La cinquième, avec un texte corrigé sur cinq manuscrits, parmi lesquels étoit celui de Florence, avec la traduction de Vulcanius et des notes savantes, fut publiée par *Jacq. Gronove*, à Leide, 1704, in-fol. On regrette que l'éditeur ne se soit pas borné à faire copier le manuscrit de Florence, au lieu de constituer son texte en choisissant les leçons tantôt dans ce manuscrit, tantôt dans un autre. Heureusement il a fourni la collection complète de ses variantes.

Cette édition servit de base à celle de *Conr.-Arn. Schmidt*, qui parut à Amsterdam en 1757, in-8°, avec les notes et un index de *George Raphelius*. C'est une édition bonne et correcte.

M. *Aug.-Chr. Borheck* publia, en 1792, à Lemgow, in-8°, l'Expédition d'Alexandre, comme premier volume d'une édition des œuvres d'Arrien. Ce volume fourmille de fautes d'impression : il y manque des lignes entières.

La meilleure édition qui existe jusqu'à présent est celle de M. *Benj.-Fréd. Schmieder*, Leipzig, 1798, in-8°. Son texte est corrigé d'après l'Apparatus criticus de Gronove, et surtout d'après les variantes du manuscrit de Florence. Il est accompagné de deux sortes de notes, courtes et bonnes, les unes critiques, les autres interprétatives. Il n'y a pas de traduction, mais un glossaire complet. Dans la préface, M. Schmieder a tracé le plan d'une grande édition critique : c'est un travail qui reste à faire.

Arrien est aussi entré dans la collection de M. *Tauchnitz*.

Les *Indiques* se trouvent, tantôt comme huitième livre, tantôt comme ouvrage particulier, dans toutes les éditions dont nous venons de parler, excepté dans celles de MM. *Borheck* et *Schmieder*. *Hudson* plaça dans ses Petits Géographes le Periple de Néarque, ou les chap. 20 et suivans des Indiques, avec une dissertation de *H. Dodwel*, contre l'authenticité de ce journal de Néarque, qui, d'après lui, a été forgé par Arrien.

Le texte de Hudson est corrigé d'après un manuscrit de la bibliothèque Bodleïenne qui ne paroît pas inférieur à celui du Vatican.

M. *B.-Fr. Schmieder* donna à Halle, 1798, in-8°, une bonne édition des Indiques, ayant un texte corrigé d'après les variantes du manuscrit de Florence qui se trouvent dans l'édition de Gronove, et d'après l'édition du Journal de Néarque par Hudson; le texte est accompagné de la version de Vulcanius, également corrigée, et de bonnes notes critiques, historiques et géographiques. M. Schmieder y a joint aussi la Dissertation de *H. Dodwel*, et la traduction latine de la Défense d'Arrien par *Guill. Vincent*, tirée de l'ouvrage intitulé: The Voyage of Nearchus from the Indus to the Euphrates, etc. London, 1797, in-4°, dont *Billecocq* a donné une traduction françoise, Paris, 1799, 3 vol. in-8°.

En 1809, M. *A.-Ch. Borheck* donna, comme second volume des œuvres d'Arrien, les Indiques et autres ouvrages géographiques de cet écrivain.

Il existe dans les cartons de M. *God. Schweighæuser*, fils, à Strasbourg, un travail complet, critique, philologique et géographique sur les Indiques, dont il s'occupe depuis plus de dix ans.

AMYNTIANUS qui a vécu sous Antonin-le-Pieux, ne nous est connu que par Photius qui le juge très-défavorablement, et ne donne aucun extrait de ses ouvrages. Il avoit écrit la *Vie d'Alexandre*, dédiée à Antonin, celle d'*Olympias*, et d'autres biographies dans le genre de Plutarque, comme de *Philippe de Macédoine et d'Auguste*, de *Denys l'ancien et de Domitien.*

JASON *d'Argos*, grammairien ou littérateur du second siècle, avoit écrit *sur la Grèce* un ouvrage

en quatre livres qui comprenoit les temps anciens; la guerre contre les Mèdes, les exploits d'Alexandre jusqu'à sa mort, et ceux d'Antipater, et finissoit à la prise d'Athènes. Il écrivit aussi un traité sur *les Sacrifices d'Alexandre* dont Athénée cite le troisième livre.

CEPHALÆON, dont on ignore la patrie[1], fut exilé par Adrien, en Sicile. Il y écrivit, avec beaucoup de précision, un *Abrégé de l'histoire universelle*, Σύντομος ἱςορικὸς, depuis Ninus jusqu'à la mort d'Alexandre; ouvrage écrit, comme l'histoire d'Hérodote, en dialecte ïonien; comme elle, divisé en neuf livres dont chacun portoit le nom d'une Muse: c'étoit le fruit d'immenses recherches et la quintessence de plus de mille volumes qu'il avoit consultés. Dans le sixième livre, Céphaléon s'occupoit de l'histoire d'Alexandre-le-Grand: cette circonstance nous est connue par Photius. Ce bibliographe n'a consacré à Céphaléon qu'un article très-court; mais dans la notice qu'il donne des *Mélanges* du sophiste Sopater, il dit que le deuxième livre de ce recueil renfermoit l'*Erato* de Céphaléon, où se trouvoit l'histoire du héros macédonien.

APPIEN *d'Alexandrie* vécut à Rome sous Trajan, Adrien et les Antonins. Il y exerça d'abord l'état d'avocat, et fut ensuite *procurateur*, ou administrateur des revenus du fisc dans les provinces. Son *Histoire de Rome*, Ῥωμαϊκὰ ou Ἱςορία ῥωμαϊκὴ, en

[1] Suidas dit qu'il étoit de Gergithe; mais il le confond avec Céphalon. Voy. vol. II, p. 184.

vingt-quatre livres, n'existe plus en entier : elle embrassoit l'histoire de la république jusqu'à Auguste, dans un ordre qu'Appien lui-même explique dans sa préface. Il dit qu'en lisant les ouvrages qui traitent de l'histoire romaine, il a été fatigué d'être obligé de se transporter sans cesse d'une province à l'autre, à mesure que la scène des événemens changeoit; de passer ainsi de Carthage en Espagne, d'Espagne en Sicile, et de là en Macédoine, d'où il lui étoit force de retourner à Carthage. Pour remédier à cet inconvénient, inséparable du synchronisme, il réunit dans des corps d'histoire les événemens qui se sont passés dans un même pays : c'est ainsi que prirent naissance les divers livres qui composent son ouvrage, où les faits sont rapportés, non dans un ordre chronologique ou par époques principales, mais bien d'après les pays où ils s'étoient passés. Des cinq premiers livres nous n'avons que des fragmens. Le premier, qui étoit intitulé Ῥωμαϊκῶν βασιλικὴ, contenoit l'histoire des sept rois de Rome; les quatre suivans étoient intitulés Ἰταλικὴ, Σαμνιτικὴ, Κελτικὴ, Σικελικὴ καὶ Νησιωτικὴ, c'est-à-dire *Guerres* des Romains *en Italie, avec les Samnites, avec les Gaulois, et en Sicile*, ainsi que *dans les autres îles*. Le sixième livre, intitulé Ἰϐηρικὴ, renferme l'histoire des *Guerres d'Espagne;* le septième, Ἀννιϐαλικὴ, celle des *Guerres avec Annibal;* le huitième, Λιϐυκὴ, Καρχηδονικὴ καὶ Νουμιδικὴ, les *Guerres Puniques;* du neuvième, Μακεδονικὴ, qui contenoit les *Guerres de Macédoine*, il ne reste que des frag-

mens; le dixième, Ἑλληνικὴ καὶ Ἰωνικὴ, *des Guerres de la Grèce et de l'Asie-Mineure*, est entièrement perdu; du onzième, Συριακὴ καὶ Παρθικὴ, la première partie, l'histoire des *Guerres de Syrie*, reste seule; la seconde, des *Guerres avec les Parthes*, est perdue : à la vérité, cette lacune est remplie dans les manuscrits, mais ce morceau n'est pas d'Appien; c'est une misérable compilation moderne. Le douzième livre, Μιθριδατικὴ, renferme les *Guerres de Mithridate*. Dans les neuf livres suivans (treize à vingt-un), Ἐμφυλίων, Appien donna l'histoire des *Guerres civiles* depuis Marius et Sylla jusqu'à la bataille d'Actium et à la conquête de l'Egypte, qui en fut la suite. Les cinq premiers sont restés; ils contiennent, par forme d'introduction, l'histoire de tous les troubles qui ont agité la république romaine, depuis la retraite du peuple au Mont-Sacré jusqu'à la défaite de Sextus Pompée. Le vingt-deuxième livre, intitulé Ἑκατονταετία, contenoit *l'histoire des premières cent années de la domination des Césars*; il ne nous en reste que la préface, d'après laquelle il paroît que ce livre renfermoit aussi ce que de nos jours on auroit appelé une statistique de l'empire romain, et cette perte est beaucoup à regretter. Le vingt-troisième livre, Δακικὴ ou Ἰλλυρικὴ, contient les *Guerres d'Illyrie*. Le vingt-quatrième, Ἀραβικὴ, des *Guerres d'Arabie*, est perdu. Il résulte de cette liste, qu'il nous reste en tout dix livres de cet ouvrage, en regardant le onzième comme complet.

L'ouvrage d'Appien n'est sans doute qu'une compilation, puisqu'il ne contient que des récits tirés d'autres livres, et dont l'auteur n'a pas été témoin; mais il n'en est pas moins important, parce qu'un grand nombre des sources où Appien a puisé sont taries pour nous, et que, pour quelques époques de l'histoire romaine, il est notre seule autorité. Les détails dans lesquels il entre sur les événemens des guerres, en rendent la lecture intéressante pour les militaires. D'ailleurs, en mettant à part la défectuosité du plan, qui ne fait pas l'éloge du jugement de l'auteur, son travail ne manque ni de critique, ni de discernement : il ne s'est pas contenté de réunir les extraits tels qu'il les a pris dans ses devanciers, mais il les a rédigés à sa manière. Le reproche le plus grave qu'on puisse lui faire, c'est sa partialité en faveur des Romains. Son style est formé sur celui de Polybe, mais il est resté bien au-dessous de son modèle.

« Il faut avouer, dit un membre de l'Académie françoise [1], que les cinq livres d'Appien qui nous restent des Guerres civiles, sont un des monumens les plus précieux qui nous soient parvenus de l'antiquité. Si ce morceau étoit perdu, une foule de détails curieux nous seroient restés inconnus. Appien descend, dans cette partie de son ouvrage, jusqu'aux moindres particularités. Son récit est simple et sans ornement; mais il porte tellement

[1] M. *Michaud*, dans l'art. *Appien* de la Biogr. universelle.

l'empreinte de la vérité, qu'on croit être témoin des événemens qu'il raconte. Ses chapitres sur les proscriptions de Marius et de Sylla, sur celles des triumvirs, seront toujours une lecture attachante pour ceux qui ont eu le malheur d'étudier le cœur humain à l'école des révolutions. Montesquieu a beaucoup profité de la lecture d'Appien; à l'aide du récit de l'historien, il peint à grands traits la corruption des Romains; mais le simple et véridique Appien la décrit peut-être d'une manière plus énergique : car, après avoir peint tous les crimes qu'enfantent l'ambition et l'avarice, il consacre un chapitre aux vertus qui se montrèrent au milieu du désordre général; et, dans ce chapitre, il ne trouve à louer que la conduite des femmes et des esclaves. »

Une mauvaise traduction latine d'Appien, rédigée par *Pierre Candide Decembrio*, secrétaire du pape Nicolas V, fut imprimée en 1472, à Venise, par *Windelin de Spire*, in-fol., et en 1477, in-4°, dans la même ville, par *Ben. Pictor* et *Erh. Ratdolt.* Une seconde traduction, par *Franç. Philelphe*, n'a jamais été imprimée, et est probablement perdue.

La *première édition* d'une partie au moins du texte grec (savoir la préface d'Appien, l'Abrégé du quatrième livre, le 8e livre et les livres 11 à 17), fut publiée par *Charles Etienne* et son frère *Robert* (quoique celui-ci ne se soit pas nommé), Paris, 1551, in-fol., d'après deux manuscrits qui se trouvent aujourd'hui à la bibliothèque du roi de France. Ces deux manuscrits qui ne sont pas antérieurs au 16e siècle, sont extraordinairement fautifs et défectueux, et l'édition n'est pas faite avec le soin qu'on avoit droit d'attendre.

Sigismond Gélénius, homme très-savant, fit une nouvelle traduction de la partie alors connue de l'ouvrage d'Appien; elle parut après sa mort, à Bâle, 1554, in-fol. Ce traducteur a souvent corrigé avec beaucoup de succès les leçons vicieuses de Charles Etienne, sans qu'il eût l'avantage de pouvoir recourir à des manuscrits.

Henri Etienne ayant apporté d'Italie un très-mauvais manuscrit des livres 6 et 7, les publia avec Memnon, etc., Paris, 1557, in-8°.

Fulvio Orsini donna dans ses Excerpta de Legationibus, Anvers, 1582, in-8°, les fragmens des neuf premiers livres.

Henri Etienne soigna ensuite une édition complète de tout ce qui nous reste d'Appien, avec la traduction de Gélénius, Genève, 1592, in-fol. Ayant jugé superflu de recourir encore une fois aux manuscrits dont Charles, son oncle, s'étoit servi, les fautes de l'édition de 1551 passèrent dans la sienne, excepté quelques-unes qu'il corrigea par conjecture.

La dernière année du seizième siècle, *Dav. Hoeschel* publia à Augsbourg, in-4°, le vingt-troisième livre, renfermant les guerres d'Illyrie, dont jusqu'alors on ne connoissoit qu'un fragment.

L'édition de Henri Etienne fut réimprimée en 1670, à Amsterdam, en 2 vol. in-8°. Cette réimpression porte le nom d'*Alex. Tollius;* mais ce savant n'a fait autre chose que de corriger les épreuves, sans toutefois faire disparoître les fautes qui avoient échappé à Etienne; bien au contraire, il en commit un grand nombre de nouvelles. Il y ajouta des notes; et comme il eut soin de supprimer les noms de *H. Etienne*, de *Jacq. Palmer*, de *Janus Rutgersius*, de *Jos. Scaliger* et de *Sam. Bochart*, auxquels il en emprunta la plus grande partie, il est arrivé qu'on lui en a souvent fait honneur. Il fit deux fautes très-graves : ignorant apparemment l'existence du volume publié en 1599, par Hoeschel, il ne donna que le fragment du 23ᵉ livre, ou de la Guerre d'Illyrie, qui se trouvoit déjà dans l'édition de Henri Etienne, et à la place des Extraits

des Ambassades publiés à Anvers par Orsini, qui y auroient été à leur place, il y inséra les Extraits des Vertus et des Vices, ou ce qu'on appelle les fragmens de Peiresc, avec les notes de Henri de Valois.

Ce fut dans cet état imparfait que se trouvoit Appien pendant plus d'un siècle. Il étoit réservé à M. *J. Schweighæuser* de le tirer de l'oubli dans lequel il étoit tombé. En rétablissant, à l'aide des manuscrits, la pureté du texte, en remplissant les lacunes que la négligence des précédens éditeurs y avoit laissé subsister, et en l'éclairant par le flambeau de la critique, M. Schweighæuser a vengé la mémoire d'Appien du mépris qu'on avoit injustement conçu pour cet écrivain.

Cet éditeur a pu se servir, pour le rétablissement du texte tronqué en tant d'endroits, d'un excellent manuscrit de la bibliothèque d'Augsbourg (le même d'après lequel Hœschel avoit publié les Illyriques); il a conféré ou fait conférer un troisième manuscrit de la bibliothèque de Paris, inconnu aux Etiennes, ceux du Vatican, de Florence, de Venise. Moyennant ce travail, il a parfaitement rétabli les passages misérablement corrompus de cet auteur; il a eu le bonheur surtout de recevoir, de la part du dernier électeur de Bavière, un manuscrit précieux, avec lequel il a rempli une grande lacune de l'histoire des guerres Puniques, qui se trouvoit dans tous les autres manuscrits d'Appien, même les plus anciens. Ce morceau forme les chapitres 56 à 59 du huitième livre. M. Schweighæuser a aussi publié des fragmens d'Appien, que renferme l'ouvrage inédit d'un ancien grammairien, conservé à la bibliothèque de Saint-Germain. Enfin M. Schweighæuser a eu à sa disposition des notes de *Sam. Musgrave*, qui, ayant formé le projet de donner une édition d'Appien, avoit jeté beaucoup de remarques sur la marge d'un exemplaire de l'édition de Charles Etienne. On lui a aussi communiqué des observations inédites de *Reiske*, qui avoit nourri un semblable projet. Son édition est accompagnée des variantes de tous les manuscrits qu'il a consultés, d'excellentes notes critiques très-

détaillées, et de la traduction latine fréquemment corrigée. Nous observerons, à cette occasion, que M. Schweighæuser a donné une valeur particulière à ses éditions par les excellentes traductions latines qu'il y a ajoutées. Il a fallu pour cela corriger les anciennes versions, ou plutôt les refaire presque tout à neuf; travail bien méritoire, et plus utile qu'il ne paroît au premier abord. Un grand nombre de personnes qui ne sont pas très-familiarisées avec la langue grecque, s'attachent principalement aux traductions latines; des hommes savans même y recourent volontiers pour l'intelligence de passages difficiles, pour lesquels elles tiennent souvent lieu de commentaires.

L'édition de M. Schweighæuser parut à Leipzig en 1785, en 3 vol. in-8°. *L.-H. Teucher* s'avisa d'en donner une espèce d'abrégé, Lemgo, 1796, 2 vol. in-8°. C'est un travail d'autant plus mauvais, qu'au lieu de se contenter d'extraire et de copier, Teucher y a voulu mettre du sien.

Appien a été réimprimé à Leipzig, 1818, en 4 vol. in-16, pour la collection de M. *Tauchnitz*.

DION CASSIUS COCCEJANUS, fils de Cassius Apronianus, sénateur romain, naquit 155 ans après J.-C., en Bithynie [1]. Il passa la plus grande partie de sa vie à Rome, dans les fonctions publiques. Il fut sénateur sous Commode, gouverneur de Smyrne après la mort de Septime Sévère auquel il avoit déplu, et sous le règne duquel il n'obtint pas d'emploi. Ensuite il fut consul, proconsul en Afrique et en Pannonie. Alexandre Sévère avoit pour lui la plus haute estime, et le nomma son collègue au

[1] Il s'appeloit proprement CASSIUS; il prit les deux autres noms comme descendant, par sa mère, de Dion Chrysostome.

consulat, quoique les gardes prétoriennes, irritées contre lui à cause de sa sévérité, eussent demandé sa vie. Dans sa vieillesse, il retourna dans sa patrie.

Il a publié une *Histoire romaine*, Ῥωμαϊκὴ ἱςορία, en quatre-vingts livres, fruit de vingt-deux années de recherches et de travaux : elle embrassoit une période de neuf cent quatre-vingt-trois ans, car elle alloit depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 229 après J.-C. Jusqu'à Jules-César, il ne donnoit qu'un précis des événemens; depuis cette époque, il entroit dans des détails un peu plus étendus; et, depuis Commode, il est très-circonstancié dans le récit de ce qui s'étoit passé sous ses yeux. Nous n'avons que des fragmens des trente-cinq premiers livres et une partie du trente-sixième, qui commence par l'expédition de Lucullus contre Mithridate. Les livres suivans, jusqu'au cinquante-quatrième inclusivement, sont presque entiers; le cinquante-cinquième a beaucoup de lacunes. Nous possédons ensuite les livres cinquante-six à soixante. Depuis le soixante-unième, nous n'en avons que des fragmens; mais il existe un extrait de l'histoire de Dion, qui va depuis le trente-cinquième jusqu'à la fin de l'ouvrage, et a été fait par ordre de l'empereur Michel Ducas : l'abréviateur est un moine du onzième siècle, nommé Jean Xiphilin.

Nous avons dit qu'il existe des fragmens des trente-six premiers livres; nous devons ajouter que ces fragmens sont de trois espèces.

1°. On appelle *Fragmenta Valesiana*, ceux qui,

dispersés dans divers écrivains, tels que scholiastes, grammairiens, lexicographes, ont été recueillis par *Henri de Valois*.

2°. Les *Fragmenta Peiresciana* sont des extraits considérables qu'on trouve dans la section intitulée des Vertus et des Vices, du grand recueil d'extraits, ou de cette espèce de bibliothèque portative que Constantin VI Porphyrogénète fit rédiger. Le manuscrit de ce recueil appartenoit à Peiresc.

3°. Les morceaux des trente-quatre premiers livres, conservés dans une seconde section du même ouvrage de Constantin, laquelle est intitulée Extraits des Ambassades, sont connus sous le nom de *Fragmenta Ursiniana*, parce que Fulvio Orsini en trouva un manuscrit en Sicile.

Indépendamment de ces fragmens, il reste un morceau assez étendu du *livre XXXV*, qui traite de la guerre de Lucullus contre Mithridate, et une partie plus considérable encore du *livre XXXVI*, où il s'agit de la guerre des pirates et de la campagne de Pompée contre Mithridate.

Le *livre XXXVII* nous reste, à quelques lacunes près. Il embrasse l'histoire des années 689 à 694 de Rome (65-60 avant J.-C.), c'est-à-dire l'expédition de Pompée en Ibérie; la soumission du Pont, de la Bithynie et de la Syrie; la mort de Mithridate; la conjuration de Catilina; le triumvirat de César, Pompée et Crassus.

Le *livre XXXVIII*. Les années 695 et 696 de Rome (59 et 58 avant J.-C.), ou l'exil de Cicéron,

et la guerre de Jules César contre les Helvétiens et contre Arioviste.

Le *livre XXXIX*. Les années 697-700 de Rome (57-54 avant J.-C.), la guerre de César contre les Belges; le retour de Cicéron; les gestes de Caton en Chypre; le consulat de Pompée et Crassus; les campagnes de César en Gaule, en Germanie et en Bretagne; l'expédition de Gabinus en Egypte.

Livre XL. Années 701 à 704 de Rome, 53 à 50 avant J.-C. Suite des campagnes de César; guerre de Crassus contre les Parthes; procès de Milon; commencement des démêlés entre Pompée et César.

Livre XLI. Les années 705 et 706 de Rome, 49 et 48 avant J.-C. Guerre civile jusqu'à la bataille de Pharsale.

Livre XLII. L'année 707 de Rome, 47 avant J.-C. Mort de Pompée; soumission de l'Egypte et de Pharnace; dictature de César; son expédition en Afrique.

Livre XLIII. Les années 708 à 710 de Rome, 46 à 44 avant J.-C. Défaite de Scipion et de Juba; mort de Caton; séjour de César à Rome; défaite de Pompée fils en Espagne.

Livre XLIV. Suite de l'année 710 de Rome; mort de César.

Livre XLV. Suite des années 710 et 711 de Rome, 44 et 43 avant J.-C. Discorde entre Octavien et Marc-Antoine; Philippiques de Cicéron.

Livre XLVI. Suite de l'an 711. Bataille de Mutina; deuxième triumvirat.

Livre XLVII. Année 712 de Rome, 42 avant J.-C. Proscriptions à Rome; bataille de Philippes.

Livre XLVIII. Années 713 à 717, 41 à 37 avant J.-C. Guerre de Fulvie; Sextus Pompée se rend maître de la Sicile; expédition de Ventidius contre les Parthes.

Livre XLIX. Années 718 à 721 de Rome, 36 à 33 avant J.-C. Guerre d'Octavien contre Sextus Pompée; Lepidus est dépouillé de son autorité; expédition de Marc-Antoine contre les Parthes, d'Octavien en Pannonie.

Livre L. Années 722 et 723 de Rome, 32 et 31 avant J.-C. Guerre entre Octavien et Marc-Antoine; bataille d'Actium.

Livre LI. Années 724 et 725 de Rome, 30 et 29 avant J.-C. Mort de Marc-Antoine; soumission de l'Egypte et de la Mysie.

Livre LII. Suite de la même année. Octavien délibère sur le rétablissement de la république, et prend le titre d'Imperator.

Livre LIII. Années 726 à 731 de Rome, 28 à 23 avant J.-C. Administration intérieure; guerre des Cantabres; expédition en Arabie.

Livre LIV. Années 732 à 744 de Rome, 22 à 10 avant J.-C. Soumission du Noricum et de la Rhétie; mort d'Agrippa.

Livre LV. Années 745 à 761 de Rome, 9 avant J.-C. jusqu'à 8 après J.-C. Mort de Drusus et de C. et L. César; adoption de Tibère; son expédition en Pannonie. Ce livre a une grande lacune.

Livre LVI. Années 9 à 14 de J.-C. Défaite de Varus; mort d'Auguste.

Livre LVII. Années 14 à 25 de J.-C. Règne de Tibère jusqu'à la mort de Drusus.

Livre LVIII. Années 26 à 37 de J.-C. Fin du règne de Tibère

Livre LIX. Années 37 à 41 de J.-C. Règne de Caligula.

Livre LX. Années 41 à 54 de J.-C. Règne de Claudius.

Après ce livre, nous n'avons que des fragmens; il faut s'en tenir surtout à l'abrégé de Jean Xiphilin, dont nous allons donner les argumens.

Livre LXI. Années 54 à 60 de J.-C.
Livre LXII. Années 60 à 65 de J.-C.
Livre LXIII. Années 66 à 68 de J.-C.
} Règne de Néron.

Livre LXIV. Années 68 et 69 de J.-C. Galba et Othon.

Livre LXV. Année 69 de J.-C. Vitellius.

Livre LXVI. Années 70 à 81. Vespasien et Titus.

Livre LXVII. Années 81 à 96. Domitien.

Livre LXVIII. Années 96 à 117. Nerva et Trajan.

Livre LXIX. Années 117 à 138. Adrien.

Livre LXX. Années 138 à 161. Antonin-le-Pieux.

Livre LXXI. Années 161 à 180. Marc Aurèle.

Livre LXXII. Années 180 à 192. Commodus.

Livre LXXIII. Année 193. Pertinax; Didius Julianus.

Livre LXXIV. Années 193 à 196.
Livre LXXV. Années 196 à 202. } Septimius Severus.
Livre LXXVI. Années 202 à 211.
Livre LXXVII. Années 211 à 216. Caracalla.
Livre LXXVIII. Années 216 à 218. Caracalla; Macrinus.
Livre LXXIX. Années 218 à 222. Elagabalus.
Livre LXXX. Années 222 à 229. Alexandre Severus.

Polybe a été le modèle de Dion; mais l'imitateur n'est comparable à son original ni sous le rapport de l'ordonnance et de la distribution des matériaux, ni sous celui de la profondeur des vues et de la justesse des raisonnemens. Dion manque quelquefois de critique, et souvent d'impartialité; son style est inégal. Malgré ces défauts, son ouvrage remplit plusieurs lacunes de l'histoire romaine; il est notre seul guide pour les événemens qui se sont passés de son temps.

Dion avoit aussi écrit *sur les Songes et les Prodiges qui avoient annoncé l'avènement de Septime Sévère à l'empire*. Il ne faut pas que pour cela on taxe notre historien de superstition; croire aux présages étoit conforme à l'esprit du siècle, et les patriotes cherchoient à soutenir le paganisme expirant, en opposant ses prodiges aux miracles du christianisme. On cite d'autres ouvrages de Dion qui ne sont peut-être que des parties détachées de sa grande composition.

Dion montre quelque prévention contre les philosophes. Il traite en particulier Cicéron avec une sévérité qui va jusqu'à l'injustice. On est donc surpris de lire dans Suidas qu'il avoit écrit une *Vie d'Arrien*.

Avant la première édition de Dion Cassius, il en avoit paru une traduction italienne, par *Nic. Leonicenus*, Venise, 1526, in-8°.

Ce fut *Robert Etienne* qui, le *premier*, publia cet historien en grec, Paris, 1548, in-fol., d'après un seul manuscrit très-vicieux et rempli de lacunes, qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque du roi de France. Son édition comprend un fragment du 35e livre, le 36e, auquel cependant manque la tête; ensuite les livres 37 à 58 : ce dernier est le 60e dans nos éditions modernes, parce qu'on s'est aperçu que les livres 57 et 58 de Robert Etienne étoient doubles. Ce savant fit imprimer le texte, tel que le manuscrit le donnoit, avec toutes ses fautes : aussi cette édition peut-elle être regardée comme un manuscrit, en supposant toutefois que l'éditeur ait toujours bien lu.

En 1558, *Guillaume Holzmann* ou *Xylander* fit imprimer chez *Oporin*, à Bâle, in-fol., une traduction latine de Dion, faite sur un manuscrit, et si fidèle, qu'à son aide on a pu corriger souvent le texte de Robert Etienne. Aussi *Henri Etienne* en tira-t-il parti pour revoir l'édition de son père, qu'il publia dans une nouvelle forme, et avec la version de Xylander, Genève, 1591 ou 1592 (car il se trouve des titres sous les deux dates), in-fol.

Jean Lœwenklau ou *Leunclavius* corrigea, à son tour, la traduction de Xylander, et la publia en 1593, in-8°, à Francfort, chez les héritiers Wechel. Il y ajouta la traduction de la partie de l'Abrégé de Xiphilin qui se rapporte aux livres 61 à 80, qui étoit rédigée par *Blancus*. Il y joignit encore, en

grec et en latin, les fragmens d'*Orsini*, et en grec seulement, ceux des livres 61 à 80 dont la traduction latine est intercalée dans celle de l'Abrégé. Enfin il plaça encore dans ce volume de bonnes notes sur la totalité de l'Histoire de Dion.

En 1606, les mêmes libraires firent imprimer à Hanau, en 1 vol. in-fol., une édition grecque-latine de cet historien, sur le frontispice de laquelle ils ont nommé *Leunclavius* comme éditeur. Ce savant étoit mort depuis douze ans; mais, outre que l'édition de 1606 contient tout ce qui est renfermé dans celle de 1593, les héritiers Wechel étoient en possession, à ce qu'il paroît, de notes que Leunclavius avoit écrites en marge d'un exemplaire de l'édition de H. Etienne, dont il se servoit habituellement. Au reste, l'édition de 1606 est très-fautive.

Dion Cassius ne fut pas réimprimé depuis 1606 jusqu'en 1751; mais depuis la première publication de cet historien, en 1548, il avoit paru divers ouvrages qui fournissoient d'excellens matériaux pour une nouvelle révision du texte.

D'abord, *Robert Etienne* avoit fait imprimer, en 1551, in-4°, l'Epitome de Jean Xiphilin, qui depuis ce temps a eu plusieurs éditions.

Ensuite, *Fulvio Orsini* publia à Anvers, 1582, in-4°, les Extraits des Légations que nous avons nommés *Fragmenta Ursiniana* : il en avoit trouvé un exemplaire en Sicile.

L'Epitome avoit servi déjà à Henri Etienne pour son édition de Dion de 1591; l'Epitome et les Extraits des Ambassades furent employés par Leunclavius pour son édition de 1593. Ainsi parlons seulement de ce qui parut après la mort de ce savant.

En 1634, *Henri de Valois* donna à Paris, in-4°, les extraits connus sous les titres de *Fragmenta Valesiana* et *Peiresciana*.

En 1675, *Jacques Gronove* fit paroître à Leide, in-8°, Supplementa lacunarum in Æneа Tactico, Dione Cassio et Arriano. Depuis la page 41 jusqu'à 159, se trouvent des fragmens

de Dion, tirés de deux excellens manuscrits : ils appartiennent surtout au livre 50.

En 1724, *Nicolao Carminio Falcone*, archevêque de San-Severino, dans le royaume de Naples, publia à Rome, in-4°: Cassii Dionis Romanæ historiæ ultimi libri III reperti restitutique. Ce titre annonce trop. Le volume renferme, à la vérité, les livres 78, 79 et 80, d'après un manuscrit du Vatican : mais tout cela n'étoit pas inédit.

Le même prélat fit imprimer à Naples, en 1747, in-4°, le premier volume d'une nouvelle édition de notre historien, contenant les premiers vingt-un livres, qu'il prétendoit avoir découverts, restitués et arrangés; mais sa découverte se bornoit à avoir réuni et amalgamé, tant bien que mal, divers passages de Plutarque, Denys d'Halicarnasse, Zonaras et Tzetzès, pour en former un ensemble qu'il appela les livres perdus de Dion. Cette publication n'eut pas de suite [1].

Jean-Alb. Fabricius entreprit enfin de mettre tous ces matériaux en ordre, et de donner une nouvelle édition de Dion. Il rédigea des notes sur les livres 35 à 60; mais il mourut avant d'avoir achevé son travail. Ses papiers passèrent à son gendre, *Herm.-Sam. Reimarus*, qui publia à Hambourg, 1751 et 1752, en 2 vol. in-fol., une édition grecque-latine de notre historien.

Cette édition est belle et excellente. Reimarus a tiré parti de tous les matériaux qui existoient de son temps. Il a placé les fragmens dans l'ordre qu'ils doivent naturellement occuper; il a corrigé le texte d'après les éditions précédentes, dont les variantes sont discutées dans des notes particulières; il a retouché la traduction et ajouté des remarques historiques et interprétatives.

Quel que soit le mérite de cette édition, on sait qu'il existe des manuscrits de Dion qui, n'ayant pas été collationnés avec

[1] Voy. Tre lettere di *Scipione Maffei*, la prima sopra il primo tomo di Dione nuovamente venuto in luce. Verona, 1748, in-4°.

tout le soin possible, renferment des passages à l'aide desquels plusieurs lacunes dans l'édition de Reimarus pourroient être remplies. Feu l'abbé *Morelli* en a fourni un exemple mémorable. Un manuscrit du onzième siècle qui, avec la bibliothèque du cardinal Bessarion, est entré dans celle de Saint-Marc, et a été pendant quelques années à Paris, lui a fourni l'occasion de publier trois fragmens inédits de Dion Cassius, Bassano, 1798, in-8°, avec les variantes des livres 44 à 60 du même manuscrit. Les fragmens appartiennent aux liv. IV, chap. 10; liv. LV, chap. 3; liv. LVI, chap. 2. Le premier rapporte l'inauguration du temple de Mars, bâti par Auguste; le second, la guerre de Domitius Ahenobarbus contre les Hermundures et les Chérusques; la révolution d'Arménie et la mort des deux Césars, Caïus et Lucius; enfin le troisième appartient à l'histoire de la guerre de Germanicus en Dalmatie. Feu *Chardon la Rochette* fit réimprimer ce volume in-folio, Paris, 1800, afin qu'on pût le joindre à l'édition de Reimarus.

On voit que Dion Cassius doit nécessairement être soumis à un nouveau travail critique; et cela est devenu d'autant plus indispensable, depuis que les exemplaires de l'édition de Reimarus ont disparu dans le commerce. On dit que M. *Sturz* s'occupe de ce travail [1]. En attendant, il faut se contenter de l'édition que M. *J.-H. Schæfer* a soignée pour la collection de Tauchnitz: elle est en 4 vol. in-16, et les fragmens y sont tous insérés à la place à laquelle ils appartiennent.

Lampridius cite, parmi les biographes de l'empereur Alexandre Sévère, un certain Encolpius, qui, dit-il, jouissoit de la confiance de ce prince [2].

[1] Feu *Villers* s'est trop pressé d'annoncer, dans son Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne, cette édition comme ayant paru en 1807.

[2] In Vita Alex. Sev., cap. 16 et 47.

Il fut donc contemporain de Dion Cassius. Son ouvrage étoit probablement écrit en latin; aussi *G. J. Vossius* le place-t-il [1] parmi les historiens romains. Néanmoins un Anglois, *Thomas Elyot*, publia en 1549 à Londres, en anglois, un ouvrage intitulé *Imago Imperii sive the Imag. of governance*, qu'il donna pour la traduction de l'histoire d'Encolpius, écrite en grec. Il prétendit qu'un exemplaire de l'original lui avoit été prêté à Naples. Elyot a été trompé par quelque imposteur grec, s'il n'a fait fabriquer lui-même cet ouvrage, ainsi que l'en accuse formellement *Humphry Hody* [2].

Sous Eliogabale et Alexandre Sévère, vivoit aussi Bardisanès *le Babylonien*, qu'il ne faut pas confondre avec Bardisanès le Syrien [3], qui lui a été antérieur de près d'un siècle. Bardisanès a écrit *sur la philosophie des Indiens*, sur laquelle il avoit recueilli des notions auprès des ambassadeurs de ce peuple qui, au rapport de Porphyre [4] seul, car aucun historien ne parle de ce fait, avoient été envoyés auprès d'Eliogabale, avant qu'il quittât la Syrie pour se rendre à Rome. Porphyre a emprunté de l'ouvrage de Bardisanès un assez long

[1] De Hist. lat., p. 177.

[2] De Bibliis originalibus, lib. I, p. 108.

[3] *Bardisanès* le Syrien ou d'Edessa, écrivain chrétien, a rédigé en langue syriaque plusieurs dialogues sur des matières sacrées, entre autres celui des Destins, que ses disciples ont traduits en grec. Il a vécu sous Antonin-le-Pieux, ainsi que le dit Eusèbe, Hist. Eccles., liv. IV, c. 28.

[4] De Abstin., IV, p. 94.

morceau qu'il a placé dans le sien, qui traitoit du Styx, d'où Stobée l'a pris à son tour pour l'insérer dans ses Extraits. C'est un morceau fort curieux, dans lequel il est question d'un jugement de Dieu ou d'une ordalie par le moyen de l'eau [1].

On sait peu de chose de la vie d'Hérodien, qui a vécu dans la première moitié du troisième siècle [2], et rempli des fonctions publiques à Rome. Il écrivoit l'*Histoire des Empereurs romains*, Τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορίαι, en huit livres, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avènement de Gordien le jeune. Cet ouvrage embrasse par conséquent une période de cinquante-neuf années, depuis 180 jusqu'à 238. Ce fut dans un âge avancé, et au sein d'une agréable retraite, que, recueillant les souvenirs de sa longue carrière et les fruits précieux de son expérience, il se décida à écrire l'histoire des empereurs dont il avoit vu le règne et approché la personne. Hérodien est le plus grave et peu s'en faut l'unique témoin de cette période, pendant laquelle quinze princes ont régné soit conjointement, soit successivement.

Hérodien imita les anciens historiens classiques, surtout Thucydide. Il est véridique et impartial, car des critiques judicieux, tels qu'*Isaac Casaubon* et le traducteur françois d'Hérodien, l'abbé *Nic. Hubert de Mongault* ont démontré qu'il ne méritoit pas le reproche que lui avoit fait *Jules Capitolin*,

[1] Voy. Stobæi Eclog., I, 56.
[2] Il paroît être mort vers 240, âgé de 70 ans.

sans doute à cause de la manière dont il a raconté les deux expéditions d'Alexandre Sévère contre les Perses et contre les Germains [1]. Ses remarques sont sensées; son jugement est excellent, son style clair et agréable. Les harangues qu'il a insérées dans son récit sont élégantes; mais elles manquent de simplicité. Son plus grand défaut est d'avoir négligé la chronologie, et d'avoir ignoré la géographie [2].

La *traduction* élégante, mais peu fidèle, d'Hérodien par *Ange Politien*, entreprise par ordre d'Innocent VIII, excita l'admiration des contemporains de ce savant : elle fut imprimée trois fois dans une seule année, en 1493, savoir, à Rome, le 20 juin 1493, in-fol., sans nom d'imprimeur; à Bologne, par *Platon de Benedictis*, le 31 août 1493, in-fol.; et dans la même ville, par *Bazalerj*, le 30 septembre 1493, in-4°. Il en parut ensuite des éditions:

A Florence, chez *Phil. Giunta*, 1517, in-8°, édition très-rare;

Paris, chez *Colinæus*, 1539, in-8°;

Paris, chez *Robert Etienne*, 1544, in-8°;

Anvers, chez *Plantin*, 1566, in-12.

La *première édition grecque* de cet historien est due à *Alde l'ancien*, qui le joignit aux Helléniques de Xénophon : elle est très-incorrecte.

André d'Asola réimprima Hérodien seul en 1524, in-8°, avec moins de soin encore.

[1] « Herodianus, græcus scriptor, qui ei (Maximino) quantum videmus, in odium Alexandri plurimum favet. » JUL. CAPIT. in Maxim., cap. 13.

[2] Voy. l'excellent article Hérodien (par M. *Raoul-Rochette*), dans la Biographie universelle.

Il seroit inutile d'indiquer ici les autres éditions qui ont coulé d'une source si impure : nous exceptons l'édition de Bâle, 1549, in-8°, où *J. Phrisius* fit quelques corrections d'après un manuscrit.

La première bonne édition d'Hérodien fut publiée par *Henri Etienne*, en 1581, in-4°. Il y joignit la traduction de Politien et les deux premiers livres de Zosime. Cette édition fut contrefaite à Lyon, 1611 et 1624, in-8°.

Fréd. Sylburg plaça Hérodien dans le vol. III de ses Scriptores historiæ romanæ, Francf. 1590, in-fol. Il y donne des variantes d'un manuscrit.

Après plusieurs réimpressions peu recommandables, soit de l'édition de 1549, soit de celle de Henri Etienne, *Jean-Henri Bœcler* soigna une nouvelle édition grecque-latine qui parut à Strasbourg, 1644, in-8°. Il adopta le texte de *Henri Etienne*, en le divisant toutefois en chapitres, et y joignit des notes critiques, historiques et politiques, qui sont insignifiantes, avec un index détaillé rédigé par *Balth. Scheid*, mais qui renferme des erreurs. Cette édition fut réimprimée à Strasbourg, 1644 et 1694, in-8°.

Les éditions grecques-latines d'Oxford de 1678, 1699 et 1704, in-8°, ont des notes choisies, et, dans la dernière, il y en a qu'on attribue à *Hudson*. Elle fut réimprimée à Edimbourg, 1724, petit in-8°, et, dans le même format, à Bâle, 1781.

Théoph.-Gu. Irmisch publia une édition d'Hérodien d'une étendue démesurée, en 5 très-gros vol. in-8°, Leipz. 1789. Il a suivi le texte de Henri Etienne, avec quelques corrections faites à l'aide de trois manuscrits, une nouvelle traduction rédigée par *Et. Bergler*, et tous les commentaires qui ont été écrits sur cet historien. Dans les notes il règne une profusion d'érudition. Les tables forment un volume complet, et les indications qu'on y trouve étoient nécessaires pour se retrouver dans ce chaos.

Le meilleur texte d'Hérodien, sans version ni commentaire, a été donné par M. *Fr.-A. Wolf*, Halle, 1792, in-8°.

Une édition publiée par M. *Gu.-E. Weber*, Leips. 1816, in-8°, est destinée à la jeunesse.

Nous plaçons parmi les historiens de cette période un compilateur du milieu du troisième siècle, CLAUDE ELIEN *de Préneste*. Quoique né en Italie et de parens latins, il possédoit la langue des Grecs dans une telle perfection, que, si l'on peut s'en rapporter au témoignage de Philostrate [1], il étoit comparable au plus pur atticiste, et que, d'après Suidas, il fut surnommé *Meliphthongue* ou *Meliglosse*, voix ou langue de miel. En général, il avoit des connoissances étendues, et nous serons encore une fois dans le cas de faire mention de lui, lorsque nous parlerons des progrès de l'histoire naturelle dans cette période. Ses *Histoires diverses*, Ποικίλη ἱστορία, en quatorze livres, ne sont autre chose qu'un recueil d'extraits d'autres livres, peut-être des thêmes qu'il composoit pour s'exercer dans la langue grecque, et que des héritiers indiscrets ont publiés. On peut les regarder comme la première collection d'*Ana*. Cette compilation ne prouve ni goût, ni jugement, ni critique; si elle mérite notre attention, c'est qu'elle a préservé de l'oubli quelques morceaux d'auteurs perdus; et, sous ce rapport, on regrette qu'Elien se soit donné la peine de rédiger ses extraits, qui seroient plus précieux si nous les possédions tels qu'il les a tirés des auteurs qu'il avoit sous les yeux.

[1] Vit. Soph., II, c. 31.

On attribue au même Elien vingt *Lettres rustiques*, Ἀγροικικαὶ ἐπιστολαὶ, qui sont peu intéressante: peut-être appartiennent-elles à un autre Elien dont nous parlerons plus bas, et qui a écrit l'histoire des animaux.

La *première édition* des histoires diverses d'Elien est de *Camille Peruscus*, qui les publia avec Héraclide, Polemon Adamantius et Melampus, Rome, 1545, in-4°.

En 1556, *Conr. Gesner* les donna, avec une traduction dans les Œuvres d'Elien, Zurich, in-fol. Le texte de Gesner servit de base aux éditions de *Jean Tornæsius*, Lyon, 158, 1610, 1625, in-12.

Celles de *Jean Scheffer*, de Strasbourg, commencent une nouvelle série d'éditions : elles parurent en 1647, 1662, 168: in-8°. Cette dernière, beaucoup préférable aux autres, fu publiée, après la mort de Scheffer, par *Joachim Kühn*. Non seulement le texte a été revu sur trois manuscrits, mais Kühn y a aussi ajouté de bonnes notes, et corrigé la version et la table. Cette édition fut réimprimée, avec quelques nouvelles corrections de *Jean-Henri Lederlin*, Strasbourg, 1713, in-8°.

Jacques Voorbrock, plus connu sous le nom de *Perizonius* donna une édition savante, à Leide, 1707, in-8°; mais la plus complète de toutes est celle d'*Abr. Gronove*, qui parut à Leide, 1731, en 2 vol. in-8°. Elle renferme les travaux de tous les commentateurs précédens.

On fait cas de l'édition de *Ch.-Gottlob. Kühn*, Leipzig, 1780 en 2 vol. in-8°. Elle renferme le commentaire de Perizonius mais une partie seulement des notes de Gronove. Elle n'a pas de version, mais elle est accompagnée d'une excellente table.

L'édition de *G.-B. Lehnert*, Leipzig, 1794, 2 vol. in-8° est destinée aux jeunes gens.

Le Prodromus de la Bibliothèque hellénique de M. *Cora*, Paris, 1805, in-8°, contient le meilleur texte, et des not

critiques et exégétiques écrites en grec ancien. M. Cor.y n'a pourtant pas eu de manuscrits à sa disposition.

Les *Lettres* d'Elien se trouvent dans les collections d'*Alde* et de *Cujas*.

Publius Hérennius Dexippus *d'Athènes*, fils de Dexippe, de race sacerdotale, vécut sous les empereurs Gallien, Claude II, Tacite, Aurélien et Probus, et exerça dans sa patrie les charges d'archonte à vie et d'archonte éponyme. Les Goths, ou, comme disent les historiens du temps, les Scythes, ayant envahi les provinces orientales de l'empire sous le règne du foible et insouciant Gallien, Dexippe, à la tête des Athéniens, les battit et les força d'évacuer l'Achaïe[1] en 269, Claude ayant déjà été proclamé empereur. Nous avons parlé[2] de la statue qui fut érigée en son honneur. Il s'acquit une grande réputation comme historien; ses ouvrages étoient une *Chronique des rois de Macédoine*; une *Histoire des évènemens arrivés après la mort d'Alexandre-le-Grand*; un *Abrégé historique* qui finissoit au règne de Claude II; enfin un livre intitulé *les Scythiques*, c'est-à-dire l'histoire des guerres entre les Romains et les Goths. Photius, qui en a donné un extrait, loue beaucoup la clarté de Dexippe; il l'appelle un second Thucydide, mais plus clair. Il reste, dans les Extraits des ambassades, quelques fragmens de cet historien, qui,

[1] Trebell. Pollio in Gallienis, c. 13.

[2] Voy. p. 39 de ce vol.

d'après Tzetzès, étoit identique avec le Péripatéticien Dexippe [1].

Dans les derniers temps des empereurs païens, vivoient deux écrivains que nous devons placer ici, par la seule raison qu'ils sont cités comme sources par Flavius Vopiscus dans sa Vie d'Aurélien: Ce sont CALLICRATE *de Tyr*, que cet historien nomme Græcorum longe doctissimum scriptorem, et THÉOCLIUS, qui a écrit l'Histoire de quelques empereurs.

La *chronologie* est une des sciences subsidiaires dont l'histoire ne sauroit se passer. Beaucoup d'écrivains de l'antiquité l'ont pourtant négligée. Nous en trouvons un dans cette période qui mérite d'être cité pour le soin qu'il s'est donné de fixer l'ordre des temps. C'est le célèbre géographe et astronome CLAUDE PTOLÉMÉE, dont nous aurons occasion de parler plus bas. Il a laissé un recueil intitulé Πρόχειροι Κανόνες, *Tables manuelles* dont fait partie son *Canon royal*, Κανὼν Βασιλέων, table qui contient cinquante-cinq règnes, dont vingt appartiennent aux rois de Babylone, depuis Nabonassar, dix aux rois de Perse, treize aux rois d'Egypte de la maison des Ptolémées; et le reste aux em-

[1] *G.-J. Vossius* cite à ce sujet les vers suivans des Chiliades de Tzetzès:

Δέξιππος ὁ φιλόσοφος, μύστης ὢν Ἰαμβλίχου,
Πολλὰ μὲν συνεγράψατο καὶ ἕτερα βιβλία·
Ἐν τῷ ἑνὶ ἐνέτυχον τῷ εἰς Κατηγορίας.
Ἔγραψε δὲ καὶ Σκυθικὰ, ἃ μέχρι νῦν οὐκ οἶδα,
Καὶ ἕτερα, ὡς εἴρηκα· μόνον τὸ ἓν δ'ἀνέγνων.

pereurs romains depuis Auguste. Ce canon n'a pas été rédigé pour un but historique, ainsi que toutes les tables manuelles dont il fait partie; il a été dressé pour l'utilité des astronomes, et pour faciliter le calcul des intervalles de temps qui se sont écoulés entre les diverses observations astronomiques; les années pendant lesquelles chacun de ces princes a régné, sont exactement indiquées; il est devenu ainsi intéressant pour la chronologie historique. Il faut toutefois observer que toutes les dates de ce canon sont réduites en années égyptiennes, ce qui étoit fort utile pour le but que l'auteur s'est proposé, mais présente un inconvénient pour la chronologie historique. Les règnes des souverains babyloniens, persans et romains, calculés selon la méthode de leurs pays, devoient avancer ou retarder de quelques jours, ou même de quelques mois, sur les années dénombrées d'une façon uniforme dans le Canon de Ptolémée : il ne peut être exact que pour les princes Lagides, qui supputoient précisément de la même manière les années de leur puissance. Mais, pour les empereurs romains, la différence passoit déjà quarante jours du temps de Ptolémée. Il en est ainsi, à plus forte raison, pour les époques des princes babyloniens et persans. On ne doit donc voir dans ce canon, hors tout ce qui se rapporte à des faits astronomiques, que des indications approximatives, et non des déterminations historiques précises. C'est lui qui a donné naissance à l'ère de Nabonassar. Comme

les observations astronomiques qui étoient à la disposition de Ptolémée ne remontoient pas plus haut que la première année du règne de ce prince, Ptolémée a pris pour son point de départ l'année égyptienne qui concouroit avec cette première année [1].

Le Canon royal de Ptolémée, ou plutôt ses Tables manuelles, ont été commentées par THÉON *d'Alexandrie*, mathématicien du quatrième siècle, et par JEAN TZETZÈS. Le travail du dernier est inédit.

George Syncelle a inséré le Canon de Ptolémée dans sa Chronographie, d'où *Jos. Scaliger* le tira pour l'insérer dans son Isagoge Canonum, d'où *Den. Petau* le prit et le plaça, avec toutes les fautes commises par le Syncelle ou par Scaliger, dans sa Doctrina temporum, Paris, 1627, in-fol.

Seth Calvisius l'avoit auparavant inséré dans son Isagoge chronologiæ, en 1618 et 1620, d'après une copie prise sur un manuscrit de Ptolémée lui-même. *Bainbridge* le plaça aussi à la suite de son édition de la Sphère de Proclus et de l'Hypothèse des planètes de Ptolémée, Londres, 1620, in-4°. Le P. *Petau* l'inséra ensuite dans son Rationarium temporum, Paris. 1633, in-12. *H. Dodwel* ayant eu occasion de conférer divers munuscrits, l'ajouta, avec un commentaire, à ses Dissertationes Cyprianæ, Oxford, 1684, in-8°, et 1685, in-fol.; qui furent réimprimées à Brême, 1690, in-fol., et Amsterdam, 1700, in-fol.

Enfin, M. l'abbé *Halma* en donna une édition corrigée sur

[1] Voyez, sur le Canon de Ptolémée, les Remarques de *Freret*, dans le vol. XXVII des Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, et *Is. Semler*, dans Sammlung von Erlæuterungsschriften zur allg. Welthistorie, vol. III, p. 103. — Note de M. *Saint-Martin*, à l'article Ptolémée de la Biographie universelle.

deux manuscrits de la bibliothèque du roi de France, où le Canon est prolongé jusqu'au 15e siècle. Le titre de son édition est : Κανὼν βασιλειῶν καὶ φάσις ἀπλανῶν· Table chronologique des règnes, prolongée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, etc., Paris, 1820, in-4°. Ce Canon est encore dans l'édition des Tables manuelles publiées par le même savant, en 1822.

PHLÉGON *de Tralles* en Lydie, affranchi d'Adrien, a écrit une espèce de chronique universelle, qu'il a commencée à la première Olympiade, parce qu'il regardoit comme fabuleux les temps antérieurs à cette époque. Il racontoit dans cet ouvrage tout ce qui s'est passé dans le monde entier pendant les quatre années de chaque olympiade. C'est par cette raison que son ouvrage portoit le titre de Ὀλυμπιονικῶν καὶ Χρονικῶν συναγωγὴ, *Collection d'Olympiques et de Chroniques*. Indépendamment d'un fragment qui paroît avoir été l'introduction de l'ouvrage, il ne nous en reste que la 176e. Olympiade dans la troisième année de laquelle naquit Virgile. Photius nous a conservé cet échantillon qui nous fait voir que Phlégon s'étoit borné à une simple énumération des faits, sans se donner la peine de travailler son style ou d'accompagner son récit de réflexions. Le patriarche de Constantinople peut avoir eu raison d'en trouver la lecture fastidieuse; néanmoins la perte de la compilation de Phlégon est d'autant plus à déplorer, qu'en général les anciens historiens négligeoient beaucoup trop la chronologie, ainsi que

nous l'avons déjà remarqué : aussi cette partie de l'histoire présente-t-elle un grand nombre de difficultés que nous ne pourrons jamais résoudre, faute des matériaux suffisans. C'est dans cet ouvrage que Phlégon avoit fait mention de l'éclipse de soleil de la dix-huitième année du règne de Tibère : elle produisit, dit-il, une telle obscurité, qu'on vit les astres à la sixième heure du jour, et fut accompagnée d'un tremblement de terre [1]. C'est l'éclipse dont parle St. Mathieu en ces termes : « A sexta autem hora tenebræ factæ sunt super universam terram usque ad horam nonam [2]. »

Cet affranchi fut aussi la personne par laquelle l'empereur Adrien apprit que le fondateur du christianisme avoit prédit la dispersion du peuple juif; prophétie qui s'accomplit sous le règne d'Adrien par suite de la révolte de Bar-Cochab : on a pensé que cette circonstance peut avoir contribué à rendre ce prince favorable aux chrétiens [3].

Nous avons deux opuscules de Phlégon; l'un qui est intitulé Περὶ θαυμασίων, *des Choses merveilleuses*, est une collection de faits miraculeux, ou, pour mieux dire, des contes les plus absurdes,

[1] Voy. Euseb. ap. Syncell., p. 325.

[2] Il a paru en Angleterre une foule d'ouvrages sur le passage de Phlégon, par exemple : *Arthur Ashley Sykes's* Dissertation upon the eclipse mentioned by Phlegon, London, 1732, in-8°. — The Testimony of Phlegon vindicated, etc., by *Will. Whiston*, London, 1732, in-8°. Ensuite une réponse de Sykes, et une réplique de Whiston. — Phlegon examined critically and impartially by *John Chapman*, London, 1743, in-8°, etc.

[3] Voy. Orig. c. Cels., II, 14.

et qui ne peuvent avoir été recueillies que par un homme sans critique et sans jugement; l'autre, Περὶ μακροβίων, *des Personnes qui sont parvenues à un âge très-avancé*, est un catalogue fort sec d'individus qui ont atteint l'âge de 100 à 140 ans.

Phlégon avoit écrit d'autres ouvrages qui sont perdus, savoir, un *Abrégé de l'ouvrage des Olympiades*, une *Description de la Sicile*, un traité *sur les Fêtes des Romains*, un autre *sur les points remarquables de la ville de Rome*, et une *Vie d'Adrien*. Spartien dit qu'on croyoit que cette biographie étoit du prince lui-même, qui avoit emprunté le nom de son affranchi [1].

Peut-être Phlégon est-il l'auteur d'un opuscule *Sur les Femmes qui se sont distinguées dans la Guerre*, Γυναῖκες ἐν πολεμικοῖς συνεταὶ καὶ ἀνδρεῖαι. Ce sont de courtes notices sur les femmes suivantes : *Sémiramis*; *Zarinée*, reine des Saces [2]; les deux *Nitocris*, celle d'Egypte et celle de Babylone, que nous connoissons toutes les deux par Hérodote; *Argia*, épouse d'Aristodème; *Theiosso*, c'est ainsi que l'auteur appelle Didon, en citant Timée; ce nom ne se trouve pas ailleurs; *Lyttousa*, fille d'Ariaspe, et probablement reine des Perses, car le

[1] Famæ celebris Adrianus tam cupidus fuit ut libros vitæ suæ scriptos a se, libertis suis literatis dederit, jubens ut eos suis nominibus publicarent: nam Phlegontis libri Adriani esse dicuntur. SPARTIAN. in Adr., c. 15.

[2] L'abbé *Boivin* a recueilli, dans les Mém. de l'Acad. des Inscriptions, vol. II, p. 156, tout ce qu'on savoit de son temps de la reine Zarinée que Diodore de Sicile (II, 34) appelle Zarine. L'article de Phlégon contient quelques faits nouveaux.

texte ne le dit pas expressément : au reste, ce qui dans cet article est raconté d'après l'autorité d'Hellanicus, savoir qu'elle fut la première qui se fit servir par des eunuques, et qui prit la tiare et porta des anaxyrides (espèce de pantalon), est dit ailleurs [1] de Sémiramis; *Rhodogune*, autre reine de Perse, également inconnue : l'auteur cite comme autorité je ne sais quel ouvrage d'Eschine le Socratique; *Lydé*, sœur et épouse d'Alyattès, qui fut père de Crésus; le nom de cette princesse ne se trouve pas ailleurs; l'auteur de l'article se réfère à l'histoire de la Lydie par Xénophilus, auteur inconnu; *Pheretimé*, épouse de Battus; son histoire est racontée d'après Meneclès d'une manière un peu différente du récit d'Hérodote; *Thargélie* de Milet, reine de quelque partie de la Thessalie, qui reçut, dit l'auteur, Xerxès lorsqu'il marcha contre les Grecs. C'est peut-être la même dont Athénée vante la beauté, en nous racontant, d'après un ouvrage du sophiste Hippias, qu'elle avoit eu quatorze maris; [2] *Tomyris*; *Artémise*; *Onomaris*, qui jouit d'une grande considération parmi les Galates : il n'en est pas question ailleurs.

A la suite de l'ouvrage dont nous venons de parler, se trouvent quatre petits chapitres dont les trois premiers sont intitulés : *Maisons bouleversées par des femmes*; *Frères qui se sont entr'aimés*; *Amis*. C'est ce dernier chapitre qui renferme le

[1] Voy. Justin. Hist. I, 2.

[2] Athen. Deipn., XIII, 608. (Ed. de *Schweigh.*, vol. V, p. 205.)

fragment de Sosithée dont nous avons parlé ailleurs [1]. Le quatrième chapitre rappelle diverses traditions mythologiques, dont quelques-unes ne sont pas connues d'ailleurs.

Les deux ouvrages conservés de Phlégon n'existent que dans un seul manuscrit : c'est un de ceux qui ont voyagé de Heidelberg à Rome, et de là à Paris, d'où ils sont retournés à Heidelberg. *Guill. Xylander* les publia *pour la première fois*, à Bâle, en 1568, in-8° [2]. La version latine parut séparément: elle fut jointe à l'édition de *Jean Meursius*, Leide, 1620, in-4° [3], et se trouve aussi dans celles de M. *J.-G.-Fr. Franz*, dont la première parut à Halle en 1775, et la seconde en 1822. Elles renferment aussi le fragment sur les Olympiades, conservé par Photius, et qu'on trouve également dans le Pindare d'Oxford de 1697, in-fol., et dans *J. Gronovii* Thes. ant., vol. IX, p. 1289. M. *Franz* a réuni dans sa seconde édition les observations critiques sur Phlégon qui se trouvent dans l'Epître critique de *Fr.-J. Bast*. Il n'y a pas admis l'ouvrage sur les femmes. Celui-ci a été publié par M. *A.-H.-L. Heeren*, dans Biblioth. für alte Lit. u. Kunst, n°s VI et VII, d'après un manuscrit de l'Escurial, copié par M. *Tychsen*, et d'après une copie qui se trouve à la bibliothèque Barberini à Rome, et que *Lucas Holstenius* a prise sur un manuscrit de Florence.

Sextus Julius Africanus, natif d'*Emmaüs* en Palestine, qui fut depuis appelé Nicopolis, ou, selon d'autres, né en Libye, chrétien du troisième siècle, dont nous aurons encore occasion de parler à l'article des écrivains qui ont traité de l'art

[1] Voy. vol. III, p. 91.
[2] Voy. vol. I, Introd., p. xcv.
[3] Voy. ibid., p. lxxviij.

militaire, est auteur d'une *Chronographie*, Πεντάβιβλον χρονολογικόν, qui va depuis l'origine du monde qu'il fixe à 5499 ans avant J.-C., jusqu'à l'année 221 de notre ère. Ce calcul est la base d'une ère particulière dont on se sert dans l'église d'Orient, et qu'on nomme *Ère historique*, ou *des Historiens d'Alexandrie* [1].

L'ouvrage de Julius Africanus est perdu; mais il en existe des parties dans Eusèbe, le Syncelle, Jean Malala, Théophane, Cédrénus, et dans le Chronicon paschale.

[1] Pour concevoir l'ère des Historiens d'Alexandrie, il faut faire deux observations. 1°. Jules Africain avança l'époque de l'Incarnation de trois années sur notre ère chrétienne vulgaire; car, au lieu de la faire concourir, comme nous, avec la première année de la CXCV^e Olympiade, il la faisoit correspondre à la seconde de la CXCIV^e; en sorte que son année 5503 du Monde, quatrième de J.-C., selon son calcul, répond à notre première de l'ère vulgaire de l'Incarnation. 2°. Cette différence s'accrut encore par le retranchement que l'on fit de dix années au calcul de Jules Africain, au commencement du règne de Dioclétien; car, au lieu de compter 5787 l'année qui, selon Jules Africain, étoit la 287 de J.-C., on ne compta que 5777 pour la première de ces deux périodes, et 277 pour la seconde. Il paroît que cette réforme se fit à l'occasion du cycle de dix-neuf ans, inventé dans ce temps-là par *Anatolius*, évêque d'Hiéraple, parce que la division de 5777 par 19 ne donne qu'une unité au-delà du quotient. Il y a donc aujourd'hui une différence de sept ans entre nous et les Alexandrins, pour la supputation des années de l'ère chrétienne; et au lieu d'anticiper sur nous de trois ans, comme auparavant, ils reculent maintenant l'Incarnation de sept années après nous. Voy. Art de vérifier les dates, édition in-8°, tom. I, p. 40.

CHAPITRE LVI.

De la Sophistique, ou du nouvel art oratoire.

La dénomination de sophistes, anciennement honorable, étoit devenue presque injurieuse depuis Socrate, qui lui avoit substitué celle de philosophes. Elle reprit faveur sous les empereurs romains; mais elle désigna alors une autre classe de littérateurs. On nommoit ainsi ceux qui, indépendamment du talent de parler et d'improviser, s'occupoient de ce que nous appelons aujourd'hui belles-lettres, à l'exception cependant de la poésie. L'érudition proprement dite continua à être nommée grammaire. Ainsi les sophistes cultivoient préférablement la théorie de l'art de bien parler ou la rhétorique, et cet art même ou l'éloquence. Cependant, dans ces siècles dégénérés, le talent oratoire eut peu d'occasions de se déployer en public; il étoit borné à briller au barreau, dans des lectures publiques et dans les écoles. Des sujets imaginaires, sur lesquels les maîtres et les élèves s'exerçoient, remplacèrent ces débats intéressans sur les affaires d'état qui avoient exalté l'imagination et échauffé le cœur des grands orateurs de l'antiquité. Ces froids exercices avoient cependant une grande

vogue dans les principales villes de l'empire, et les orateurs qui alloient de l'une à l'autre pour se faire entendre, y trouvoient des auditoires nombreux, et recueilloient de la gloire et des richesses. Ces déclamations faisoient partie des amusemens publics qui étoient devenus un besoin pour les gens désœuvrés et leur tenoient lieu de spectacles, sorte de divertissement qui leur manquoit. Les orateurs s'efforçoient de rendre leurs discours intéressans en y semant beaucoup de choses empruntées de la mythologie et de l'histoire, et qui paroissoient toujours neuves dans des temps où les livres étoient extrêmement rares. L'envie de briller devant des demi-connoisseurs contribua de plus en plus à la corruption du bon goût.

Ce fut dans cette époque de décadence qu'on inventa diverses dénominations pour distinguer les genres de composition auxquels les orateurs s'appliquoient de préférence. Tels furent les suivans : Μελέτη, Σύστασις, Λόγος, Λαλιὰ, Προσλαλιὰ, Σχέδιον, ou Σχεδίασμα, Διάλεξις, Ἐπίδειξις. La *Meleté* étoit une déclamation préparée, mise par écrit, et rédigée avec soin, dans laquelle l'auteur, se chargeant du rôle d'un personnage de l'antiquité ou d'un être fabuleux, traitoit un sujet imaginaire comme réellement existant. La *Systasis* étoit un petit discours par lequel l'orateur se recommandoit à quelque protecteur. Le terme de *Logos* étoit générique et signifioit toute sorte de composition ou de discours, mais principalement une harangue sur un

sujet important. Le Προτρεπτικὸς λόγος, en particulier, étoit une exhortation adressée à une assemblée pour l'engager à prendre une résolution, ou bien une exhortation morale. La *Lalia* étoit ce que nous appellerions un compliment : on la nommoit *Proslalia*, lorsqu'elle servoit d'introduction ou de prologue à des lectures publiques. Par le mot de *Schedion* ou *Schediasma*, on désignoit un discours prononcé d'abondance, et auquel l'auteur n'étoit pas préparé. *Dialexis* est ce que nous appellerions une dissertation; enfin l'*Epidixis* est un morceau d'apparat prononcé sur le théâtre ou devant une assemblée solennelle [1]. Les ornemens qui étoient répandus dans ces productions, ne dédommageoient pas de la simplicité, de la chaleur et de l'énergie que nous admirons dans les chefs-d'œuvre des orateurs attiques. Au lieu de harangues, ces siècles ne produisirent que des déclamations.

LESBONAX, contemporain de Tibère, a composé des discours ou déclamations politiques, dont deux nous restent. La première est intitulée : *De la Guerre de Corinthe*, Περὶ τοῦ πολέμου τῶν Κορινθίων : c'est un *Meleté* par lequel l'orateur se transportant à l'époque des dissensions intestines de la Grèce, expose la nécessité où se trouvent les Athéniens de se venger de Thèbes. Le mot de Corinthe se lit probablement par erreur dans le titre; car il n'est pas question de cette ville. La seconde déclama-

[1] Voy. HIMERII opera, ed. *Wernsdorf.*, p. 20.

tion est une exhortation, un *Logos protrepticos* adressé aux Athéniens, pour les engager à combattre vaillamment Lacédémone.

Les deux discours de Lesbonax se trouvent dans les collections des orateurs grecs d'*Alde* et de *Reiske*. *Janus Gruterus* les publia aussi, avec Dinarque, Lycurgue, Hérode et Démade, Hanau, 1619, in-8°. En 1820, M. *J.-Conr. Orelli* en a donné une édition critique, Leipzig, in-8°.

Celui de tous ces rhéteurs qui avoit le talent le plus véritable, et qui, mieux que tous les autres, a su éviter les défauts de son siècle, fut Dion, fils de Pasicrate, et surnommé Chrysostome ou *Bouche d'or*. Né à Pruse en Bithynie, vers la fin du premier siècle de notre ère, il se trouvoit en Egypte, lorsque Vespasien que l'armée de Syrie venoit de proclamer empereur, y arriva. Ce prince consulta Dion sur ce qu'il devoit faire. Le rhéteur qui ne connoissoit le monde que par ses livres, lui conseilla de rétablir la république. Dion alla ensuite à Rome, où il passa une partie de sa vie. Etant devenu suspect à l'empereur Domitien, il fut obligé de se sauver. Il se réfugia auprès des Gètes, des Mœsiens et des Thraces, peuples barbares, parmi lesquels il vécut du fruit de son travail. Le tyran ayant été tué, l'armée du Danube voulut se révolter. Dion, qui se trouvoit dans le camp, harangua les soldats et les persuada de se soumettre au prince que nommeroit le sénat de Rome.

Nerva rappela Dion dans la capitale, et Trajan aimoit à s'entretenir avec lui. Dans un âge avancé, il retourna dans sa patrie.

Dans sa jeunesse, il s'exerça sur des sujets frivoles de littérature, tels qu'ils pouvoient plaire au goût dégénéré de ses contemporains. Mais après avoir appris à connoître les ouvrages des philosophes, et surtout des Stoïciens, il adopta un genre plus digne de ses talens et du caractère d'un homme de bien. Il composa, sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature, des discours, ou déclamations, ou dissertations [1], dont quatre-vingts nous sont restés. Il se trouve dans ce nombre plusieurs morceaux très-intéressans, et qui prouvent un talent auquel il n'a manqué, peut-être, pour être placé au premier rang, que d'être né dans un temps plus heureux. Dion a formé son style, avec succès, sur celui de Platon et sur celui de Démosthène : il est élégant, mais quelquefois il n'a pas assez de clarté ni assez de simplicité. On trouve dans les écrits de cet orateur plusieurs passages curieux sur les antiquités, qui en rendent la lecture instructive : il aime aussi beaucoup à y mêler les fables. Voici les titres de ses discours :

Περὶ Βασιλείας ou Λόγοι βασιλικοὶ, quatre dissertations ou discours *sur les Vertus d'un Prince*. Ils s'adressent à l'empereur Trajan, qui y est loué avec délicatesse. Dion les a écrits après son retour de

[1] Il les appelle lui-même des *diatribes*, ou des *diatribes philosophiques*, quelquefois des *discours*.

l'exil, ainsi dans un âge mûr. Dans le second de ces discours, on lit un dialogue entre Philippe de Macédoine et son fils Alexandre, sur les vertus d'un prince, d'après les idées d'Homère et d'Aristote; dans le quatrième, un discours tenu par Diogène devant Alexandre-le-Grand.

Λιβυκὸς μῦθος, *Fable Libyque*. Dans le quatrième discours sur les vertus du prince, il avoit été dit que Diogène raconta à Alexandre une fable libyque; cette fable est donc une suite de ce discours. On appeloit *Fables Libyques* des apologues d'un genre particulier, inventé par un certain CYBISSUS *de la Libye*. Diodore de Sicile nous en a conservé un exemple [1] dans la fable du Lion recherchant la main d'une jeune fille. La fable libyque de Dion en est un second exemple; elle a pour sujet la Volupté qui se présente sous la forme d'une belle femme.

Διογένης ἢ περὶ Τυραννίδος, *Diogène ou* (des embarras) *de la Tyrannie*, discours mis dans la bouche de Diogène. Il y est question en général des tourmens que les hommes souffrent, parce qu'ils ne vivent pas selon les lois de la nature. Les embarras qui sont particuliers aux souverains, y sont cités comme exemple.

Εὐβοϊκὸς, ἢ Κυνηγὸς, *l'Eubéen ou le Chasseur*. L'auteur y fait le tableau de la vie simple et heureuse d'un pauvre paysan.

Διογένης ἢ περὶ Ἀρετῆς, et Διογένης ἢ Ἰσθμικὸς, *Dio-*

[1] Lib. XIX, c. 25.

ène ou de la Vertu, et *Diogène ou l'Isthmique*, deux discours censés prononcés par Diogène à Corinthe.

Διογένης ἢ περὶ Οἰκετῶν, *Diogène ou des Esclaves*. Le philosophe de Sinope rencontre un homme qui va consulter l'oracle pour apprendre où s'est caché son esclave fugitif. Diogène lui démontre la nécessité d'apprendre avant tout à se connoître soi-même.

Τρωϊκὸς ὑπὲρ τοῦ Ἴλιον μὴ ἁλῶναι, *le Troyen*, *ou preuve qu'Ilion n'a pas été pris*. Ce discours est un tour de force tendant à prouver, par le témoignage d'Homère même, que les Grecs ne se sont pas emparés de la ville de Troie. Pour soutenir un tel paradoxe, l'auteur discute la question avec beaucoup de gravité apparente, et il n'entre en matière qu'après un long préambule dans lequel il a tâché de détruire les préventions qui lui étoient contraires. C'est ainsi que Dion a été le précurseur des Sceptiques du dix-huitième siècle, qui sont allés jusqu'à douter qu'il ait existé une ville de Troie. Un philologue du dix-septième siècle, *George-Henri Ursinus*, a entrepris de réfuter Dion dans une dissertation qui se trouve dans ses Observationes philologicæ. Ratisb., 1679, in-8°.

Ὀλυμπικὸς περὶ τῆς πρώτης τοῦ Θεοῦ ἐννοίας, *Discours Olympique*, *ou de la connoissance de Dieu*. Ce morceau, fait pour être prononcé à Olympie, est un des plus beaux de Dion, quoique le prologue soit un peu traîné en longueur.

Περὶ Φυγῆς, *de l'Exil.* Discours où l'auteur prouve que l'exil n'est pas un mal.

Περὶ Δουλείας καὶ Ἐλευθερίας, deux Discours *sur la Servitude et la Liberté*, qui ont le même sujet que le cinquième paradoxe de Cicéron : que le sage est libre et le fou esclave.

Περὶ Λύπης, *de la Douleur ou des Maladies de l'âme.* C'est le sujet que Cicéron traite dans sa troisième Tusculane, où il explique ces maladies par perturbationes animi, formidines, libidines, iracundiæ. « Hæc enim, ajoute-t-il, fere sunt ejusmodi quæ Græci πάθη appellant ; ego poteram morbos, et id verbum esset e verbo, sed in consuetudinem nostram non caderet. Nam misereri, invidere, gestire, lætari, hæc omnia morbos Græci appellant, motus animi rationi non obtemperantis. » La dissertation de Dion traite le même sujet que celle de Maxime de Tyr : πῶς ἄν τις ἄλυπος εἴη.

Περὶ Πλεονεξίας, *de l'Avidité.*

Περὶ λόγου Ἀσκήσεως, *de l'Exercice de l'Eloquence.* Ce morceau est très-curieux. Un seigneur déjà avancé en âge lui avoit demandé comment il devoit faire pour devenir éloquent. Dion lui indique les auteurs qu'il doit étudier, et cette partie tient trop intimement à notre sujet pour que nous ne nous y arrêtions pas. De tout le théâtre grec, il ne recommande que Menandre et Euripide : car, dit-il, les médecins ne donnent pas aux malades la nourriture la plus somptueuse (πολυτελεστάτας), mais la plus utile. Ce motif paroît indiquer, dit Reiske

dans une note de son édition, que les manuscrits d'Aristophane, d'Eschyle et de Sophocle étoient alors plus rares et plus coûteux que ceux de Menandre et d'Euripide : mais nous sommes obligés de convenir que nous ne trouvons, dans le passage de Dion, aucune allusion à la rareté des manuscrits. Il nous paroît que le mot de somptueuse, dont l'orateur se sert, ne veut dire ici que multipliée. Dion ajoute les motifs par lesquels il borne l'étude de son disciple à un seul auteur de chacun des deux théâtres. Menandre, dit-il, a surpassé tous les anciens comiques, et Euripide convient surtout à un homme d'état (πολιτικῷ ἀνδρὶ), et n'est pas moins philosophe que poëte. Mais, avant tous les autres, il faut étudier Homère, qui doit être la première et la dernière lecture de l'enfant, de l'homme fait et du vieillard (Καὶ μέσος καὶ ὕςατος καὶ πρῶτος παντὶ παιδὶ καὶ ἀνδρὶ καὶ γέροντι), et qui *donne* autant que chaque lecteur peut *prendre*. Il recommande ensuite les historiens, et parmi eux surtout le doux Hérodote, le grave Thucydide, et Théopompe; il exclut Ephore, parce que son style est lâche et négligé. Quoiqu'il rende justice à Démosthène et à Lysias, néanmoins il recommande à l'homme du monde d'étudier plutôt Hypéride et Eschine, parce que, sans être moins élégans, ils sont plus simples et plus faciles. Il ajoute encore Lycurgue. Parmi les modernes, il nomme Antipatèr, Théodore, Plution et Conon. Antipatèr n'est nommé, à ce qu'il paroît, que dans ce passage,

et dans une épigramme de l'Anthologie, qui, dans le manuscrit du Vatican, porte ce titre : *D'Antipatèr : sur Antipatèr, le rhéteur admirable ou plutôt le pontife*. On voit par cette épigramme ou cette épitaphe, qu'on ignoroit s'il étoit Athénien ou Egyptien. M. Jacobs suppose qu'il étoit de Diospolis, et avoit obtenu le droit de cité à Athènes. Théodore est sans doute Théodore de Gadare, le maître de Tibère, lorsqu'il fut à Rhodes. Plution seroit entièrement inconnu s'il n'étoit nommé dans ce passage et dans la première *Suasoria* du rhéteur Sénèque, qui nous a conservé une ligne de cet orateur, probablement le seul reste de ses ouvrages. Il est question de l'Océan Indique; Plution dit : « Il nous remplit d'admiration, parce qu'il est après tout, et qu'il n'y a rien après lui : Καὶ διὰ τοῦτο μέγιστόν ἐστιν ὅτι αὐτὸ μὲν μετὰ πάντα, μετὰ δὲ αὐτὸ οὐδέν. Conon est le mythographe dont nous parlerons. Dion ajoute un singulier motif, pour lequel il veut que le seigneur qui lui a demandé conseil, préfère ces quatre écrivains : c'est que leur lecture ne décourage pas, parce qu'ils ne sont pas si parfaits qu'on ne puisse espérer de les atteindre. Il lui recommande encore les écrivains de l'école de Socrate, et principalement Xénophon, qui, seul de tous les anciens, peut suffire tant au militaire qu'à l'homme de paix, qui veut apprendre à parler devant le peuple ou au sénat, non comme un rhéteur, mais comme un homme d'état, comme un serviteur du prince.

Περὶ τῆς αὑτοῦ Φιληκοΐας, *Du plaisir qu'il a d'écouter*, morceau satirique, dans lequel Dion, tout en disant qu'il aime mieux écouter les autres que de parler, se moque de ceux qui, étant venus de Pruse à Cyzique, sous prétexte d'assister à ses lectures, quittoient son auditoire dès que quelque musicien se faisoit entendre dans le voisinage. Il se compare à Arion : ainsi que l'agrément de son chant sauva la vie à ce poëte, de même l'arrivée d'un musicien avoit débarrassé Dion de la foule qui le gênoit.

Περὶ Ἀναχωρήσεως, *de la Retraite* ou *de la Vie des Anachorètes*. Dion s'élève contre ceux qui, se soustrayant au monde, vivent dans la solitude. Il est incertain si ce discours est dirigé contre les ermites chrétiens ou contre les Esséniens.

Περὶ Κάλλους, *de la Beauté*. Dion y loue la beauté mâle d'un jeune homme. Il paroît que son intention a été de se moquer de la mollesse d'une jeunesse corrompue qui employoit tous les secrets de la toilette pour se parer. *Casaubon* a fait voir que ce n'est pas un discours, mais plutôt un dialogue.

Περὶ Πολέμου καὶ Εἰρήνης, *de la Guerre et de la Paix*. Le titre n'exprime pas le véritable sujet de cette dissertation, qui est l'affinité qui existe entre la philosophie et la rhétorique.

Ὅτι εὐδαίμων ὁ σοφὸς, *Que le sage est heureux*.

Περὶ Εὐδαιμονίας, *de la Félicité*. Les peines que les hommes se donnent pour des choses inutiles ou frivoles, les empêchent d'atteindre à la véritable félicité. C'est le sujet de ce morceau.

Περὶ τοῦ Δαίμονος, *du Génie*. Il est question des hommes de génie qui, par la supériorité de leur mérite, ont exercé un grand pouvoir sur leurs contemporains, tels que Lycurgue, Pisistrate, Numa, etc.

Περὶ τοῦ Βουλεύεσθαι, *de la Délibération*, savoir sur les affaires publiques, laquelle exige de l'expérience.

Διατριβὴ περὶ τῶν ἐν συμποσίῳ, *Diatribe sur ce qui se passe au banquet*. Le sujet est plus clairement exprimé dans les premières lignes de ce discours : on reconnoît la pensée des hommes dans les assemblées publiques aussi bien qu'au banquet. « Les anciens philosophes qui vouloient corriger les mœurs de leurs concitoyens, dit *Casaubon*, avoient coutume de se rendre partout où il y avoit affluence de monde ; ils tâchoient de trouver dans ce qui s'y passoit une occasion de débiter un discours. Ils ne manquoient pas d'assister aux réunions les plus solennelles, persuadés qu'ils étoient que, de même que le vin trahit les pensées les plus secrètes, les assemblées publiques fournissoient un moyen de juger du caractère de ceux qui y assistoient. Plusieurs discours de Dion ont été rédigés pour être prononcés aux jeux de la Grèce. »

Μελαγκόμας πρῶτος καὶ δεύτερος, *Melancomas*, en deux discours. Melancomas étoit un fameux athlète que l'empereur Titus affectionnoit beaucoup. On le connoît par Thémistius, qui dit que ce n'étoit pas en frappant et blessant ses antagonistes qu'il rem-

portoit la victoire sur eux, mais qu'il devoit sa supériorité à une position qu'il avoit imaginée : il se tenoit tout droit et étendoit les bras [1]. Les deux discours de Dion ont été écrits en l'honneur de cet athlète, après sa mort; l'un n'est qu'une espèce d'amplification de l'autre.

Χαρίδημος, *Charidémus*. Un jeune homme mourant console son père et ses parens qui entourent son lit.

Ῥοδιακὸς, *Discours Rhodien*. C'est le chef-d'œuvre de Dion. Quand les Rhodiens vouloient honorer d'un monument public un de leurs contemporains, ils se servoient pour cela de quelque statue ancienne, et se contentoient d'y faire placer une nouvelle inscription. C'est contre cet usage que Dion s'élève. Son discours renferme plusieurs particularités intéressantes sur l'histoire de Rhodes, qui jouissoit d'une certaine indépendance, sous la protection des empereurs romains, et possédoit la Lycie, que le peuple romain lui avoit donnée, après la défaite d'Antiochus-le-Grand.

Πρὸς Ἀλεξανδρεῖς, *aux Alexandrins*. Dion reproche sévèrement aux habitans d'Alexandrie la frivolité de leurs mœurs, leur turbulence et l'indécence de leur conduite dans les endroits publics. Il les compare à ces Athéniens qui, ayant reçu un oracle d'Apollon disant que, pour former de bons citoyens, il falloit faire entrer ce qu'il y avoit de plus beau

[1] Voy. Themist. Or. X. Ed. *Hard.* p. 139.

aux oreilles de la jeunesse, percèrent les oreilles de leurs enfans et y mirent des pendans d'or.

Ταρσικὸς πρώτος καὶ δεύτερος, *Deux discours adressés aux habitans de Tarsus.* Invité par les Tarsiens à donner des preuves de son talent, il les avertit, dans le premier discours, qu'il ne les flattera pas, et commence par leur reprocher quelques ridicules. Dans le second, il s'acquitte mieux de sa promesse. La ville de Tarse étoit alors remplie de trouble ; la désunion régnoit entre les citoyens et le premier magistrat ; ils étoient de plus dans une espèce de guerre avec leurs voisins, les habitans de Malles. Dans ces circonstances, l'orateur, provoqué de parler devant le public, entre dans le détail des affaires de la ville, et donne à ses habitans de sages conseils. Il faut supposer qu'il y étoit secrètement excité par des hommes bien pensant qui prévoyoient que ces avis feroient plus d'impression, s'ils sortoient de la bouche d'un étranger jouissant d'une aussi grande réputation que l'orateur *à la langue dorée.*

Ἐν Κελαίναις τῆς Φρυγίας, *Discours prononcé à Celènes en Phrygie.* Dion fait compliment aux habitans sur le bonheur dont ils jouissent. Il convient cependant que le peuple des Brachmans, sur lequel il rapporte des choses fabuleuses, jouit d'une félicité plus grande encore. On ne voit pas trop le but de l'orateur ; aussi a-t-on pensé que ce morceau étoit tronqué.

Βορυσθενιτικὸς λόγος, *Discours sur Borysthène,*

prononcé à Pruse, ville natale de l'orateur, après son retour de la Scythie. Il parle de ses voyages, et rapporte un entretien qu'il a eu à Borysthène, avec deux citoyens de cette ville, sur la Providence.

Κορινθιακὸς, *Discours adressé aux Corinthiens.* Ce morceau a beaucoup de ressemblance avec le discours adressé aux Rhodiens; mais il y règne encore plus de chaleur, parce que l'amour-propre de l'orateur avoit été offensé par la conduite des Corinthiens, qui avoient abattu ou consacré à un autre une statue qui lui avoit été érigée, quelques années auparavant.

Πρὸς Νικομηδεῖς, περὶ ὁμονοίας τῆς πρὸς Νικαεῖς, *Aux habitans de Nicomédie, pour les engager à vivre en paix avec ceux de Nicée.* Nicomédie étoit la métropole de la Bithynie; néanmoins une médaille frappée sous le règne de Domitien, avec l'inscription : *les Nicéens les premiers de l'Eparchie,* paroît indiquer qu'à cette époque la ville de Nicée prétendoit à ce rang. Il en résulta un procès, par suite duquel Valens décida que Nicée pourroit continuer de se nommer première ville de la Bithynie, comme faisoit aussi Nicomédie; mais que celle-ci auroit le titre de métropole. C'étoit un vain titre, puisque, dans la nouvelle circonscription des provinces, Chalcédoine devint la capitale de la Première Pontique. Nicomédie étoit une des plus belles villes de l'empire. Libanius dit qu'en étendue, elle ne le cédoit qu'à quatre, et en beauté, à aucune. Cinq fois,

sous les empereurs, elle avoit été détruite par des tremblemens de terre; chaque fois elle fut rebâtie.

Περὶ Ὁμονοίας, ἐν Νικαίᾳ, πεπαυμένης τῆς στάσεως, *Exhortation à la concorde, adressée aux habitans de Nicée, après une révolte.*

Ἐν τῇ πατρίδι περὶ τῆς πρὸς Ἀπαμεῖς Ὁμονοίας, *Exhortation à ses compatriotes de vivre en paix avec Apamée.* Dion prononça ce discours à Pruse, après une longue absence.

Πρὸς Ἀπαμεῖς περὶ Ὁμονοίας, *Aux habitans d'Apamée, pour les engager à la concorde.* Les habitans d'Apamée lui avoient envoyé des députés pour le complimenter sur son retour à Pruse, et pour l'inviter à venir chez eux. Dion accepta l'invitation, et prononça ce discours par lequel il les engage à vivre en amitié avec ceux de Pruse.

Διάλεξις ἐν τῇ πατρίδι, *Discours prononcé dans sa patrie.* C'est une espèce de prologue dans lequel l'auteur parle avec modestie de ses talens oratoires.

Πολιτικὸς ἐν τῇ πατρίδι, *Sur les affaires de la ville,* prononcé à Pruse. Quelques habitans de cette ville avoient accusé Dion d'avoir employé la faveur dont il jouissoit auprès du prince, pour nuire à ses compatriotes. L'orateur divise sa défense en deux parties : dans la première il repousse l'accusation en général. La seconde, où il en réfutoit les chefs, l'un après l'autre, n'existe plus.

Φιλοφρονητικὸς πρὸς τὴν πατρίδα εἰσηγουμένην αὐτῷ τιμὰς, *Compliment adressé à sa ville natale pour la remercier des honneurs qu'elle lui avoit décernés.*

Ἀπολογισμὸς ὅπως ἔσχηκε πρὸς τὴν πατρίδα, *Apologie de sa conduite envers sa patrie.*

Πρὸ τοῦ φιλοσοφεῖν ἐν τῇ πατρίδι, *Avant qu'il s'appliquât à la philosophie, dans sa patrie.* Dans sa jeunesse, Dion remplissoit à Pruse une place municipale. La cherté des vivres causa un tumulte parmi les habitans; la fureur du peuple se tourna contre les magistrats; l'on voulut lapider Dion et mettre le feu à sa maison. Il prononça alors ce discours, qui est écrit avec un calme et un sang-froid qui devoient nécessairement imposer à la multitude.

Δημηγορία ἐν τῇ πατρίδι, *Discours prononcé devant le peuple de sa ville natale.* Dion avoit engagé les magistrats de Pruse à construire divers bâtimens qui servoient à l'utilité publique et ornoient la ville. Il en fut blâmé par quelques envieux, contre lesquels il se défend; il compare le traitement qu'il éprouvoit, à l'ingratitude d'autres villes qui avoient récompensé leurs meilleurs citoyens par l'exil ou la mort.

Πολιτικὸς ἐν Ἐκκλησίᾳ, *Discours adressé à l'assemblée du peuple de Pruse.* Le but de ce discours est d'exhorter les habitans de Pruse à la concorde.

Παραίτησις ἀρχῆς ἐν Βουλῇ, *Refus d'une place dans le Sénat* (de Pruse).

Περὶ τῶν ἔργων ἐν Βουλῇ, *de l'Administration du Sénat.* C'est un éloge du sénat de sa ville natale.

Πρὸς Διόδωρον, *A Diodore.* C'est l'éloge d'un magistrat de Pruse.

Περὶ Αἰσχύλου καὶ Σοφοκλέους καὶ Εὐριπίδου, ἢ περὶ τῶν Φιλοκτήτου τόξων, *Comparaison des trois tragédiens, ou de l'arc de Philoctète.*

Περὶ Ὁμήρου, *Eloge d'Homère.*

Περὶ Σωκράτους, *Éloge de Socrate.*

Περὶ Ὁμήρου καὶ Σωκράτους, *d'Homère et de Socrate.* Le dernier y est représenté comme le disciple d'Homère.

Ἀγαμέμνων ἢ περὶ Βασιλείας, *Agamemnon ou du Gouvernement royal.* Il montre comment un roi doit prendre avis des sages et s'y conformer.

Νέςωρ, *de Nestor;* Discours ayant le même objet que le précédent.

Ἀχιλλεὺς, *Achille.* Ce jeune prince dédaigne les conseils de la prudence que lui donne Chiron, et s'en trouve fort mal.

Φιλοκτήτης, *Philoctète;* paraphrase d'un passage de Sophocle ou d'Euripide.

Νέσσος ἢ Δηϊάνειρα, *Nessus et Déïanire.* Dialogue sur cette fable, dans lequel l'auteur fait voir comment on doit l'entendre.

Χρυσηῒς, *Chryséis.* Dialogue sur le passage d'Homère où il est question de cette captive.

Περὶ Βασιλείας καὶ Τυραννίδος, *du Gouvernement légitime et de l'Usurpation.*

Περὶ Τύχης, λόγοι γ', *Trois dissertations sur la Fortune.*

Περὶ Ἀρετῆς, *de la Vertu.*

Περὶ Φιλοσοφίας, *de la Philosophie.*

Περὶ Φιλοσόφου, *du Philosophe.*

Περὶ τοῦ Σχήματος, *de l'Apparence extérieure du Philosophe*. L'orateur montre qu'il ne faut pas se laisser imposer par l'apparence.

Περὶ Πίστεως, *de la Confiance*.

Περὶ Ἀπιστίας, *de la Méfiance*. Dans ces deux morceaux, Dion montre les dangers de l'aveugle confiance.

Περὶ Νόμου, *de la Loi*.

Περὶ Ἔθους, *des Mœurs*.

Περὶ Φθόνου λόγοι β', *deux discours sur l'Envie*.

Περὶ Πλούτου, *de la Richesse*.

Περὶ Ἐλευθερίας, *de la Liberté*. Ces deux derniers discours ont été prononcés pendant le séjour de l'auteur en Cilicie.

Photius rend compte, dans un article intéressant, des quatre-vingts discours de Dion, dont il donne les argumens. *Synesius* a écrit un mémoire intéressant sur cet orateur, dont nous aurons occasion de parler.

Il n'existe que trois ou quatre éditions des discours de Dion Chrysostome; nous disons trois ou quatre, parce que l'existence de celle qu'on a quelquefois nommée la *première*, est douteuse. Elle doit porter la date de Milan, 1476, et être in-4°. Depuis long-temps aucun bibliographe n'a dit l'avoir vue.

La seconde ou la première édition est celle d'*Alde Manuce*, imprimée aux frais de *Fréd. Torrisani*, sans date, en 1551, in-8°.

Vient ensuite l'édition de *Claude Morel*, à Paris, 1604, in-fol. Elle est accompagnée d'une diatribe ou d'un commentaire d'*Is. Casaubon*, et de notes de *Fréd. Morel*, ainsi que de la traduction de *Thomas Kirchmayer* ou *Naogeorgius*, qui

avoit paru à Bâle en 1555, in-fol. On a donné un nouveau frontispice à cette édition en 1623.

La dernière édition a été préparée par *J.-J. Reiske*, et publiée, après sa mort, par sa veuve, Leipzig, 1784, en 2 vol. in-8°. (Un nouveau frontispice porte : Editio altera, 1798.) Cette édition est excellente sous le rapport de la critique; mais elle n'a ni traduction, ni table, ni commentaire interprétatif. Dion a pourtant besoin d'un pareil commentaire, à cause du grand nombre de faits et d'allusions mythologiques et historiques qu'il renferme. C'est un travail par lequel un savant pourra bien mériter de la littérature grecque.

L'empereur ADRIEN, qui aimoit la littérature et prétendoit être connoisseur, se complaisoit quelquefois à entrer en lice avec les poëtes, les philosophes et les orateurs, dans des combats littéraires. Photius parle de diverses déclamations écrites pour de pareils exercices, qui existoient encore de son temps, et qui n'étoient pas sans élégance. Nous verrons que le grammairien Dosithée a fait un recueil des Rescrits de ce prince.

ANTOINE POLEMON, né à Laodicée sur le Lycus, contemporain de Trajan, d'Adrien et des Antonins, qui l'honoroient de leur faveur, passa la plus grande partie de sa vie à Smyrne, où il ouvrit une école de rhétorique et de *sophistique*. A l'âge de cinquante-six ans, il fut dégoûté de la vie par les douleurs que la goutte lui faisoit éprouver; il se rendit dans sa patrie, descendit dans le tombeau de sa famille qu'il fit fermer sur lui, et y mourut. Nous n'avons de ses ouvrages que deux déclama-

tions ou exercices oratoires, intitulés *Discours funèbres*, Ἐπιτάφιοι λόγοι. Ce sont des discours qu'il suppose avoir été prononcés en l'honneur de deux héros de Marathon, par leurs propres pères.

Voici comment *Marc-Aurèle* juge Polemon dans une lettre adressée à Fronto, dont nous donnons d'autant plus volontiers un extrait, que ce n'est que depuis peu d'années qu'on connoît ces lettres : « Videtur nobis, dit le prince parlant de ce rhéteur, agricola strenuus, summa sollertia præditus, latum fundum in sola segete frumenti et vitibus occupasse; ubi sane et fructus pulcherrimus et reditus uberrimus. Sed enim nusquam in eo rure ficus Pompejana vel olus Arricinum [1], vel rosa Tarentina, vel nemus amœnum, vel densus lucus, vel platanus umbrosa. Omnia ad usum magis quam ad voluptatem, quæque magis laudare oporteat, amare non libeat [2]. » Le peu que nous avons de Polemon ne nous autorise ni à adhérer à ce jugement, ni à le contredire. Il est vrai toutefois que les deux déclamations qui nous en restent, écrites dans un style vigoureux, manquent d'élégance. Aussi est-ce principalement sous le rapport de la force et de la chaleur que les anciens faisoient cas de Polemon, qu'on nommoit la *trompette de l'Olympe*, σάλπιγξ ὀλυμπιακή. St. Grégoire de Nazianze l'a étudié et imité.

[1] Broccoli.

[2] Voy. M. CORN. FRONTONIS reliquiæ; ed. *Niebuhr*, p. 50.

Les déclamations de Polemon ont été imprimées par *Henri Etienne*, aux frais des Fugger, avec Himerius, 1567, in-fol, et réimprimées par *Et. Prévôteau*, Paris, 1586, in-4°. *Pierre Possin* les publia de nouveau, avec une traduction latine, à Toulouse, 1637, in-8°. Cette édition est fort rare. La dernière et la meilleure est celle de M. *Jean-Conr. Orelli :* elle a paru à Leipzig, 1819, in-8°. N'ayant pas de manuscrits à sa disposition, ce savant a pris pour base l'édition de Henri Etienne et la paraphrase latine de Possin.

TIBÈRE CLAUDE ATTICUS HÉRODE, ordinairement nommé Herodes Atticus [1], naquit à Marathon au commencement du second siècle, d'une famille illustre, qui faisoit remonter son origine à Æacus, fils de Jupiter et d'Ægina, dont Miltiade et Cimon étoient également descendus. Son père, Atticus, avoit trouvé un trésor dont l'empereur lui avoit laissé la possession. Il fut si immense, que malgré les grandes dépenses que fit Atticus, il put imposer par testament à son fils l'obligation de payer annuellement à chaque citoyen d'Athènes une mine ou 87 francs; legs que le fils racheta en payant à la fois la redevance de cinq années, ce qui, en comptant 6,000 citoyens d'Athènes, faisoit une somme de plus de 22 millions de francs. Hérode fut disciple de Favorinus et de Secundus d'Athènes. Lui-même passa pour le sophiste le plus éloquent de

[1] *Saumaise* croyoit qu'en grec il ne s'appeloit pas Hérode Atticus, mais Ἡρώδης Ἀττικοῦ, c'est-à-dire Hérode, fils d'Atticus. *Philostrate* appelle ce Sophiste Hérode l'Athénien; mais il est nommé Tiberius Claudius Atticus Herodes dans une inscription publiée par *Spon*, Misc. erud. ant., p. 321.

son temps, et fut le maître de Marc-Aurèle et de L. Vérus. L'an 143 de J.-C., il fut nommé consul, et ce fut apparemment à l'expiration de cette dignité, ou d'après la supposition de M. Eichstædt[1], dès l'année 125, qu'il fut envoyé en Asie pour régler l'état des villes grecques. Il remplit aussi les fonctions de président (ἀρχιερεὺς) des Panathénées et des Panhellènes, ainsi que des solennités religieuses qui furent célébrées en l'honneur de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus. Dans l'exercice de ces charges et comme particulier, il se distingua par le noble usage qu'il fit de sa fortune. Parmi les ouvrages d'architecture qu'il fit construire à ses frais, Pausanias nomme le magnifique stade ou hippodrome qu'il fit bâtir à Athènes. « Sur les bords de l'Issus, dit ce géographe[2], s'élève un mont qui forme un croissant dont les deux extrémités vont rejoindre la rive du fleuve. Un Athénien, nommé Hérode, en a fait un stade, et pour cette construction, a presque épuisé la carrière du mont Pentélique. » On en voit encore les ruines. Il existe dans la même ville un théâtre auquel il donna le nom de *Régilla*, en l'honneur de son épouse. Le toit de cet édifice étoit de bois de cèdre, et Philostrate dit que l'empire romain ne renfermoit rien de comparable à ce monument et au stade. Cet historien indique d'autres ouvrages d'architecture et de sculpture qu'Hérode fit exécuter. Il brûloit d'envie

[1] Ad *Fabricii* Bibl. gr., vol. VI, p. 4 de l'édition de Harless.
[2] I, c. 19.

de faire percer l'isthme de Corinthe, mais il n'en osoit solliciter la permission à Rome.

Hérode ne fut pas seulement administrateur et homme d'état : il tenoit à Athènes une école de rhétorique d'où sont sortis des hommes célèbres, tels qu'Adrien de Tyr, qui prononça son oraison funèbre, et Aulugelle. Ce dernier s'exprime ainsi sur le compte de son maître : « Græca oratione fere omnis memoriæ nostræ universos gravitate atque copia et elegantia vocum longe præstitit : » ailleurs il en rapporte quelques traits intéressans [1].

La pureté des mœurs et l'exaltation du caractère préservent rarement des traits de la calomnie : accusé par son beau-frère du meurtre d'une épouse qu'il idolâtroit, et qui lui laissa un riche héritage, il n'eut pas même besoin de se justifier, parce que son adversaire n'étoit pas en état de produire la moindre preuve. Il eut un procès plus sérieux à soutenir devant le tribunal de l'empereur lui-même, pour une accusation de concussion. Il paroît que, dans l'exercice de ses fonctions, il avoit donné sa confiance à des hommes qui n'avoient pas su conserver leurs mains pures; ils furent convaincus et punis; mais ce qui prouve qu'Hérode fut à l'abri du soupçon, est une lettre que Marc-Aurèle lui adressa quelque temps après, et que Philostrate nous a conservée [2]. « Je désire, lui dit-il, que ta santé soit bonne, et que tu sois convaincu que je

[1] Noct. Att., XIX, 12. Item, I, 2; IX, 2.

[2] In Vit. Soph., lib. II, p. 562.

te veux du bien. Ne te regarde pas comme offensé si, ayant trouvé en défaut quelques-uns de tes gens, je les ai punis, à la vérité aussi peu sévèrement qu'il m'a été possible. Tu ne dois pas m'en vouloir. Si cependant j'ai fait ou si je fais encore quelque chose qui te déplaise, impose-moi une amende que je paierai dans le temple de Minerve à Athènes à l'époque des mystères; car, au plus fort de la guerre, j'ai fait vœu d'être initié, et je veux que cette cérémonie s'accomplisse sous ta présidence. »

Hérode mourut à Marathon, à l'âge de soixante-seize ans, vers l'année 180, sous le règne de Commode, et non vers 160, comme le dit *Olearius*, l'éditeur de Philostrate; car l'inscription de la statue de Regilla[1] prouve qu'il a survécu à Faustine, épouse de Marc-Aurèle, qui est décédée en 175. Il avoit pleuré la mort de deux filles tendrement aimées; un seul fils, nommé Atticus, hérita des biens de Régilla, car Hérode voyant que ce jeune homme avoit des vices incorrigibles, légua sa propre fortune à des étrangers[2].

Il n'existe aucun portrait d'Hérode; au moins aucun dont on soit certain. Cet orateur avoit recommandé à ses affranchis de l'ensevelir à Marathon; mais les jeunes gens d'Athènes ne permirent pas l'exécution de cette disposition : ils enlevèrent le corps de leur maître et l'ensevelirent près du

[1] Voy. p. 34 de ce vol.

[2] Voy. Mémoire sur la Vie d'Hérode Atticus, par *Burigny*, dans le Mémoires de l'Académie des Inscr. et Belles-lettres, vol. XXX, p. 1.

stadium de marbre blanc qu'il avoit fait construire. M. *Fauvel*, consul de France à Athènes, a découvert à Marathon un tombeau dans lequel on a trouvé les bustes de Marc-Aurèle et de Lucius Vérus, avec celui d'un homme d'un âge mûr, et qui a l'air d'un philosophe. M. *Dubois*, auquel on doit la rédaction du catalogue de la collection de feu le comte de Choiseul-Gouffier, a supposé que les affranchis d'Hérode, pour se conformer à la volonté de leur maître, autant que cela dépendoit d'eux, ont fait ériger ce cénotaphe à sa mémoire, et qu'ils y ont placé son image avec celle des deux empereurs dont il a été le précepteur et l'ami. J'ignore ce que ce buste est devenu après la mort du comte de Choiseul.

La Vie d'Hérode a été écrite par *Philostrate*, qui lui a donné une place dans ses Biographies des sophistes. Il en parle encore dans plusieurs autres parties de ce recueil. *Lucien* s'en est aussi occupé dans sa Vie de Démonax.

Hérode aimoit à parler d'abondance, et il paroît avoir peu écrit. Au moins les anciens ne citent qu'un petit nombre de ses ouvrages, savoir, des *Dissertations*, Διαλέξεις, et des *Ephémérides*. Il ne nous en est rien parvenu, aussi peu que de ses *Lettres*, dont parle Philostrate; mais nous avons un discours qu'on lui attribue, production foible que, pour l'honneur de cet écrivain, nous aimons mieux regarder comme l'œuvre de quelque sophiste ou grammairien anonyme. Ce discours s'a-

dresse aux Thébains, pour les engager à se réunir aux états du Péloponnèse contre Archélaüs, roi de Macédoine. Nous avons parlé plus haut des inscriptions qu'Hérode a fait placer dans sa terre de Triopium [1].

La harangue qui nous reste d'Hérode Atticus se trouve dans les collections des orateurs d'*Alde*, de *Henri Etienne* et de *J.-J. Reiske*. Elle a été une seule fois imprimée séparément, avec les inscriptions qu'Hérode a fait placer à Triopium, par les soins de M. *Raph. Fiorillo*, Leipz. 1801, in-8°.

Adrien *de Tyr*, disciple d'Hérode et après lui professeur d'éloquence à Athènes, fut aussi secrétaire de l'empereur Commode, Ἀντιγραφεὺς τῶν ἐπιϛολῶν. Il mourut à Rome, à l'âge de quatre-vingts ans. Nous n'avons de cet orateur que quelques fragmens qui ne font pas vivement regretter la perte de ses discours. Les sujets mêmes de ces morceaux peuvent en faire juger : Une sorcière condamnée au feu ne peut être exécutée, parce que son art rend la flamme innocente; une autre femme offre de détruire le charme, et y réussit : Adrien demande que celle-ci soit brûlée comme convaincue de sortilége. — Des soldats ont détourné un fleuve et causé une inondation qui a fait périr l'armée qu'ils devoient combattre : ils réclament devant les juges la récompense qui leur avoit été promise pour le cas où ils seroient vainqueurs. — Un mari fait le procès à sa femme pour un songe qu'elle a eu. —

[1] Voy. p. 34 de ce vol.

Description de la pompe qui accompagne le roi des Babyloniens.

Les fragmens d'Adrien se trouvent dans les Excerpta d'*Allatius* (voy. Introd., p. lij), et à la suite du Philon de Byzance de M. *J.-Conr. Orelli.*

Un des sophistes les plus admirés et les plus fêtés de cette époque, où le goût commençoit visiblement à se dépraver, fut ÆLIUS ARISTIDE. Il naquit à Hadriani, en Bithynie, selon l'opinion commune en 129, mais plutôt en 117 de J.-C.[1]. Son père Eudémon étoit prêtre de Jupiter. Après s'être appliqué avec un zèle extraordinaire à l'éloquence, sous Polemon, à Smyrne, sous Hérode, à Athènes, et sous Aristoclès, à Pergame, il voyagea en Asie, en Grèce et en Egypte, où il poussa ses courses jusqu'aux confins de l'Ethiopie, laissant partout des admirateurs de ses talens et de ses vertus. Plusieurs villes lui érigèrent des statues, témoins la statue de ce rhéteur, qu'on voit au Vatican, et l'inscription en son honneur, qui se trouve au Musée de Vérone[2]. De retour de ses voyages, il se fixa à Smyrne, où, jusqu'à sa mort, il desservit un temple d'Esculape.

[1] La première fixation se fonde sur son *Thema genethliacum*, qu'il a inséré dans un de ses discours; cette date a été déterminée par l'astronome *Halley*, et adoptée par *Masson*, dans sa Vie d'Aristide mise en tête de l'édition de *Jebb*. M. *Letronne*, Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte, p. 254, en a prouvé la fausseté; et comme, d'après le calcul de Halley, le Thema convient également à l'an 117, il se décide pour cette date.

[2] Voy. *Visconti*, Iconogr. grecque, vol. I, p. 31 (éd. in-4o), et *Bartoli*, Dissertazioni due sul Museo Veronese. Verona, 1745, in-4o.

Si, dans l'enthousiasme que leur inspira un beau talent, les compatriotes d'Aristide l'ont égalé à Démosthène, la postérité, libre de préventions, a rabattu beaucoup de cet éloge exagéré : cependant, il faut louer Aristide d'avoir su éviter la plupart des défauts de son siècle. L'étude de Démosthène et de Platon l'a préservé des écarts dans lesquels les autres sophistes sont tombés : peut-être se seroit-il élevé jusqu'au génie de l'orateur d'Athènes, s'il avoit pu s'exercer sur des sujets aussi importans que ceux qui occupoient ce grand orateur. Les discours d'Aristide sont forts de pensées et d'argumentation ; le plus souvent simples et sans ornement superflu ; sa diction est forte ; elle n'est pas toujours gracieuse.

Nous avons cinquante-quatre déclamations d'Aristide ; la plupart célèbrent quelque divinité, l'empereur Marc-Aurèle et d'autres personnes. Un de ces discours a la forme d'une lettre adressée à l'empereur, au sujet de la destruction de Smyrne par un tremblement de terre, l'an 178 ; Marc-Aurèle en fut si touché, qu'il donna ordre de rebâtir la ville. Un autre discours, intitulé *Panathénaïques*, est une imitation du célèbre morceau d'Isocrate. Un discours du même genre, εἰς Ρώμην, est un *Eloge de la ville de Rome* et de l'Empire romain. Aristide a composé des éloges semblables de Smyrne, de Cyzique, de la Mer-Egée, etc. Dans quelques déclamations, se reportant à l'époque où la Grèce étoit libre, il exhorte les Athéniens à envoyer des

secours à Nicias en Sicile, où il leur conseille, après la bataille de Pylos, de faire la paix avec les Lacédémoniens, et, après celle de Leuctres, de leur porter des secours. Tantôt, changeant de rôle, il engage les mêmes Athéniens à faire cause commune avec Thèbes, pour la ruine de Sparte, ou de rester neutres entre les deux rivales. Il y a des discours par lesquels les Thébains implorent l'assistance d'Athènes, contre les projets ambitieux de Philippe de Macédoine. Trois ou quatre discours sont dirigés contre le Gorgias de Platon. Amplifiant un morceau connu de l'Iliade, Aristide composa un discours qu'Ulysse, député par Agamemnon auprès d'Achille, pourroit avoir prononcé pour apaiser la colère du fils de Thétis.

Il existe aussi d'Aristide, un traité en deux livres, *Du style politique et du style simple*, Περὶ πολιτικοῦ καὶ ἀφελοῦς Λόγου. Le style politique est celui des affaires publiques, *stilus civilis et forensis*. Luttant contre Démosthène, il composa, sous le nom de cet orateur, un discours sur ce qu'on appeloit en Grèce l'*hégemonie*, ou le premier rang entre les cités de ce pays : il l'intitula : Δημοσθένης λέγων περὶ Ἡγεμονίας, *Démosthène parlant sur l'hégemonie*. Un autre discours étoit mis dans la bouche d'Eschine. Ces deux morceaux sont perdus.

Parmi les discours d'Aristide, il y en a cinq et le commencement d'un sixième, qui, regardés anciennement comme le fruit de l'imposture, ou d'une crédulité indigne d'un homme du mérite

d'Aristide, ont commencé à fixer l'attention des physiologistes, depuis que plusieurs d'entre eux s'occupent de ce phénomène singulier qu'on nomme le magnétisme animal, et qu'il est aussi difficile d'expliquer qu'il est impossible de le nier absolument. Dans ces discours, Aristide raconte l'histoire d'une maladie fort longue dont il a été affecté, et pendant laquelle il tomboit périodiquement dans un état de somnambulisme spontané. Pendant ce sommeil, Esculape lui donnoit des conseils, et Aristide lui-même prescrivoit à haute voix, souvent en présence d'une foule de témoins, les remèdes qu'il faudroit lui administrer après son réveil, et qui fort souvent étoient contraires à ceux que les médecins employoient en pareil cas. Les discours sont intitulés Ἱεροὶ λόγοι, *Discours sacrés*, parce qu'ils rapportent les entretiens de l'auteur avec la divinité [1].

On a annoncé que M. *Ange Mai* a trouvé dans un manuscrit palimpseste ou rescrit du Vatican, plusieurs morceaux inédits d'Aristide.

Il existe, sous le titre d'*Hypothèses*, Ὑποθέσεις, des scholies anciens sur les déclamations d'Aristide.

Les deux discours d'Aristide en l'honneur d'Athènes et de Rome sont les premiers morceaux de ce Sophiste qui furent imprimés : on les trouve dans les Orateurs grecs d'*Alde*, au vol. III.

[1] Voy. *Car.-Ad. Kœnig*, Dissert. de Aristidis incubatione. Jenæ, 1818, in-8°.

La *première édition*[1] des discours d'Aristide, par *Euphrosinus Boninus*, fut imprimée par *Phil. Giunta*, Florence, 1517, in-fol. Elle ne renferme, comme toutes les suivantes, que 52 déclamations, la 53e n'étant connue que depuis 1785; mais on y trouve les Ὑποθέσεις.

Guill. Canter fit imprimer à Bâle, 1566, en 4 vol. in-fol., une traduction latine d'Aristide : on la recherche, parce que Canter a suivi les leçons qu'Arlenius avoit extraites d'un manuscrit.

Paul Etienne réimprima cette traduction avec le texte, Genève, 1604, 3 vol. in-8°. Enfin *Sam. Jebb* donna une nouvelle édition grecque-latine d'Aristide, en 2 vol. in-4°, dont le premier parut à Oxford en 1722, et le second en 1730. Cette édition n'est pas fort critique.

Le 53e discours d'Aristide, *contre Leptine*, imitation de celui de Démosthène, a été publié pour la première fois par *Jac. Morelli*, Venise, 1788, in-8°. M. *Wolf* l'a joint à son édition des discours de Démosthène, Halle, 1789, in-8°.

La collection des rhéteurs grecs d'*Alde* renferme les deux livres de *Rhétorique*. *Laur. Normann* les fit réimprimer à Upsal, 1688, in-8°, avec deux déclamations d'Aristide, qu'il croyoit inédites. Ces deux livres se trouvent aussi dans l'édition de Jebb.

Marcus Cornelius Fronto, célèbre orateur romain, appartient aux écrivains latins, comme auteur d'un ouvrage sur les synonymes, *de differentiis verborum*. Ce n'est que de nos jours qu'on a découvert quelques opuscules grecs de ce rhéteur. Ils sont insignifians; néanmoins, comme les

[1] M. *Renouard* (Ann. de l'Impr. des Aldes, I, 138 et 181) assure que les éditions Aldines de 1517 et 1527, la première citée dans la Serie dell' edizioni Aldine, n'existent pas.

lettres de Fronton qui sont parmi ces ouvrages, fournissent quelques données ignorées sur sa vie, nous saisissons cette occasion pour rectifier l'article que nous lui avons consacré parmi les écrivains latins du second siècle[1].

Fronton n'étoit pas né dans les Gaules; sa patrie étoit Corta, en Numidie, ville grecque, où Jules César avoit établi une colonie romaine. Il descendoit peut-être d'un de ces étrangers auxquels Sylla donna le droit de cité, et qui, en reconnoissance de ce bienfait, prirent le nom de Cornélius. Il s'appeloit proprement Phronto : il naquit sous Domitien. Probablement il fit ses études à Alexandrie; rien dans ses lettres n'indique qu'il ait été en Grèce. S'étant fixé à Rome, il se fit une réputation comme avocat et comme rhéteur. Lucius Vérus et Marc-Aurèle fréquentoient ses cours, ainsi qu'Aulugelle. Il acquit la maison et le jardin qui, anciennement, avoient appartenu à Mécène. Adrien paroit l'avoir nommé sénateur. Il fut consul pendant les mois de juillet et août de l'année où Marc-Aurèle parvint à l'âge de vingt-deux ans, c'est-à-dire 143 après J.-C. En sortant de cette magistrature, il devoit aller prendre le gouvernement d'une province; mais il s'en excusa sous prétexte de santé, et resta à Rome, sans autre emploi que celui de chargé des affaires de sa ville natale, jusqu'à ce que, parvenu à un âge avancé, il se démit aussi de ces fonctions. Dans ses dernières années, il souffrit beaucoup de

[1] Hist. de la Littér. rom., vol. III, p. 308.

la goutte; sa maison devint alors le rendez-vous des gens de lettres qui prenoient plaisir à ses entretiens savans et philosophiques. De son vivant et après sa mort, il jouissoit d'une si grande réputation, qu'on l'égaloit presqu'à Cicéron[1]. Il étoit chef d'une secte d'orateurs qu'on nommoit Frontoniens: ils vouloient ramener la simplicité de l'ancienne éloquence romaine antérieure à Cicéron, et bannir ce style ampoulé que leurs contemporains avoient emprunté des sophistes grecs; ils vouloient aussi bannir le néologisme.

Fronton étoit tendrement aimé par ses élèves. Marc-Aurèle lui fit ériger une statue, après sa mort, sans doute. Ce prince rend un beau témoignage à la franchise de son ancien maître, au commencement de ses Commentaires, où il dit que ce philosophe lui a appris combien le rôle d'un tyran est odieux, et que les grands de Rome étoient peu susceptibles d'une véritable amitié. Tout ce qu'on lit dans les lettres de Fronton tend à confirmer l'opinion qu'il étoit homme de bien; car, il faut pardonner à son ignorance, sa haine pour les chrétiens, contre lesquels il a écrit une *Invective* qui, pour sa gloire, est perdue.

On ne connoissoit jusqu'en 1815, d'autres productions de Fronton, que son traité des synonymes, en latin[2]. Ce fut dans ladite année que

[1] « Fronto, eloquentiæ romanæ non secundum, sed alterum decus », dit Eumenius, c. 14.

[2] Cet ouvrage se trouve dans les collections de *Janus Parrhasius*,

M. *Ange Mai* découvrit dans un manuscrit *rescrit* de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, qui contenoit les actes du premier concile de Chalcédoine, écrits par des moines du couvent de San Columbano à Bobbio, des fragmens considérables d'un recueil composé de lettres de Fronton adressées à Vérus, à Marc-Aurèle, et à diverses autres personnes, ainsi que des lettres de Marc-Aurèle écrites au philosophe. La plupart de ces lettres sont latines; il y en a pourtant quelques-unes en grec, p. e. deux lettres de Fronton à Domitia Calvilla, mère de Marc-Aurèle, et quatre adressées à d'autres personnes. En lisant ces lettres, on peut prendre une idée de l'espèce de grec qu'à cette époque pouvoit écrire un Romain, homme du monde. Au reste, toutes ces lettres en général font honneur à Fronto par les sentimens qui y règnent. Elles ne brillent ni par le fond des idées, ni par l'éloquence du style qui est plus subtil que persuasif; elles sont pleines d'images et de comparaisons, mais pauvres en pensées [1].

Outre ces lettres, M. *Mai* a découvert dans le même manuscrit, des fragmens d'un ouvrage historique intitulé *Principia historiæ*, où Salluste est

Badius Ascensius, *Gothofredus*, *George Fabricius* et *Putschius*. Il a été réimprimé, avec des notes critiques de M. *Buttmann*, dans l'édition des fragmens de Fronton donnée par M. *Niebuhr*.

[1] Le mérite de Fronto comme littérateur a été jugé, dit-on, avec connoissance de cause, mais avec beaucoup de sévérité, par M. *Frédéric Roth*, Rede zur Feier des Maximilian-Tages, 1817. Nürenberg, 1817, in-4o. Je n'ai pu me procurer cette brochure.

servilement imité, et où il n'est presque question que de l'expédition malheureuse de Lucius Vérus, contre les Parthes. Il a encore trouvé dans le même manuscrit des fragmens d'un *Eloge de la Fumée et de la Poussière*, et d'un *Eloge de la Négligence*, ainsi qu'un morceau intitulé *Arion*, qui est une traduction libre du passage d'Hérodote, où l'aventure de ce poëte-musicien est rapportée. Les *Exempla elocutionis*, extraits de Térence, Cicéron, Salluste et Virgile, dont il existe plusieurs manuscrits, ne sont probablement pas de Fronton.

Par un hasard singulier, une autre partie du manuscrit de Fronton effacé par les moines de Bobbio, se trouve dans la bibliothèque du Vatican, où il vient d'être découvert par le même savant qui, après avoir dirigé la bibliothèque Ambrosienne de Milan, est aujourd'hui Préfet de celle de Rome. Il renferme, d'après le titre de l'édition que M. Mai en a donnée et que nous ne connoissons que par des annonces, plus de cent lettres inédites.

M. *Mai* publia à Milan, 1815, en 2 vol. in-8°, la première partie des ouvrages inédits de Fronton, celle qu'il avoit trouvée à la bibliothèque Ambrosienne. Cette édition a été réimprimée à Francfort, en 1816, en 2 vol. in-8°. La même année, MM. *Niebuhr, Buttmann* et *Heindorf* en donnèrent, à Berlin, une édition critique en 1 vol. in-8°. Il règne dans l'arrangement des fragmens trouvés par M. Mai, une telle confusion, qu'il est nécessaire qu'un nouvel éditeur fasse, avant tout, l'inspection du manuscrit original. Nous ignorons s'il a rétabli l'ordre dans la nouvelle édition qu'il a publiée après la découverte du second manuscrit, et qui est annoncée sous le

titre suivant : *M. Cornelii Frontonis* et *M. Aurelii* Imperatoris epistolæ : *L. Veri* et *Antonini Pii* et *Appiani* epistolarum reliquiæ ; fragmenta Frontonis et scripta grammatica. Editio prima romana, plus centum epistolis aucta ex cod. rescripto Bibl. Pontificiæ Vaticanæ, curante Angelo Maio, Romæ, 1823, in-8°.

Le plus célèbre et le plus connu de tous les Sophistes de cette époque, est LUCIEN *de Samosate* en Syrie, ou plutôt en Assyrie ; (car les anciens confondoient souvent ces deux noms). On ne sait de sa vie que le petit nombre de circonstances qu'on a pu recueillir dans ses écrits mêmes. *Suidas*, qui est le seul auteur ancien qui en parle, dit qu'il vécut du temps de Trajan et après ce prince, et qu'après avoir exercé sans succès à Antioche l'état d'avocat, il fut déchiré par des chiens, en punition de la rage qu'il avoit montrée contre les chrétiens. Dans une dissertation sur Isidore de Charax par *Henri Dodwel*, qu'on trouve dans les Petits Géographes de Hudson, ce savant a établi un raisonnement d'après lequel Lucien seroit né l'an 135 après J.-C. Destiné d'abord à l'état de sculpteur, il renonça de bonne heure aux arts, et se rendit en Grèce, où il assista aux jeux Olympiques qui furent célébrés en 157, 161 et 165, d'après le calcul du même Dodwel. Il s'appliqua d'abord, à Antioche, à la rhétorique que plus tard il enseigna dans la Gaule. Il finit par se jeter dans les bras de la philosophie, et séjourna pour cela à Athènes. S'étant fait un principal objet de l'étude

de l'homme, il n'embrassa aucun des systèmes qui étoient alors en vogue; toutefois, comme en plusieurs passages de ses ouvrages il se moque du dogme de l'immortalité de l'âme, on a pensé que l'épicurisme avoit été celui auquel il donna la préférence. Dans sa vieillesse, il obtint de Marc-Aurèle un emploi honorable en Egypte : on a dit que c'étoit le gouvernement d'une partie de cette province; mais il paroît plutôt que sa charge étoit celle de greffier auprès d'un tribunal supérieur. Le genre de mort dont il a péri, d'après Suidas, appartient probablement aux fables dont cet écrivain est si riche.

C'est peut-être avec aussi peu de fondement qu'on a dit qu'après avoir professé le christianisme, il avoit apostasié : s'il avoit été chrétien, il auroit mieux connu le christianisme, et ne l'auroit pas confondu avec le judaïsme, comme il le fait dans son Peregrinus Protée. Il est vrai que le discours intitulé Philopatris, qui se trouve parmi ses ouvrages, trahit une plus grande connoissance de la religion chrétienne; mais des raisons très-fortes ne permettent pas de lui attribuer ce morceau. En le rayant du catalogue de ses écrits, on ne peut pas même avec vérité l'accuser d'avoir dit beaucoup de mal des chrétiens. Il a méconnu, il est vrai, le caractère du fondateur de notre religion; c'est un malheur qui lui a été commun avec beaucoup d'autres hommes distingués de son siècle; mais il n'a représenté les chrétiens que comme une secte com-

posée d'hommes simples et trompés par une doctrine fanatique [1].

Ce qui distingue Lucien comme écrivain, c'est un génie éminemment satirique, un esprit brillant, et cette espèce d'originalité que les Anglois ont appelée *humour*, et qu'aucun écrivain de l'antiquité, si ce n'est Aristophane et Horace, et un très-petit nombre parmi les modernes, ont possédé au même degré que lui. Son ironie ne ménage aucun travers ni aucun des préjugés de ses contemporains, auxquels il ne cesse de faire la guerre. Peu d'écrivains ont mieux approfondi le cœur humain; il avoit étudié l'homme dans tous les états et dans toutes les situations. Il prêche toujours une excellente morale, et l'éthique paroît, de toutes les branches de la philosophie, avoir été, à ses yeux, la plus digne d'être cultivée. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de ne pas toujours savoir modérer sa satire, qui souvent dégénère en licence. Il est aussi un peu bavard; mais ce défaut paroît inhérent au genre qu'il avoit adopté; il sait même le rendre gracieux ou moins désagréable, par le grand nombre d'anecdotes et de plaisanteries dont ses ouvrages fourmillent.

[1] Nous ne dirons pas, avec M. *Aug. Kestner* (Agape, Jena, 1819), que Lucien, revenu de l'erreur dans laquelle il avoit été à l'égard des Chrétiens, a voulu réparer dans ses ouvrages postérieurs le mal qu'il en avoit dit dans ceux de sa jeunesse. Ce paradoxe a été réfuté par M. *H. C. A. Eichstædt*, dans sa Prolusio Lucianus num scriptis suis adjuvare religionem christianam voluerit, Jenæ, 1820, in-4°, que M. *Lehmann* a placée dans son édition des Œuvres de Lucien, vol. I, p. LXXV.

Si l'on excepte quelques tautologies, les écrits de Lucien ne se ressentent que bien rarement du manque de goût qui caractérise l'époque où il a vécu. Son style, formé par l'étude des meilleurs modèles, et surtout d'Aristophane, ne trahit jamais la province où il est né; il est aussi pur, aussi élégant et aussi *attique* que si Lucien avoit fleuri dans les temps classiques de la littérature grecque; et les défauts du siècle où il a vécu, ne percent que dans le penchant de forger des expressions nouvelles ou de détourner les anciennes de leur signification primitive, dont il n'a pas su se garantir entièrement, quoiqu'il s'en moque lui-même dans son *Lexicophanes*; il n'a pas su résister non plus à la mode de chamarrer son style de phrases, souvent mal placées, des poëtes et des historiens anciens. La plupart de ses productions ont la forme de dialogue; mais ce ne sont pas, comme les dialogues de Platon, des dissertations mises dans la bouche de quelques interlocuteurs, uniquement pour couper l'uniformité d'un discours suivi. Le dialogue de Lucien est une véritable conversation; il est tout-à-fait dramatique. Il dit lui-même [1] qu'il a ramené sur la terre le dialogue qui s'étoit perdu dans les régions de l'Empirée, et que, le dépouillant de son extérieur tragique, il l'a mis en contact avec la plaisanterie et l'ancienne comédie. Au reste, les sujets que cet écrivain traite, sont variés et intéressans. L'histoire, la philosophie et toutes les

[1] Dans la Double accusation, ch. 33.

sciences lui en fournissent les matériaux. Voici le jugement qu'Erasme de Rotterdam a porté de Lucien : « Tantum obtinet in dicendo gratiæ, tantum in inveniendo felicitatis, tantum in jocando leporis, in mordendo aceti; sic titillat allusionibus, sic seria nugis, nugas seriis miscet; sic ridens vera dicit, vera dicendo ridet; sic hominum mores, affectus, studia, quasi penicillo depingit, neque legenda, sed plane spectanda oculis exponit, ut nulla comœdia, nulla satyra cum hujus dialogis conferri debeat, seu voluptatem spectes, seu spectes utilitatem [1]. »

Qu'il nous soit permis d'ajouter à cet éloge ce qu'un écrivain moderne, aussi judicieux que savant, dit de la vogue que les ouvrages de Lucien eurent dès le moment de leur publication. « La piquante variété des sujets qu'il avoit choisis, sa verve et son originalité, les bons mots, les traits ingénieux qu'il avoit donnés avec profusion, la grâce, la facilité de son style, enfin le ton léger et railleur qu'il conservoit toujours en parlant des choses les plus graves, ce ton qui plaît tant aux esprits superficiels, procurèrent bientôt à ses ouvrages une vogue presque universelle. Les chrétiens eux-mêmes ne s'en interdirent point la lecture. En faveur des bonnes plaisanteries qu'il s'étoit permises contre les dieux et les pratiques du paganisme, ils lui pardonnèrent son indifférence complète à l'égard de toutes les opinions religieuses,

[1] Epist., l. 29, ep. 5.

et la manière peu mesurée dont il avoit parlé d'eux dans son *Peregrinus* [1]. »

Nous allons parcourir ses ouvrages.

Le Songe, ou la Vie de Lucien, Περὶ τοῦ ἐνυπνίου, ἤτοι βίος Λουκιανοῦ. C'est, à ce qu'il paroît, une espèce de prologue ou proslalie par laquelle Lucien, revenu à Samosate après s'être acquis une réputation par ses voyages et pendant son séjour à Athènes, débuta devant ses compatriotes. Ce morceau est intéressant, parce qu'il nous fait connoître la marche qu'a suivie l'esprit de l'auteur, ainsi que l'opinion de ses contemporains sur les arts et les artistes, si toutefois on peut prendre les préjugés des habitans de Samosate pour l'opinion du temps.

A celui qui l'avoit appelé un Prométhée en paroles, Πρὸς τὸν εἰπόντα· Προμηθεὺς εἶ ἐν λόγοις. On louoit les ouvrages de Lucien à cause de la nouveauté de leur forme. Il récuse cet éloge en tant qu'on ne lui attribue aussi de l'esprit et une diction élégante. Il montre en même temps, avec autant d'esprit que de modestie, sous quel point de vue la saine critique doit juger le nouveau genre de composition auquel il s'étoit voué.

Nigrinus ou des Mœurs d'un Philosophe, Νιγρῖνος, ἢ περὶ φιλοσόφου ἤθους. Le plus spirituel des commentateurs de Lucien, le célèbre *Wieland*, regarde ce dialogue comme le premier que cet écrivain composa, lorsqu'il se décida à démasquer les faux

[1] Voy. Jugement de M. *Letronne* sur la Luciade, dans le Journal des Savans, 1818, p. 417.

hilosophes si fréquens sous les Antonins. « C'étoit, lit-il, comme le manifeste de la guerre qu'il se roposoit de commencer, quoiqu'il n'y soit fait nention des philosophes qu'en passant et par forme le digression. Le principal objet du dialogue est le faire un tableau historique de la corruption de lome, et de flatter les Athéniens par le contraste e leurs mœurs avec celles de la capitale de l'empire. Le second titre du dialogue qui, certainement, 'est pas de l'auteur même, a donc été mal choisi; n l'auroit mieux intitulé : *Tableau des mœurs de Rome*. La forme dramatique que Lucien lui donna, nnonça ce qu'on devoit espérer, dans ce nouveau enre de composition, d'un homme qui montroit unt d'esprit, tant d'originalité et de bon sens, oints à un talent d'écrire si distingué. On s'aperoit pourtant que ce dialogue est son premier essai ans une manière nouvelle, et que l'auteur, après voir fait, depuis plusieurs années, le métier de *ophiste*, n'a pu se défaire subitement d'une espèce e loquacité qui lui étoit devenue habituelle, d'un rrangement trop peu naturel de ses périodes, et 'un certain luxe de rhéteur. On voit qu'il n'est as encore exercé dans ce genre; aussi son Nigrius tient-il le milieu entre les dialogues Socratiques : ceux du genre de Lucien. »

Ce dialogue porte le nom de Nigrinus, parce ue Lucien y raconte à un ami ce qu'il a appris sur es mœurs de Rome, de la bouche du philosophe igrinus, qui jouissoit alors de la plus grande con-

sidération à Rome. C'est aussi à Nigrinus que l'opuscule est dédié par une missive qui le précède, et qui ne permet guère de regarder ce philosophe comme un personnage fictif, ainsi qu'on est tenté de le supposer, vu que le philosophe Nigrinus est tout-à-fait inconnu. Néanmoins, le nom de Nigrinus, comme d'un homme consulaire, se trouve dans Spartien [1].

Le Procès des voyelles, Δίκη φωνηέντων, ou plutôt le plaidoyer de la lettre Σ contre son voisin le Τ, devant le tribunal des voyelles. C'est une plaisanterie de jeunesse : le plaignant reproche à l'intimé tous les empiétemens que, sous prétexte d'*atticisme*, il fait continuellement sur ses domaines.

Timon ou le Misanthrope, Τίμων, ἢ Μισάνθρωπος. Ce dialogue, ou plutôt ce petit drame, est une des meilleures productions de Lucien. On l'a comparé au Plutus d'Aristophane [2]; mais il a un plus noble but, celui de démasquer les charlatans et imposteurs du temps, et surtout les faux philosophes. Il est parsemé de traits satiriques et amusans d'un bout à l'autre.

Alcyon ou de la transformation des corps, Ἀλκυὼν, ἢ περὶ μεταμορφώσεως. A l'occasion de la fable d'Alcyon, l'auteur, qui en soutient la réalité, dit de belles choses sur la grandeur et la puissance divine. Ces maximes, dignes d'un philosophe de l'A-

[1] In Vita Adrian., c. 7.

[2] Voy. Mémoire sur le Plutus d'Aristophane, par *Le Beau*, dans les Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-lettres, vol. XXX, p. 77.

émie, ne sont pas d'accord avec le système
crédulité et d'impiété qui domine dans les ou-
ges de Lucien. Aussi l'Alcyon n'est-il pas de
écrivain. On l'attribuoit anciennement à Platon;
s Diogène Laërce s'est déjà prononcé contre
e opinion. Phavorinus, dit-il, nomme l'auteur
n *l'Académicien*; il veut probablement parler
e disciple de Platon dont Philostrate a écrit la
Cette citation prouve que le dialogue n'est pas
Lucien, puisque celui-ci a vécu après Phavo-
is. Ce qui ne laisse pas de doute sur l'identité de
norceau avec le dialogue dont parle Diogène,
t qu'on le trouve réellement dans des manus-
s de Platon.

'rométhée ou le Caucase, Προμηθεὺς ἢ Καύκασος.
ite scène dramatique entre Mercure, Vulcain
Prométhée, que les deux premiers enchaînent
le Caucase. C'est un morceau plein de sel dans
uel Lucien se moque de la mythologie grecque.
méthée repousse d'une manière victorieuse les
roches que lui fait Jupiter, et se plaint de l'in-
tice de ce dieu. Son raisonnement fait de l'effet
Mercure, qui le quitte en lui souhaitant une
mpte délivrance.

Cette délivrance est l'objet du premier des vingt-
Dialogues des Dieux, Διάλογοι Θεῶν. « C'étoit,
le traducteur allemand, une idée hardie et
ivé, de faire parler les dieux dans l'intérieur de
rs demeures, et pour ainsi dire en négligé, dans
s momens de foiblesse ou d'embarras; dans ceux

où leurs passions et leurs prétentions réciproques s'entrechoquent ; enfin dans des situations où, ignorant qu'ils sont entendus par des hommes, ils se dépouillent de leur divinité et se montrent dans toute leur nudité. » C'est ainsi que dans ces petites scènes comiques, on voit Jupiter gourmander l'Amour des tours qu'il lui a joués ; la première entrevue entre le père des dieux et Ganymède qu'il a ravi ; la punition d'Ixion ; les tours d'escroquerie de Mercure immédiatement après sa naissance ; Jupiter accouchant de Minerve ; la vengeance de Vulcain exercée sur Mars et Vénus ; le jugement de Pâris, etc.

Dialogues des dieux marins, ou plutôt Dialogues dont la scène se passe dans la mer ou sur les côtes de la mer, Ἐνάλιοι διάλογοι, au nombre de quinze, du même genre que les précédens.

Dialogues des morts, Νεκρικοὶ διάλογοι, au nombre de trente. Horace avoit donné [1] le premier exemple d'un dialogue des morts fondé sur la *Nekyomancie* d'Homère. Peut-être Lucien le connoissoit-il ; mais, parmi les Grecs, il pouvoit être regardé comme l'inventeur de ce genre. Ses dialogues des morts se distinguent de ceux des dieux, en ce qu'ils ont le plus souvent un but moral : aussi l'auteur y fait-il paroître ordinairement des hommes célèbres plutôt que des personnages imaginaires. Sa satire tombe surtout sur la fausse philosophie, l'hypocrisie et l'abus du pouvoir et des richesses.

[1] Sat. II, 5.

Diogène de Sinope et Menippe, son disciple, sont représentés comme des sages accomplis. Dans un de ces dialogues, Alexandre-le-Grand et Annibal se disputent le premier rang. Scipion, le destructeur de Carthage, le cède à Alexandre; mais il demande à être préféré à Annibal. Minos juge ainsi le différend.

Menippe, ou l'oracle des morts, Μένιππος, ἢ νεκυομαντεία. Après avoir fréquenté les écoles des différens philosophes, sans apprendre comment il faut faire pour atteindre le bonheur, Menippe se laisse conduire par un magicien aux enfers, où il consulte Tirésias. Ce prophète lui dit que la vie des ignorans est la meilleure et la plus prudente. On doute que ce morceau foible et plein de réminiscences soit de Lucien. Menippe lui-même avoit écrit une *Nekyomancie*, mais le Menippe attribué à Lucien est une production plus moderne, et a été composé par un des imitateurs de cet écrivain spirituel.

Charon ou les dieux regardant la terre, Χάρων, ἢ ἐπισκοποῦντες. Charon ayant obtenu un jour de congé pour visiter la terre qu'il n'avoit jamais vue, demande que Mercure lui serve de *Cicerone*. Pour se procurer un point de vue élevé, ces deux divinités entassent l'Ossa sur l'Olympe, et le Pélion sur l'Ossa, enfin l'Œta et le Parnasse sur le tout. De la cime de ces montagnes Mercure montre au nocher infernal le mouvement que se donnent les humains pour courir après la richesse et la puissance, et Charon se rit de la vanité de leurs efforts. Il com-

pare la vie des hommes aux bulles qui se forment sur la surface de l'eau. Ce morceau, un des meilleurs de Lucien, et qu'on peut dire sans tache, a peut-être donné à Le Sage la première idée de son *Diable boiteux*. Nous disons que ce dialogue, brillant de diction, est sans tache; car nous ne reprocherons pas à l'auteur un anachronisme qu'il a commis, en faisant faire à Cyrus la conquête de Babylone avant sa guerre de Lydie.

Des Sacrifices, Περὶ θυσιῶν. Dans ce morceau fort amusant, quoiqu'il n'ait pas la forme d'un dialogue, Lucien se moque de la religion et des superstitions des païens.

L'Encan des philosophes, Βίων πρᾶσις, mot à mot l'Encan des Vies, c'est-à-dire des vies ou des manières de vivre des philosophes ou des sectes philosophiques. Dans ce petit ouvrage plein de sel, Jupiter, se servant de la personne de Mercure, comme crieur public, vend les représentans des différentes écoles les plus célèbres de l'antiquité, un Pythagoricien, un Cynique, un Cyrénaïque, Démocrite et Héraclite; Socrate, ou plutôt Platon, sous le nom de son maître; un Académicien, un Peripatéticien, un Sceptique. Le ridicule est versé à pleines mains sur chacun de ces philosophes, et leurs doctrines sont plutôt parodiées qu'exposées. Diogène même, qui, dans les Dialogues des morts, est si favorablement traité, n'échappe pas aux traits du satirique; ce qui prouve bien que l'auteur n'a voulu châtier que ses contemporains, qui ont exa-

géré les systèmes de leurs prétendus maîtres. Ainsi nous ne pouvons partager l'indignation que cet opuscule a inspirée à Wieland. « Le premier devoir de l'auteur d'une satire, dit cet écrivain, est la justice. Le ridicule doit se trouver dans la chose dont on se moque, et non lui être prêté à dessein. Dans ce dialogue, Lucien s'est tout permis envers les philosophes : il a falsifié leurs dogmes ou leur a donné exprès une fausse interprétation; il a eu recours à de misérables fables populaires; en un mot, tous les moyens lui paroissent bons pour livrer à la risée d'une populace ignorante les hommes les plus respectables, même un Pythagore, un Socrate, un Platon, un Aristote. Le peu de sel attique dont cette farce est assaisonnée, et l'exemple d'Aristophane, qui s'est permis de pareils outrages envers Socrate, mais avec infiniment plus d'esprit, ne sauroient excuser cette indiscrétion. »

Lucien lui-même en a fait l'apologie dans son *Pêcheur ou les Ressuscités*, Ἁλιεὺς, ἢ ἀναβιοῦντες. Les philosophes dont les noms sont profanés dans le dialogue précédent, ont obtenu de Platon la permission de retourner pour un jour sur la terre, afin de punir l'écrivain sacrilége. Socrate, qui a été maltraité plus que les autres dans l'Encan, et Platon, qui n'y est introduit que sous le masque de son maître, sont les plus acharnés à cette poursuite. Ils s'emparent du coupable et veulent le faire mourir; mais Lucien, qui se nomme Parrhésiade, en appelle à la véritable Philosophie. Elle établit son

tribunal dans l'Acropole d'Athènes. Les philosophes choisissent Diogène comme accusateur; Lucien se justifie en faisant voir que le Pythagore, le Socrate, le Platon, le Diogène, l'Aristote et le Chrysippe dont il s'est moqué, n'ont rien de commun avec les sages qui ont rendu ces noms immortels. Sa justification est admise, et les philosophes le reconnoissent même pour un des leurs, et l'autorisent de marquer d'un fer chaud les faux frères qu'il rencontrera. Le premier titre de ce dialogue ou de cette comédie vient de ce que, vers la fin, Lucien, placé sur la cime de l'Acropole, pêche à la ligne ces mêmes individus qu'il avoit châtiés dans l'Encan : il les présente à ceux dont ils ont emprunté les noms, et qui les désavouent formellement. « Ce morceau, dit le traducteur allemand que nous avons cité plusieurs fois, est la plus élégante, la plus spirituelle, la plus éloquente composition de Lucien, celle dont le plan a été conçu avec le plus de sagesse, et dont l'exécution a été le mieux soignée; en un mot, son ouvrage le plus fini, le plus riche et le plus savant. Les scènes y sont disposées avec infiniment d'art, les caractères sont bien soutenus, les contrastes sont frappans; l'intérêt est toujours croissant et le dénoûment inattendu. L'auteur a voulu réparer par ce morceau le tort qu'il a eu dans la Vente des philosophes; mais il le fait en maître qui paroît avoir eu raison. »

Le Trajet ou le Tyran, Κατάπλους, ἢ τύραννος, appartient au genre des dialogues des morts. C'est

un morceau recommandable par les caractères et par son but moral.

Du triste sort des gens de lettres qui se louent aux grands seigneurs, περὶ τῶν ἐπὶ μισθῷ συνόντων. Ce morceau, un de ceux dont Lucien a soigné davantage la rédaction, se rapporte à l'usage des grands de Rome de son temps d'avoir, parmi leurs commensaux ou *amis*, quelque bel esprit ou philosophe grec, soit comme instituteur de leurs enfans, soit pour se donner l'air d'aimer les lettres. C'est un discours adressé à un ami qui ambitionnoit une pareille place. L'auteur lui trace le tableau des humiliations par lesquelles ces favoris sont obligés de racheter l'honneur de se trouver dans la société d'un homme puissant. Les couleurs dont il se sert n'ont rien perdu de leur vérité; elles peignent encore de nos jours la morgue des grands seigneurs, la bassesse des flatteurs dont ils aiment à s'entourer, et les dégoûts des honnêtes gens, qui, malgré eux, se trouvent confondus dans cette foule. Un auteur savant et ingénieux, M. *Bœttiger*, a emprunté de ce tableau quelques traits de sa *Matinée d'une dame romaine à sa toilette*[1].

Lucien étant entré au service de Marc-Aurèle, il paroît que ses contemporains l'accusèrent d'inconséquence pour avoir choisi un genre de vie qu'il

[1] Sabine, ou Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, pour servir à l'histoire de la vie privée des Romains, par *C.-A. Bœttiger*, Paris, 1813, in-8°, chez Maradan. C'est un ouvrage très-piquant.

avoit blâmé dans d'autres. Il écrivit alors une *Apologie du discours sur le triste état des gens de lettres qui se louent aux grands seigneurs*, Ἀπολογία περὶ τῶν ἐπὶ μισθῷ συνόντων, adressée à son ami Sabinus. Il appuie, pour sa justification, sur la différence entre le service de l'état et la domesticité, et fait voir qu'à proprement parler, chaque homme travaille pour un salaire. Cet ouvrage de la vieillesse de Lucien se ressent de la foiblesse de son âge; nous y apprenons qu'il remplit des fonctions importantes en Egypte, et quel étoit le genre de ses fonctions.

Quand deux Grecs se rencontroient le matin, ils se saluoient par le mot de χαῖρε, *réjouissez-vous*; le soir ils disoient : ὑγίαινε, *portez-vous bien*. En entrant un jour chez un certain Asclépius, Lucien s'étoit trompé en employant une manière de salut pour l'autre. Voulant excuser cette faute contre les règles du bon ton, il écrivit *sur une inadvertance commise en saluant*, περὶ τοῦ ἐν τῇ προσαγορεύσει πταίσματος, plaisanterie qui ne laisse pas d'être amusante, grâce à l'intérêt que l'auteur a su y répandre par le moyen de quelques traits historiques. D'Ablancourt a omis ce morceau dans sa traduction : il ne se peut traduire, dit-il, à cause de diverses allégations qui sont renfermées dans la propriété des termes grecs, et qui n'ont point de rapport à nos usages.

Hermotimus ou des sectes philosophiques, Ἑρμότιμος ἢ περὶ αἱρέσεων. Ce dialogue est regardé comme

un des meilleurs ouvrages de Lucien, tant pour l'instruction qu'il renferme que pour l'élégance de la diction et l'urbanité du ton des interlocuteurs. On peut le regarder comme un essai de Lucien, mais comme un essai très-heureux, dans le genre ironique de Socrate. Ce qui le caractérise surtout, c'est une certaine fraîcheur de coloris qui fait que cette satire pourroit être regardée comme dirigée contre des sectes beaucoup plus modérées.

Hérodote ou Aetion, Ἡρόδοτος ἢ Ἀετίων. C'est une *lalie* ou une espèce de prologue dans le genre du Songe. Il y est question du tableau d'Aetion représentant les noces d'Alexandre et de Roxelane. La description qu'en fait Lucien a donné à Raphaël l'idée de la fresque qu'on voit dans la maison de campagne que ce peintre possédoit près de Rome, hors la Porte du Peuple.

Un autre morceau du même genre, et qui a été prononcé au théâtre, est intitulé *Zeuxis ou Antiochus*, Ζεῦξις ἢ Ἀντίοχος. On y trouve la description du fameux tableau de Zeuxis : la femme du Centaure allaitant ses petits, qui, enlevée d'Athènes par Sylla, périt dans le transport. Du temps de Lucien, il en existoit encore une copie.

Harmonidès, Ἁρμονίδης. Ce morceau est du genre que les rhéteurs appeloient σύστασις, recommandation. L'auteur prie l'homme le plus distingué de la ville où il va se faire entendre, de lui accorder son suffrage. Harmonidès, disciple du musicien Timothée, est connu pour le zèle qu'il mit à plaire au

public : en jouant de la flûte, il fit un tel effort qu'il expira sur le théâtre.

Le Scythe ou le Proxène[1], Σκύθης ἢ Πρόξενος, prologue prononcé dans une ville de la Macédoine. Il s'agit de la rencontre d'Anacharsis et de Toxaris à Athènes.

Comment on doit écrire l'histoire, πῶς δεῖ ἱστορίαν συγγράφειν. Traité classique sur la composition historique.

Histoire véritable, Ἀληθὴς ἱστορία, en deux livres. En supposant avec feu Meiners qu'Antonius Diogène a vécu après Lucien, cet ouvrage est le premier voyage imaginaire qu'on connoisse. C'est non seulement une satire contre les voyageurs qui aiment à raconter des aventures merveilleuses; mais une véritable *bambochade* qui manque son effet parce qu'elle est trop chargée. Elle renferme aussi des allusions malignes aux miracles rapportés dans les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Le Tyrannicide, Τυραννοκτόνος. Ce morceau est un de ces jeux d'esprit qu'on trouve si fréquemment dans les ouvrages des rhéteurs de la période suivante; savoir, la prétendue démonstration d'un paradoxe.

Le fils chassé de la maison paternelle, Ἀποκηρυττόμενος. Plaidoyer fort éloquent dans une cause imaginaire.

Le premier Phalaris, Φάλαρις πρῶτος, et le *second*

[1] Ce mot a été introduit dans la langue françoise par le célèbre Barthélemy.

Phalaris, Φάλαρις δεύτερος ; deux tours de force de rhétorique pour justifier le tyran d'Agrigente.

Alexandre ou le faux prophète ; Ἀλέξανδρος ἢ ψευδόμαντις ; morceau dirigé contre un imposteur du nom d'Alexandre, qui a été contemporain de Lucien et du sophiste Alexandre, dont Philostrate a rédigé la biographie. L'opuscule de Lucien est adressé à Celsus, le fameux antagoniste du christianisme. Il renferme des notices curieuses sur les artifices dont les charlatans de ce temps-là faisoient usage pour tromper les crédules, ainsi que sur les moyens que les anciens employoient pour décacheter en secret des lettres, et pour imiter les sceaux, etc. Il est remarquable que les principaux adversaires de l'imposteur auquel Lucien a arraché le masque, étoient, par des motifs différens, les Epicuriens et les Chrétiens.

De la Danse, περὶ Ὀρχήσεως. Cette dissertation, ou cette espèce de monologue, écrit avec beaucoup de chaleur, peut contribuer à nous donner une idée de la danse théâtrale des anciens, et expliquer la fureur avec laquelle le peuple se portoit à ce genre de spectacle. Elle est fort instructive sous ce rapport.

Lexiphanès, Λεξιφάνης. Sous le nom fictif de cet auteur, Lucien se moque des écrivains de son temps, qui, tantôt par des néologismes, tantôt par l'excès opposé, en recherchant des archaïsmes, tantôt par une imitation déplacée de Platon, avoient corrompu la langue. Comme le morceau dont Lexi-

cophanès fait lecture, est la description d'un banquet, quelques commentateurs ont pensé que Lucien a voulu parodier Athénée; mais il est probable que ce grammairien n'a publié son ouvrage qu'après la mort de notre satirique. Au surplus, Athénée se moque également des néologismes, et l'on peut regarder les chapitres 18 et suivans [1] de son livre III, comme le complément du Lexicophanès. Un scholiaste dit que, sous ce nom, Lucien a voulu désigner Pollux, dans l'Onomasticon duquel se trouvent tous les mots ridicules dont Lucien se moque; mais *Hemsterhuis* s'est efforcé de faire voir que ce fait n'est pas exact. Le Lexicophanès ne peut avoir de l'intérêt que pour les grammairiens.

L'Eunuque, Εὐνοῦχος. Plaisanterie dirigée contre deux philosophes qui concouroient pour un traitement vacant.

De l'Astrologie, περὶ τῆς Ἀστρολογίης. Ce traité, écrit en dialecte ionique, donne un précis de l'histoire de l'astrologie chez les anciens, et rapporte à cette science ou plutôt à l'astronomie, beaucoup de fables de la mythologie grecque.

Vie de Démonax, Δημώνακτος βίος. Cette Vie de Démonax de Chypre [2] contient un petit nombre de traits intéressans de la vie ou plutôt de la manière de vivre de ce sage; elle rapporte une foule de ses bons mots, parmi lesquels il y a plusieurs jeux de

[1] D'après l'édition de *Casaubon*; 52 et suivans dans la division de M. *Schweighæuser*.

[2] Voy. vol. VI, chap. LXVII.

mots assez insipides, et d'autres dont le sel est perdu pour nous. Dans cet opuscule, Lucien parle d'une biographie qu'il dit avoir publiée de *Sostrate le Béotien*, auquel les Grecs avoient donné le surnom d'Hercule, à cause de sa force extraordinaire. C'est probablement le même dont il est question dans la Vie d'Hérodes Atticus par Philostrate.

Les Amours, Ἔρωτες. Morceau peu estimable et pour le sujet et pour la diction, qui est pleine d'affectation, et plus digne d'Aristenète que de Lucien. Nous penserions volontiers, avec quelques commentateurs, qu'il n'appartient pas à cet écrivain, s'il ne nous paroissoit que Lucien lui-même indique le contraire dans le dialogue intitulé les Images[1]; mais il l'a rédigé sans doute dans sa jeunesse, et à une époque où il n'avoit pas encore appris que la simplicité est le plus bel ornement du style.

Les Images et *Sur les Images*, Εἰκόνες et Ὑπὲρ τῶν Εἰκόνων. Dans ces deux dialogues, Lucien fait l'éloge le plus flatteur de la beauté, des grâces et de l'esprit d'une dame de Smyrne, nommée *Panthée*, à laquelle il donne la qualité d'amie, de maîtresse ou d'épouse de l'empereur (car l'expression Βασιλεῖ συνοῦσα est équivoque). Il ne peut être question ici que de Lucius Verus, qui a passé la plus grande

[1] Dans ce dialogue, Lucien faisant allusion à une anecdote scandaleuse, concernant la Vénus de Praxitèle, ajoute : « Mais cela vous sera raconté ailleurs ». Or, cette anecdote est rapportée, avec un détail dégoûtant, dans la première partie des Amours.

partie de son prétendu règne dans les provinces orientales de l'empire; ainsi ces deux dialogues, qui d'ailleurs ne sont pas sans mérite, doivent être une production de la jeunesse de Lucien, et il s'ensuit que les Amours le sont également.

Toxaris ou l'Amitié, Τόξαρις ἢ Φιλία. Dialogue entre un Grec et un Scythe sur la préférence que mérite l'une ou l'autre nation sous le rapport de l'amitié; morceau intéressant.

Lucius ou l'Ane, Λούκιος ἢ Ὄνος. Ce conte Milésien est, d'après l'opinion de Photius, un abrégé de l'ouvrage d'un certain *Lucius de Patres;* néanmoins le patriarche dit que n'ayant pu apprendre lequel, de Lucius ou de Lucien, a vécu le premier, il est incertain si ce n'est pas plutôt Lucius qui a amplifié le conte de Lucien. Le dernier traducteur françois de Lucien, M. *Belin de Ballu,* est d'avis que cette pièce n'est ni de l'un, ni de l'autre, et il appuie cette conjecture sur la simplicité du style avec laquelle elle est écrite, et qui indique les premiers siècles littéraires de la Grèce. L'observation de M. Belin est fondée; mais une circonstance à laquelle il paroît n'avoir pas fait attention, c'est que dans ce roman, il paroît être question d'une garnison romaine placée dans une ville de la Macédoine; au moins un des acteurs est un soldat de cette garnison qui ne sait que la langue latine. Le traducteur allemand pense que le prétendu Lucius de Patres, historien et auteur des Métamorphoses, n'a jamais existé. Ce qui est certain toute-

fois, c'est que Photius a connu deux ouvrages, l'un de Lucien et l'autre de Lucius; car il parle des deux premiers livres du roman de ce dernier, comme ressemblant à l'opuscule de Lucien, qui n'est composé que d'un seul livre. Si l'hypothèse de *Wieland* étoit fondée, le titre de celui-ci seroit plutôt *Lucis* (Λουκὶς), c'est-à-dire la Lucide ou les aventures de Lucius, ainsi qu'il est cité par Photius. M. *Courier*[1] ne peut croire que Lucien ait abrégé l'ouvrage de Lucius; ce n'étoit pas sa manière; il amplifioit, au contraire, et donnoit souvent à ce qu'il dit beaucoup trop de développemens : c'étoit d'ailleurs un esprit si ingénieux, si fécond, qu'il n'avoit nul besoin d'emprunt. Au reste, le Lucius est un morceau unique en son genre; c'est un bijou dont l'éclat est seulement terni par quelques passages beaucoup trop libres. C'est là que *Le Sage* a pris l'idée de son ingénieux épisode de la Caverne. Le Lucius est aussi l'original qu'*Apulée* a délayé dans ses Métamorphoses, en y ajoutant, indépendamment de beaucoup de récits pleins de superstition et de fanatisme, le charmant conte de Psyché, évidemment emprunté du grec.

Jupiter confondu, Ζεὺς ἐλεγχόμενος, et *Jupiter tragédien*, Ζεὺς τραγῳδὸς, deux dialogues dans le genre des dialogues des dieux, mais d'une plus grande

[1] M. *Courier* a donné une édition critique de Lucius, sous le titre suivant : La Luciade, ou l'Ane de Lucius de Patras, avec le texte grec, revu sur plusieurs manuscrits, Paris, 1818, in-12. Ce petit volume ne sauroit manquer dans la bibliothèque d'aucun savant, à cause des remarques critiques qu'il renferme.

étendue, et plus forts de dialectique. Dans les premiers, Lucien avoit attaqué seulement les fables du paganisme; ici, moins réservé, il se montre l'ennemi de toute religion et l'antagoniste du dogme de la Providence.

Le Songe ou le Coq, Ὄνειρος ἢ ἀλεκτρυών. Sous l'apparence d'une plaisanterie, ce dialogue enseigne une excellente morale; il fait voir les misères qui sont attachées à la fortune et à la grandeur. C'est un des morceaux les plus recommandables de Lucien. La comparaison de la puissance avec ces colosses qui extérieurement représentent une divinité, tandis que l'intérieur, rempli de poussière et traversé de poutres et de clous qui soutiennent la fragile machine pour qu'elle ne tombe pas en pièces, sert d'habitation aux souris, est vraiment sublime.

Icaromenippe ou le Voyage aérien, Ἰκαρομένιππος ἢ ὑπερνέφελος. Dialogue entre Menippe et un ami, dans lequel l'auteur persiffle à la fois et la religion populaire, et les systèmes astronomiques des philosophes. « De tous les ouvrages de Lucien, dit Wieland, l'Icaromenippe est celui sur lequel le génie d'Aristophane me paroît le plus abondamment répandu. En retranchant seulement un très-petit nombre de passages, c'est le chef-d'œuvre d'une *causerie* élégante, et du persifflage le plus délicat: il se distingue surtout par l'art avec lequel l'auteur ne se sert presque que d'idées populaires pour se moquer des philosophes et des dieux, en

se donnant l'air de prendre parti pour ceux-ci contre les premiers. »

La double accusation, ou les tribunaux, Δὶς κατηγορούμενος ἢ δικαστήρια. Lucien nous y apprend lui-même qu'il avoit quarante ans quand il composa ce dialogue. Ce morceau, une des plus spirituelles productions de l'auteur, paroît en effet l'ouvrage d'un homme qui se trouve dans la fleur de l'âge, et dont le goût s'est mûri par l'étude et le travail. La bonne plaisanterie et la satire y sont répandues à pleines mains sur les divinités du paganisme, sur les sectes des philosophes et sur les détracteurs de l'auteur. Le dialogue est intitulé les Tribunaux, parce qu'on y voit la justice elle-même présider à divers tribunaux, où sont jugés les procès entre l'Intempérance et l'Académie, entre le Portique et la Volupté accusée de séduction, entre la Mollesse et la Vertu, se disputant la personne d'Aristippe; entre l'Usure personnifiée et Diogène, etc. La première partie du titre du dialogue, vient de ce que Lucien lui-même, sous le nom du Syrien, est accusé à la fois d'ingratitude par la Rhétorique, et de violence par le Dialogue, qui se plaint de ce que cet auteur lui a fait quitter les régions aériennes auxquelles il s'élevoit anciennement, pour le faire marcher sur la terre. Ici Lucien se moque, sans le nommer, de Platon.

Du Parasite, ou preuve que le parasite exerce un art, περὶ Παρασίτου ἤτοι ὅτι τέχνη ἡ παρασιτική. Plaisanterie spirituelle, par laquelle Lucien prouve

que l'art du parasite est préférable aux autres sciences et arts libéraux.

Anacharsis ou des exercices gymnastiques (proprement des gymnases), Ἀνάχαρσις ἢ περὶ γυμνασίων. Dialogue entre Solon et le Scythe Anacharsis, sur l'éducation des enfans chez les Athéniens : morceau intéressant, dans lequel l'esprit ironique de l'auteur ne se montre qu'autant qu'il est nécessaire pour animer la conversation.

Du Deuil, περὶ Πένθους. Lucien se moque de ceux qui pleurent les morts. Les motifs pour lesquels il représente l'inutilité des regrets, sont plus dignes d'un athée que d'un moraliste.

Le maître de rhétorique, Ῥητόρων διδάσκαλος. Ce morceau, qui, comme le précédent, a la forme d'un discours, est dirigé contre les rhéteurs qui avoient de la vogue du temps de Lucien, et surtout contre un de ces rhéteurs qui est désigné comme Egyptien. Comme il y est dit que ce maître s'appeloit *Pothinus* avant d'avoir pris le nom des frères de Léda, les scholiastes en ont conclu que le personnage dont Lucien a voulu se moquer, est son contemporain *Julius Pollux* de Naucratis, l'auteur de l'Onomasticon ; mais *Tibère Hemsterhuis*, dans la préface de l'édition de ce glossaire de l'année 1706, s'est efforcé de prouver que ce n'est pas cet écrivain contre lequel Lucien a lancé ses traits. Nous n'osons ajouter qu'il y a pleinement réussi. Au reste, ce morceau est plus mordant que spirituel.

Le Menteur ou l'Incrédule, Φιλοψευδὴς ἢ ἀπιστῶν. Dans ce dialogue, Lucien ne se moque pas tant des menteurs en général, que des superstitions populaires et des contes de spectres et de revenans auxquels même les philosophes de son temps ajoutoient foi. L'auteur ne laisse pas passer une occasion si favorable pour persiffler ces charlatans; car on ne peut douter que, sous les noms d'Eucratès, de Cléodème le Péripatéticien, de Dinomaque le Stoïcien, d'Ion le Platonicien et du Pythagoricien Arignotus, ne soient désignés les chefs d'école de cette époque.

Hippias ou le Bain, Ἱππίας ἢ Βαλανεῖον. Comme le personnage d'après lequel ce discours est nommé est représenté comme étant à la fois mécanicien, géomètre, architecte et musicien, et que le philosophe Hippias, contemporain de Socrate, est aussi peint comme un homme possédant diverses sciences et pratiquant même pour son propre usage les arts mécaniques, *Oléarius*, l'éditeur de Philostrate, a confondu les deux personnages; il n'a pas fait attention que Lucien dit expressément que l'architecte Hippias vivoit de son temps, et qu'il décrit ses Thermes comme un ouvrage tout nouveau. Il a oublié seulement de dire où cet édifice a été construit. Le discours intitulé Hippias, est dans le genre de nos articles de journaux ayant pour objet de fixer l'attention du public sur une production nouvelle. C'est dans cet ouvrage qu'on lit pour la première fois qu'Archimède brûla la flotte des Ro-

mains assiégeant Syracuse : toutefois, Lucien ne dit pas que cette combustion fut produite par le moyen de miroirs ardens.

Prologue ou Bacchus, Προλαλιὰ ἢ Διόνυσος· *Prologue ou Hercule*, Προλαλιὰ ἢ Ἡρακλῆς· *de l'Ambre ou des Cygnes*, περὶ τοῦ Ἠλέκτρου ἢ τῶν Κύκνων, trois morceaux prononcés par Lucien pour servir d'introduction à des lectures publiques. Trompés probablement par la fin du troisième de ces morceaux où il est question d'eau versée, et où ils ont cru voir une clepsydre, les commentateurs ont dit que ce discours a servi d'introduction à un plaidoyer prononcé par Lucien, lorsqu'il pratiquoit encore au barreau. Ces trois discours sont fort élégans et même intéressans. Les deux premiers sont des productions de sa vieillesse.

Eloge de la mouche, Μυίας ἐγκώμιον. Morceau plein de grâces, quoiqu'il s'y trouve quelques erreurs d'histoire naturelle.

Contre un ignorant qui achetoit beaucoup de livres, πρὸς Ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον. Cette satire est dirigée contre un riche qui avoit la manie de se former une bibliothèque, manie innocente, et qui ne devoit pas exciter la colère d'un homme de lettres; mais tout indique que Lucien vouloit se venger par ce libelle d'un ennemi qui l'avoit offensé.

Qu'il ne faut pas ajouter foi légèrement aux délateurs, περὶ τοῦ μὴ ῥᾳδίως πιστεύειν διαβολῇ. Traité de morale plein de bonnes observations.

Le faux Raisonneur, ou du mot ἀποφράς· Ψευδολογιστὴς ἢ περὶ τῆς ἀποφράδος. Diatribe virulente dirigée contre un homme de lettres qui avoit accusé Lucien d'un solécisme; morceau indigne d'un philosophe et d'un homme bien élevé.

De la Maison, περὶ τοῦ Οἴκου. C'est une *proslalie* ou un prologue comme l'Hippias, auquel ce morceau est très-inférieur sous le rapport de la composition. Il ressemble à un de ces exercices scholastiques que nous verrons dans les siècles suivans.

Les Macrobes, Μακρόβιοι. Compliment adressé à l'un des deux frères Quintilius, qui étoient gouverneurs de la Grèce, le jour où Lucien célébroit l'anniversaire de sa naissance. Il y a marqué, d'après des auteurs en partie perdus, l'âge auquel sont parvenus beaucoup d'hommes célèbres de l'antiquité.

Eloge de la patrie, Πατρίδος ἐγκώμιον. Ce petit morceau est probablement un prologue ainsi que celui qui est intitulé *Des Dipsades*, περὶ τῶν Διψάδων. La dipsade est une espèce de serpent dont la morsure cause, dit-on, une soif inextinguible.

Dispute avec Hésiode, Διάλεξις πρὸς Ἡσίοδον. Morceau foible, dans lequel Lucien chicane le poëte sur ce qu'ayant annoncé dans sa Théogonie qu'il prédiroit l'avenir, il n'a appris ensuite que des choses que tout le monde sait.

Le Vaisseau ou les Vœux, Πλοῖον ἢ εὐχαί. Ce dialogue, vraiment dramatique et plein de sel, est une des plus jolies productions de Lucien. Il s'y moque des vœux téméraires que forment les mortels.

Dialogue de courtisanes, Ἑταιρικοὶ διάλογοι. Ces dialogues, au nombre de quinze, font connoître les mœurs du temps; mais ils renferment beaucoup de turpitudes.

De la mort de Peregrinus, περὶ τῆς Περεγρίνου τελευτῆς. Lorsque nous parlerons des philosophes cyniques de cette période, il sera question de *Peregrinus*, qui, après la célébration de la 236ᵉ. Olympiade, régala la Grèce assemblée du spectacle singulier d'un homme se donnant la mort, non par dégoût de la vie, mais pour confirmer par son exemple un dogme philosophique. Un tel fanatisme dut nécessairement exciter l'indignation de Lucien, qui assista à cette solennité. Dans une lettre adressée à son ami Cronius, il dépeint le prétendu sage, non seulement comme un charlatan, mais aussi comme un homme de mœurs abominables. Comme Peregrinus a été pendant quelque temps chrétien, cette circonstance fournit à Lucien l'occasion de parler de cette secte : il la peint telle qu'elle devoit paroître à un homme du monde et à un prétendu esprit fort qui penchoit pour l'athéisme. Toutefois, Lucien parle des chrétiens plutôt comme d'un troupeau se livrant à un fanatisme innocent que comme d'une secte dangereuse. Par un tour de force d'esprit, le traducteur allemand de Lucien, *Wieland*, a défendu Peregrinus contre tous les reproches que cet écrivain lui adresse. Ce dialogue lui a même fourni l'occasion d'un roman ingénieux, sous le titre de Peregrinus Protée.

Les Déserteurs, Δραπέται. Ce dialogue fait suite au morceau précédent, et est dirigé contre les faux philosophes. Quelques éditeurs ont pensé qu'il n'étoit pas de Lucien, probablement à cause d'une certaine confusion qui paroît régner dans la dernière partie, et qui fait tort à la clarté. Au reste, cette partie est pleine d'allusions qui nous échappent. L'auteur introduit la Philosophie causant avec Jupiter, et lui rappelant que, par son ordre, elle a quitté pour quelque temps la Grèce pour instruire les peuples barbares. On pense qu'il a voulu se moquer de ceux qui prétendoient que les Grecs avoient reçu les lumières de la civilisation et des connoissances par des étrangers. Quelques Pères de l'Eglise soutenoient l'opinion que l'auteur combat.

Les Saturnales, Τὰ πρὸς Κρόνον. Morceau dans le genre des dialogues des Dieux.

Cronosolon, Κρονοσόλων, et *Lettres saturnales*, Ἐπιστολαὶ Κρονικαί. Ces deux morceaux, comme le précédent, se rapportent aux Saturnales que les anciens célébroient pendant sept jours. Ils renferment, à côté de beaucoup de plaisanteries sur les opinions religieuses du peuple, des observations morales sur l'inégalité des fortunes.

Le Banquet ou les Lapithes, Συμπόσιον ἢ Λαπίθαι. C'est le récit d'un repas de noces auquel Lucien a assisté, et où les philosophes qui se trouvoient parmi les convives, s'étoient montrés dans toute leur turpitude. C'est un morceau plein de mouvement et fort intéressant.

De la Déesse Syrienne, περὶ τῆς Συρίης Θεοῦ. Ce morceau est fort curieux, parce qu'il nous fait connoître le culte de la divinité connue sous le nom de Déesse Syrienne, d'Astarte, de Derceto et d'Atergatis, tel qu'il étoit célébré à Mabog ou Bambyce, appelée plus tard Hiérapolis, dans la Syrie Euphratienne. Lucien y rapporte aussi l'histoire de Stratonice, que Séleucus Nicator céda à son fils, ainsi que la fameuse aventure de Combabus. Au surplus, il y a parodié Hérodote, dont la manière, les tournures de phrase, et jusqu'au dialecte ïonien y sont parfaitement imités.

Eloge de Démosthène, Δημοσθένους ἐγκώμιον. Ce morceau a fort embarrassé les éditeurs. *Küster* se contente de dire qu'il ne ressemble en rien aux productions de Lucien : *du Soul* le déclare supposé ou écrit avant que l'auteur fût parvenu à l'âge de trente ans. *La Croze* dit que c'est une œuvre de l'école d'Alexandrie. *Reitz* penche pour l'opinion de ceux qui regardent cet opuscule comme indigne de Lucien. *Gesner* distingue : l'éloge de Démosthène se compose de deux parties; dans la première, l'orateur est loué avec un pathos dégoûtant; dans la seconde, l'auteur a placé un prétendu extrait des Mémoires de la famille des rois de Macédoine, renfermant un dialogue entre Antipater et Pythéas, qui raconte à son maître la mort de Démosthène. Gesner pense que, dans la première partie, Lucien a voulu se moquer des éloges exagérés qui étoient en vogue de son temps; il trouve

la seconde partie digne de Lucien. Quant à nous, nous ne disconvenons pas que cette partie ne soit intéressante et mieux écrite que la première; néanmoins, elle nous paroît sortie de la même plume. Nous ne voyons rien dans la première partie qui trahisse le persifflage; nous ne reconnoissons en rien le style de Lucien, et nous ne pouvons nous persuader que jamais, même dans sa jeunesse, cet auteur ait pu écrire un morceau si absurde, si ennuyeux, si peu clair et si entortillé, même dans la seconde partie[1].

L'Assemblée des Dieux, Θεῶν ἐκκλησία. Morceau portant le cachet de Lucien; il appartient aux dialogues des Dieux.

Le Cynique, Κυνικός. Ce morceau n'est pas dans le genre de Lucien; mais il ne renferme rien qui ne soit digne d'un bon écrivain. Aussi St. Jean Chrysostome s'en est approprié un passage, en l'insérant dans une de ses Homélies. Ce morceau peint avec force les inconvéniens du luxe.

Le Pseudosophiste ou le prétendu savant, commettant, sans s'en douter, des solécismes, Ψευδοσοφιστὴς ἢ Σολοικιστής. Ce dialogue ressemble au Lexiphanès;

[1] Nous sommes fâchés de nous trouver, sur ce point, en contradiction avec M. *Alb.-Gér. Becker*, qui s'exprime ainsi : « Personne, dans toute l'antiquité, n'a peut-être mieux tracé le caractère de Démosthène, que Lucien; et quoique son ouvrage ne fournisse pas de détails sur sa vie, l'auteur y a cependant tracé un tableau admirable du patriotisme de l'orateur, tableau d'autant plus intéressant que l'éloge est mis dans la bouche de l'ennemi le plus acharné de Démosthène. » Demosthenes als Staatsmann und Redner, Halle, 1815, in-8°, p. 5.

il est important pour la connoissance de la langue grecque, telle qu'on la parloit au deuxième siècle. Comme il roule entièrement sur des mots, on ne sauroit le traduire dans un idiome moderne.

L'Ami de la Patrie ou l'Ecolier, Φιλόπατρις ἢ διδασκόμενος. Ce dialogue, production d'un homme sans religion, est très-fameux. L'auteur s'y moque, à la manière de Lucien, de la mythologie grecque; mais cette satire n'a pour but que de servir d'introduction aux horreurs qu'il vomit contre les chrétiens: ils sont représentés comme des hommes malveillans faisant des vœux pour le malheur de l'état; de là le titre du dialogue. Les savans n'ont pas pu s'accorder sur son authenticité. Il y est question de faits que quelques-uns placent sous Néron, ou même sous Claude, d'autres sous Trajan ou Marc-Aurèle, quelques-uns sous Julien. Les premiers, tels que *Théodore Marcilius*, pensent en conséquence que l'auteur a vécu dans le premier siècle. Ce qui paroît venir à l'appui de cette opinion, c'est un passage où il désigne, toutefois sans le nommer, St. Paul, ou même, selon le Socinien *Sam. Crell*; Jésus-Christ lui-même, comme son contemporain. Quelques théologiens orthodoxes ont été favorables à ce système, parce qu'un passage du dialogue où il est ouvertement question de la Trinité, leur a servi à prouver que ce dogme a été enseigné avant le concile de Nicée. Au reste, ces mêmes docteurs sont satisfaits, pourvu qu'on place l'auteur dans le second siècle. Marcilius s'est évidemment trompé;

Artémidore, l'auteur des Oneirocritica, est cité dans le Philopatris; il est vrai qu'on n'est pas bien d'accord sur l'époque où cet écrivain a vécu, mais, dans tous les cas, on ne peut le placer avant Adrien. On remarque, dans le dialogue dont nous nous occupons, une si grande ressemblance avec les autres morceaux de Lucien, tant de phrases et de locutions qui lui sont familières, que, s'il n'est pas de ce sophiste, il ne peut avoir été composé que par un de ses imitateurs, et par conséquent par un écrivain qui lui a été postérieur. Le savant évêque *Huet*, et *J. M. Gesner* y ont trouvé une connoissance plus exacte du christianisme qu'on n'en peut supposer à Lucien, d'après son Peregrinus-Protée. Je ne sais si cette raison seule suffit pour lui enlever le Philopatris; ne pourroit-on pas dire que le Peregrinus-Protée a été écrit lorsque l'auteur avoit trente ans, tandis qu'il pourroit avoir composé l'Ami de la Patrie trente ans plus tard, après avoir recueilli plus de notices sur la religion qu'il tourne en dérision? Néanmoins, l'observation de ces deux savans, qui est très-juste, et que J. M. Gesner a surtout bien développée, me décide à me ranger du côté de ceux qui nient l'authenticité du dialogue. Il me semble qu'il ne peut avoir été écrit que par un homme qui, après avoir été initié dans les mystères du christianisme, a renoncé à l'Evangile, non pour retourner au paganisme, mais pour se jeter dans l'incrédulité. Le ton qui y règne d'un bout à l'autre trahit l'aigreur d'un apostat. Or,

comment supposer que Lucien, qui, à l'époque où Peregrinus se donna en spectacle aux Grecs, ne connoissoit le christianisme que par ouï-dire, mais qui dès-lors étoit l'ennemi juré de toute charlatanerie, ait pu se décider à se faire initier dans les mystères du christianisme qui devoient à ses yeux appartenir à cette classe? Au reste il suffit pour nous, dans ce moment, d'avoir fait connoître le doute qui plane sur le Philopatris; nous y reviendrons dans le sixième livre, lorsque nous parlerons des imitateurs de Lucien.

Charidème ou de la beauté, Χαρίδημος ἢ περὶ κάλλους. Ce dialogue a l'air d'un exercice scholastique, et n'est pas dans la manière ordinaire de Lucien; cela suffit-il pour le rejeter du catalogue de ses ouvrages, comme font la plupart des commentateurs?

Néron ou du projet de couper l'isthme, Νέρων ἢ περὶ τῆς ὀρυχῆς τοῦ Ἰσθμοῦ. Morceau insignifiant, et qui ne porte aucune trace de l'esprit de Lucien.

Le Tragopodagre, Τραγοποδάγρα, scène dramatique, tragi-comique, en vers, accompagnée d'un chœur à l'instar de l'ancienne tragédie.

L'Ingambe, Ὠκύπους, mauvaise imitation du morceau précédent.

Enfin, il existe une cinquantaine d'*Épigrammes* de Lucien: la plupart sont du genre hyperbolique qui eut beaucoup de vogue dans les premiers siècles après J.-C. Cependant, Lucien n'a pas porté ce genre de poésie au point d'exagération où les

poëtes postérieurs ont poussé ce genre de plaisanterie.

Rinuccins et *Jean Aurispa* traduisirent en latin six dialogues de Lucien, Charon et Mercure, Timon, le Tyran, l'Encan des Philosophes, Palinure et Charon, Alexandre, Annibal et Scipion, qui parurent à Rome, chez *George Lauer*, mais sans indication de lieu ni date, in-4°, vers 1470 ou 1472.

La traduction de l'Histoire véritable, par *Lilius Castellanus*, fut imprimée à Naples par *Arnold de Bruxelles*, 1475, in-4°.

Le même ouvrage, l'Ane d'or, l'Encan des Philosophes, Scipion, le Tyran, furent imprimés à Venise, 1494, in-4°, chez *Sim. Bevilaqua*; toujours en latin.

Enfin, le Palinure, Scipion, l'Ane d'or, et quelques autres opuscules parurent dans cette langue à Avignon, chez *N. Tepe*, 1497, in-4°.

Toutes ces publications furent antérieures ou contemporaines à la *première édition* du texte, dont le titre porte: Florence, 1496, et qui est d'un vol. in-fol.; la date et le lieu d'impression sont exprimés au *recto* de l'avant-dernier feuillet. L'imprimeur ne s'est pas nommé; *Maittaire* [1] pense que c'étoit *Phil. Giunta;* mais MM. *J.-Ch. Brunet* [2] et *Renouard* [3] ont reconnu que le caractère employé dans ce volume n'est pas celui de Giunta, et qu'il ressemble plutôt à ceux de Calliergus, à Venise. M. *Dibdin* se contente de prononcer que l'édition n'est pas des Giunta [4]. Ce qui a pu occasioner l'erreur de Maittaire, c'est qu'il se trouve des exemplaires de ce livre auxquels sont réunis les opuscules de Philostrate, imprimés par Giunta, en 1517; ces exemplaires ont un titre général, sorti des presses de ce typographe. Il paroît qu'il

[1] Annal. typ., vol. I, p. 65.
[2] Manuel du Libraire, 2e éd., vol. II, p. 274.
[3] Catalogue de la Biblioth. d'un Amateur, vol. II, p. 272.
[4] Biblioth. Spenceriana, vol. II, p. 147.

avoit acquis, soit de Calliergus, soit ailleurs, un certain nombre des exemplaires de Lucien, et que, cherchant à les écouler, il y ajouta les opuscules de Philostrate, pour les rendre aussi complets que l'édition qu'Alde avoit publiée dans l'intervalle. Au surplus, l'édition de 1496, qui peut tenir lieu de manuscrit, est extrêmement rare; dans des ventes publiques on en a poussé un exemplaire au-delà de 700 fr.

La seconde édition de Lucien fut publiée par *Alde l'ancien*, Venise, 1503, in-fol. Imprimée d'après un mauvais manuscrit, et sans qu'Alde ait consulté l'édition de 1496, elle appartient à ce que ce typographe a fourni de plus incorrect. Cependant les amateurs de livres rares la recherchent, parce qu'on ne la trouve pas souvent complète, avec les ouvrages de Philostrate et les Images de Callistrate qui y appartiennent, et parce qu'elle est bien exécutée.

La troisième édition de Lucien, seconde Aldine, imprimée par *André d'Asola*, Venise, 1522, in-fol., quoique moins mauvaise que la première, ne mérite pas l'épithète d'*infiniment meilleure* que lui donne M. Renouard. C'est une réimpression de la première Aldine, avec quelques corrections qu'Alde l'ancien avoit indiquées sur son exemplaire, et que *François d'Asola* a bien fait d'adopter; mais en même temps avec beaucoup de fautes d'impression qui n'existent pas dans la première [1]. Ainsi, cette édition reste inférieure à celle de 1496; néanmoins elle a servi de base à toutes les éditions du seizième siècle, que nous allons indiquer brièvement.

Haguenau, 1526, 2 vol. in-8°, chez *J. Secerius;* réimprimée en 1535 (non 1532, comme dit M. *Brunet*), chez *Pierre Brubach.*

Venise, 1535, 2 vol. in-8°, soignée par *Ant. Francini*, et imprimée par *Luc-Ant. Giunta*; une des meilleures de cette

[1] Les amateurs qui trouveront l'édition de 1522 dans des ventes, doivent faire attention si les exemplaires ont les pages 385 à 392 et 435 à 440, que la Congrégation de l'Index a supprimées dans plusieurs exemplaires.

époque, car elle ressemble plus à celle de 1496 qu'à l'édition de 1522.

Bâle, 1545, 2 vol. in-8°, chez *Isingrin*, avec une préface de *J. Ribittus*; réimprimée en 1555, par *Jacq. Parvus*, d'une manière fautive.

Francfort, 1546, 2 vol. in-8°; incorrecte.

Venise, 1550, 2 vol. in-8°, par *Pierre de Nicolinis de Sabio*[1].

Toutes les éditions dont nous venons de parler sont sans version; toutes les suivantes, depuis 1563 jusqu'en 1800, sont grecques-latines; mais avant d'en donner la liste, il faut dire un mot de quelques éditions purement latines.

Ascensius avoit imprimé à Paris, 1514, in-4°, une version de plusieurs ouvrages de Lucien, rédigée par *Erasme* de Rotterdam et par *Thom. Morus*: ouvrage de la première jeunesse d'Erasme, et qui n'est pas sans fautes. L'édition de 1514 fut contrefaite à Bâle, 1517, in-4°, et 1521, par *Froben*.

André d'Asola imprima également, Venise, 1516, in-8°, la traduction d'Erasme et de Morus. Chaque traité a une préface et une dédicace d'Erasme. La première est datée de Londres, janvier 1506. Il paroît que cette impression n'a pas été faite sur l'édition de 1514.

Les Dialogues des Dieux, qui ne se trouvent pas dans l'édition d'Erasme, furent traduits par *Othmar Nachtigall* (Luscinius), Paris, 1515, in-4°, chez *Jean Schott*. Livre très-rare.

Une traduction d'autres morceaux omis dans l'édition de 1514, fut imprimée à Venise, 1517, in-4°, par *Melchior Sessa* et *Pierre de Ravanis*.

Pierre Schade, dit *Mosellanus*, publia à Haguenau, 1518, in-4° (*ex Academia Anshelmiana*), le Charon et le Tyran.

Jean Schott réunit en 1 vol. in-4°, qu'il imprima à Strasbourg en 1519, les traductions qui existoient d'Erasme,

[1] M. *F.-A. Ebert*, Allg. bibliogr. Lexicon, vol. I, p. 1026, émet un doute sur l'existence de cette édition.

d'*Othmar Nachtigall*, de *Ponticus* de Bellune (Virunius), de *Nic. Beroaldus* et *Carlo Aretino*, avec cette épigraphe:

> Moribus este procul rigidi vultuque Catones,
>   Qui fugitis risus, scommata mixta jocis.
> Lusimus in teneris, seris quoque ludimus annis,
>   Et reliquum vitæ quid nisi lusus erit?

Vingt-quatre dialogues ou autres écrits de Lucien, traduits par *Vincent Obsopœus*, parurent à Haguenau en 1529, en 1 vol. in-8°.

La première collection complète des œuvres de Lucien, en latin, fut imprimée par *Christ. Egenolph*, Francf. 1538, in-fol. *Jacq. Moltzer*, dit *Micyllus*, traduisit tout ce qui n'existoit pas encore en latin. Ce volume fut réimprimé en 1543.

Michel Vascosanus publia également une collection complète des traductions de Lucien, Paris, 1546, in-fol. Elle fut réimprimée à Lyon, 1549, in-fol.

Passons aux éditions grecques-latines. La première est de 1563, comme nous l'avons déjà dit. Elle parut à Bâle, chez *Séb. Henricpetri*, en 4 vol. in-8°, avec des notes de *Gilbert Cousin* et *Jean Sambucus*; *Jaq. Micyllus* fit les *Argumens*. Elle fut réimprimée en 1602 et 1619.

Jean Bourdelot fut le premier qui s'écarta du texte d'Alde: il le corrigea d'après des manuscrits et d'après l'édition de 1496. La sienne, accompagnée des notes de Théodore Marcilius, Gilb. Cousin, et Bourdelot lui-même, parut à Paris, 1615, in-fol., chez *Julien Bertault*.

Jean Benoit donna une édition plus pure, dont le texte et la version ont subi de bonnes corrections, sans toutefois que leur source soit indiquée; elle parut à Saumur, 1619, 2 vol. in-8°.

Une très-mauvaise édition, sous le rapport de la correction, mais qui renferme tous les commentaires antérieurs, et, pour la première fois, les scholies d'un anonyme, tirées des papiers d'Is. Vossius, fut publiée par *Jean Leclerc*, Ams-

erdam, 1687, en 2 vol. in-8°. C'est une des parties rares de la collection dite *cum notis variorum* [1].

Enfin Lucien trouva, dans le dix-huitième siècle, un éditeur digne de cette tâche : ce fut le célèbre *Tibère Hemsterhuis* qui, depuis 1720, en prépara une édition critique, en corrigeant le texte d'après les manuscrits et l'édition première, en rassemblant les observations de tous les savans qui s'étoient occupés de Lucien, y ajoutant les siennes, et refaisant la traduction de quelques parties. L'impression commença en 1730; mais en 1736, le quart n'étoit pas achevé, lorsque Hemsterhuis mourut. Le soin d'achever l'édition fut confié à *J.-F. Reitz*, qui pourtant ne s'en acquitta pas à l'entière satisfaction des critiques [2]. *J.-Math. Gesner* fit une nouvelle traduction pour cette édition; celle-ci parut à Amsterdam, 1743, en 3 vol. in-4°, et renferme tous les commentaires publiés, et plusieurs remarques inédites de Jean Brodeau, Jean Jensius, Louis Küster, Lamb. Bos, H. Vitringa, Jean de la Faye, Ed. Leedes, et surtout de Moïse Du Soul et de Gesner. Il faut y joindre, comme quatrième volume, le Lexicon Lucianeum que *Ch.-Conr. Reitz*, frère de l'éditeur, publia à Utrecht, 1746, in-4°, quoique ce travail laisse infiniment à désirer.

Le texte de cette édition et des extraits des notes se trouvent dans une édition donnée par *J.-P. Schmidt*, Mitau, 1776 et suiv., en 8 vol. petit in-8°.

La société de Deux-Ponts réimprima en entier l'édition d'Amsterdam, dont elle forma 10 vol. in-8°, qui parurent depuis 1789 jusqu'en 1793. On y trouve tout ce que renferment les 3 vol. in-4°, et de plus, les variantes de six manuscrits de la bibliothèque du roi de France, que M. *Belin de Ballu* avoit jointes à sa traduction françoise de Lucien, Paris, 1789,

[1] C'est là sans doute ce qu'a voulu dire M. *Renouard*, en assurant que cette édition est *estimée*.

[2] Voy. *Valckenar*. Diatr. Euripid., p. 288.

6 vol. in-8° [1]. La société de Deux-Ponts n'a pas réimprimé le Lexique de *C.-Ch. Reitz* : quelque imparfait que soit cet ouvrage, on ne sauroit s'en passer, tant qu'il n'aura pas été remplacé par quelque chose de meilleur. Il est probable que les entrepreneurs ne l'ont pas publié, à cause d'une faute qu'ils avoient commise, et dont ils se sont probablement aperçus trop tard : c'est qu'ils ont négligé de marquer en marge de leur réimpression les pages de leur original, c'est-à-dire de l'édition d'Hemsterhuis. Il en est résulté qu'ils ne pouvoient copier le Lexique sans un travail préparatoire extrêmement fastidieux, auquel ils n'ont pas voulu s'assujétir. On peut aussi reprocher à des libraires qui étoient en même temps hommes de lettres, de ne pas avoir ajouté à leur réimpression ce qui, depuis 1743, avoit paru sur Lucien, et de ne pas avoir distribué plus commodément les matières.

M. *Fréd. Schmieder* publia à Halle, 1800, en 2 vol. in-8°, une bonne édition de Lucien, sans traduction. Il a fait des corrections au texte, d'après la collation de M. Belin de Ballu; malheureusement, comptant sur l'exactitude de cette collation, il a souvent gâté le texte, au lieu de le corriger. Dans son second volume se trouvent de bonnes variantes de manuscrits de Gœrlitz et d'Augsbourg. Le commentaire que M. Schmieder avoit promis n'a pas paru.

Comme l'édition de Deux-Ponts, qui avoit remplacé celle de Hemsterhuis et Reitz, commençoit à manquer dans le commerce, la librairie Weidmann, de Leipzig, engagea M. *Jean-Théoph. Lehmann* à diriger une réimpression de celle d'Amsterdam. Ce nouvel éditeur a évité les fautes des savans de Deux-Ponts : non-seulement il donne tout ce que renferme son original; mais il a ajouté tout ce qu'il a trouvé

[1] *Gust.-Ferd. Lossius*, qui, en 1812, avoit collationné ces mêmes manuscrits pour une édition des Dialogues des Morts qu'il préparoit, et qu'une mort prématurée l'a empêché de publier, accusa M. Belin de Ballu de s'être acquitté avec une très-grande négligence de ce travail. Voy. Acta seminar. reg. et societ. philol. Lips., vol. II, p. 245.

de bon et d'utile, soit dans les éditions détachées de quelques ouvrages de Lucien, soit dans les livres qui traitent de cet écrivain, soit dans les collations des manuscrits de Paris, faites par M. *Belin de Ballu* et par feu *G.-F. Lossius*, et en a tiré parti pour corriger le texte. Nous regrettons avec lui qu'il n'ait pu faire usage des matériaux laissés par feu *Bast*, qui ont passé en Angleterre[1]. L'édition de M. Lehmann aura dix volumes in-8°, y compris les Index; il fait espérer que le Lexique de *Reitz* sera remplacé par un nouveau travail. Il a paru 4 vol. in-8° de cette édition.

Une édition de Lucien en 6 vol. in-16 fait partie de la collection de *Tauchnitz*.

Le nombre des éditions d'ouvrages détachés de Lucien est très-considérable. Nous n'en indiquerons que quelques-unes.

Louvain, 1530, in-4°, chez *Rutger Rescius :* le Banquet, le Tyrannicide, des Sacrifices, du Deuil, les Fuyards, le Pêcheur, en grec. M. Brunet appelle cette édition rare et recherchée.

Paris, 1535, in-8°, chez *Chr. Wechel,* le Dialogue des Dieux, les Dialogues marins, ceux des Morts, etc., en grec.

[1] Voici ce que nous avons dit dans le Catalogue des Manuscrits de feu M. Bast, Paris, 1812, in-8° :

« Nos I à X. Les œuvres de Lucien collationnées sur les manuscrits nos 87 et 90 du Vatican. Le no II contient de plus l'Alcyon de Lucien, collationné sur un très-ancien manuscrit de Platon, no 1807 du fonds de Paris. Le no VI renferme entre autres des Scholies inédites. Le no VII contient un dialogue (alors) inédit, intitulé : Τιμαρίων ἢ περὶ τῶν κατ' αὐτὸν παθημάτων, et qui se trouve dans le no 87, parmi les œuvres de Lucien. C'est M. Bast qui, le premier, l'a découvert. Il en a cité un passage dans son *Epist. crit.*, comme d'un auteur anonyme. Le no VIII contient quelques notes sur le Timarion; le no IX, des notes inédites sur Lucien qui paroissent être de *Henri de Valois*; le no X, un lexique inédit de Lucien, d'après le manuscrit no 345 de St. Germain. » Nous reviendrons sur le Timarion, lorsque nous parlerons de Théodore Prodrome.

Strasbourg, 1550, in-8°, chez *Paul* et *Philippe Cephal*... Dialogues choisis, gr.-lat.; soignée par *Jean Sambucus*.

Amsterdam, 1708, in-12, Dialogues choisis, gr.-lat., par *Tib. Hemsterhuis;* réimprimée en 1732.

Londres, 1710, in-8°, Dialogues choisis, par *Ed. Leed*..., réimprimée en 1726.

Cambridge, 1730, in-8°, Excerpta quædam ex Luciani operibus, gr.-lat., par *Nic. Kent,* réimprimé en 1745, à Londres et Eton.

Helmstadt, 1773, in-8°, Dialogues des Morts, en grec, par *J.-B. Carpzov*.

Halle, 1791, in-8°, Libelli quidam ad lectionum usus selecti, par *Fr.-Et. Wolf.* Vol. I, texte grec; le 2e volume, qui devoit renfermer les notes, n'a pas paru.

Leipzig, 1797, in-8°. Quomodo historia sit conscribenda, gr., avec des notes d'*A.-Fr.-Gu. Rudolph.* Très bonne édition.

Paris, 1798, in-4°, Mythologie dramatique de Lucien, avec le texte grec, par *J.-B. Gail.*

Paris, 1806, in-8°, Dialogues des Morts, par le même.

Leipzig, 1811, 1813, 1815, 1818, in-8°. Charon, les Dialogues des Morts, les Dialogues des Dieux, le Songe, forment 4 vol. séparés, par *J.-Th. Lehmann.*

Paris, 1818, in-12, la Luciade, avec le texte grec, revu sur plusieurs manuscrits par M. *Courier.*

Un contemporain de Lucien, MAXIME *de Tyr*, vécut à Rome sous les Antonins; et *Jos. Scaliger* croyoit qu'il a été du nombre des instituteurs de Marc-Aurèle. En effet, ce prince nomme un Maximus parmi ses maîtres; mais c'étoit Claudius Maximus, ainsi qu'on le voit par un passage de Jules Capitolin [1]. Nous avons de Maxime de Tyr, sous le titre de *Discours* ou *Dissertations*, Λόγοι ou Διαλέξεις,

[1] In Vita M. Anton. Philos., c. 3.

quarante-un traités sur divers sujets de philosophie, de morale et de littérature. Ils sont bien écrits, mais d'un foible mérite pour le fond des idées. Voici quelques-unes des questions traitées dans ces discours, et d'après lesquelles on pourra se faire une idée du degré d'intérêt qu'ils peuvent inspirer : « De Dieu, d'après l'idée que Platon s'en est faite. S'il faut rendre les injures qu'on a reçues. Comment on distingue un ami d'un flatteur. Que la vie active est préférable à la contemplation. (Le contraire est soutenu dans un autre discours.) Que le cultivateur est plus utile à l'état que le soldat. Si les arts libéraux contribuent à la vertu. Du but de la philosophie. Qu'il n'y a rien de plus grand qu'un homme de bien. Du génie de Socrate. De l'utilité qu'on peut tirer du malheur. Si les maux du corps sont plus forts que ceux de l'esprit. »

Jean Lascaris ayant apporté à *Laurent de Médicis* un exemplaire de Maxime de Tyr, *Come Pazzi*, archevêque de Florence et neveu de Laurent, le traduisit en latin, et son frère *Pierre* publia cette traduction, à Rome, chez Jac. Mazocchi, 1517, in fol. Deux ans après, *Beatus Rhenanus* en donna une édition retouchée, Bâle, chez Froben, et *Alb. Pieta* en soigna une troisième, Paris, 1554.

L'original grec ne fut imprimé qu'en 1557, à Paris, par *Henri Etienne*, avec la traduction de Pazzi, en 2 vol. in-8°.

Dan. Heinsius en donna deux éditions à Leide, l'une en 1607, l'autre en 1614, toutes les deux in-8°; il y fait pour ces éditions une nouvelle traduction. La seconde fut réimprimée par *Claude Lauriot*, mais sans notes, Lyon, 1630, in-8°, et à Oxford, 1677, in-12.

En 1703, *Jean Dawis* donna à Cambridge, in-8°, la meilleure édition qu'on eût jusqu'alors de Maxime. Ce savant ne discontinua pourtant pas de s'occuper de cet auteur; il en corrigea le texte d'après deux manuscrits et augmenta considérablement les notes. Etant mort sans avoir pu publier son nouveau travail, *Jean Ward* fit paroître son édition, Londres, 1740, in-4°; elle est enrichie d'excellentes observations de *Jér. Markland.*

Cette édition a été réimprimée à Leipzig, 1774, en 2 vol. in-8, avec quelques notes fournies par *J.-J. Reiske.*

Toutes ces éditions sont accompagnées de la version latine.

Flavius Philostrate *l'aîné*, fils de Philostrate de l'île de Lemnos, qui nous est représenté comme un des plus grands orateurs de son temps, vécut, vers la fin du second siècle après J.-C., à la cour de l'empereur Septime-Sévère, et, au commencement du troisième, sous Alexandre. C'est pour complaire à Julie, épouse du premier, qui aimoit les lettres, qu'il composa le plus célèbre de ses ouvrages, Ἀπολλωνίου τοῦ Τυανέως βίος, *Vie d'Apollonius de Tyane,* fameux thaumaturge et charlatan, que son biographe veut faire passer pour un être surnaturel et presque pour un dieu. Aussi Eunapius de Sardes, en parlant de ce livre, n'y trouve-t-il à redire que le titre, qui, au lieu de Vie d'Apollonius, devroit être, dit-il, Histoire de la venue de Dieu parmi les hommes, δέον ἐπιδημίαν ἐς ἀνθρώπους θεοῦ καλεῖν. Trois écrivains avoient donné, avant Philostrate, des Vies d'Apollonius, savoir, *Damis de Ninus*, son ami, et deux inconnus, *Maxime d'E-*

gees et *Mœragènes*. Leurs ouvrages ont servi à la compilation de Philostrate, qui manque de critique, et est remplie des fables les plus absurdes, d'une foule d'erreurs géographiques et d'anachronismes. Malgré des défauts si graves, cette biographie, divisée en huit livres, est utile pour la connoissance de la philosophie pythagoricienne et de l'histoire des empereurs qui ont régné après Néron.

En écrivant cet ouvrage, Philostrate vouloit-il parodier la vie et les miracles du divin fondateur de notre religion? Il est difficile de l'absoudre d'une intention si perfide et si absurde. Divers traits de la biographie d'Apollonius, telles que l'annonciation de sa nativité, faite à sa mère par Protée, et l'incarnation de cette divinité égyptienne, les miracles dont sa naissance fut accompagnée, ceux qui lui sont attribués, et son ascension au ciel, paroissent empruntés de la vie de Jésus-Christ; et moins d'un siècle après Philostrate, du temps de Dioclétien, Hiéroclès de Nicomédie opposa son ouvrage aux saints évangiles. Il est possible, cependant, que voyant la vénération que des personnages de la plus haute distinction professoient pour l'auteur de la religion chrétienne, l'intention de Philostrate ait été de faire tomber sur son héros quelques rayons du lustre qui environnoit la personne de Jésus-Christ, plutôt que de diminuer le respect dont la mémoire de celui-ci étoit entourée, en lui donnant un prétendu pendant [1].

[1] C'est l'évêque *Huet* qui, le premier peut-être, a attribué à Philos-

Le même Sophiste nous a laissé, sous le titre d'*Héroïques*, Ἡρωϊκὰ, l'histoire fabuleuse de vingt-un héros de la guerre de Troie. Cet ouvrage a la forme d'un dialogue entre un navigateur phénicien et un vigneron d'Eléonte en Thrace, qui a appris toutes ces aventures de la bouche de Protésilas.

Images, Εἰκόνες, en deux livres. Tel est le titre d'un discours sur une galerie de tableaux qui existoit à Naples. On y trouve des notices précieuses sur l'état des arts à cette époque.

Les *Vies des Sophistes*, Βίοι Σοφιςῶν, du même auteur, se composent de deux livres, dont l'un renferme les sophistes-philosophes, et l'autre les sophistes-rhéteurs. Les premiers sont au nombre de vingt-six, les autres de trente-trois. Les philosophes sont : *Eudoxe de Cnide*. — *Léon de Byzance*, qui peut-être est cet Académicien auquel Phavorinus a attribué le dialogue d'Alcyon, se trouvant parmi les ouvrages de Lucien; Léon de Byzance jouit d'une grande considération auprès de Philippe de Macédoine, qui l'employa à des ambassades : il appartient aussi aux historiens grecs dont les ouvrages sont perdus. — *Dias d'Ephèse*, Académicien. — *Carnéades d'Athènes :* c'est Carnéade de Cyrène dont parle Philostrate ; mais il le regarde comme Athénien, à cause du long séjour qu'il a fait dans

trate une intention maligne. Voy. Demonstr. Evang. Propos. IX, c. 147. Philostrate a été défendu par *Meiners*, Gesch. der Wissenschaften in Griechenland und Rom, vol. I, p. 258, et par *Tiedemann*, Geist der Speculat. Philosophie, vol. III, p. 116.

la ville où siégeoit l'Académie. — *Philostrate d'Egypte*, Platonicien, avec lequel la reine Cléopatre et Marc-Antoine aimoient à s'entretenir de matières de philosophie. — *Théomneste de Naucratis*, probablement cet Académicien que Brutus fréquenta, lorsqu'après le meurtre de César il passa quelque temps à Athènes [1]; car la notice que Philostrate nous donne sur ce philosophe est extrêmement maigre. — *Dion*, surnommé *Chrysostome*. — *Favorinus d'Arles*. — *Gorgias de Léontium*. — *Protagoras d'Abdère*. — *Hippias d'Elis*. — *Prodicus de Céos*. — *Polus d'Agrigente*. — *Thrasymachus de Chalcédoine*, le fameux Sophiste, orateur et rhéteur. — *Antiphon de Rhamnuse*. — *Critias d'Athènes*. — *Isocrate*. — *Eschine* le rhéteur. — *Nicetès de Smyrne*, rhéteur d'ailleurs inconnu, s'il n'est ce Nicetès Sacerdos qui fut un des maîtres de Pline le jeune [2]. — *Isée l'Assyrien*, célèbre orateur qui, du temps du même Pline, vécut à Rome, et y eut le succès le plus brillant [3]. — *Scopelianus*, qui fut un des maîtres d'Hérode Atticus, et exerça les fonctions d'Asiarcha ou Ἀρχιερεὺς Ἀσίας, c'est-à-dire de président des jeux qui, sous la dénomination de Κοινὰ τῆς Ἀσίας, étoient célébrés en commun par les principales villes grecques de l'Asie Mineure. — *Denys de Milet*, illustre rhéteur du temps d'Adrien; il fut disciple d'Isée l'Assyrien, professa dans sa jeunesse

[1] PLUT. in Vita Brut. Ed. *Reisk*. vol. V, p. 388.
[2] Voy. PLIN. Ep., lib. VI, ep. 6.
[3] Id. Ep. lib. II, ep. c. 3.

dans l'île de Lesbos, et mourut à Ephèse, où on lui érigea un monument. C'est peut-être lui qu'ont en vue les manuscrits qui attribuent à un Denys le traité du Sublime qui passe sous le nom de Longin. *J. Meursius*, dans son traité De Dionysiis, attribue à Denys de Milet les lettres que nous avons sous le nom de Denys d'Antioche; mais il n'allègue pas de motif. L'auteur des Lettres est sans doute le même Sophiste à qui Enée de Gaza a adressé une de ses lettres; il est par conséquent du cinquième siècle [1]. — *Lollianus d'Ephèse*, ou *L. Egnatius Victor Lollianus;* il y avoit, de son temps, trois chaires publiques à Athènes, l'une de politique, la seconde de philosophie, et la troisième de sophistique. Lollianus fut le premier qui remplit celle-ci; mais son disciple et successeur, Théodote, fut le premier qui jouit des appointemens que Marc-Aurèle attacha à ces places. — *Marc de Byzance*, disciple d'Isée l'Assyrien, et archonte de sa ville natale. — *Antonius Polemo de Laodicée.* — *Secundus d'Athènes*, le Néo-Pythagoricien.

Le second livre traite des trente-trois rhéteurs suivans : *Hérodes Atticus.* — *Théodote*, disciple de Lollianus, et le premier qui jouit des appointemens de 10,000 drachmes (8700 fr.) que Marc-Aurèle attacha à la chaire de sophistique à Athènes. — *Aristoclès de Pergame*, disciple d'Hérodes Atticus. — *Antiochus d'Egées*, élève de Denys de Milet.

[1] Nous en parlerons au chap. LXXVI.

Dion Cassius rapporte[1] que pour relever le courage de l'armée romaine, fatiguée des marches, il fit semblant d'être cynique et se roula dans la neige. Cette conduite lui concilia la faveur de Septime-Sévère et de Caracalla. Par la suite, il se joignit à Tiridate, et se rendit auprès des Parthes; c'est à cause de cela que Suidas lui donne le surnom d'Αὐτόμολος, le Transfuge[2]. — *Alexandre*, surnommé *Péloplaton* (Platon *de boue*), *de Seleucie* en Cilicie : il professa surtout à Antioche. Il fut secrétaire de Marc-Aurèle pour la correspondance grecque. Philostrate rapporte des anecdotes curieuses sur les combats de sophistique, entre Alexandre et Hérodes Atticus. — *Varus de Perge*, rhéteur d'ailleurs inconnu. — *Hermogène de Tarse*. — *Philager de la Cilicie*, disciple de Lollianus, le plus irascible des Sophistes, et l'ennemi d'Hérode Atticus. — *Ælius Aristide*. — *Adrien de Tyr*. — *Chrestus de Byzance*, que Philostrate appelle le meilleur disciple d'Hérode Atticus. — *Julius Pollux de Naucratis*. — *Pausanias de Césarée* en Cappadoce, probablement différent du voyageur de ce nom. — *Athénodore d'Ænus*. — *Ptolémée de Naucratis*. — *Evodianus de Smyrne*, qui professa à Rome. — *Rufus de Perinthe*, disciple d'Hérode et d'Aristoclès. — *Œnomarchus d'Andros*, contemporain d'A-

[1] Lib. LXXVII, p. 814.

[2] Il se trouve, au commencement de la Vie d'Antiochus, un passage curieux sur cet usage des malades de dormir dans le temple d'Esculape, pour recevoir, pendant le sommeil, les ordonnances du dieu, dont nous avons parlé p. 237 de ce vol.

drien de Tyr et de Chrestus. — *Apollonius de Naucratis*, disciple d'Adrien et de Chrestus : il enseigna à Athènes. — *Apollonius d'Athènes.* — *Proclus de Naucratis.* — *Phœnix de la Thessalie*, disciple de Philager. — *Damianus d'Ephèse*, disciple d'Adrien de Tyr et d'Ælius Aristide : il fut le maître de Philostrate, qui le cite plusieurs fois comme autorité. — *Antipater d'Hiérapolis*, secrétaire de Septime-Sévère, et préfet de la Bithynie. Il fût le maître de Caracalla et de Geta, et reprocha au premier le meurtre de son frère. — *Hermocrates de la Phocide*, gendre d'Antipater. Il étoit petit-fils d'*Attalus*, fils de Polemon. Cet Attalus étoit un célèbre Sophiste, en l'honneur duquel les habitans de Smyrne firent frapper des médailles, à ce qu'on a prétendu. — *Héraclide de la Lycie*, Ἀρχιερεὺς de cette province. Il fonda une célèbre école à Smyrne, et employa ses honoraires à acheter près de cette ville une campagne qu'il nomma *Rhétorique*. — *Hippodromus de Larisse* en Thessalie, dont Philostrate cite trente déclamations et des hymnes ; car, dit-il, Hippodrome savoit aussi manier la lyre. Parmi les déclamations, il en cite trois comme les meilleures ; elles étoient intitulées : les Catanéens, les Scythes et Démade exhortant les Grecs de ne pas se révolter pendant qu'Alexandre seroit en Indie. — *Varus de Laodicée*, personnage inconnu, aussi bien que la plupart des suivans. — Κυρῖνος, *Cyrinus* ou *Quirinus de Nicomédie*, avocat du fisc (ἐπιστεύθη ἐκ βασιλέως τὴν τοῦ ταμείου γλῶτταν). — *Philiscus de la Thessalie*, qui,

sous Caracalla, remplit pendant sept ans la chaire de rhétorique à Athènes. — *Elien de Préneste.* — *Héliodore l'Arabe*, contemporain de Philostrate. — *Aspasius de Ravenne*, professeur de rhétorique grecque à Rome, sous Alexandre-Sévère.

Celui qui veut se faire une idée de ce qu'étoient dans cette période la sophistique et la rhétorique, sera satisfait en lisant ces Vies de Philostrate : il y trouvera une foule de faits et d'anecdotes qui lui peindront les mœurs, l'insolence et la vanité de ces orateurs parcourant le monde entier pour recueillir des louanges et de l'argent; traitant avec emphase des sujets qui manquoient d'un véritable intérêt, parce qu'ils se rapportoient à des temps et à des institutions qui n'existoient plus; se livrant enfin à leurs passions haineuses et à la jalousie dont les succès de l'un remplissoient le cœur de tous ses rivaux. C'est le tableau vivant de la décadence de l'art et de la corruption des gens de lettres.

Il existe de Philostrate soixante-trois *Lettres*, et dans l'Anthologie une seule *Epigramme*. Les premières sont de petits traités de morale; souvent elles ne renferment qu'une observation philosophique, une plaisanterie, un compliment : un bon nombre sont des lettres érotiques.

Un neveu de notre Philostrate, fils de sa sœur, PHILOSTRATE *le jeune*, mort avant lui, est auteur d'un ouvrage qui nous reste sous le titre d'Εἰκόνες, ou *Images*, en un seul livre. Il paroît que c'est moins la description de tableaux qui ont vérita-

blement existé, qu'un recueil de programmes ou de sujets proposés aux artistes.

La *première édition* de la *Vie d'Apollonius* de Tyane fut publiée par *Alde l'ancien*, 1501, in-fol. avec la traduction d'*Alamanno Rinuccini*. Il paroît qu'Alde commença l'impression de ce livre en 1501, mais qu'il y employa trois ans, ce qui est cause que les exemplaires portent différentes dates; au moins, les bibliographes parlent-ils d'éditions des années 1501, 1502 et 1503. C'est le premier livre dont le titre porte l'*Ancre*, emblême des Aldes.

Les *Héroïques*, les *Vies des Sophistes* et les *Images* des deux Philostrate ont été imprimées pour la *première fois* à Florence, 1496, in-fol., et ensuite par *Alde l'ancien*, en 1503 et en 1522, les deux fois à la suite de son Lucien; aussi bien que par *Phil. Giunta* à Florence, 1517, également in-fol. Cette dernière édition a été soignée par Bernard, son fils; enfin par *Luc-Ant. Giunta*, Venise, 1535, in-8°.

Il n'existe que deux éditions des *Œuvres complètes* de Philostrate, celle de *Fréd. Morel*, Paris, 1608, in-fol., et celle de *Godefroi. Olearius*, Leipzig, 1709, in-fol. Cette édition est assez médiocre; et néanmoins on accuse Olearius de ne l'avoir donnée qu'à l'aide d'un plagiat, en s'appropriant les notes écrites par *Thomas Reinesius*, célèbre philologue du dix-septième siècle, en marge d'un exemplaire de l'édition de Morel qui appartenoit à la bibliothèque de Zeitz, et d'avoir détruit cet exemplaire pour mieux cacher son vol.

Depuis 1709 aucun ouvrage de Philostrate n'avoit été réimprimé, lorsque M. *J.-Fr. Boissonade* donna à Paris, 1806, in-8°, une édition des Héroïques, dont il a corrigé le texte d'après neuf manuscrits qui se trouvoient à la bibliothèque de Paris, et ajouté l'ancienne traduction d'*Etienne Niger* qui avoit paru à Milan, 1517, in-fol., et un commentaire critique très-savant, pour lequel il a tiré parti des notes manuscrites

de Henri de Valois et de l'évêque Huet. Visconti lui en a aussi fourni. Il ne manque à cette édition que des tables dont le libraire n'a pas voulu faire les frais. C'est au reste par ce travail que M. *Boissonade* a préludé à ses savantes publications.

Dans les éditions des Images et des Œuvres de Philostrate, on trouve aussi l'ouvrage d'un Sophiste nommé CALLISTRATE, qui est intitulé Ἐκφράσεις, *Description* (*de statues*). C'est plutôt le résultat d'un exercice de rhétorique, que la description d'une galerie de tableaux. L'époque où cet auteur a vécu, est entièrement inconnue.

ATHÉNÉE *de Naucratis* en Egypte, qui a vécu au commencement du troisième siècle, a laissé un ouvrage très-savant et riche en notices littéraires, philologiques, grammaticales et historiques, sous le titre de Δειπνοσοφισταὶ, *le Banquet des Sophistes*, en quinze livres. Il a choisi le cadre d'une espèce de réunion de savans qu'un riche habitant de Rome, nommé Laurentius, avoit assemblés chez lui pour discuter sur des matières scientifiques. Il nomme vingt et un jurisconsultes, médecins, poëtes, grammairiens, sophistes et musiciens, qui ont assisté au banquet ou aux banquets qu'il suppose avoir été donnés à cette occasion, et il rapporte les entretiens de cette société mêlée. Il y est question de tous les préparatifs d'une fête, et de tout ce qui peut y appartenir, tels que mets, vins, vases, jeux, parfums, couronnes de fleurs, et de mille choses qui se rapportent aux antiquités, à la botanique, à

la médecine, à l'histoire, aux sciences naturelles, à l'éloquence, à la poésie, à la philologie, aux mœurs et aux usages des Grecs, à leur vie domestique. La foule des matériaux s'accumule quelquefois au point que l'auteur lui-même paroît gêné par le cadre qu'il a choisi, et qu'interrompant l'espèce de drame qu'il représente aux yeux du lecteur, il adresse la parole à son ami Timocrate, auquel l'ouvrage est dédié.

Les deux premiers livres du Banquet des Sophistes nous manquent, et nous n'en avons qu'un abrégé fait dans le cinquième ou le sixième siècle après J.-C. Le reste est presque entier. C'est un trésor d'érudition dans tous les genres, et sans lequel une foule de notices sur l'antiquité classique nous manqueroient. Athénée nous a conservé un très-grand nombre de passages d'anciens auteurs, que la variété d'une conversation entre tant d'interlocuteurs lui fournit l'occasion de citer; dans le nombre il y a des écrivains dont sans lui les noms mêmes nous seroient inconnus. On a compté qu'il cite au-delà de sept cents auteurs, et qu'il rapporte les titres de deux mille cinq cents ouvrages, tant en vers qu'en prose. Il dit lui-même qu'il a fait des extraits de plus de huit cents comédies de l'époque seulement qu'on appelle comédie moyenne. On lui désireroit une plus grande dose de discernement, de goût et de critique.

Athénée avoit aussi écrit *Des Rois de Syrie*; cet ouvrage perdu est cité dans le Banquet même.

Cette grande compilation demande un éditeur savant et qui soit maître d'une érudition multipliée. Aussi n'a-t-elle pas souvent été imprimée.

Alde l'ancien, assisté de *Marc Musurus*, en donna la *première édition*, Venise, 1514, in-fol. L'imprimeur se vante dans la préface d'avoir mis un soin infini à cette publication, d'avoir conféré plusieurs manuscrits, corrigé le texte en beaucoup d'endroits, et rétabli le mètre des passages poétiques que les copistes avoient pris pour de la prose. Malgré cette assurance qui peut passer pour une jactance, il est reconnu que les éditeurs se sont servis de manuscrits très-corrompus, et qu'ils ont mis une grande négligence à les corriger.

La seconde édition a été publiée à Bâle, 1536, in-fol., par *Jacques Bédrot* et *Chr. Herlin*, chez Valder. Ces deux savans n'avoient pas de manuscrits; mais ils ont corrigé beaucoup de fautes typographiques commises par Alde. Il est vrai qu'ils en ont laissé passer d'autres, et que plusieurs fois croyant corriger les passages corrompus, ils se sont trompés; mais on ne sauroit leur en faire un reproche, et leur édition est toujours bien préférable à celle d'Alde. Dans les notes qu'ils ont ajoutées au texte on en trouve qui sont de *Budée* et d'*Erasme* de Rotterdam.

Dès 1556 il avoit paru à Venise, in-fol., une très-mauvaise traduction latine d'Athénée: en 1583, *Jacques de la Champ* (Dalecampius) en publia une meilleure, à Lyon, in-fol. *Is. Casaubon* la joignit à la troisième édition d'Athénée que *Jér. Commelin*, libraire de Heidelberg, fit imprimer chez *Paul Etienne*, beau-frère de Casaubon, Genève, 1597, in-fol. Ce volume ne renferme que le texte et la traduction; Casaubon s'étoit proposé d'y joindre un commentaire; mais ayant été appelé à Montpellier, il se borna, pour le moment, à ce volume. Le commentaire fut imprimé, après la mort de Commelin, à Lyon, 1600, chez Harsy, in-fol. Ce même typographe réimprima l'édition de Casaubon en 1612 et le

commentaire en 1621 ; les deux volumes furent copiés encore une fois à Lyon en 1657 et 1664. Dans cette dernière édition il se trouve des notes de *Paul Fermat,* membre du parlement de Toulouse. Les titres des éditions de Casaubon portent qu'elles ont un texte corrigé ope bibliothecæ Palatinæ, Vaticanæ aliarumque. Cela ne veut pas dire que Casaubon ait été à même de conférer plusieurs manuscrits ; seulement il s'est servi, quoique trop rarement, du manuscrit qui étoit à Heidelberg ; mais il a eu à sa disposition des variantes tirées de manuscrits d'Italie, lesquelles ayant successivement passé par les mains de plusieurs savans, avoient été enrichies des observations de ces littérateurs.

Cependant il se passa cent trente ans sans que quelqu'un osât entreprendre une nouvelle édition d'Athénée, quoique dans l'intervalle les observations de *Thom. Reinesius*, de *Bentley* et de M. *Fr. Jacobs* eussent fourni de riches matériaux pour un pareil travail. Enfin, M. *G.-H. Schæfer* mit la main à l'œuvre et projeta une édition en trois parties, chacune divisée en trois volumes. La première partie devoit contenir le texte, d'après Casaubon, mais corrigé ; la seconde, la traduction françoise de *J.-B. Lefebvre* de *Villebrune* qui avoit paru en 8 vol. in-4°, 1789 suiv. ; enfin la troisième partie étoit destinée au commentaire de Casaubon et aux notes. M. Schæfer publia en effet à Leipzig, 1796, in-8°, le premier volume de chaque partie, renfermant texte, traduction et commentaire des cinq premiers livres d'Athénée. Il paroît que la publication de l'édition de M. Schweighæuser dont nous allons parler a engagé M. Schæfer de suspendre la sienne ; mais aujourd'hui que le savant de Strasbourg a terminé son travail, il est à désirer que M. Schæfer reprenne le sien, et qu'il lui donne même quelque extension en profitant des riches matériaux que M. Schweighæuser a accumulés et dont une partie au moins exige une nouvelle révision critique.

Ce qui donna originairement à M. *Schweighæuser* l'idée de s'occuper d'Athénée, fut la découverte de deux manuscrits

précieux, qui étoient restés inconnus aux anciens éditeurs et au traducteur françois. L'un de ces manuscrits est du quatorzième siècle ; à la vérité, il ne renferme pas l'ouvrage d'Athénée, mais il donne en entier l'abrégé ; il se trouvoit anciennement à Sedan et est aujourd'hui à la bibliothèque du roi de France. Le second manuscrit, qui paroît remonter au dixième siècle, étoit entré, avec la bibliothèque du cardinal Bessarion, dans celle de Saint-Marc à Venise, d'où il avoit été transporté à Paris. Il doit aujourd'hui être retourné à Venise. Ce manuscrit avoit été si bien caché dans le dépôt de Saint-Marc que les Aldes ne le connurent pas. Il est le plus ancien manuscrit existant d'Athénée ; il paroît même être l'original de tous les manuscrits connus ; car partout où il offre des lacunes (et il n'en offre que lorsqu'un feuillet manque), ces mêmes lacunes se retrouvent dans tous les autres manuscrits, quoiqu'il n'y manque pas de feuille.

C'est par le moyen de cette double découverte, ainsi que par l'acquisition de diverses observations manuscrites provenant de *Ludolfe Küster* et de *Brunck* ; c'est avec l'assistance de son savant fils *Godefroi* (aujourd'hui son adjoint, à la chaire de littérature grecque à Strasbourg), lequel découvrit à Paris les deux manuscrits et les collationna avec un tel soin que son travail pouvoit tenir lieu des originaux ; enfin c'est par d'autres secours que lui fournirent feu *Laporte du Theil* et M. *Coray*, que M. Schweighæuser est parvenu à établir une récension toute nouvelle du texte d'Athénée, qu'il publia à Strasbourg, de 1801 à 1807, en 14 vol. in-8°.

Cette grande édition est divisée en deux parties distinctes. La première, en cinq volumes, comprend le texte, la traduction de Dalecampius tellement retouchée d'un bout à l'autre que l'éditeur a pu avec raison la nommer entièrement nouvelle, et les variantes. La seconde partie, en 9 vol., porte le titre particulier de Animadversiones in Athenæi Deipnosophistas, post Is. Casaubonum conscripsit J. Schweighæuser. Ce commentaire ne remplit pourtant que 8 volumes ; l'édi-

teur y a conservé tout ce qu'il y avoit de bon dans celui de Casaubon, en y joignant ses propres remarques et celles qui lui ont été fournies. C'est un trésor d'érudition philologique.

On a cependant fait un double reproche à l'éditeur, savoir, de ne pas avoir assez consulté les ouvrages des critiques modernes dans lesquels beaucoup de passages d'Athénée se trouvent corrigés, et de ne pas posséder suffisamment les règles de la versification grecque, ou, pour mieux dire, de ne pas avoir fait une étude particulière des principes de la métrique grecque que les Allemands ont établis depuis une vingtaine d'années. L'éditeur convient lui-même que c'est la partie foible de son travail; mais cette imperfection n'est pas un petit défaut dans un ouvrage tissu de fragmens poétiques.

Le neuvième volume de la seconde partie, ou quatorzième de toute l'édition, renferme les tables suivantes : 1° des auteurs cités par Athénée avec l'indication de leurs ouvrages; 2° des titres de tous les ouvrages cités par cet auteur; 3° celle des matières et des personnes dont il est question dans le Banquet. Ces trois tables extrêmement utiles, ne se trouvent pas dans les éditions précédentes.

M. Schweighæuser avoit promis un quinzième volume qui devoit renfermer le lexique d'Athénée; et l'on peut regarder son édition comme incomplète, tant que ce volume n'aura pas paru. Ne lui en faisons pas de reproche; on sait que son travail est à peu près achevé depuis long-temps, et s'il n'a pas été imprimé, cela tient peut-être au foible encouragement qu'a trouvé de la part du public le libraire qui s'est chargé de cette vaste entreprise. Peut-être faut-il aussi attribuer à cette circonstance deux autres imperfections qu'on reproche à cette belle édition; savoir : qu'au commencement surtout le commentaire de Casaubon ne s'y trouve que par extrait, et que l'index du commentaire manque absolument: il rendroit l'absence du lexique moins sensible.

Il faut joindre à l'édition de M. Schweighæuser : 1° *F. Jacobs*

spicileg. observ. at emendat. ad Schweighæuseri editionem Athenæi. Altenb., 1815, in-8°; 2° *Ejusd.* Additamentum animadvers. in Athenæi Deipnos. Jenæ, 1809, in-8°; 3° *C. Gr. A. Erfurdt* observ. crit. max. in Athenæum, dans Kœnigsb. Archiv., 1811, n° III, p. 424 suiv., et 4° *Aug. Meineke* Curæ criticæ in comicorum fragmenta ab Athenæo servata, Berol. 1814, in-8°. Ces auteurs s'occupent principalement des morceaux poétiques donnés par Athénée.

Nous plaçons encore ici un grammairien ou sophiste qui doit avoir vécu du temps d'Athénée : c'est Aristonyme, qu'il ne faut pas confondre avec Aristonyme d'Alexandrie, qui a été un des premiers gardes de la bibliothèque des Ptolémées. Celui dont nous voulons parler a rédigé un recueil d'anecdotes et de bons mots d'hommes célèbres, qu'il a intitulé Τομάρια, c'est-à-dire *petits volumes*, (bibliothèque portative). Stobée en a extrait quelques réparties de Démonax, ce qui fait voir qu'Aristonyme a vécu après ce philosophe et son biographe Lucien.

CHAPITRE LVII.

Des premiers Romans grecs.

Le genre des romans étoit inconnu à la belle antiquité. Un écrivain moderne en indique la cause [1]. « Dans les plus beaux siècles d'Athènes, dit-il, tout l'empire de la fiction étoit, pour ainsi dire, envahi par le polythéisme ingénieux des Grecs. Cette croyance devoit suffire aux imaginations les plus vives; elle satisfaisoit ce besoin de fables et de merveilleux si naturel à l'homme. Chaque fête, en rappelant les aventures des dieux, occupoit les âmes curieuses par des récits qui ne laissoient point de place à d'autres étonnemens. Le théâtre dont les solennités n'étoient point affoiblies par l'habitude, frappoit les esprits par ce mélange d'intervention divine et d'histoires héroïques qui faisoit son merveilleux et sa terreur. De plus, chez une nation si heureusement née pour les arts, la fiction appeloit naturellement les vers; et l'on ne seroit point descendu de ces belles fables si bien chantées par les poëtes, à des récits en prose qui n'auroient

[1] M. *Villemain*, dans l'Essai littéraire sur les Romans grecs, qui se trouve en tête du premier volume de la jolie collection de ces romans traduits en françois, qui paroît chez Merlin, à Paris, in-18.

enfermé que des mensonges vulgaires. Remarquons d'ailleurs combien tout étoit public et occupé dans la vie de ces petites et glorieuses nations le la Grèce; il n'y avoit pour personne de distraction privée ni de solitude. L'état se chargeoit, pour insi dire, d'amuser les citoyens.... Sous d'autres apports, cette forme de société fournissoit peu à 'imitation des mœurs privées et à la fiction romanesque. La civilisation, spirituelle et corrompue, étoit plus simple que la nôtre. L'esclavage domestique formoit une première et grande uniformité; e reste de la vie des citoyens se passoit sur la place publique, et étoit trop ouvert à tous les yeux pour que l'on y pût supposer avec vraisemblance quelque aventure extraordinaire, quelque grande singularité de caractère ou de destinée; enfin la condition inférieure des femmes, leur vie retirée, affoiblissoient la puissance de cette passion qui joue un si grand rôle dans les romans modernes. »

C'est dans notre cinquième période que les premiers *romans* ont paru. On les appeloit généralement *Contes érotiques*, mais nous en distinguons plusieurs espèces, tels que les Contes milésiens ou magiques, les Voyages romanesques ou imaginaires, les Romans proprement dits ou les histoires amoureuses, enfin les Lettres d'amour.

Les *Contes milésiens* sont ainsi nommés, parce qu'un certain ARISTIDE *de Milet*, dont la vie et l'époque sont inconnues, avoit écrit un recueil de romans ou nouvelles dont la scène étoit à Milet,

ville riche et livrée à un grand luxe. Harpocration cite le sixième livre de cet ouvrage. *L. Cornelius Sisena* en avoit fait une traduction latine. Ovide cite deux fois les Milésiaques :

> Junxit Aristides Milesia crimina secum;

et ensuite :

> Vertit Aristidem Sisenna, nec obfuit illi
> Historiæ turpes inseruisse jocos [1].

Cette double citation, et une anecdote rapportée par Plutarque, ne nous laissent pas de doute sur le genre de cette composition. « Après la défaite de Crassus à Carrhes, on trouva, dit l'auteur des Vies parallèles, dans l'équipage d'un de ses officiers, les Milésiaques d'Aristide. Suréna, vainqueur de Crassus, ayant assemblé le sénat de Séleucie, y fit apporter ce livre et en prit occasion d'insulter les Romains, qui, même à la guerre, ne pouvoient s'abstenir de lire de pareilles infamies [2]. » Ailleurs, le même Plutarque, ou l'auteur des Parallèles, cite des ouvrages plus utiles d'Aristide, son Histoire de la Sicile, en quarante livres au moins, ses Persiques, et une fois son Histoire en général. Stobée nous a laissé un fragment des Persiques.

On regarde l'*Ane* de LUCIUS *de Patres* comme un des premiers contes milésiens, après ceux d'Aristide. Toutefois, nous avons parlé plus haut des doutes que le savant et spirituel commentateur al-

[1] Fast. II, v. 412 et 443.
[2] PLUT. Vit. Crassi, c. 32. (Ed. *Reiske*, vol. III, p. 492.)

lemand de Lucien a jetés sur l'existence de ce Lucius; mais il est évident qu'indépendamment du morceau de Lucien, intitulé *Lucius ou l'Ane*, il a existé un ouvrage portant le nom de Lucius, et le titre de *Métamorphoses diverses*, Μεταμορφώσεως λόγοι διάφοροι. L'*Ane* de Lucien est le premier conte milésien qui nous reste; mais certainement la *Fable de Psyché* qu'Apulée a insérée dans ses Métamorphoses, et dont l'original étoit évidemment grec, remonte à une plus haute antiquité.

Sans parler de la Robinsonade d'un certain JAMBULE, dont Diodore de Sicile [1] nous a conservé la mémoire, un des premiers auteurs d'un *Voyage imaginaire* fut ANTOINE DIOGÈNE, qui a publié les *Choses incroyables que l'on voit au-delà de Thulé*, Τὰ ὑπὲρ Θούλην ἄπιστα, en vingt-quatre livres [2], dont on trouve un extrait dans la Bibliothèque de Photius. Cet ouvrage est en même temps du genre des voyages imaginaires et de celui du roman. Un individu nommé Dinias, dont la patrie n'est pas indiquée, après avoir parcouru une grande partie de l'Asie et de l'Europe, parvient enfin dans l'île de Thulé, où il rencontre une Tyrienne nommée Dercyllide, qui, après avoir eu avec son frère Mantinias des aventures merveilleuses, se repose dans ces contrées septentrionales de ses longues et pénibles courses. Elle les raconte

[1] Liv. II.

[2] Voy. Mélanges de critique et de philologie, par *Chardon la Rochette*, vol. I, p. 1.

à Dinias. A la fin, tout le monde se retrouve à Tyr, où Dinias fait écrire sur des tables de bois de cyprès le récit de Dercyllide; celle-ci ayant approuvé la rédaction, ordonne qu'un double de ces tablettes soit déposé dans sa tombe. Après la prise de Tyr par Alexandre-le-Grand, on trouve la tombe et le roman.

Celui-ci, autant qu'on peut en juger par l'extrait assez maigre que Photius en a fait, étoit un tissu des choses les plus absurdes. Dans une préface mise en tête de l'ouvrage, l'auteur proteste de sa véracité; il assure d'avoir trouvé tout ce qu'il rapporte dans des livres qu'il cite. Mais à quoi sert de recourir à des sources, lorsqu'on y puise sans critique et sans jugement? Néanmoins Photius rend à Antoine Diogène le témoignage que sa compilation avoit un but moral, savoir, celui de montrer que le coupable n'échappe jamais à la punition qu'il a méritée, et que souvent l'innocence est sauvée, comme par un miracle, au moment où elle est exposée aux dangers les plus imminens.

Le patriarche pense que l'auteur de ce roman n'a pas vécu long-temps après Alexandre de Macédoine, et que ses Choses incroyables sont la source de tous les romans grecs, même de celui de Lucius. Cette opinion a été attaquée par feu Meiners [1]. Cet historien-philosophe a remarqué que les paragraphes 67 à 87 et 104 à 140 de la Vie de Pytha-

[1] Gesch. der Künste und Wissenschaften in Griechenland und Rom, vol. I, p. 276.

gore par Jamblique, sont empruntés, non-seulement pour le fond, mais jusqu'aux expressions mêmes, du roman de Diogène; mais en même temps que la plupart de ce que celui-ci rapporte de Pythagore, est pris dans Nicomaque de Gérase. Il s'ensuit qu'Antoine Diogène n'a pas vécu avant la fin du deuxième ou le commencement du troisième siècle, et qu'il étoit postérieur à Lucien dont il a pu connoître l'Histoire véritable.

Ainsi il resteroit à LUCIEN l'honneur, s'il en est un, d'avoir laissé, dans l'ouvrage que nous venons de nommer, le premier exemple d'un voyage imaginaire. Nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons dit ailleurs de cet ouvrage [1].

Nous avons les ouvrages de sept ou huit auteurs de romans ou *aventures amoureuses*, dont trois ont vécu dans cette période, et les autres dans la suivante. Les anciens n'ont pas connu la vraie théorie de ce genre d'ouvrage; les héros de leurs romans manquent de caractère, et les plans des événemens sont mal conçus.

Le plus ancien de ces romanciers [2] est JAMBLIQUE *le Syrien*, qui naquit vers la fin du règne de Trajan. Il ne descendoit pas de ces Grecs qui s'établirent en Syrie après la conquête de ce pays

1 Voy. p. 260 de ce vol.

2 Il est reconnu aujourd'hui que le prétendu roman d'ATHÉNAGORAS, philosophe chrétien du deuxième siècle, qui est intitulé : *Du vrai et parfait Amour, ou Amours honnêtes de Théogone et de Charide, de Phérécide et de Mélangie*, a été fabriqué par Martin Fumée, sieur de Genillé, qui l'a publié à Paris, en 1599, in-12. Voy. chap. LXI.

par Alexandre-le-Grand; ses ancêtres appartenoient aux naturels du pays. Il avoit appris la langue grecque, et l'écrivoit avec facilité. Son roman étoit intitulé *les Babyloniques*, Ἱςορίαι Βαϐυλωνιακαὶ, ou *les Amours de Rhodane et de Sinonis*[1], en seize livres, dont Photius nous a laissé un extrait. On a prétendu qu'un manuscrit de l'ouvrage de Jamblique qui avoit appartenu à *Meibom*, avoit passé, en 1752, dans la bibliothèque de *Burman le jeune*. Ce manuscrit existe-t-il véritablement?

Nous possédons un roman intitulé *Ephésiaques ou Histoire d'Abrocome et d'Anthia*, Ἐφεσιακὰ τὰ κατὰ Ἀνθίαν καὶ Ἀϐροκόμην. L'auteur de cet ouvrage s'appeloit Xénophon *d'Ephèse*, mais nous ne savons aucun détail sur sa vie, nous ignorons même l'époque où il a vécu. Le plus savant de ses éditeurs, le baron de *Locella*, le place au temps des Antonins; d'autres le croient du quatrième ou même du cinquième siècle. M. *P. Hofman Peerlkamp*, son dernier éditeur, est d'une opinion différente : il pense que l'auteur des Ephésiaques est le plus ancien de tous les romanciers grecs, et il croit avoir trouvé des traces qui prouvent que les autres l'ont imité. Ensuite il prétend que cet auteur ne s'appeloit pas Xénophon, et qu'à l'exception d'Héliodore, aucun romancier grec n'a écrit sous son vrai nom.

Les Ephésiaques sont un roman bien médiocre et rempli d'aventures peu vraisemblables : le style en est simple, et quoique l'auteur mette en scène

[1] Voy. les Mélanges de *Chardon la Rochette*, vol. I, p. 18.

plusieurs acteurs à la fois, il sait éviter la confusion.

A l'exception de Suidas, aucun auteur ancien ne fait mention de Xénophon d'Ephèse ou de son roman. Le premier, après ce lexicographe, qui en ait parlé, est *Ange Politien*, littérateur du quinzième siècle, qui, dans ses Mélanges, en cite un passage. Malgré ce témoignage positif, plusieurs savans du dix-septième siècle doutoient de l'existence du livre. *Ant.-Marie Salvini* détruisit cette erreur en publiant, en 1726, une traduction italienne de ce roman, rédigée sur l'unique manuscrit qui s'en est conservé. En 1726, le texte grec parut aussi imprimé. Cependant, un écrivain estimable, *Lenglet du Fresnoy*, nia encore l'existence de l'original, huit ans après qu'il eût été publié, dans un ouvrage intitulé de l'Usage des Romans, qu'il fit paroître en 1734, sous le nom de *Gordon de Percel*; il dit, en parlant des Ephésiaques de Salvini : « L'original grec de cet ouvrage n'a jamais été connu, non plus qu'aucune autre version. Ainsi il paroît que c'est là une supercherie assez ordinaire aux romanciers qui veulent faire paroître leurs productions sous des noms respectables. »

Le texte des Ephesiaques parut pour la *première fois* accompagné d'une traduction latine, à Londres, 1726, in-4° et in-8°, par les soins d'*Ant. Cocchi*. Le manuscrit unique qui lui a servi se trouve à l'abbaïe du Mont Cassin de Florence : c'est le même qui renferme les fables d'Esope publiées par M. Furia; le même qui, de nos jours, a acquis une nouvelle célébrité par un fragment de Longus qu'on y a trouvé. L'édition

de Cocchi a été imprimée sur une *copie* très-fautive [1] et les fautes de la copie ont été augmentées par la négligence de l'imprimeur anglois. *Hemsterhuis*, *Abresch* et *d'Orville* firent insérer dans les vol. III à VI des Miscellaneæ Observationes (journal littéraire qui paroissoit en Hollande), et dans le commentaire sur Chariton, d'excellentes remarques ayant pour objet la correction du texte de cet auteur.

Toutes les fautes de l'édition de Londres furent conservées, et augmentées d'un bon nombre de nouvelles, dans une réimpression qui parut à Lucques, 1781, in-4°. L'éditeur y ajouta, outre la version latine de Cocchi, les traductions latine et française de Salvini et *Jourdan* : celle-ci avoit paru en 1748, in-12.

La troisième édition parut à Vienne en 1793, in-8°, par les soins de *Polyzoii Kontou* qui suivit le texte de l'édition de Lucques, sans se donner seulement la peine de consulter celle de Londres. Voulant faire des corrections dans le texte, il ajouta encore aux fautes dont il fourmilloit.

Le baron *Al. Em. de Locella* donna à Vienne, 1796, in-4°, une nouvelle édition de Xénophon ; la première à laquelle la critique ait présidé. Sa base est une double collation du manuscrit, l'une faite en 1726, par Cocchi, le premier éditeur, la seconde par quelques amis du baron de Locella. Par ce travail non-seulement grand nombre de leçons fautives du texte imprimé ont été corrigées, mais on y a rétabli beaucoup de mots qui avoient été omis, et rempli plusieurs lacunes, dont l'une étoit de cinquante-cinq mots. Dans les passages où le manuscrit lui-même est fautif, on a fait usage des conjectures des savans Hollandois dont nous avons parlé, et de celles de M. *Fr. J. Bast*. Ce littérateur, fort jeune alors, avoit préparé une édition de Xénophon ; il céda au baron de Locella son

1 M. *Renouard* dit (Catalogue de la Biblioth. d'un Amateur, vol. III, p. 191) que l'édition de 1796 a été faite sur un manuscrit plus complet et d'un bien meilleur texte que celle de 1726 : il n'existe qu'un seul manuscrit des Ephésiaques, celui que M. Renouard connoît très-bien.

travail, renfermant les premières preuves de cette sagacité et de ce tact qu'il possédoit à un si haut degré. Le baron rédigea une nouvelle traduction et un commentaire qui renferme toutes les observations des savans dont nous avons parlé. Peu de bons auteurs ont eu l'avantage de trouver des commentateurs aussi érudits et aussi spirituels, que ce mauvais romancier.

M. *Ch. Gu. Mitscherlich* fit réimprimer Xénophon dans ses Scriptores erotici græci. L'impression de son texte avoit été commencée dès 1794, et M. Mitscherlich avoit rédigé son texte sur celui de l'édition de Londres; les événemens politiques ayant suspendu l'exécution de la sienne, il put encore profiter des secours que l'édition du baron de Locella lui offrit.

Bast a laissé un exemplaire de celle-ci, chargé de nombreuses notes marginales dans la partie du commentaire, ainsi que de remarques critiques que son ami, M. *Hermann Tollius*, lui avoit communiquées. Dans une note de sa Lettre critique, il parle de ce travail, et l'offre à tel savant qui voudroit s'occuper d'un nouveau travail sur Xénophon. Nous ignorons entre les mains de qui cet exemplaire a passé; ce qui est certain, c'est que M. *P. Hofman Peerlkamp*, qui a donné la dernière édition de Xénophon, Harlem, 1818, in-4°, ne l'avoit pas à sa disposition. Cette édition est d'ailleurs fort estimable, et pourvue de bonnes tables. L'auteur y avoit préludé par un Specimen observat. crit., Harlem, 1806, in-8°.

Enfin, nous avons à parler des auteurs de *Lettres amoureuses*. Les écrivains qui ont choisi ce cadre, ont tous le défaut de trop courir après les ornemens du style, et après les atticismes. Le principal d'entre eux est ALCIPHRON; ses quarante-quatre *Lettres de pêcheurs, de paysans, de parasites et de courtisanes*, Ἐπιστολαὶ ἁλιευτικαὶ καὶ ἑταιρικαὶ, qu'on a

distribuées en trois livres, sont un ouvrage de mauvais goût, mais écrit dans un style assez pur et important pour l'étude de l'antiquité et de la langue grecque, parce qu'il nous fait connoître les mœurs d'Athènes, dont le tableau a été tiré par l'auteur d'anciens poëtes dramatiques qui se sont perdus. La meilleure partie est celle des lettres de courtisanes, et nommément deux lettres de Menandre à Glycérion et de celle-ci à Menandre.

Quant à l'époque où Alciphron a vécu, quelques savans l'ont placé entre Lucien, qu'il a imité, et Aristenète, dont il a été le modèle, c'est-à-dire entre les années 170 et 350; d'autres ont voulu le reléguer au cinquième siècle. Les uns et les autres n'ont pas fait attention que parmi les lettres d'Aristenète il y a une correspondance entre Lucien et Alciphron. Il est vrai que cette correspondance est supposée; mais elle indique toujours qu'Aristenète regardoit ces deux écrivains comme contemporains, et il n'y a nul motif pour l'accuser d'une erreur à cet égard. Quoique contemporain, Alciphron pourroit avoir imité Lucien; mais il est beaucoup plus vraisemblable que les passages qui nous paroissent des imitations, sont empruntés, par ces deux auteurs, d'anciens poëtes comiques.

Les Lettres d'Alciphron ont été publiées pour la *première fois*, mais incomplètes, par *Alde*, l'année 1499, dans sa collection d'Epistolographes, et répétées avec une version dans la prétendue collection de *Cujas*.

Et. Bergler en donna à Leipzig, 1715, in-8°, un recueil

beaucoup plus complet, avec un commentaire qu'on regarde comme classique. Son édition fut réimprimée, mais sans le commentaire, à Utrecht, 1791, in-8°.

La dernière édition a été publiée par *Jean-Aug. Wagner*, Leipzig, 1778, en 2 vol. in-8°, renfermant le texte corrigé, la version, le commentaire de Bergler et les notes de l'éditeur. Ce savant avoit les variantes de deux manuscrits de Vienne, que lui avoient fournies *J. Fr. Bast*; mais celui-ci a fait voir dans sa Lettre critique que Wagner n'a pas tiré tout le parti qu'il pouvoit de ces collations. Parmi les papiers laissés par Bast, se trouvoit une collation des Lettres d'Alciphron sur quatre manuscrits de l'ancien fonds de Paris, sur deux du Vatican, et sur un manuscrit de Heidelberg : dans ces manuscrits il avoit trouvé non-seulement des leçons préférables aux anciennes, mais aussi des fragmens inédits, et même des lettres entières qui n'ont pas encore été imprimées. Cette collation est aujourd'hui en Angleterre. Bast avoit publié une des lettres inédites à la suite de sa traduction d'une dissertation de M. *Bœttiger* sur un Repas de Saturnales; traduction insérée dans le Magasin Encyclopédique.

En résumé, une bonne édition d'Alciphron est une chose qui reste à faire.

Les divers ouvrages dont nous venons de parler prouvent, en général, qu'à cette époque on recherchoit avec grand soin la pureté du langage, et qu'on s'occupoit beaucoup des règles du style prosaïque. Si un esprit philosophique et le bon goût ne dirigèrent pas toujours les efforts que faisoient les écrivains pour s'élever jusqu'aux auteurs classiques, leurs ouvrages ne laissent pas de nous intéresser vivement par les citations dont ils sont remplis, et par les renseignemens qu'ils nous fournissent sur les temps plus anciens.

CHAPITRE LVIII.

De la Rhétorique.

Nous avons divisé les Sophistes en deux grandes classes ; ceux qui se sont exercés dans les divers genres d'éloquence nous ont occupés jusqu'à présent ; il nous reste à passer en revue ceux qui ont donné les préceptes de l'art, ou les *rhéteurs*.

Le premier d'entre eux est Denys *d'Halicarnasse*, dont nous avons parlé comme d'un historien [1]. Quoiqu'il ait vécu à une époque où les rhéteurs n'étoient pas encore nommés sophistes, nous le plaçons cependant parmi ceux-ci, pour ne pas trop multiplier les subdivisions. Nous avons de lui les ouvrages suivans :

1°. Περὶ Συνθέσεως ὀνομάτων, *de l'Arrangement des mots ;* titre qui est ainsi rendu en latin : *De structura orationis*, ou *De compositione verborum*. Ce traité est adressé à un certain Rufus Militius.

2°. Τέχνη ῥητορικὴ, ou *Rhétorique* en douze chapitres, adressée à un jeune homme nommé Echecrates. Cet ouvrage nous est parvenu très-corrompu.

[1] Voy. p. 98 de ce vol.

Plusieurs critiques refusent même de le reconnoître pour une production de Denys d'Halicarnasse : ils le regardent comme un composé d'extraits tirés de divers rhéteurs anciens. Ce qui augmente les soupçons, c'est qu'on trouve dans cette rhétorique un passage où il est fait mention de Nicostrate, rhéteur qui a vécu sous les Antonins. Il est vrai pourtant qu'il a existé plusieurs écrivains du nom de Nicostrate, et que Denys pourroit avoir en vue un des anciens de ce nom.

3°. Τῶν παλαιῶν Χαρακτῆρες ou τῶν Ἀρχαίων κρίσις, *Caractères des anciens*, ou *Jugement sur les anciens*. Dans cet ouvrage, on trouve des jugemens dictés par la plus saine critique, sans que pourtant on puisse s'y rapporter toujours aveuglément. Il y est question d'Homère, d'Hésiode, d'Antimaque, de Panyasis, Pindare, Simonide, Stésichore, d'Alcée, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, d'Hérodote et de Thucydide, de Philiste et Xénophon, de Théopompe, des Pythagoriciens et de Platon, de Xénophon (pour la seconde fois) et d'Aristote; de Lysias et d'Isocrate, de Démosthène, d'Eschine et d'Hypéride.

4°. Περὶ τῶν Ἀττικῶν ῥητόρων ὑπομνηματισμοὶ, *Mémoires sur les orateurs attiques*. Cet ouvrage étoit divisé en trois parties qui traitoient des anciens orateurs, des orateurs qui leur ont été postérieurs, et des autres écrivains attiques. La dernière partie est tellement perdue, qu'il n'est pas même bien sûr qu'elle ait existé. La première, qui traite de Lysias,

d'Isocrate et d'Isée, nous est parvenue en entier. Nous n'avons qu'une section de la seconde : elle est intitulée περὶ τῆς λεκτικῆς Δημοσθένους δεινότητος, *De l'excellence de l'élocution de Démosthène*, et un fragment sur Dinarque.

5°. *Deux lettres adressées à Ammæus :* dans l'une il est question de l'ancienneté des écrits de Démosthène ; et dans l'autre, *de ce qui est propre à Thucydide*, Περὶ τῶν Θουκυδίδου ἰδιωμάτων. Dans la première, l'auteur s'est proposé de prouver que Démosthène ne s'est pas formé sur les préceptes d'Aristote ; dans le second, il établit le caractère de Thucydide comme orateur.

6°. Περὶ τοῦ Θουκυδίδου Χαρακτῆρος καὶ τῶν λοιπῶν τοῦ συγγραφέως ἰδιωμάτων, *du Caractère de Thucydide et de ce qui distingue son style.* Cet ouvrage a la forme d'une *lettre adressée à Q. Ælius Tubero*. Il a été écrit avant la seconde lettre à Ammæus, et s'occupe de Thucydide comme historien, tandis que dans la lettre à Ammæus, cet écrivain n'est envisagé que comme orateur. La lettre à Tuberon nous fournit des renseignemens précieux sur les historiens de la Grèce.

7°. Ces renseignemens sont complétés par une *Lettre adressée à Cn. Pompée*, qui étoit probablement un affranchi du grand Pompée, en réponse à une missive de ce grammairien-rhéteur, par laquelle il avoit fait des reproches à Denys sur la sévérité avec laquelle il avoit traité le style de Platon. L'auteur entre dans des détails sur les dé-

fauts du style du philosophe et des historiens qui d'ailleurs peuvent être proposés comme modèles.

Le traité de l'*Arrangement des mots* a été publié pour la *première fois* par *Alde l'ancien* dans sa Collection des Rhétheurs grecs. La première édition séparée est celle de *Robert Etienne*, Paris 1547, in-fol. Elle fait pendant à celle des Antiquités romaines. — *Jean Upton* en donna trois éditions, à Londres, 1702, 1728 et 1747, in 8°. Elles sont accompagnées d'une version. — La meilleure édition est celle de M. *G.-H. Schœfer*, Leipzig, 1809, in-8°, qui, cependant, n'a pu consulter de manuscrits [1]. — Comme sous ce rapport tout n'est pas fait pour le texte de cet ouvrage, M. *Fr. Gœller* en donna à Jena, 1815, in-8°, une édition revue sur des manuscrits qui sont à Munich. Quoiqu'il n'entre pas dans notre plan de parler des traductions françoises, nous devons faire une exception en faveur de celle de cet ouvrage, que l'abbé *Batteux* a publiée, Paris, 1788, in-12, à cause des excellentes remarques dont elle est accompagnée.

La *Rhétorique* a également été publiée pour la *première fois* dans la collection des Rhéteurs. — M. *H. A. Schott* en a donné, Leipzig, 1804, in-8°, une bonne édition critique, mal exécutée par la lésinerie de son libraire. Il faut y joindre les Meletemata de M. *G. H. Schœfer* qui ont été publiés à Leipzig, en 1807, et réimprimés dans son édition du Traité de l'arrangement des mots. Pour dire vrai, cette addition des Meletemata est proprement ce qui donne du prix à l'édition.

Les *Lettres adressées à Pompée et à Tuberon* et la deuxième de celles qui le sont à *Ammœus*, ont été publiées séparément sous le titre de Dionysii Halicarnassensis historiographia, par M. *Ch. Guil. Krieger*, Halle, 1823, in-8°.

Nous ferons encore mention d'un recueil publié à Paris,

[1] Voy. ce qui est dit un peu plus bas de cette édition.

1554, in-8°, par *H. Etienne*, sous le titre de Dionysii Halicarnassensis scripta quædam critica. C'est là que parurent pour la *première fois* les *Caractères* et quelques parties des ouvrages oratoires.

Il a été question ailleurs [1] des éditions des Antiquités romaines : il nous reste à indiquer celles des *Œuvres complètes* de Denys d'Halicarnasse.

La *première* est celle de *Fréd. Sylburg*, Francfort, 1586, 2 vol. in-fol., chez les héritiers de Wechel. Elle est critique et bonne, et accompagnée de la traduction corrigée de *Gelenius*. Elle a été contrefaite, mais d'une manière peu correcte, à Leipzig, 1691, in-fol. *Sylburg* publia à Hanau, 1615, en 2 vol. in-8°, une nouvelle traduction de toutes les œuvres de Denys.

La seconde édition est celle de *Jean Hudson*, Oxford, 1704, en 2 vol. in-fol. C'est une belle édition, mais incorrecte. La version est celle d'*Æmilius Portus*, qui avoit paru pour la première fois en 1588. Les commentaires des anciens éditeurs sont tronqués; les tables ont été copiées d'après l'édition de Sylburg, sans qu'on se soit donné la peine de changer les pages.

La troisième et dernière édition porte le nom de *J.-J. Reiske*. Elle parut à Leipzig, 1774 et suiv., en 6 vol. in-8°. Le libraire qui l'entreprit n'avoit d'autre dessein que de faire réimprimer l'édition d'Oxford, et il la suivit jusqu'à la page 464 du premier volume. Averti alors de la défectuosité de son original, il réclama la surveillance de Reiske, qui, nullement préparé à ce travail, dut se borner à corriger sur les épreuves les nombreuses fautes typographiques de l'édition de Hudson, et souvent même les leçons vicieuses qui lui avoient échappé. Il se servit pour cela de différentes collations de manuscrits; souvent il corrigea d'après ses conjectures. Enfin il ajouta

[1] Voy. p. 100 de ce vol.

à chaque volume quelques notes critiques. Le sixième volume a été soigné par *S.-F.-N. Morus.*

Résultat : une bonne édition critique des œuvres de Denys d'Halicarnasse est une chose qui reste à faire.

GORGIAS *d'Athènes*, qu'on ne confondra pas avec l'orateur de Leontium, tenoit une école de rhétorique dans sa ville natale. Le jeune Cicéron la fréquenta, et nous voyons par une de ses lettres qui s'est conservée parmi celles de son père [1], qu'il reçut de celui-ci l'ordre péremptoire de quitter ce maître. Nous ignorerions le motif d'une disposition si rigoureuse, si Plutarque n'avoit eu soin de nous le faire connoître. Ce biographe parle d'une lettre de Cicéron père, qui existoit encore de son temps, et par laquelle, pour nous servir de la traduction d'Amyot [2], « Cicéron défendoit à Gorgias de fréquenter à l'avenir son fils, pource qu'il avoit entendu dire qu'il le desbauchoit en l'induisant à yvrognerie et à voluptez deshonnestes. » Gorgias publia un ouvrage sur les *Figures de rhétorique*, Σχῆμα διανοίας καὶ λέξεως, dont *Publius Rutilius Lupus*, rhéteur du temps d'Auguste, nous a conservé une traduction ou plutôt un abrégé.

Sous Auguste, deux rhéteurs rivalisoient entre eux et devinrent des chefs de sectes : l'un tenoit l'école de Pergame, l'autre celle de Rhodes. Le premier est APOLLODORE *de Pergame*, l'autre THEODORE *de Gadare :* leurs disciples s'appeloient

1 Epist. ad Fam., XVI, 21.

2 Vie de Cicéron, ch. 24. (Ed. de *Reiske*, vol. IV, p. 793.)

Apollodoréens et Théodoréens. Apollodore est un des maîtres grecs qu'Auguste fréquenta; il aimoit tant sa société qu'il l'engagea à le suivre à Apollonie. Cet écrivain ne publia qu'un seul ouvrage, une *Rhétorique*, Τέχνη [1].

Théodore *de Gadare*, ou, comme il aimoit à se nommer, *de Rhodes*, étoit le maître de Tibère. Quelque caché que fût le caractère de ce jeune prince, son maître le pénétra. Il en disoit que c'étoit de la *boue pétrie avec du sang*, πηλὸν αἵματι πεφυραμένον [2]. D'après Quintilien [3], il a beaucoup écrit: ses ouvrages, dont il ne nous reste rien, sont du nombre de ceux dont Dion Chrysostome conseille la lecture à cet homme du monde qui vouloit former son style [4].

Le plus célèbre rhéteur qui ait vécu après J.-C., le premier de l'antiquité, sans peut-être en excepter même Aristote, est Hermogène *de Tarse* en Cilicie, qui florissoit sous Marc-Aurèle. C'étoit un génie précoce; à l'âge de quinze ans il professoit en présence de l'empereur, dont il excita l'admiration. Exemple unique de la foiblesse de l'esprit humain, Hermogène, à l'âge de vingt-cinq ans, perdit tellement la mémoire, qu'il fut incapable de

[1] Les passages classiques sur Apollodore sont Sueton. in Aug., c. 89. Strabo, XIII, 4. (Ed. de *Tzsch.* vol. V, p. 463.) Quintil. Inst. or., II, 11, et III, 1.

[2] Suidas attribue ce propos à Alexandre d'Egées, qui doit l'avoir dit de Néron. Voy. Suet. in Tib., c. 57.

[3] L. c.

[4] Voy. p. 214 de ce vol.

continuer ses leçons. Dans ce triste état, il parvint à un âge fort avancé. On raconte qu'à l'ouverture de son corps on trouva son cœur d'une grosseur énorme, et couvert de poils. Il laissa un grand ouvrage de rhétorique, qui fut introduit dans toutes les écoles grecques, et ne discontinua pas d'être le principal livre d'après lequel on enseignoit la rhétorique. Il est composé de cinq sections ou ouvrages particuliers, qui sont intitulés :

1°. Προγυμνάσματα, *Progymnasmata*, exercices oratoires.

2°. Τέχνη ῥητορικὴ διαιρετικὴ περὶ στάσεων, *Ars rhetorica de partitione statuum et quæstionum oratoriarum.*

3°. Περὶ Εὑρέσεων, *de Inventione.* C'est la partie la plus estimable de l'ouvrage.

4°. Περὶ Ἰδεῶν, *de Formis.*

5°. Περὶ Μεθόδου δεινότητος, *De effectu.*

Il reste des Commentaires sur la seconde partie, par SYRIANUS, SOPATER et MARCELLINUS; sur la cinquième, par GRÉGOIRE *de Corinthe*, et un Commentaire inédit, soit sur la totalité de l'ouvrage, soit sur quelques-unes de ses parties, par JEAN *de Sicile*, écrivain du neuvième siècle.

MATTHÆUS *Camariota*, qui a vécu dans le quinzième, a laissé un abrégé de la Rhétorique d'Hermogène.

Priscien a fait un extrait ou plutôt une traduction latine des Progymnasmata de Hermogène, sous le titre de Præexercitamenta rhetorices ex Hermogene. Elle se trouve dans la

collection des grammairiens latins de *Putschius*, et dans l'édition des œuvres de Priscien par M. *Aug. Krehl*, dont nous aurons l'occasion de parler dans un moment. Le texte grec qui existe dans plusieurs bibliothèques, devoit être publié par *Jean Ward*, auquel *Capperonier* en avoit fourni une copie. Nous ignorons par quelles circonstances cette publication a été retardée au point qu'elle n'a eu lieu qu'en 1812, où les Progymnasmata furent publiés comme un ouvrage inédit, dans les vol. V à VIII du Classical Journal. Ils ne l'étoient pas depuis dix-huit ans; car M. *A.-H.-L. Heeren*, après les avoir copiés sur un manuscrit de Turin, les avoit insérés dans le nº VIII de la Bibliothek für alte Literatur und Kunst. M. *G. Veesenmeyer* en avoit même donné une édition particulière à Nuremberg, 1812, in-8º, dont les éditeurs du Classical Journal pouvoient ignorer l'existence, ou qui parut peut-être en même temps que leur publication. Ces Progymnasmata furent imprimés pour la quatrième fois en 1820; M. *Aug. Krehl* les plaça alors dans le second volume de Prisciani Cæsariensis grammatici opera, qu'il publia à Leipzig, en 2 vol. in-8º. Il les mit en regard de la traduction latine, avec les notes de M. Heeren, et avec les siennes.

Les quatre autres parties de la *Rhétorique* de Hermogène furent imprimées pour la *première fois* par *Alde l'ancien*, dans sa Collection de rhéteurs grecs, 1508 et 1509, et ensuite avec Aphthonius, par *Phil. Giunta*, Florence, 1515, in-8º.

Chr. Wechel les réimprima à Paris, 1530, en 4 parties formant un vol. in-4º.

Franc. Portus en donna une édition, Genève, 1569, in-8º.

La première édition accompagnée d'une traduction latine fut soignée par *Jean Sturm*, Strasbourg, 1570 et 1571, en 4 vol. in-8º; la seconde à Genève, avec une nouvelle traduction et un commentaire par *Gasp. Laurent*, en 1614, in-8º.

Sous Marc-Aurèle, florissoit aussi DÉMÉTRIUS

d'Alexandrie, auteur d'un *Art oratoire* cité par Galien[1] et par Diogène de Laërte[2]. C'est à lui qu'on doit probablement l'ouvrage communément attribué à Démétrius de Phalère.

Sous le titre de *Progymnasmata*, ou *Exercices*, il existe aussi des ouvrages de rhétorique de deux auteurs, qui sont probablement de cette époque, APHTHONIUS *d'Antioche* et ÆLIUS THÉON *d'Alexandrie*. Les Progymnasmata d'Aphthonius sont extraits de ceux d'Hermogène; mais les douze genres d'exercices de celui-ci y sont portés à quatorze, savoir, la Fable, le Conte, la Chrie, la Sentence, la Réfutation, la Confirmation, le Lieu commun, la Louange, le Blâme, la Comparaison, l'Ethopée, la Description, la Thèse ou la délibération sur ce qu'il y a à faire, la Législation ou la critique d'une loi. Aphthonius donne d'abord la définition de chaque espèce d'exercice, et ensuite un exemple. Son ouvrage renferme les premiers élémens de la rhétorique, tels qu'ils étoient enseignés aux enfans pour les préparer à profiter des leçons des rhéteurs. Sous ce rapport, les Progymnasmata sont un ouvrage estimable; mais on leur a fait trop d'honneur, surtout en Allemagne, dans les seizième et dix-septième siècles, en les prenant pour base d'instruction dans les universités ou hautes écoles. L'art de composer des *chries* à la manière d'Aphthonius étoit alors regardé comme

[1] Ad Epig., c. 5.
[2] Lib. V, 84.

le comble de l'art d'écrire. Une chrie est une composition dans laquelle une pensée, une sentence ou une action est rapportée, développée, examinée et jugée : elle consiste en huit parties, savoir l'Exorde en l'honneur de l'auteur de la sentence ou de l'action, l'Exposition, l'Approbation, appuyée de raisons, les Raisons contraires, une Comparaison, un Exemple, l'Opinion des anciens, enfin l'Epilogue. On distinguoit, entre chries logicales ayant pour sujet la pensée d'un homme célèbre, chrie pratique, où il étoit question d'une action, et chrie mixte, qui réunissoit l'une et l'autre. Le *lieu commun* est le jugement d'un caractère; l'*éthopée* un discours mis dans la bouche d'un individu dont le caractère est connu ou donné.

Aphthonius a aussi fait un recueil de quarante *Fables Esopiques*.

Les Progymnasmata de THÉON expliquent d'une manière satisfaisante les principes d'Hermogène et d'Aphthonius.

Il existe aussi des *Formulaires de lettres*, ἐπιστολικοὶ Τύποι, qu'on attribue soit à Théon, soit à Libanius, soit enfin à Proclus. L'auteur admet vingt-une classes de lettres, et donne un exemple de chacune : telles sont des lettres d'ami, de recommandation, de plainte amicale, de reproches, de consolation, de menace, de blâme, d'éloge, de consultation, d'exhortation, de refus, de question, de réponse, d'allégorie, de prétexte, d'accusation,

de défense, de congratulation, d'ironie, de remercîment.

Les *Progymnasmata d'Aphthonius* ont été imprimés pour *la première fois* par *Alde l'ancien*, dans sa Collection de rhéteurs grecs, et ensuite avec Hermogène ,à Florence, par *Phil. Giunta*, 1515, in-8° (Aphthonius est nommé Ausonius sur le frontispice); et à Rome, par *Ange Barbatus*, 1520, in-4°. On en fit ensuite beaucoup d'éditions, qu'il seroit trop long de dénombrer; nous nommerons seulement les principaux éditeurs. Tels furent *Joach. Camerarius* (Leipz. 1567, in-8°, et souvent depuis); *Franc. Portus* (avec Hermogène et Longin, Genève, 1569, in-8°); *Harbart* (Leipzig, 1591, in-8°); *Reinhard Lorich* (1546, in-8°, et souvent depuis); *François Escobar*, qui joignit à son édition (chez Commelin, 1597, in-8°) les notes de *Lorich*, et, pour la première fois, les fables d'Aphthonius; *Dan. Heinsius* (Leide, 1626, in-8°, et 1676, in-8°); *J. Scheffer* (Upsal, 1670, in-8°, et 1680, in-8°, avec Theon). Le P. *Montfaucon* a publié, dans la Biblioth. Coislin, p. 590, une Introduction aux Progymnasmata d'Aphthonius, qu'il a trouvée dans un manuscrit de cette bibliothèque.

Nous ne connoissons aucune édition d'Aphthonius du dix-huitième siècle.

Les *Progymnasmata de Théon* ont été imprimés pour la *première fois* à Rome, en 1520, in-4°; ensuite avec une traduction, par *Joach. Camerarius*, Bâle, 1541, in-8°; mais ce savant y a mêlé les Progymnasmata de Libanius, qu'il croyoit aussi de Théon. La meilleure édition des Progymnasmata du dernier est celle de *Dan. Heinsius*, Leide, 1626, in-8°. On estime aussi celle de *Jean Scheffer*, Upsal, 1670 et 1680 (avec Aphthonius).

Les *Formules de lettres* se trouvent dans les collections épistolaires d'*Alde* et de *Cujas*. Elles ont aussi été imprimées séparément en grec et en latin, Lyon, 1614, in-12.

ALEXANDRE NUMENIUS, ou peut-être Alexandre, fils de Numenius, nommé souvent *Alexandre le Rhéteur*, originaire de la Troade, fut contemporain des Antonins, et a écrit Περὶ τῶν τῆς διανοίας Σχημάτων, *des Figures des pensées*; Περὶ τῶν τῆς Λέξεως Σχημάτων, *des Figures de mots*, et Περὶ Ἐπιδεικτικῶν, *des Eloges*.

Les deux premiers ouvrages ont été imprimés d'abord dans la Collection de Rhéteurs d'*Alde*, ensuite avec une traduction latine par *Laur. Normann*, Upsal, 1690, in-8°. Le troisième se trouve dans la même collection Aldine, mais mêlé avec le traité de Menandre sur le même sujet. Il paroît qu'il n'a jamais été imprimé séparément, ni ailleurs.

MENANDRE *de Laodicée* vivoit vers 270. Son traité *sur les Eloges*, περὶ Ἐπιδεικτικῶν, est un ouvrage médiocre, mais clair et utile pour l'intelligence des écrivains de la période suivante. C'est le seul de tous les ouvrages de rhétorique anciens où l'on trouve la théorie de l'Hymne en prose et en vers. Ce traité est divisé en trois livres, dont le premier s'occupe de ce genre de composition, les deux autres des éloges des pays et des villes.

Alde l'ancien publia cet ouvrage dans sa Collection de Rhéteurs, mais d'une manière très-imparfaite, et mêlé avec l'ouvrage d'Alexandre. M. *A.-H.-L. Heeren* a donné une nouvelle édition du texte, avec des notes critiques. Gœttingue, 1785, in-8°.

CASSIUS LONGINUS fut le plus savant des rhéteurs de cette période; c'est en parlant de lui qu'Euna-

pius s'est servi d'une phrase qui, depuis, a été répétée si souvent : il l'appelle une *Bibliothèque vivante et un Musée ambulant* [1]. On ne connoît pas sa patrie; il règne même quelque incertitude sur son nom. Les premiers éditeurs du seul ouvrage qui nous reste de cet écrivain ou qui au moins lui est attribué, lui donnoient le prénom de DIONYSIUS; mais un examen plus exact des deux principaux manuscrits qui ont conservé cet ouvrage, et dont l'un est à Paris et l'autre au Vatican, a fait voir qu'ils en nomment l'auteur Dionysius *ou* Longinus (Διονυσίου ἢ Λογγίνου). On ne sait pas qui est ce Dionysius : seroit-ce celui de Milet dont Philostrate fait un éloge si pompeux dans ses Vies des sophistes? Quoi qu'il en soit, l'ouvrage dont il s'agit porte tous les caractères d'un écrit composé du temps de Longin.

Ce sophiste, dont l'année de naissance n'est pas plus connue que la patrie, après avoir professé l'art oratoire à Athènes, fut appelé à la cour de Palmyre. La reine Zénobie le nomma son ministre, et s'abandonna à ses conseils. Il paroît que ce fut lui qui l'encouragea à s'opposer à l'empereur Aurélien. Ce prince s'étant emparé de Palmyre, se déshonora en ordonnant le supplice de Longin : celui-ci souffrit la mort avec courage, en 273.

Parmi le grand nombre de ses ouvrages, on cite divers *traités sur Homère*, un *Lexique de locutions*

[1] Βιβλιοθήκη τις ἔμψυχος καὶ περιπατοῦν Μουσεῖον. EUNAP. in Vita Porphyr., p. 7, éd. *Boissonade*.

attiques, une *Rhétorique*, des *Scholies sur le Manuel d'Héphestion*, des traités *du Bien et du Mal, de l'Ame, de l'Origine des choses*, un *Commentaire sur le Phédon et le Timée de Platon*, dont Olympien et Proclus nous ont conservé des fragmens, et un ouvrage en plus de vingt livres *sur les auteurs classiques de l'antiquité*, Φιλολόγοι ou Φιλολόγοι ὁμιλίαι.

On voit, par cette liste d'ouvrages même, que Longin ne fut pas seulement sophiste, mais qu'il s'occupa aussi de philosophie. Disciple d'Ammonius Saccas, il appartient aux Néo-Platoniciens, mais il sut se préserver de leurs erreurs. Nous reviendrons sur lui lorsque nous ferons connoître cette classe de philosophes.

Un scholiaste d'Héphestion nous a conservé les *Prolégomènes* de Longin sur ce rhéteur, et nous avons sous son nom un traité *du Sublime*, Περὶ Ὕψους un des ouvrages les plus célèbres de l'antiquité. C'est peut-être un fragment du grand ouvrage dont nous venons de parler. Longin y développe avec un esprit vraiment philosophique la nature du sublime dans l'expression et dans les pensées; il en établit les lois et les éclaircit par des exemples qui sont en même temps une critique ingénieuse des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Le style de cet ouvrage est animé et correct; cependant les critiques croient y avoir remarqué diverses locutions qui ne peuvent avoir été employées avant le troisième siècle [1], et qui ne permettent pas d'admettre l'hy-

[1] D'après une observation de M. *F.-A. Wolf* (Literar. Anal., vol. II,

othèse de M. *Amati*, lequel place le traité du Sublime au siècle d'Auguste.

Nous ne quitterons pas Longin, sans parler d'une lécouverte que le célèbre *Ruhnkenius* croyoit voir faite, et dont la réalité ni le mérite ne paroissent avoir été suffisamment constatés. Voici comment ce savant s'exprime à ce sujet dans la Bibliothèque des Sciences et des Beaux-Arts[1] : « Il y a quelques mois que lisant *Apsinès*, rhéteur grec qui se trouve dans la collection qu'Alde Manuce a donnée de plusieurs ouvrages de cette espèce, je fus surpris de voir le style changer tout d'un coup au milieu du livre. J'y reconnus non seulement la marche de Longin, mais plusieurs expressions qui lui sont particulières. Continuant ma lecture, je tombai sur un assez long passage que je me souviens d'avoir lu dans le Scholiaste d'Hermogène et dans le Commentaire non encore publié que Jean Sicéliote a fait sur ce même Hermogène. Ce passage y est cité, non sous le nom d'Apsinès, mais sous celui de Longin, et tiré du livre qui a pour titre Λογγίνου Τέχνη ῥητορική. Voilà donc un ouvrage de Longin que nous venons de recouvrer, et que tout le monde croyoit perdu. Il existe en entier, à l'exception du premier chapitre de l'*Invention*, où il paroît manquer quelque chose. L'ouvrage est digne de Longin, et n'est point inférieur à son admirable traité *sur le*

p. 626), il faudra rayer de ces mots celui d'ἀλληγορία, que *Ruhnken* croyoit du siècle de Plutarque, puisqu'il se trouve deux fois dans Cicéron.

[1] Vol. XXIV, part. I de l'année 1765, p. 273.

sublime. J'ignore par quel hasard ce livre a été inséré au milieu d'un ouvrage d'Apsinès. Il y a apparence qu'ils se sont trouvés réunis dans un même volume, et que le relieur, qui devoit le placer, avant ou après le livre d'Apsinès, l'a placé au milieu. Cette erreur a passé dans les autres manuscrits et dans l'édition d'Alde. »

La *première édition* du traité du Sublime fut publiée par *Franc. Robortelli,* Bâle, 1544, in-4°, chez *Oporinus.* Quelques savans ont cru que le manuscrit étoit de la bibliothèque Ambrosienne; mais il est probable que l'éditeur s'est servi de celui de Paris, qui paroît être l'original de toutes les autres copies, puisque les lacunes du premier, produites par un hasard qui a fait perdre quelques feuilles, se trouvent aussi dans les autres [1].

Paul Manuce, ne connoissant pas l'édition de Bâle, imprima l'ouvrage de Longin comme inédit, en 1555, in-4°. Il se servit d'un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc, provenant de celle du cardinal Bessarion; mais il y fit beaucoup de changemens arbitraires, surtout dans les citations. On sait que les anciens, qui n'avoient pas, comme nous, à leurs ordres des bibliothèques nombreuses, ou des livres arrangés avec soin pour la commodité des lecteurs, divisés en livres et chapitres, paginés avec soin et pourvus de tables de matières, citoient fort négligemment, et se contentoient souvent, surtout lorsqu'il étoit question d'auteurs en prose, de rapporter le sens des passages, sans s'astreindre aux mots. Longin est dans ce cas; mais Paul Manuce a cru devoir corriger tous ces passages d'après les éditions imprimées. Cette manière de

[1] Voy. Dænische Bibliothek oder Sammlung von gelehrten Sachen aus Dænemark, 1738, in-8°, St. VI, §. 8; et *Lévesque,* Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du Roi, vol. VII, part. II, p. 101.

aiter le texte de son auteur est cause que l'édition de Ve-
ise est moins estimée que celle de Bâle.

François Portus, Crétois, fit réimprimer cette édition à la
iite d'Aphthonius et Hermogène, par Jean Crispin, à Genève,
569, in-8°. Il fit au texte quelques corrections, d'après celui
e Robortelli. L'édition de Genève a été l'original de toutes
elles qui ont suivi jusqu'à Tollius.

L'édition de *Gabriel de Petra*, Genève, 1612, in-8°, est la
remière où l'on trouve une traduction latine.

Celle de *Gérard Langbœne*, Oxford, 1638, in-12, n'est ni
elle, ni bonne. Il a trompé les lecteurs, s'il n'a pas été mys-
fié lui-même, en citant un prétendu manuscrit copié de la
nain de Henri Etienne, et auquel il attribua un grand prix.

L'édition imprimée aux frais de *Charles Manolesius*, libraire
e Bologne, 1644, in-4°, a une triple version, savoir celle de
Gabriel de Petra, et deux autres de *Dominique Pizimenti* et
le *Pierre Pagani*.

Tanaquil Lefebvre publia à Saumur, 1663, in-12, une
dition grecque-latine de Longin, estimée à cause des notes
qu'on y trouve.

En 1694, *Jacques Tollius* soigna une édition magnifique,
critique et savante de Longin, à Utrecht, grand in-4°. Le
exte y est corrigé d'après cinq manuscrits, et quelquefois
rès-heureusement par conjectures. La version latine est faite
ivec soin, mais prolixe; de manière qu'elle peut tenir lieu
l'un commentaire. On y trouve aussi, pour la première fois,
es fragmens de Longin. Les notes de toutes les éditions anté-
rieures ont été réunies dans ce volume.

Comme l'édition de Tollius étoit trop volumineuse et trop
chère, *J. Hudson* en fit un excellent extrait, qui parut à Ox-
ford, 1710, in-8°. Cette édition fut réimprimée en 1718, en-
richie de notes de *Boivin* et *Schurzfleisch*, et en 1730.

Zacharie Pearce publia une autre édition critique, égale-
ment fort belle et fort estimée, surtout à cause des variantes
qu'elle donne; elle parut à Londres, 1724, grand in-4°. La

traduction latine est barbare. Pearce soigna lui-même une édition moins chère, qu'il publia à Londres, 1732, in-8°, et qui contient plusieurs changemens.

Pendant que Pearce s'occupoit de ce travail, les libraires Wetstein, à Amsterdam, conçurent l'idée de faire réimprimer, mais in-8°, son édition de 1724. Ils eurent le temps d'y joindre encore les changemens de sa seconde édition, et ils donnèrent un grand mérite à la leur en l'enrichissant du commentaire inédit de *François Portus*. Ainsi dotée, leur édition vit le jour en 1733.

La même année, *Tumermann* et *Kœnig* firent réimprimer à Vérone, in-4°, et sur beau papier, l'édition de Hudson, avec la version latine et les traductions françoise et italienne de *Boileau* et *Gori*. Les entrepreneurs paroissent n'avoir pas connu l'édition de Pearce.

Sam.-Fr.-Nath. Morus publia, en 1769, in-8°, une bonne édition critique de Longin, accompagnée de courtes notes, en partie choisies dans les éditions antérieures, et d'une traduction latine qui est regardée comme un chef-d'œuvre. On peut y joindre un petit volume que le même savant fit imprimer en 1773, sous le titre de Libellus animadversionum ad Longinum, Lips. in-8°.

Une nouvelle récension du texte, à l'aide des manuscrits, fut faite par *J. Toup*. Son édition, ornée de notes de *Dav. Ruhnken* et de *Larcher*, fut imprimée avec beaucoup de luxe à Oxford, en 1778, in-4°, et réimprimée en 1789 et 1806, in-8°. Le texte a beaucoup gagné par le travail de Toup, et cependant on l'accuse de n'avoir pas tiré des secours dont il étoit muni tout le parti qu'il auroit pu. Il y a joint la dissertation sur la vie et les écrits de Longin que Ruhnken avoit fait imprimer à Leide, en 1776, sous le nom de *P.-J. Schardam*. La belle édition de 1778 est fort incorrecte.

En 1793, *Bodoni*, à Parme, publia deux éditions de luxe de Longin, en grec et en latin, l'une in-folio, l'autre in-4°. Il y joignit une préface adressée au Pape, qui renferme des in-

vectives contre les révolutionnaires françois. Lorsque, deux ans après, Buonaparte envahit l'Italie, on tâcha de détruire ce morceau de vingt-huit pages, qui, par suite, manque dans beaucoup d'exemplaires.

Tout ce qu'on trouve dans l'édition de Toup a été conservé dans celle que M. *Benj. Weiske* a donnée à Leipzig, 1809, in-8°, excepté sa traduction qui, à bonne enseigne, a été remplacée par celle de Morus, infiniment préférable; mais on y trouve bien au-delà. Peu d'éditeurs d'auteurs classiques ont eu pour leurs travaux autant de secours littéraires que M. Weiske pour le sien. Feu *Bast* projetoit, à cette époque, une nouvelle édition de Longin : à peine fût-il averti qu'un autre savant s'occupoit d'un semblable projet, qu'il lui transmit sa collection de variantes et les observations critiques qu'il avoit jetées sur le papier. M. *Jérome Amati*, secrétaire de la bibliothèque du Vatican, collationna pour M. Weiske les manuscrits de Rome; M. *de Furia*, celui de Florence. A la bibliothèque de Leipzig, il trouva des observations tirées des manuscrits de Paris, par un savant Danois, *Fréd. de Roostgaard*, que celui-ci avoit écrites sur la marge d'un exemplaire de l'édition de Tollius. Enfin M. *Schæfer*, à Leipzig, lui a communiqué quelques remarques. Il eut encore à sa disposition des notes inédites de *Claude du Puy* et de *Jean-Guill. Steinheil*.

Il est à regretter qu'une partie de ces matériaux ne soit parvenue au nouvel éditeur que lorsque son texte étoit déjà imprimé; ce qui l'a forcé à renvoyer plusieurs corrections dans les notes ou les supplémens. Il en est résulté que le texte de cette édition n'est pas, il s'en faut, aussi corrigé qu'on avoit droit de l'espérer; ainsi Longin attend encore un éditeur critique qui y mette la dernière main.

CALLINICUS, originaire de la Syrie, ou, selon d'autres, de l'Arabie-Pétrée, a vécu à Athènes vers

le milieu du troisième siècle. Nous avons de ce sophiste un fragment renfermant l'*Eloge de Rome*, et tiré de son ouvrage περὶ τῆς Ῥωμαίων ἀνανεώσεως, du *Rajeunissement des Romains*. Les anciens citent son *Discours adressé à l'empereur Gallien* et son *Histoire d'Alexandrie*, en deux livres.

Le fragment de Callinicus se trouve dans le Recueil de *Leo Allatius*, et à la suite du Philon de Byzance de M. *J.-Conr. Orelli*.

MINUCIANUS *d'Athènes*, de la même époque, nommé aussi NICAGORAS, est l'auteur d'un traité *sur les Argumens ou Syllogismes*, περὶ Ἐπιχειρημάτων, qui nous reste. C'est peut-être un fragment d'une rhétorique complète.

Cet opuscule se trouve dans la collection Aldine : il a aussi été réuni à Alexandre Numenius, dans l'édition de ce rhéteur par *Normann*.

Nous avons deux ouvrages de rhétorique d'APSINÈS *de Gadara*, l'ami de Philostrate. Ils sont intitulés : Τέχνη ῥητορικὴ, *Rhétorique*, et Περὶ τῶν ἐσχηματισμένων προβλημάτων, *des Problêmes figurés*.

Les deux ouvrages d'Apsinès se trouvent dans la collection Aldine.

Nous plaçons ici un rhéteur d'une époque incertaine, mais qui, dans tous les cas, a été antérieur à Suidas, puisque celui-ci le cite. C'est TIBERIUS. Il a écrit : *des Figures de Démosthène*, Περὶ τῶν παρὰ Δημοσθένει Σχημάτων, ouvrage estimable.

Cet ouvrage est indiqué comme devant se trouver dans la collection d'Allatius, dont l'existence est douteuse (voy. Introd., p. LII). *Th. Gale* l'a placé dans la sienne; mais ce savant avoit un manuscrit très-imparfait qui ne contenoit que la moitié de l'ouvrage. C'est ainsi qu'il a été réimprimé par *Fischer*.

M. *J.-Fr. Boissonade* a donné à Londres, 1818, in-8°, la *première édition complète* de Tibère, d'après un manuscrit du Vatican qui a été à Paris. Cependant ce manuscrit même paroît n'être pas sans lacunes, puisque le scholiaste d'Hermogène cite deux passages qui manquent dans l'ouvrage, tel que nous le devons à M. Boissonade.

A la suite de Tibérius, *Gale* avoit publié une *Rhétorique*, Τέχνη ῥητορικὴ, d'un auteur inconnu, qu'il désigne sous la dénomination d'Anonymus Sophista. Dans le manuscrit du Vatican, qui a fourni à M. *Boissonade* le texte de Tibère, il a aussi trouvé le nom de cet inconnu. Il s'appeloit RUFUS. Son opuscule est de peu d'importance.

Rufus se trouve dans la collection de *Gale*, réimprimée par *Fischer*, et à la suite du Tibère de M. *Boissonade*.

Dans la Vie de Proclus par Marinus, M. Boissonade a publié cinq lettres inédites d'un certain DION. Cet écrivain est inconnu; mais deux des cinq lettres sont adressées à Rufus, et dans l'une il lui recommande un jeune rhéteur.

Un autre rhéteur ou sophiste tout aussi inconnu, TROPHONIUS a laissé une Rhétorique, ouvrage de quelques pages seulement.

C'est *Iriarte* qui a fait connoître cet opuscule, en l'insérant dans son Catal. mss. bibl. Matrit., vol. I, p. 442.

Enfin, un sophiste de cette période s'est amusé à recueillir des *Proverbes*. C'est Zénobius ou Zénodotus, contemporain de l'empreur Adrien, qui vivoit à Rome. Il ne les recueillit pas de la bouche du peuple, qui aime surtout à se servir de ces espèces de sentences; il les tira de deux collections qui existoient déjà de son temps, et dont les rédacteurs s'appeloient Lucillus Tarrhæus et Didyme *d'Alexandrie;* le premier est inconnu; il sera question de l'autre : mais Didyme et Tarrhæus eux-mêmes n'étoient pas les plus anciens parœmiographes : Zénobius, Athénée, Suidas, citent des ouvrages sur les Adages, composés par Aristote, Clearchus de Soles, Theététus, Chrysippus et plusieurs autres écrivains de l'antiquité. Zénobius a rangé les proverbes de son recueil dans un ordre alphabétique, d'après la première lettre de l'adage; ensuite il les a distribués par centaines ou centuries; mais comme il n'en a trouvé que 552, la sixième centaine n'est pas pleine.

Zénobius a aussi traduit en grec l'histoire de Salluste; mais ce travail est perdu ou au moins inédit.

Le recueil de Zénobius a été publié, pour *la première fois*, par *Phil. Giunta*, Florence, 1497, in-4°. *Alde l'ancien* le plaça ensuite dans sa collection de Fabulistes; *Vincent Obsopæus* en donna une édition à Haguenau, 1575, in-8°. Enfin le P. *André Schott* les plaça dans sa collection

Il existe un autre recueil de Proverbes, sous le nom de DIOGÉNIEN *d'Héraclée* dans le Pont ou en Carie (car Suidas en doute), grammairien du temps d'Adrien. Il avoit fait un Dictionnaire des mots les plus difficiles employés par les auteurs grecs, qu'Hésychius a inséré dans le sien. Un inconnu a tiré de ce glossaire tous les proverbes qui y étoient répandus, et en a donné un recueil sous le titre de Παροιμίαι δημώδεις ἐκ τῆς Διογενιανοῦ συναγωγῆς, *Proverbes populaires de la collection de Diogénien*. Les Adages sont aussi rangés par ordre alphabétique, et distribués par centuries : il y en a 775 ; mais les explications sont plus courtes que dans Zénobius.

On trouve les Proverbes de Diogénien dans le recueil de *Schott*.

Une collection de 553 proverbes recueillis par un anonyme, qu'Erasme de Rotterdam attribuoit, on ne sait par quel motif, à Plutarque, est peut-être de la même époque.

Elle se trouve, pour la première fois, dans le recueil de *Schott*, sous le titre de Proverbes grecs de la bibliothèque du Vatican.

Enfin, dans un manuscrit de Paris (n° 1773), se trouve une quatrième collection de Proverbes grecs, qui est inédite. Le manuscrit l'attribue à Diogénien; mais elle renferme beaucoup d'adages qu'on ne trouve ni dans le recueil de ce grammai-

rien, ni dans celui de Zénobius. Feu *Bast* en avoit extrait les proverbes inédits : son travail a passé en Angleterre avec tous ses autres papiers [1].

[1] Voy. mon Catalogue des Manuscrits laissés par feu M. Bast, au n° XXIX.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME.

LIVRE QUATRIEME.

Histoire de la littérature grecque, depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 146 ans avant, —306 après J.-C. LA LITTÉRATURE GRECQUE SOUS L'INFLUENCE DES ROMAINS.

Faute à corriger.

Page 239, ligne 7. Corta, *lisez* Cirta.

FIN DU QUATRIEME VOLUME.





